



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

L'ESPRIT DES

JOURNAUX,
FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

SEPTEMBRE, 1782.

TOME IX.

ONZIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlamb* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerte* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

Vie du Dauphin , pere de Louis XV , écrite sur les mémoires de la cour , enrichie des écrits du même prince ; par M. l'abbé PROYART , des académies d'Angers , de Montauban , d'Offembourg & de Rome , principal du college royal du Puy. Aux dépens de l'auteur , & se vend à Paris , cour des Capucins , rue St. Honoré ; la veuve Hérissant , imprimeur-libraire , rue neuve Notre-Dame ; & Barrois , le jeune , libraire , quai des Augustins. 2 vol. in-12. comprenant 828 pages. 1782.

A peine la France & l'humanité eurent-elles perdu l'élève de Fénelon , qu'on publia un recueil abrégé de ses vertus ; & dans moins de deux années , cet ouvrage , fruir de quelques jours d'un travail précipité , non-seulement eut quatre éditions , mais fut traduit en plusieurs langues. Dès-lors on ne cessa de de-

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

mander l'histoire complete de ce grand prince. Nous avons, à la honte de l'esprit humain (remarquait Voltaire il y a trente ans) cent volumes contre Louis XIV. . . , & pas un seul qui fasse connoître les vertus du duc de Bourgogne , qui auroit mérité d'être célébré , quand il n'eût été que particulier. (*)

» Je me félicite, dit M. l'abbé Proyart, de
» me trouver , par les circonstances , à portée
» de remplir enfin aujourd'hui les vœux formés
» depuis si long-tems par la nation ; &
» j'ose espérer (si je fais bien juger de l'importance
» du sujet que j'ai traité) que le public recevra la *Vie du Dauphin, pere de*
» *Louis XV*, avec autant d'empressement qu'il
» a reçu celle du Dauphin pere du roi. « (**)

» C'est M. l'abbé Soldini , confesseur de
» Louis XVI, qui m'a communiqué les écrits
» les plus précieux qu'on trouvera dans le
» corps de cet ouvrage ; & c'est de feu Mme.
» la Dauphine , mere du roi, qu'il les renoit.
» Je suis charmé, Monsieur, (me mandoit ce
» respectable ecclésiastique dans une lettre écrite
» de Versailles le 19 juillet 1774) que M.

(*) Cet illustre écrivain devoit sentir l'extrême insuffisance du petit recueil dont nous venons de faire mention, puisque sans doute il le connoissoit & qu'il n'en parloit point.

(**) Nous avons eu le plaisir de rendre compte de cette *Vie*, dont M. l'abbé Proyart est également l'auteur. Voyez le journal d'avril 1778, page 3 & suiv.

» l'archevêque (de Paris) vous ait adressé à moi,
 » parce que personne n'est plus en état de vous sa-
 » tisfaire , & ne s'y portera avec plus de zèle. J'ai
 » rassemblé , sous les yeux & par les ordres de
 » Mme. la Dauphine , tout ce qu'elle avoit con-
 » cernant la vie & la mort de Mgr. le Dauphin....
 » J'ai encore quelques autres écrits que Mme. la
 » Dauphine m'avoit remis , les croyant de Mgr. le
 » Dauphin , parce qu'ils sont écrits de sa main ,
 » & qu'ils se trouvoient parmi ses papiers les plus
 » secrets ; mais ils sont d'un autre Dauphin , de
 » ce fameux élève de Fénelon , pere du feu roi. On
 » ne peut rien imaginer de plus intéressant , & je
 » pense qu'ils ne pourroient que faire un très-bon
 » efft à la suite de votre ouvrage u...

Le biographe a mis aussi à contribution un
 manuscrit de la bibliotheque de M. l'abbé du
 Terney , confesseur de Mme. Louise , quelques
 écrits particuliers de Mme. de Maintenon , de
 l'immortel archevêque de Cambrai , des abbés
 de Choisy & de Fleury , le recueil des ver-
 tus du prince par son confesseur , & que nous
 avons déjà cité ; enfin , pour la partie militaire ,
 il s'est attaché aux mémoires du marquis de
 Quincy & du maréchal de Berwick , sans né-
 gliger les autres historiens contemporains , soit
 François , soit étrangers.

M. l'abbé Proyart a divisé son ouvrage en
 cinq livres , où il représente successivement dans
 le Dauphin les dispositions d'un digne élève
 de Fénelon , les talens d'un habile général ,
 les vues & les travaux d'un grand prince , les
 vertus de l'homme & la perfection du chrétien.

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Après le traité de Nimegue, qui rendit la paix à l'Europe, Louis XIV donna pour épouse au Dauphin, son fils unique, Marie-Anne-Christine Victoire de Baviere, princesse recommandable, non-seulement par une vraie piété, mais par le goût des belles-lettres. Le premier fruit de ce mariage fut le prince dont on présente ici la vie. Il naquit à Versailles le 6 août 1682.

Cet heureux événement, à la suite des plus glorieux succès, parut mettre le comble aux prospérités du monarque ; il excita dans toute la nation des transports de joie que la naissance même de *Monseigneur* (*) ne lui avoit pas fait éprouver.

Comme, par le dernier traité de paix, le comté de Bourgogne venoit d'être réuni au duché du même nom, le roi voulut que son petit-fils fût appelé *Duc de Bourgogne*, titre qu'il porta jusqu'à ce que la mort de Monseigneur lui eût laissé celui de Dauphin.

La maréchale de la Mothe prit soin de son enfance jusqu'au mois de septembre 1689. Alors S. M. lui donna pour gouverneur le duc de Beauvilliers ; pour précepteur, l'abbé de Fénelon ; pour sous-précepteurs, l'abbé de Beaumont, neveu de ce dernier, & l'abbé Fleury, auteur de *l'Histoire de l'église* ; pour lecteur, l'abbé de Langeron ; pour confesseur, le pere le Valois, & pour gentilshommes de la man-

(*) On appelloit ainsi le Dauphin, fils de Louis XIV,

che les chevaliers du Puy & de l'Echelle. Jamais, comme le remarque le biographe, on n'avoit vu tant de talens & de vertus concourir à la même éducation.

La flatterie obsède les princes dès le berceau, & corrompt leur naturel, de sorte qu'incapables encore de réflexion, ils sont par instinct fiers, impatiens, capricieux. Le duc de Bourgogne avoit ces défauts & quelques autres, lorsqu'on le mit entre les mains de Fénelon. Sa fierté alloit jusqu'à lui inspirer le mépris de l'instruction, qui rappelle au disciple sa dépendance du maître. Il étoit en garde contre les caresses, & résistoit aux menaces. On n'obtenoit rien de lui que par la voie des bonnes raisons, & il n'étoit pas toujours disposé à les écouter.

Dans une occasion où Fénelon lui parloit avec fermeté, *Non, non, Monsieur*, lui répondit-il, *je ne me laisse point commander : je fais ce que je suis & ce que vous êtes*. Le sage maître n'insista pas pour le moment, & crut devoir préparer par le silence & un air de tristesse l'effet de la leçon qu'il vouloit faire à son élève.

» Je ne fais, Monsieur, lui dit-il le lendemain, si vous vous rappelez ce que vous
 » avez dit hier : que vous saviez ce que vous
 » êtes & ce que je suis. Il est de mon devoir
 » de vous apprendre que vous ignorez l'un &
 » l'autre. Vous vous imaginez donc, Monsieur,
 » être plus que moi : quelques valets sans
 » doute vous l'auront dit, & moi je ne crains

3 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pas de vous dire , puisque vous m'y forcez ,
» que je suis plus que vous. Vous comprenez
» assez qu'il n'est point ici question de la nais-
» sance. Vous regarderiez comme un insensé
» celui qui prétendrait se faire un mérite de
» ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson
» sans arroser celle de son voisin : vous ne se-
» riez pas plus sage si vous vouliez tirer vani-
» té de votre naissance , qui n'ajoute rien à
» votre mérite personnel. Vous ne sauriez dou-
» ter que je ne sois au-dessus de vous par les
» lumieres & les connoissances : vous ne sa-
» vez que ce que je vous ai appris ; & ce
» que je vous ai appris n'est rien , comparé à
» ce qui me resteroit à vous apprendre. Quant
» à l'autorité , vous n'en avez aucune sur moi ,
» & je l'ai moi-même , au contraire , pleine &
» entiere sur vous : le roi & Monseigneur
» vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez
» peut-être que je m'estime fort heureux d'être
» pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de
» vous ; désabusez-vous encore , Monsieur : je
» ne m'en suis chargé que pour obéir au roi
» & faire plaisir à Monseigneur , & nullement
» pour le pénible avantage d'être votre pré-
» cepteur ; & afin que vous n'en doutiez pas ,
» je vais vous conduire chez S. M. , pour
» la supplier de vous en nommer un autre ,
» dont je souhaite que les soins soient plus
» heureux que les miens. — Ah Monsieur ! re-
» prit le jeune prince , vous pourriez me rap-
» peller bien d'autres torts que j'ai eus à votre
» égard : il est vrai que ce qui s'est passé hier

» y a mis le comble ; mais j'en suis désespéré.
 » Si vous parlez au roi , vous me ferez per-
 » dre son amitié ; & si vous abandonnez mon
 » éducation , qu'est-ce qu'on pensera de moi
 » dans le public ? Au nom de dieu , ayez pi-
 » tié de moi ; je vous promets de vous satis-
 » faire à l'avenir. «

Tel étoit précisément le point où Fénelon
 vouloit amener son élève ; mais pour tirer de
 cette circonstance tout l'avantage qu'il pouvoit
 s'en promettre , il le laissa un jour entier dans
 l'inquiétude , & ne parut céder qu'à la sincé-
 rité de son repentir & aux instances de Mde.
 de Maintenon.

Le défaut capital du duc de Bourgogne étoit
 la colere : il s'y livroit quelquefois jusqu'à l'em-
 portement & à la violence. Après avoir ob-
 servé que la religion l'en corrigea parfaitement ;
 M. l'abbé Proyart ne dissimule point que la
 douceur insinuante de Fénelon , ses soins ass-
 idus & les innocens artifices qu'il employa ;
 préparèrent merveilleusement cette résipis-
 cence.

La première punition de l'élève , dès qu'il
 avoit commis une faute réfléchie , étoit de la
 lire , en quelque sorte , sur tous les visages.
 On ne l'approchoit plus qu'avec un air de trif-
 tesse ; ses officiers faisoient leur service dans
 un morne silence ; il leur étoit défendu de
 répondre à ses questions. S'il prenoit de l'hu-
 meur , on multiplioit les privations , il ne sor-
 toit plus de son appartement , il ne voyoit
 plus le roi ni la famille royale. On vouloit

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que tout lui manquât , dès que lui-même manquoit à ses devoirs. Personne ne paroissoit entrer dans ses peines , personne ne lui disoit un mot de consolation : il n'en trouvoit que dans l'aveu de ses torts & la promesse de les réparer.

Ce prince répondit si bien aux soins que prirent ses maîtres de lui inspirer l'amour de la vérité , que jamais on ne put l'accuser du moindre détour. Sa confiance pour Fénelon n'avoit point de bornes : il lui découvroit tout ce qui se passoit dans son ame. *J'ai bien honte de mon cœur*, lui disoit-il un jour , *il m'étoit venu en pensée de ne plus rien apprendre, afin que le roi vous regardât comme un mauvais maître.* S'il croyoit avoir fâché quelqu'un , ne fût-ce qu'un domestique , il n'avoit de tranquillité qu'après lui en avoir fait des excuses. Une nuit, il adressa ces paroles bien remarquables à un de ses garçons de la chambre qui étoit couché auprès de lui : *Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce soir, afin que je m'endorme.*

Le duc de Bourgogne étoit d'un caractère sérieux & réfléchi. Les amusemens frivoles de l'enfance ne furent jamais les siens.

» Il avoit, remarque l'abbé Fleury, la pé-
 » nétration facile, la mémoire vaste & sûre,
 » le jugement droit & sain, le raisonnement
 » juste & suivi, l'imagination vive & féconde:
 » c'étoit un esprit du premier ordre. Il ne se
 » contentoit pas de connoissances superficielles,
 » il vouloit tout approfondir : sa curiosité étoit
 » immense. Dans les commencemens mêmes,
 » où son extrême vivacité l'empêchoit de s'as-

» sujetir aux regles , il emportoit tout par la
 » promptitude de sa pénétration & la force de
 » son génie «.

Fénelon tira le plus grand avantage de ces heureuses dispositions.

» Pour prévenir dans le jeune prince , dit
 » notre auteur , le dégoût qu'auroit pu lui
 » inspirer la sécheresse rebutante des premiers
 » élémens , il les lui exposoit revêtus des or-
 » nemens les plus propres à intéresser un en-
 » fant. Sachant piquer à propos sa curiosité , il
 » ne la satisfaisoit sur un objet qu'en la diri-
 » geant vers un autre , en sorte que le plaisir de
 » la leçon du matin faisoit attendre avec impa-
 » tience celle du soir «.

» C'est également sous de riantes images
 » qu'il offroit à l'enfance du duc de Bourgogne
 » les premières leçons de la sagesse. Les ma-
 » tieres ordinaires des devoirs scholastiques qu'il
 » lui assignoit étoient autant d'instructions à sa
 » portée , auxquelles l'agrément n'ôtoit rien de
 » leur utilité. C'étoit une fiction ingénieuse qui
 » conduisoit à une réflexion morale , un trait
 » piquant qui faisoit connoître la vertu d'un
 » grand homme , un dialogue entre des morts
 » qui se disoient des vérités pleines d'instruc-
 » tion pour les vivans. Par-tout le vice étoit
 » traduit avec la honte qui le suit , & la vertu
 » peinte avec les charmes qui la rendent ai-
 » mable. La conversation , les amusemens , la
 » table , tout , par les soins & l'habileté du
 » maître , devenoit leçon pour l'élève , & rien
 » ne paroïssoit l'être «.

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» Fénelon ne s'en renoit pas là : il vouloit
» que les personnes admises à faire leur cour
» à l'enfant de l'état payassent cette faveur par
» quelque utile leçon qu'il concerteroit avec elles.
» Alors ce n'étoient plus des maîtres qui in-
» truisoient ; c'étoient des étrangers , des in-
» connus qui , sans intérêt & par maniere de
» conversation , relevoient une vertu , blâ-
» moient un défaut , & confirmoient en tout
» les principes établis par les maîtres ».

Dans la vue d'accoutumer son élève à parler en public , Fénelon lui composoit de petits discours , qu'il lui faisoit apprendre par cœur & déclamer devant une assemblée de personnes choisies.

Les progrès du prince étoient des plus sensibles dans les divers genres d'étude auxquels on l'appliquoit.

» Il avoit , dit l'abbé Fleury , un goût ex-
» quis pour les beaux-arts , l'éloquence , la
» poésie , la musique , la peinture , & une grande
» disposition naturelle à les exercer. Il des-
» sinoit & de génie. Il avoit étudié la
» musique à fond , jusqu'à savoir la compo-
» sition. Il apprit le latin ; il savoit l'espagnol &
» l'italien ; il vouloit apprendre le grec , pour
» mieux entendre les bons auteurs , particulié-
» rement les poètes ; mais ceux qui l'instrui-
» soient jugerent à propos de ménager le
» tems de ses études pour des matieres plus
» utiles ».

Il lut Virgile , Horace , Cicéron , Tacite , & laissa de ce dernier une traduction complète ;

dont la publication, remarque le biographe; eût été sans doute intéressante pour la littérature; car, suivant Mde. de Maintenon, le duc de Bourgogne *écrivait avec goût*.

Les gens-de-lettres s'empressoient de faire hommage de leurs talens à un prince si capable de les apprécier; il leur donnoit des marques particulières de bienveillance. La Fontaine, alors très-religieux, avoit souvent l'honneur de l'entretenir. Il lui contoit une de ses fables, & le duc de Bourgogne lui en récitoit une autre qu'il avoit apprise de son précepteur, ou qu'il avoit lui-même composée. Parmi les fables de la Fontaine, il y en a qui furent inventées par l'élève de Fénelon, & que le poëte mit en vers : telle est la 9e. du 12e. livre, où la Fontaine dit :

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique, à force de reins,
Des vers moins sensés que sa prose.

Quelquefois le duc de Bourgogne se contentoit d'indiquer au poëte le sujet de la fable qu'il desiroit. *Si vous me permettez de le dire*, observe encore la Fontaine lui-même, *il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jeté des graces qui sont admirées de tout le monde*.

Le jeune prince fut un des premiers admirateurs de l'*Anti-Lucrece*, qu'il avoit lu manus-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

crit. Il eut de fréquentes conférences avec l'auteur ; & la manière dont il parla de cet ouvrage au roi, lui inspira le desir d'en connoître les beautés. Louis XIV ne savoit pas le latin ; le duc de Bourgogne fit pour lui une traduction des morceaux les plus intéressans du poëme ; ce qui ne servit pas peu, dit l'historien, à raffermir à la cour le crédit ébranlé de l'abbé, depuis cardinal de Polignac.

Pour montrer que le duc de Bourgogne avoit fait l'étude la plus heureuse des grands modèles, il rapporte trois de ses ouvrages, dont le premier est une fable intitulée : *Le voyageur & ses chiens* ; le second, un discours de St. Maurice à l'empereur Maximien, après que la légion Thébéenne eût été décimée ; le troisième, un autre discours sur les grandeurs humaines. Voici l'apologue :

» Lycas avoit à traverser une sombre &
» épaisse forêt, repaire ordinaire des bêtes fé-
» roces, & fameuse dans les environs par mille
» aventures tragiques. Lycas étoit prudent : il
» prend pour escorte trois dogues vigoureux,
» de tout tems fideles serviteurs de leur bon
» maître. Il falloit des vivres pour la route :
» il s'étoit muni de quatre pains, l'un pour
» lui, les autres pour ses compagnons de voya-
» ge. Arrivé à mi-chemin, il s'affied pour se
» reposer, sur le bord d'un clair ruisseau. A
» l'instant il voit sortir d'une caverne voisine
» un monstre d'une espece inconnue aux hu-
» mains : aussi-tôt il lâche son escorte, & le
» monstre est terrassé. Tout glorieux du ser-

» vice rendu à leur maître , les trois cham-
 » pions s'approchent pour lui en demander ré-
 » compense. Lycas , plein de reconnoissance ,
 » donne à Vorax le pain qu'il lui destinoit ;
 » Vorax s'en faisit , & s'enfonce dans la forêt.
 » Cerbere reçoit le sien , & disparoit comme
 » un éclair. Gargas (c'étoit le nom du der-
 » nier) s'attendoit à même pitance ; il y avoit
 » le même droit ; il la sollicitoit par maintes
 » & maintes caresses ; mais Lycas commence
 » à entrer en quelque défiance , & craint de
 » se trouver sans défense au milieu de la fo-
 » rêt. Il appelle ses chiens , & les échos d'a-
 » lentour répètent au loin les noms de Cer-
 » bere & de Vorax. Point de nouvelles ; nos
 » gaillards , en recevant si copieuse pitance ,
 » se sont senti un attrait irrésistible pour la vie
 » douce & retirée. De long-tems maître Ly-
 » cas ne les verra point à sa suite. Mais que
 » fera-t-il donc pour Gargas ? Faudra t-il , dans
 » la crainte de le rendre infidèle , le laisser
 » mourir de faim ? Lycas a l'ame trop bonne ,
 » il est trop équitable , il prend un milieu : il
 » donne à Gargas une partie de son pain , & lui
 » laisse espérer l'autre. Gargas toujours recon-
 » noissant & toujours fidèle , suit son maître ,
 » & le défend bravement pendant sa route.
 » Lycas , échappé au danger , jura au pied
 » de l'arbre consacré à Jupiter , que si jamais il
 » traversoit la forêt , il ne donneroit plus leur
 » pain à ses compagnons de voyage que par
 » morceaux. «

» Princes , avez-vous trouvé des guides ca-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pables de vous diriger & de vous défendre
» dans la forêt de ce monde ? Gardez-vous bien
» de les mettre en état de se passer de vous ;
» que lorsque vous pourrez vous-mêmes vous
» passer de leurs services. «

Sans doute on ne lira pas avec moins de plaisir le premier discours.

» Ne croyez pas, Seigneur, que je vienne
» lâchement supplier pour la vie. Maurice craint
» son dieu, & qui fait mieux que vous si ja-
» mais il craignit la mort ? Prévenu par la ca-
» lomnie, vous venez de commettre un crime :
» je voudrois par le zèle de votre gloire, être
» assez heureux pour vous en épargner un se-
» cond. Je connois mes engagements : j'ai juré
» de servir l'empire de mon épée, mais jamais
» de sacrifier sur les autels des démons. Rome
» a droit à mes services, mais je dois ma con-
» science à mon dieu. Commandés pour aller
» à l'ennemi, nous vous avons obéi : vous
» nous ordonnez aujourd'hui de sacrifier aux
» génies infernaux ; mais le dieu du ciel que
» nous adorons, le dieu qui jugera les empe-
» reurs & leurs armées, nous le défend : n'est-
» ce pas à lui que nous devons obéir ? Vous
» avez jugé que non, Seigneur, & par vos
» ordres, la légion que je commande vient d'être
» décimée. Mes yeux ont vu couler le
» sang de ces braves guerriers que vous vîtes
» tant de fois monter les premiers à l'assaut,
» & rester les derniers sur le champ de bataille.
» On se flattoit peut-être, qu'effrayés à l'as-
» pect de 600 cadavres baignés dans leur sang ;

» ou qu'ébranlés par les promesses qui ont suivi
 » cette sanglante exécution, nous aurions com-
 » posé avec les ennemis de notre foi; mais la
 » religion que nous professons n'admet point
 » de partage. Au moindre signal, nous bra-
 » verons encore tous les dangers pour le ser-
 » vice de la patrie; mais toutes les forces de
 » l'empire tournées contre nous ne nous ame-
 » neroient point à adorer vos démons; & si
 » c'est un crime d'être chrétien, je vous le
 » déclare au nom de ma légion, nous sommes
 » coupables & résolus de l'être. Ordonnez,
 » Seigneur, proscrivez de nouveau; vous ne
 » trouverez point de rebelles parmi nous. Nous
 » avons encore, il est vrai, les armes à la
 » main; & 6000 hommes commandés par Mau-
 » rice pourroient sans doute... Mais ne crai-
 » gnez point, Seigneur, quelles que soient notre
 » innocence & la justice de notre cause, quelles
 » que soient la force & la vaillance de ma
 » troupe; nous sommes chrétiens; des chré-
 » tiens ne tournent point contre la patrie des
 » armes que la patrie leur a mises à la main :
 » nous sommes chrétiens; des chrétiens, sa-
 » vent également & combattre pour les empe-
 » reurs & mourir pour leur dieu... Il paroît,
 » Seigneur, que vous persistez dans vos volon-
 » tés : sachez donc que Maurice & sa légion
 » persistent aussi dans leur foi. «

Le duc de Bourgogne composa, sur les ex-
 ploits de son aïeul, un poëme latin qui débute
 ainsi :

Insignem cantare virum, celebrare potentem

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Marte virum aggredior versu. Mihi , dulcis Apollo ,
Vosque pares facis modulos afflate , Camæna.*

*Francigenum robur pridem cecinere poetæ ,
Claraque , romuleis sæpè exitiosa tyrannis ,
Prælia Gallorum ; mihi majus opus memoranti
Attonitum , Lodoïx , latè vulgata per orbem
Fada , triumphales. . .*

La poésie françoise étoit quelquefois pour lui un délassement de travaux plus sérieux : il savoit apprécier les vrais talens en ce genre , & Racine disoit de lui , que s'il eût moins senti ce qui devoit l'occuper comme prince , il auroit pu se distinguer comme poète.

Outre la géographie & l'histoire , il possédoit la philosophie , l'astronomie , les mathématiques , dont il fit un traité qui mérita le suffrage des connoisseurs : en un mot , *il eût été difficile* , remarque l'abbé Fleury , *de trouver dans le royaume , je ne dirai pas un gentilhomme , mais quelque homme que ce fût de son âge , plus instruit que lui. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher peuvent en rendre témoignage.*

Un jour , ce prince , entretenant l'abbé de Choisy sur son histoire de France , lui dit : *Vous êtes sur le point d'écrire l'histoire de Charles VI ; & si vous voulez être vrai , il faudra que vous disiez que ce roi étoit fou : le direz-vous sans détour ?* — Oui , Monseigneur : je fais profession d'appeler les choses par leur nom. — *J'aime votre franchise , & je suis persuadé que la vérité dans l'histoire fait un grand bien dans le monde , parce que tel prince qui n'auroit pas le courage de se*

porter à ses devoirs par les motifs les plus purs , les remplit par un sentiment humain , pour se soustraire au blâme de la postérité ; & c'est toujours quelque chose que le bien se fasse.

La raison , dirigée par la religion , perfectionnoit de jour en jour sa conduite morale.

» Depuis la première communion de M. le
 » duc de Bourgogne , écrivoit Mme. de Main-
 » tenon , nous avons vu disparaître peu-à-peu
 » tous les défauts qui , dans son enfance , nous
 » donnoient de grandes inquiétudes pour l'ave-
 » nir. Ses progrès dans la vertu étoient sen-
 » sibles d'une année à l'autre. D'abord raillé
 » de toute la cour , il est devenu l'admiration
 » des plus libertins. Il continue à se faire vio-
 » lence pour détruire entièrement ses défauts.
 » Sa piété l'a tellement métamorphosé , que ,
 » d'emporté qu'il étoit , il est devenu modéré ,
 » doux , complaisant. On diroit que c'est-là
 » son caractère , & que la vertu lui est natu-
 » relle. «

L'éducation du duc de Bourgogne n'étoit pas encore achevée , lorsque des considérations d'état déterminèrent son mariage , en 1696 , avec la fille aînée du duc de Savoie. Quelque tems après , le livre *des Maximes des saints* & le *Télémaque* firent perdre à Fénelon , qui avoit été nommé archevêque de Cambrai , l'emploi de précepteur des enfans de France , ainsi que la faveur du souverain ; il eut ordre de rester dans son diocèse. Le jeune prince ne cessa point de lui être attaché : devenu général d'armée en Flandre , il se hâta d'établir un commerce

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de lettres avec son ancien instituteur ; & cette correspondance suivie fut pour lui comme une seconde éducation , qui assura le succès de la première.

Pour qu'il ne manquât rien à l'éducation de son petit-fils , Louis XIV voulut qu'elle fût terminée par des leçons d'expérience dans l'art militaire ; & comme l'Europe étoit en paix , il imagina de faire représenter à Compiègne , par d'agréables jeux , des scènes sanglantes qu'elle n'avoit que trop souvent offertes. Nous ne décrirons point ce camp d'après M. l'abbé Proyart : d'autres historiens , qui sont entre les mains de tout le monde , en ont déjà donné un tableau fort exact & très-détaillé.

Ils font aussi remarquer que dans les commencemens de la guerre de la succession , le duc de Bourgogne , généralissime de l'armée de Flandre en 1702 , & de celle d'Allemagne en 1703 , signala son intelligence & sa valeur ; mais ils attribuent les mauvais succès de la campagne de Flandre , en 1708 , à la conduite de ce prince , aux conseils timides qu'il recevoit de Fénelon , enfin au peu d'égard que l'on eut pour le duc de Vendôme.

L'opinion de notre auteur est bien différente. M. de Saint-Amand , de plusieurs académies , soit nationales , soit étrangères , auquel il avoit envoyé son ouvrage manuscrit , lui représenta sur le détail de la campagne de 1708 , que lorsqu'on attaquoit des idées reçues , lorsqu'il s'agissoit d'établir la vérité contre un préjugé universellement accrédité , il ne suffisoit point

de narrer ; qu'on devoit encore démontrer ; en se livrant à une sorte de discussion justificative. M. l'abbé Proyard, dans sa réponse, qu'il donne ici, a fidèlement suivi ce sage avis de l'amitié.

» La plume des écrivains, dit-il, n'est que
 » trop souvent conduite par le préjugé & les
 » bruits populaires ; & dans la circonstance
 » dont il s'agit, ni le préjugé, ni les bruits
 » populaires n'étoient favorables au duc de Bour-
 » gogne. Le peuple veut des succès, & n'est point
 » en état d'apprécier les mesures qui les pré-
 » parent. On n'est grand capitaine à ses yeux
 » qu'autant qu'on est heureux ; & tous les
 » torts des subalternes, il les impute au gé-
 » néral. Le duc de Bourgogne avoit le com-
 » mandement des armées : on avoit été battu
 » à Oudenarde, & Lille étoit perdu : voilà
 » tout ce qu'on voyoit, & sur quoi l'on ju-
 » geoit. Mais on ne savoit point dans le pu-
 » blic que le prince n'avoit eu d'autre part à
 » la journée d'Oudenarde que d'avoir payé de
 » sa personne, pour tirer l'armée du mauvais
 » pas où Vendôme l'avoit engagée. On ne sa-
 » voit pas que dans le tems même qu'il refu-
 » soit d'exposer témérairement son armée, la
 » ressource unique de la France, il écrivoit en
 » cour : *Je desire de tout mon cœur trouver une*
 » *occasion de donner bataille*, & qu'il mettoit
 » tout en œuvre pour faire naître cette occa-
 » sion. On ne savoit pas, & Fénelon lui-même
 » paroïssoit en douter, on ne savoit pas
 » qu'après avoir consulté, il savoit se décider

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» par lui-même ; qu'il pensoit quelquefois
» comme Vendôme , & pas toujours comme
» Berwick. On avoit bien ouï dire que , par
» sa douceur & ses manieres affables , il avoit
» gagné l'affection du soldat ; mais on ignoroit
» que , par sa vigilance & sa fermeté , il avoit
» su établir parmi ses troupes une exactitude
» de discipline inconnue dans les armées de
» Louis XIV , au tems même du grand Tu-
» renne. On ignoroit qu'il connoissoit presque
» tous ses officiers par leurs noms , & même
» quelques-uns de ses soldats ; que toujours
» prévoyant , toujours actif , il pénétoit les
» desseins de l'ennemi avant qu'ils fussent con-
» çus , & qu'il n'eût jamais manqué de les dé-
» concerter , s'il eût pu être , tout-à la fois , &
» le chef & les bras de l'armée. On ignoroit
» encore que ses marches les plus hardies ne
» furent jamais téméraires ; qu'il donnoit ses
» ordres pendant l'action avec autant de pru-
» dence & de sang-froid que dans une revue.
» On ignoroit enfin que dans ces occasions
» rares où la prudence même semble comman-
» der une sorte de témérité , le duc de Bour-
» gogne favoit se montrer intrépide & , l'épée
» à la main , apprendre au soldat comment on
» écarte le danger en le bravant. «

» Ajoutons à cela que la classe des libertins
» & des impies , qui regardoient comme un
» triomphe pour eux les disgraces d'un prince
» religieux , mettoient tout en œuvre pour lui
» enlever la gloire des succès qui étoient son
» ouvrage , & le charger des fautes que Ven-

» dôme avoit faites. Tandis qu'on écrivoit chez
 » nos ennemis , *le duc de Bourgogne , plein de*
 » *feu , ne s'accommode d'aucun délai (*)* , ces
 » méchans l'accusoient de languir dans l'inertie ; & , au défaut de preuves , ils employoient les ridicules , que la légèreté françoise faisoit toujours mieux que les raisons «....

» Fenelon , qui avoit horreur de l'effusion du sang humain , ne pouvoit , selon eux , qu'éteindre par ses conseils toute ardeur martiale dans le cœur du duc de Bourgogne. C'est bien ici qu'il m'est facile de démasquer l'imposture ; & je n'employerai pour la confondre , que la citation des piéces originales «.

Ces piéces sont des lettres écrites par l'archevêque de Cambrai à son élève. Nous allons en rapporter quelques-uns des traits les plus essentiels.

» Combattez avec courage : la religion le demande de vous. Votre présence nuirait aux affaires & à votre réputation , si elle paroïssoit inutile & sans action... Votre soumission aux volontés du roi doit être inviolable ; mais vous devez user de toute l'étendue des pouvoirs qu'il vous laisse , pour le bien de son service. De plus , il convient que vous fassiez les plus fortes représentations , si vous voyez que vous ayez besoin qu'on augmente vos pouvoirs «....

(*) Histoire de Hollande.

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Si Dieu permettoit que vous ne pussiez
» pas secourir Lille, il conviendrait au moins,
» si je ne me trompe, que vous fîssiez les
» dernières instances pour obtenir la permission
» de rester à la tête des armées jusqu'à la fin
» de la campagne. Quand un grand prince
» comme vous ne peut pas acquérir de la
» gloire par des succès éclatans; il faut au
» moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fer-
» meté, par son génie, & par ses ressources
» dans les tristes événemens. Je suis persuadé
» que toute la pente de votre cœur est pour
» ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire
» l'impossible; mais ce qui peut soutenir la ré-
» putation des armées du roi & la vôtre, c'est
» que vous fassiez jusqu'à la fin tout ce qu'un
» vieux & grand capitaine feroit pour rétablir
» les choses «...

» Le vrai moyen de relever la réputation
» des affaires, c'est que vous y montriez une
» application sans relâche... Votre fermeté pa-
» tiente pour achever cette campagne forcera
» le monde à ouvrir les yeux & à vous faire
» justice, pourvu qu'on voie que vous pré-
» voyez, que vous projetez, & que vous
» agissiez avec vivacité & hardiesse «.

Le maréchal de Berwick s'exprime ainsi dans
une lettre au ministre de la guerre :

» (*) A l'égard de l'inaction où il paroît

(*) Nous rapportons les deux morceaux qu'on va
lire, non d'après la citation de M. l'abbé Proyart, dans
n qu'est

» qu'est l'armée de Mgr. le duc de Bourgo-
 » gne, permettez moi de vous dire que si les
 » troupes ne demeuroient pas fixes dans les
 » postes qu'il occupe, comment barreroit-on
 » le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait
 » sur l'Escaut? S'il n'en a pas été de même du
 » côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le duc de
 » Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en
 » faut prendre, puisque, dès notre arrivée à
 » ce camp, Mgr. avoit donné ses ordres pré-
 » cis pour l'inondation. S'ils eussent été exé-
 » cutés, il n'y auroit point de convoi qui eût
 » pu passer, & Lille étoit sauvé. De plus, il
 » a envoyé, pour arrêter & battre le convoi,
 » le double de troupes que les ennemis : c'est
 » tout ce qu'il peut faire. Si on ne les emploie
 » pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas,
 » c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui «.

» L'on ne pouvoit sur cela blâmer (dit aussi
 » le maréchal de Berwick dans ses *Mémoires*),
 » ni Mgr. le duc de Bourgogne, ni le duc de
 » Vendôme : car enfin, malgré le retardement
 » qu'avoit causé l'affaire de Bruxelles, les trou-
 » pes étoient arrivées à tems, & étoient en
 » assez grand nombre, si le comte de la Motte
 » eût su s'en servir... mais il falloit principa-

laquelle il n'est point parlé de Vendôme, mais d'après
 le recueil de lettres imprimé à la suite des *Mémoires*
du maréchal de Berwick, & d'après ces *Mémoires* mê-
 mes. Nous n'y avons absolument rien changé, rien cor-
 rigé, pas même des fautes essentielles contre la langue

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» lement blâmer la cour , qui l'avoit placé dans
» un poste de cette importance «.

M. l'abbé Proyard observe que le duc de Vendôme fit le mal & empêcha le bien de la campagne de 1708 ; qu'il joignoit , il est vrai , à un courage héroïque une ardeur bouillante dans l'action , mais que ces rares qualités , auxquels le duc de Bourgogne rendit toujours justice , étoient effacées par les défauts les plus essentiels dans un général : l'entêtement , la présomption , une négligence habituelle relativement aux points les plus importants , & pendant cette campagne , une jalousie marquée contre le maréchal de Berwick , qui avoit refusé de servir sous lui ; que Vendôme passoit les nuits à table & les jours au lit , en sorte que le duc de Bourgogne se trouvoit dans la nécessité ou de tout prévoir & de tout régler par lui-même , & Vendôme s'en offensoit , ou de lui laisser sa tâche , & elle n'étoit point remplie.

Il rapporte ensuite une lettre que le duc de Bourgogne écrivit à Mde. de Maintenon après le combat d'Oudenarde.

» Ce que je vais dire seroit bien contraire
» à la charité , remarque le prince , si je n'y
» étois obligé en conscience , pour le service
» du roi & de l'état. Vous n'aviez que trop
» raison , quand je vous ai vu trembler de voir
» nos affaires entre les mains du duc de Ven-
» dôme. Il n'y a pas ici deux voix sur son
» chapitre. Je savois bien que dans le courant
» du service il n'étoit nullement général ; sans

» prévoyance , fans arrangement , fans se met-
 » tre en peine de favoir des nouvelles de l'en-
 » nemi , qu'il méprise toujours ; mais je le
 » croyois tout autre dans l'action que je ne
 » l'ai vu avant-hier : ce n'est pas du côté du
 » courage ; car il en a effuyé lui seul plus
 » que tout le reste de l'armée ensemble , &
 » sur cela on n'en peut dire trop de bien ; mais
 » permettez qu'en deux mots je vous dise ce
 » qui s'est passé ».

» Les ennemis ont 12 lieues à faire ; il n'en
 » a que 6 : ils marchent trois jours de suite ,
 » & passent l'Escaut à Oudenarde , tandis qu'il
 » les croit encore sur la Dendre. On lui mande
 » qu'ils ont déjà 30 escadrons de passés : il en-
 » voie ordonner à Biron de les charger avec
 » 15 ou 20 ; ce qu'il ne peut exécuter , étant
 » séparé d'eux par un ruisseau marécageux. Il
 » ne songe qu'à garantir sa gauche , qui est
 » presque inaccessible , & à peine le peut-on
 » mener voir son centre , qui est absolument
 » dégarni. Il attaque l'ennemi formé sur qua-
 » tre lignes , flanqué de cavalerie & de rui-
 » seaux , avec une seule ligne d'infanterie , sans
 » en avoir de seconde. Il fait charger les trou-
 » pes , à mesure qu'elles arrivent & quasi en
 » colonne , & les fait battre piece par piece.
 » Il enfourne une partie de sa cavalerie dans
 » une plaine entourée de défilés & de ruisseaux ,
 » où il en est resté beaucoup ; & la nuit , sans
 » savoir ce qu'est devenu tout ce qui a com-
 » battu , excepté un peu de gardes françoises
 » & suisses , & quelques régimens qui viennent

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» le joindre par hasard, il veut, n'ayant avec
 » lui que le riers de son armée, attendre les
 » ennemis avec son artillerie, à une grande
 » demi-lieue des défilés. Voilà en peu de mots
 » une description de l'affaire «.

» Pour lui, en ayant été quelque tems sé-
 » paré, je le trouvai disant toujours que tout
 » alloit bien, sans en rien savoir; que les en-
 » nemis ne demandoient qu'à fuir, & que des
 » troupes fraîches emporteroient toute leur
 » armée précisément par un trou où l'on fut
 » pris par les flancs. Enfin il étoit d'une opi-
 » niâtreté sur cette retraite, que, quoique ce
 » fût le sentiment commun, il fut 3 heures
 » sans vouloir s'y rendre; ce qui fut cause que
 » l'arrière-garde fut attaquée avant-hier. Enfin,
 » dans le courant de la guerre & dans le com-
 » bat, il est tout de même : nullement général;
 » & le roi se trompe fort, s'il a une grande
 » opinion de lui. Je ne le dis pas seul, toute
 » l'armée en parle de même. Il n'a jamais eu
 » la confiance de l'officier, il vient de perdre
 » celle du soldat «.

Un historien prétend que Vendôme ne fit
 charger l'ennemi que sur ce qu'un officier vint
 l'assurer que le duc de Bourgogne l'ordonnoit
 ainsi.

» Dans cette supposition même, qui est fauf-
 » se, dit notre auteur, Vendôme, plus à por-
 » tée de juger de l'état des choses que le prin-
 » ce, qui commandoit au centre, eût dû suf-
 » pendre l'exécution de ses ordres. Et au re-
 » proche qu'on fait à ce général, de n'avoir

» fait combattre ses troupes que par parties ,
 » le même écrivain répond qu'un officier chargé
 » de porter à un corps considérable l'ordre d'at-
 » taquer , avoit été tué dans le trajet. Mais quand
 » il s'agit d'un ordre de cette importance , dans
 » la confusion du combat , un général atten-
 » tif ne manque point de le faire porter par
 » plusieurs personnes , comme il a soin d'en-
 » voyer les duplicata de ses dépêches en pays
 » ennemi «.

Nous n'entrerons point dans de plus grands détails sur cette discussion , dont le lecteur peut juger par ceux que nous lui avons offerts.

La suite de cet ouvrage prouve que le duc de Bourgogne n'avoit pas besoin de ses talens militaires pour être mis au rang des hommes illustres.

En sortant des mains de Fénelon , il réunissoit , comme nous l'avons déjà observé d'après l'auteur , les plus belles connoissances. Personne n'étoit plus intéressant dans la conversation ; il entretenoit avec une égale facilité un évêque & un général d'armée , un magistrat & un homme de lettres , un financier & un artiste. Mais un des principaux fruits qu'il avoit retirés de son éducation étoit le desir de s'instruire , joint au goût & à l'habitude du travail. C'est alors qu'approfondissant les matieres avec une raison plus éclairée , il découvrit , sous les fictions ingénieuses qui avoient amusé sa première jeunesse , la morale sublime des bons princes , & un traité de ses devoirs. Il ne ces-

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

soit de les étudier , ajoute le biographe ; il donnoit de jour en jour de nouvelles preuves des talens & des vertus qui préparent les grands rois , en sorte que Louis XIV , malgré sa prévention contre l'instituteur , ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'élève.

Peu de tems après l'avoir admis dans ses conseils , il se déchargea sur lui d'une partie des affaires. *Mon grand âge , disoit-il un jour aux députés du clergé , ne me permet pas d'espérer de faire par moi-même tout ce que je voudrois pour le bien de mon peuple ; mais voilà mon fils : vous le connoissez , & vous devez le regarder moins comme l'héritier de ma couronne que comme le dépositaire & le ministre des desseins que j'ai formés pour le bonheur de mes sujets.*

Le duc de Bourgogne s'étoit nourri de la lecture des ouvrages les plus propres à l'affermir dans les principes d'une bonne administration , & il faisoit , pour son usage , de courtes analyses de tout ce qu'il avoit lu. Il examina d'une maniere particuliere les avantages , les inconvéniens des gouvernemens anciens , & laissa , sur la législation du peuple juif des remarques intéressantes , qui sont entre les mains du roi. Les campagnes qu'il fit , loin de nuire à ses études politiques , lui donnerent un moyen de les suivre avec les lumieres de l'expérience. Obligé de parcourir nos provinces , il le faisoit en observateur , & songeoit , comme héritier du trône , à rendre les habitans plus heureux. *Ce prince , dit l'abbé Fleury , s'appliquoit à connoître à fond l'état du royaume , tant au-*

dedans qu'au dehors. Il travailloit régulièrement avec les ministres d'état, particulièrement avec le contrôleur-général des finances.... Il avoit, sur le soulagement des peuples, des vues surprenantes dans un prince de 17 ans.

C'est à cet âge qu'il dressa lui-même un état détaillé de tous les points dont il croyoit avoir besoin d'être instruit. Ce mémoire judicieux, que M. l'abbé Proyard offre ici tel qu'il l'a trouvé parmi les écrits du duc de Bourgogne, fut envoyé aux intendants des provinces, lesquels eurent ordre, de la part du roi, de donner au prince tous les éclaircissemens qu'il demandoit.

Leurs réponses furent pour le duc de Bourgogne la matière d'un travail immense. La lecture de 42 volumes in-fol. n'en étoit que le prélude. Tandis qu'il remplissoit cette pénible tâche, il trouvoit des momens pour lire aussi les mémoires que des particuliers lui adressoient du fond des provinces; il n'en rejettoit aucun sans examen, & se livroit courageusement à l'occupation rebutante d'extraire d'un chaos d'inutilités ou même de préjugés un petit nombre de vérités utiles. *Quand il n'y auroit, disoit-il, qu'une seule observation judicieuse dans un volume entier de spéculations chimériques, on ne doit pas regretter le tems que l'on a passé à le lire.*

Ce n'étoit, remarque l'abbé Fleury, que par l'impuissance de suffire seul à ce travail, qu'il s'en déchargeoit en partie sur des personnes de confiance qui lui communiquoient leurs observations, & avec lesquelles il con-

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

certoit ensuite les moyens simples & faciles que l'on pouvoit employer, tantôt pour exciter l'émulation du travail & de la vertu, pour animer le commerce & l'industrie, pour perfectionner l'agriculture & les arts utiles, en un mot, pour procurer à chaque province, suivant la nature du sol & le génie des habitans, la plus grande aisance possible.

En 1705, il présenta au conseil un mémoire dans lequel il démontrait que la balance n'étoit point exacte dans la répartition générale des impôts, & que quelques-unes de nos provinces étoient relativement surchargées. M. de Chamillart, contrôleur-général des finances, représenta qu'il y auroit bien des observations à faire sur ce mémoire, & on lui donna le tems de les préparer ; mais le prince les réfuta d'une manière si lumineuse, que le conseil jugea d'une voix unanime que la nouvelle répartition proposée étoit un acte indispensable de justice ; & le 5 août de la même année, les tailles furent diminuées dans plusieurs provinces, suivant le tableau qu'avoit dressé le duc de Bourgogne. Depuis cette époque il travailla habituellement avec M. de Chamillart, homme plus recommandable par sa probité que par l'étendue de ses vues.

Pour faire exactement connoître les principes, la politique du duc de Bourgogne, l'académicien rapporte les écrits mêmes de ce prince, que le public, jusqu'ici, sur la foi de plusieurs auteurs, croyoit avoir été brûlés par son aïeul, mais qui firent long-tems la matière des études

du Dauphin pere de Louis XVI, & qui sont encore aujourd'hui entre les mains de S. M.

Ces écrits, où l'on trouve en général beaucoup de solidité, concernent le gouvernement ecclésiastique, la noblesse, la guerre, les loix, l'administration de la justice, les finances, les devoirs des souverains, &c. &c.

Le duc de Bourgogne peint la guerre comme un des plus terribles fléaux qui puissent affliger une nation.

» La plus heureuse, dit-il, est toujours funeste, & chaque bataille gagnée est une plaie pour l'état. Il n'y a de guerre juste que celle qui est nécessaire, & il faut songer qu'on ne peut en venir à cette conclusion, *la guerre est nécessaire*, sans conclure en même tems : il est nécessaire que l'état s'épuise d'hommes & d'argent : il est nécessaire que les loix se taisent, & que les abus se multiplient : il est nécessaire, en un mot, que l'on souffre une infinité de maux, & que l'on soit sans cesse exposé à en souffrir de plus grands encore : car telles sont les suites naturelles & inévitables de toutes les guerres.... «

» Après la guerre déclarée, on doit toujours être disposé à faire la paix, & saisir tous les moyens honnêtes qui peuvent en accélérer la conclusion. Rien n'est plus grand & plus honorable que d'offrir la paix à l'ennemi au milieu des succès, & de la lui offrir à des conditions qu'il peut accepter....
» Si elles sont trop humiliantes ou trop dures,

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» le traité de paix ne subsistera que jusqu'à
» ce qu'il ait la force de recommencer la
» guerre. «

Personne n'a mieux senti que ce prince combien il seroit à désirer que la jurisprudence du royaume fût simplifiée, & que l'on trouvât le moyen de s'affranchir d'une multitude de loix particulieres & de coutumes locales, dont quelques-unes sont très-bizarres, afin d'établir par-tout les mêmes principes de droit.

» Il faut, remarque-t-il, un tems infini &
» des études immenses à un magistrat de cour
» souveraine pour approfondir toutes ces jurispru-
» dences locales, & ne pas les confondre.
» Il faut que le juge sache que de deux homi-
» mes qui lui présentent chacun une cause
» exactement la même, l'un doit perdre son
» procès, & l'autre le gagner, précisément
» parce qu'ils ne sont pas de la même pro-
» vince. Il faut que l'avocat, le procureur &
» les autres gens de justice soient instruits com-
» me le juge, & vu que tant de connois-
» sances diverses ne peuvent pas entrer dans
» les mêmes têtes, il faut que le nombre en
» soit multiplié. «

L'auguste écrivain considère également qu'en général moins il y aura de loix, moins il y aura de procès, moins il faudra de juges & de gens de justice, dont le nombre excessif ne peut être que fort onéreux aux peuples.

» Le grand talent de cette foule d'officiers
» de justice que nous voyons parmi nous,
» ajoute-t-il, c'est tantôt de faire illusion aux

» juges par des déclamations artificieuses, tan-
 » tôt d'embrouiller les affaires les plus claires,
 » de les faire traîner en longueur, & , pendant
 » ce tems, de sucer les plaideurs en les flat-
 » tant de vaines espérances. En effet, il faut
 » bien que tous ces hommes vivent, eux &
 » leurs familles; & comme ils n'en peuvent
 » trouver les moyens que dans la durée des
 » affaires dont ils sont saisis, ils font naître
 » des incidens, ils multiplient les pieces d'é-
 » critures & les vacations, ils promettent leurs
 » cliens par toutes les sinuosités de la chi-
 » cane : ils passent cent fois devant le but
 » avant de le toucher. «

» J'estime donc que toutes les mesures que
 » l'on pourra prendre pour remédier à ces
 » abus seront inefficaces tant que ceux qui les
 » produisent subsisteront en égal nombre. Exer-
 » cés comme ils le sont dans la chicane, ils
 » sauront bien éluder les plus sages réglemens;
 » & pour une porte qu'on leur fermera, ils
 » en ouvriront deux autres. On ne verra di-
 » minuer les longs délais & les grands frais de
 » justice que lorsqu'on aura réduit le nombre
 » de ceux qui vivent de la justice. Il en est
 » de cette profession tout autrement que des
 » autres : plus il y a d'ouvriers, moins on y
 » avance l'ouvrage. Qu'il n'y ait qu'un petit
 » nombre de gens de justice : ils seront occu-
 » pés, & n'auront pas besoin de faire naître
 » des affaires, & de rançonner les parties
 » pour subsister. Il résultera encore de-là le
 » double avantage pour l'état, qu'une portion

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de cette multitude d'hommes qui lui est oné-
» reuse , lui deviendra utile , en refluant dans
» le commerce , l'agriculture & les autres pro-
» fessions. «

Les vues du maréchal de Vauban sur les impôts méritent , suivant le duc de Bourgogne , la plus grande attention : il les retrace , les développe , & montre le meilleur parti qu'on pourroit en tirer.

» Il est , dit-il , hors de doute que plus on
» multiplie les especes de charges & d'imposi-
» tions sur le peuple , plus la perception d'un
» égal revenu du roi lui est dispendieuse , &
» par-là même onéreuse au peuple , qui est
» obligé de payer & l'impôt & ce qu'il en
» coûte pour la levée qui s'en fait. Je m'ex-
» plique : l'état a besoin de *dix* , & le roi
» charge le peuple de *dix* en *dix* branches
» d'impositions différentes. Je dis que , dans ce
» cas , le peuple est plus chargé que si on le
» chargeoit également de *dix* dans une im-
» position unique ; & la raison en est frappante :
» c'est que la perception d'une seule imposi-
» tion , outre qu'elle doit entraîner peu de
» frais , n'admettra pas les vexations & les abus
» inévitables dans la perception compliquée de
» dix especes de revenus différens : car , quoi
» qu'on puisse faire & statuer à cet égard , il
» faudra toujours que ce grand nombre de fer-
» miers , receveurs & autres officiers employés
» au recouvrement des différentes branches de
» revenus publics vive & même s'enrichisse
» aux dépens du peuple. «

Le prince observe ensuite qu'un impôt unique ne peut être établi que sur les revenus en fonds de terre, qui sont les véritables & solides revenus des particuliers; qu'ainsi les plus riches en fonds de terre, c'est-à-dire, les plus riches en réalité, paieront davantage, & que l'on aura, au moins à-peu-près, cette équité de répartition à laquelle il est si difficile de parvenir absolument; que, dans ce système, le commerce & l'industrie ne paieroient rien au roi, mais qu'ils paieroient véritablement à toute la nation; que n'étant point gênés par les impôts, ils se fortifieroient, s'étendroient; que l'aisance produiroit le concours, lequel donneroit lieu à l'émulation & à l'abondance; que l'impôt unique sur les terres devoit être perçu en nature par des fermiers-généraux qui se rendroient adjudicataires des baux que l'on feroit pour chaque province; qu'il ne faudroit point regarder ces fermiers comme une nouvelle charge pour le peuple, parce que celui-ci auroit l'avantage de savoir d'une manière claire & précise ce qu'il seroit obligé de payer.

» D'ailleurs, remarque le duc de Bourgo-

» gne, (si l'on adopte le système proposé) le

» cultivateur n'aura pas même affaire à ce fer-

» mier-général, mais à un sous-fermier qui sera

» un paysan comme lui. La récolte levée, les

» deniers publics le seront aussi. Le roi n'aura

» plus affaire qu'avec ses fermiers-généraux :

» on n'entendra plus parler de contraintes par

» corps, d'emprisonnemens, de vexations, &

» d'affaires odieuses dans tous les genres & si

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» multipliées , pour le fait seul des impositions
» & des deniers publics , qu'il faut des tribu-
» naux exprès pour les juger. Les fermiers-
» généraux n'ont aucune espece de dépense à
» faire pour la perception de la dîme du roi.
» Ils n'ont plus besoin ni de gardes , ni d'em-
» ployés , ni de commis. Les sous-fermiers qu'ils
» ont établis dans chaque paroisse , leur appor-
» teront les redevances aux termes convenus. «

Les fermiers-généraux paieroient-ils le roi en argent ? Le prince répond que la majeure partie de leurs redevances seroit en argent , mais qu'ils payeroient en nature la quantité de froment , de fourrages & d'avoines nécessaires pour les approvisionnemens des armées ; que par-là , tous les magasins de nos places de guerre seroient pourvus de vivres de bonne qualité sans aucuns frais de transport.

» Ainsi , continue-t-il , avant de procéder à
» l'adjudication pécuniaire de la dîme publique
» d'une province qui renfermeroit des villes
» de guerre , on établiroit pour condition au
» preneur , qu'indépendamment de l'argent qu'il
» verseroit dans les coffres du roi aux termes
» convenus , il garniroit tous les ans , de telle
» espece & quantité de grains & de fourrage
» les magasins de telles & telles villes. Ce qui
» resteroit de provisions dans ces magasins ,
» (& il en resteroit beaucoup dans les an-
» nées de paix) seroit vendu au profit du tré-
» sor public , pour faire place aux nouveaux
» approvisionnemens «

» Des magasins publics , pour prévenir les

» famines, pourroient se former facilement sans
 » frais dans la capitale & les grandes villes du
 » royaume, en suivant la même méthode que
 » pour les magasins des villes de guerre. »

Le duc de Bourgogne ne prétend pas que l'exécution du plan qu'il vient de développer, à l'égard de l'impôt, soit sans difficultés. *Ce que je vois clairement*, dit-il, *c'est qu'il est simple, & que s'il est vrai qu'il puisse procurer à l'état les mêmes avantages seulement que la multiplicité des impositions actuelles, il mérite la préférence.*

La justice, aux yeux du duc de Bourgogne, étoit moins une vertu que l'attribut essentiel d'un être raisonnable & né pour la société. *Je vous avoue, Monsieur*, disoit-il à un seigneur de la cour, *que je regarde la justice comme un devoir tellement indispensable, que si j'avois fait tort à quelqu'un, je sacrifierois, s'il le falloit, ma réputation pour le réparer.*

Il ne connoissoit point, suivant l'abbé Fleury, d'autres regles de justice pour les souverains que pour les particuliers. Il étoit persuadé, par exemple, que les grands comme les petits, sans aucune exception, sont obligés de payer leurs dettes; & d'après ce principe, il étoit ennemi des dépenses superflues, jusqu'à se refuser des commodités qui auroient peu coûté.

« De toutes les vertus, observoit ce prince, la justice est celle à laquelle les grands doivent le plus s'appliquer dans la pratique, parce qu'accoutumés à recevoir les hommages des peuples, ils peuvent aisément se per-

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» suader que tout leur est dû sans qu'il doivent
» rien à personne, & que voyant tout plier
» sous leurs ordres, il est à craindre qu'ils ne
» fassent de leur volonté la regle de leur justice. «

» Je verrai avec plaisir, écrivoit-il à une
» compagnie, que vous vous déterminiez en
» faveur du sujet qui vous a été présenté par
» M. de Beaumont, parce que je connois sa
» probité, & que je le crois très-capable de
» remplir vos vues. Si toutefois vous connois-
» sez quelqu'un à qui la place soit due de pré-
» férence, je serai le premier à vous louer du
» choix que vous en ferez. Le mérite ne doit
» jamais être opprimé par la faveur, & je ne
» demande que la justice. «

Lorsqu'il prenoit le divertissement de la chasse, il ne se contentoit point de recommander aux officiers de sa suite d'éviter le dégât dans les terres ensemencées ou couvertes de leurs moissons : il étoit lui-même attentif, dit un écrivain, à faire observer les ordres qu'il avoit donnés ; quand il s'appercevoit qu'on y avoit manqué, il réparoit le dommage causé aux particuliers, en suivant plutôt les mouvemens généraux de son cœur que les regles de la justice. Il vouloit toujours qu'on ajoutât à l'estimation faite par les intéressés, dans la crainte que le respect ne les empêchât de demander un juste dédommagement.

Personne n'étoit plus en garde que lui contre les accusations vagues & les rapports des délateurs. Il recevoit quelquefois des lettres

anonymes; mais jamais il ne se donnoit la peine de vérifier les faits qu'elles contenoient, à moins qu'ils ne fussent de nature à intéresser l'ordre public. *Il vaut mieux, remarquoit-il, être dans l'erreur en faveur du prochain qu'à son préjudice; ce qui n'empêche pas qu'on ne se tienne en garde contre les pièges où conduiroit une confiance légèrement accordée.*

» L'ombre de la tromperie lui faisoit hor-
 » reur, observe Mme. de Maintenon. Un jour,
 » il m'avoit fait une réponse peu sincere; le
 » lendemain, il vint me dire : *Madame, j'eus*
 » *hier la foiblesse de vous en imposer : je n'ai*
 » *pu dormir de toute la nuit, ayant ce détour à*
 » *me reprocher : je viens vous dire ma faute &*
 » *la vérité.* »

Ceux qui avoient quelque affaire au conseil trouvoient toujours le *Dauphin* (c'est ainsi que nous appellerons désormais le duc de Bourgogne) disposé à les écouter; mais après avoir entendu les raisons d'une des parties, il la prévenoit qu'il appelleroit l'autre pour peser aussi les siennes. Il recevoit tous les mémoires & les placets qui lui étoient présentés, & souvent il les examinoit lui-même.

Le capitaine de ses gardes avoit ordre de ne jamais rebuter personne, & d'indiquer un moment plus favorable aux particuliers qui se présentoient à contre-tems. Il ne vouloit pas même que ses officiers éloignassent ceux qui étoient connus pour importuns dans la poursuite de leurs demandes indiscrettes. *Peut-être, disoit-il, qu'ils ont quelque chose de meilleur à*

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

proposer aujourd'hui que les autres fois ; & j'aime mieux souffrir un peu de leur importunité que de leur faire sentir avec trop de confusion qu'ils m'importunent.

Un pauvre officier qui ignoroit les usages de la cour, aborda fort imprudemment le Dauphin au milieu d'une chasse. Le prince s'arrêta, l'écouta avec bonté, sans lui témoigner qu'il fût choqué de son indiscretion, & lui accorda sa demande, dont il reconnut la justice.

On vouloit lui persuader un jour qu'il étoit d'un trop facile accès. Il demanda si on l'en blâmoit dans le public ; & sur ce qu'on lui répondit qu'au contraire on l'en louoit beaucoup, *Hé bien, reprit-il, laissez-moi donc mériter des louanges.*

Nul prince, avec moins de vanité, ne se montra plus jaloux de l'estime & de l'amour des peuples. Il s'informoit quelquefois de ce qu'on pensoit & de ce qu'on disoit de lui dans le royaume. *J'aimerois mieux, remarquoit-il, être le particulier le plus obscur de la nation que d'en être le roi sans en être aimé.* Le moyen qu'il prenoit pour se faire aimer, étoit le plus efficace.

» Il aimoit le public (au rapport de l'abbé
» Fleury), & il disoit souvent que le prince
» est fait pour le peuple, & non pas le peu-
» ple pour le prince. Il n'avoit guere que 7
» ans quand, à l'occasion d'une table généa-
» logique des rois de France, M. le duc de
» Montausier lui demandant lequel il choisiroit

» de tous les titres de ces rois, celui de *Pere*
 » du peuple, répondit le prince. «

» On le voyoit, dit M. l'abbé Proyart ;
 » s'affliger à l'excès des malheurs qui accompa-
 » gnent toujours les guerres. Soit qu'il com-
 » mandât les armées, soit qu'il fût auprès du
 » roi, il employoit tout le zèle que permet la
 » prudence, & tout le crédit que lui donnoit
 » son rang, pour s'opposer aux prétentions in-
 » satiables de la cupidité, & à cette espece de
 » brigandage général des gens d'affaires que le
 » silence des loix semble légitimer parmi le tu-
 » multe des armes. «

» L'histoire de la régence du duc d'Orléans
 » nous apprend que ce fut d'après les vues
 » du Dauphin, & suivant le plan qu'il en avoit
 » tracé, que se fit, à la mort de Louis XIV,
 » cette fameuse recherche des usuriers qui
 » avoient profité, pour s'enrichir, de la mi-
 » sere des tems, & que l'on fit rendre compte
 » de leur administration à tous ceux qui, pen-
 » dant les dernieres guerres, avoient eu part
 » au maniement des finances, à ceux qui
 » avoient été chargés de la fourniture des ar-
 » mées, ou qui avoient eu, de quelque ma-
 » niere que ce fût, la direction des entreprises
 » & des travaux publics; opération admirable,
 » & qui eût suffi pour défendre le peuple,
 » pendant un siecle, de la rapacité des gens
 » d'affaires, si elle eût été dirigée par la main
 » désintéressée qui en avoit tracé le plan. «

Le biographe observe ensuite qu'au milieu
 d'une cour fastueuse l'exemple du Dauphin par-

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

loit sans cesse en faveur du pauvre peuple; qu'il faisoit rougir le luxe par sa simplicité, sa modestie, sa frugalité. A la mort de Monseigneur, héritier de son rang, il refusa de l'être de ses pensions. *L'état, dit-il, est trop obéré: je continuerai à vivre en duc de Bourgogne.* Les flatteurs vouloient lui persuader que ces pensions convenoient à sa nouvelle qualité. *Vous vous trompez,* leur répondit le prince : *c'est au contraire, parce que je touche de plus près au trône que je dois penser plus sérieusement à économiser les deniers du peuple.*

De la somme annuelle de 192 mille liv. que touchoit le Dauphin, 180 mille étoient employées en bonnes œuvres, suivant un état qui fut trouvé parmi ses papiers après sa mort; & il ne dépensoit pas même, pour ses amusemens, les 100 pistoles qu'il se réservoir par mois.

S'il venoit à lui échoir quelque somme extraordinaire, il la consacroit aussi-tôt au soulagement des pauvres. C'est ainsi que peu de tems après la mort de Monseigneur, il ordonna qu'on leur distribuât tout le produit d'une coupe de bois considérable, faite dans le parc de son château de Meudon.

Lorsqu'on découvrit la statue équestre de Louis XIV sur la place de Vendôme, S. M. ne put s'empêcher de blâmer les dépenses excessives que la ville faisoit à l'occasion de cette cérémonie, tandis que le peuple étoit dans la misère. Le Dauphin, éprouvant les mêmes sentimens, ne voulut point assister à la fête, &

répondit à son épouse , qui le pressoit de l'y conduire : *Je suis affecté à cet égard comme le roi : comment se réjouir quand le peuple souffre ?*

Un jour on parloit devant le prince , des richesses immenses qu'avoit laissées le cardinal Mazarin ; le duc de Beauvilliers dit que ce ministre avoit trouvé le secret de calmer ses inquiétudes au lit de la mort , en disposant le roi à lui en faire donation générale. *Il auroit encore fallu ,* remarqua le Dauphin , *qu'il eût fait ratifier cette donation par le pauvre peuple qui réclamoit sa dépouille.*

On racontoit en sa présence qu'un gentilhomme qui n'avoit , pour l'entretien d'une très-nombreuse famille , qu'une terre d'un modique revenu , qu'il faisoit valoir lui-même , venoit de perdre par le feu sa maison & ses grains. Tout le monde convenoit que cet homme étoit à plaindre , & personne ne parloit de le secourir. Le prince s'informa de sa demeure ; & , sans en être sollicité , il lui fit passer la somme nécessaire pour la reconstruction de sa maison , ainsi que pour sa subsistance pendant un an , & pourvut à l'éducation de trois de ses enfans..

Son médecin lui rapporta qu'il traitoit par charité un officier de marque , auquel depuis long-tems on ne payoit pas la pension que le roi lui avoit faite , & qui étoit par-là réduit à une si grande misère , qu'il n'avoit pour domestique qu'un fils encore enfant , & que , quoiqu'on fût en hiver , il se trouvoit hors d'état d'entretenir du feu dans la chambre où il étoit malade. Le Dauphin , en remerciant

celui qui lui fournissoit l'occasion de placer si utilement un bienfait , le chargea de porter sur le champ une somme considérable à son malade , & de l'assurer qu'il l'auroit touchée plutôt , s'il eût été informé de sa situation. L'officier, à peine convalescent, vint témoigner sa reconnoissance au prince. *Je vous dois beaucoup plus que je ne vous ai donné* , lui dit le Dauphin ; *je souhaite que l'état puisse vous payer la pension qu'il vous doit , & je me charge d'en faire une à M. votre fils , pour fournir aux frais de son éducation.*

Instruit que la Fontaine étoit malade & dans le besoin , il le fit visiter par un gentilhomme qui lui porta 50 louis , avec un brevet de pension sur la cassette du Dauphin.

Le curé de Notre-Dame de Versailles tiroit chaque année sur la même cassette la somme nécessaire pour habiller 100 pauvres , & pour en nourrir 40 tous les jours du carême & de l'avent , sans compter beaucoup d'aumônes extraordinaires. Pendant l'affreuse disette de 1709 , le prince , dans la douleur de ne pouvoir secourir la multitude des misérables , disoit à cet ecclésiastique : *Nous nous efforcerons au moins de soulager ceux qui sont dans la misère extrême , & songez que je vous rends responsable devant Dieu de ceux qui viendroient à mourir faute de pain.*

» C'est dans la même année , ajoute M.
 » l'abbé Proyart , qu'il fit rassembler , sous la
 » conduite d'une dame vertueuse , un nombre
 » de pauvres filles qui , dans l'impuissance de
 » subsister du travail de leurs mains , se trou-

» voient exposées à préférer la honte du dé-
 » sordre à celle de la mendicité. Ces jeunes
 » personnes étoient assujetties à un ordre com-
 » mun , & aucune n'étoit dispensée du travail.
 » Elles ne quittoient cet hospice que lorsqu'on
 » leur offroit une condition avantageuse ou
 » un établissement honnête. Pour bannir la
 » négligence & exciter l'industrie , il étoit
 » réglé que toutes ces filles , outre la nourri-
 » ture & l'entretien , recevroient chaque se-
 » maine une petite gratification , proportionnée
 » au produit de leurs ouvrages. Plusieurs ga-
 » gnoient au-delà de ce qu'elles dépensent ,
 » en sorte que , les premières avances faites ,
 » il en coûtoit fort peu au prince pour faire
 » un bien immense. Un si bel établissement ,
 » qui promettoit de se suffire bientôt à lui-
 » même , ne subsista que jusqu'à la mort du
 » Dauphin. Mais cet essai d'un prince ami de
 » l'humanité , présentoit trop d'avantages pour
 » tomber dans l'oubli ; & sous le regne du
 » fils , l'on vit se former plusieurs établissemens
 » sur le modèle de celui qu'avoit créé le pere ».

Tous les ans , le Dauphin consacroit une
 somme à la délivrance des prisonniers détenus
 pour dettes , & auxquels on ne pouvoit repro-
 cher ni paresse ni mauvaise conduite.

» Ayant appris , dit l'académicien , qu'un
 » grand nombre de François étoit tombé au
 » pouvoir des Barbares , il jugea qu'il étoit
 » digne de son zele d'arracher ces malheureux
 » aux rigueurs de l'esclavage , & à la tenta-
 » tion de s'y soustraire par l'apostasie. Il fit

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» faire une quête par la Dauphine ; & tous les
 » seigneurs de la cour , à son exemple , ou
 » pour lui plaire , firent les plus puissans efforts
 » de générosité , en sorte que , par ce seul
 » trait de charité , il rendit tout-à-la-fois la
 » liberté à des hommes , des membres précieux
 » aux familles , & à l'état des citoyens utiles.
 » De retour en France , & avant d'avoir em-
 » brassé leurs familles , ces captifs , dans le
 » transport de leur reconnoissance , prirent la
 » route de Versailles pour aller faire hommage
 » de leur liberté au prince dont ils l'avoient
 » reçue ; mais le Dauphin dépêcha à leur ren-
 » contre , & leur fit dire qu'il leur tenoit
 » compte de leur bonne volonté , & qu'il ne
 » vouloit pas qu'ils vinssent le remercier comme
 » d'une grace , de ce qu'il avoit envisagé lui-
 » même comme un devoir « .

Le biographe propose avec raison le Dau-
 phin pour modele aux époux qui veulent for-
 mer eux mêmes le caractère de leurs épouses.

Il remarque qu'Adélaïde de Savoie , à un
 esprit juste , fait pour sentir & apprécier tout
 le mérite du prince , joignoit un caractère ar-
 dent & emporté dans la poursuite de ses de-
 sirs , qui n'étoient d'abord que les desirs frivo-
 les de la jeunesse ; qu'en obtenant son estime ,
 le Dauphin sut gagner sa confiance , & lui faire
 souhaiter de travailler à devenir ce qu'elle n'é-
 toit pas encore ; que la connoissant très-sensi-
 ble au blâme & à l'estime publique , il se ser-
 voit avec une merveilleuse adresse , de ce dou-
 ble aiguillon pour rectifier ses goûts ; qu'il em-
 ployoit

ployoit tour-à-tour & selon les circonstances , la raillerie fine ou les conseils de l'amitié , les leçons de l'honneur ou celles de la religion , & que s'il lui donnoit quelque avis qui tint du reproche , il étoit tempéré par l'expression encourageante de la tendresse.

»-La Dauphine, dit-il ailleurs, étendoit fort
 » loin la sphere de ses besoins , & souvent elle
 » engageoit le prince à lui faire part de son
 » superflu , pour fournir à ce qu'elle appelloit
 » son nécessaire. Le Dauphin ne faisoit pas
 » difficulté d'entrer quelquefois dans ses vues ,
 » & d'acheter, en quelque sorte , par sa con-
 » descendance , le droit de lui donner une le-
 » çon , utile en lui rappelant que ce qu'il ac-
 » cordoit à ses amusemens étoit , par la desti-
 » nation qu'il en avoit faite , le patrimoine
 » du misérable ou la récompense du mérite
 » indigent. Dans une occasion où elle lui de-
 » mandoit, il lui dit qu'il avoit arrêté l'emploi
 » de tout ce que renfermoit sa cassette , mais
 » que n'ayant rien à lui refuser , il la laissoit
 » maîtresse de se substituer sur l'état qu'il lui
 » présentoit , à ceux dont les besoins lui pa-
 » roïtroient moins urgens que les siens. La
 » princesse se mit en devoir de contrôler à son
 » profit les libéralités du Dauphin ; mais ne
 » trouvant sur la liste de ceux qui y avoient
 » part que des pauvres honteux , des orphelins
 » abandonnés , des veuves d'officiers sans res-
 » sources , des officiers ruinés au service , la
 » plume lui tomba des mains. *Il faut convenir ,*
 » lui dit-elle , *que tous ces gens qui manquent*

*» de pain sont plus à plaindre que moi ; mais je
 » ne comprends pas comment vous pouvez déterrer
 » tant de malheureux.* Le prince lui apprit qu'il
*» les trouvoit au pied du trône , dans la ville
 » royale , & qu'il avoit la douleur de savoir
 » qu'un bien plus grand nombre gémissaient
 » dans la capitale & dans le fond des provin-
 » ces, sans qu'il pût étendre jusqu'à eux ses
 » bienfaits. C'est par ces leçons d'humanité sou-
 » vent répétées que le Dauphin s'efforçoit de
 » communiquer à son épouse les sentimens qui
 » l'animoient lui-même , & de préparer le bien
 » immense que fait toujours la première fein-
 » me de l'état , lorsque son cœur s'ouvre à la
 » compassion pour les malheureux «.*

Ce prince, depuis son enfance, aimoit beau-
 coup les bijoux & les raretés ; il en avoit
 composé un cabinet très-curieux, qu'il vendit
 au profit des pauvres. Il s'étoit cependant ré-
 servé quelques pierreries ; mais peu de tems
 après, le curé de Versailles étant venu lui an-
 noncer que la misère continuoît toujours, le
 Dauphin lui remit ces pierreries en disant : *M.*
le curé , puisque nous n'avons plus d'argent , & que
nos pauvres meurent de faim , DIC UT LAPI-
DES ISTI PANES FIANT ; & les pierres furent
 changées en pains.

Il craignoit extrêmement l'éclat de ses bon-
 nes œuvres , & se faisoit un devoir d'épargner
 à une personne de naissance la honte de la sol-
 licitation, comme celle du remerciement, en lui
 laissant ignorer la main d'où étoit parti le se-
 cours qui avoit prévenu sa demande.

» Mais ce qui paroîtroit incroyable, obser-
 » ve M. l'abbé Proyard, & ce qui annonce
 » tout le courage d'une modestie incapable de
 » composer avec la vanité, c'est que le Dau-
 » phin, malgré le mérite réel d'une charité
 » sans bornes, échappa à peine à la réputa-
 » tion d'avarice. Le courtisan frivole, qui ne
 » soupçonne plus d'objets de dépenses pour un
 » jeune prince, quand il s'est interdit les pro-
 » fusions indiscrettes, le jeu & les plaisirs rui-
 » neux, accusoit le pere des pauvres de ren-
 » fermer ses trésors. *Quelques-uns le croient ava-*
 » *re*, écrivoit Mde. de Maintenon, *mais les*
 » *aumônes secretes & abondantes qu'il fait le jus-*
 » *tifient assez devant dieu.* Ce ne fut qu'à sa
 » mort qu'il fut justifié aux yeux des hommes.
 » La reconnoissance alors, triomphant de sa
 » modestie, révéla les secrets de son immense
 » charité; & les auteurs contemporains qui
 » rappellent les traits que nous en avons cités,
 » prennent à témoin toute la France qu'ils ne
 » font que la moindre partie de ceux que tout
 » le monde connoissoit.

La vie entiere du Dauphin, soit publique,
 soit privée, n'offre pas un seul trait de ven-
 geance. Il ne se permit jamais ni la raillerie
 qui aigrit, ni le reproche qui décourage, ni
 le mépris qui blesse. La réputation étant un des
 biens les plus précieux, l'ôter à un ennemi
 n'est pas, suivant lui, une moindre injus-
 tice que seroit celle de mettre le feu à sa
 maison.

» Sa morale, ajoute le biographe, va plus

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» loin encore ; & , dût-elle passer pour chimé-
 » rique dans le pays qu'il habitoit , je la cite-
 » rai ici , parce qu'elle est sublime. *Je ne fais ,*
 » dit ce prince , *si un homme dont on auroit*
 » *flétri injustement la réputation , devroit songer à*
 » *la rétablir , s'il ne le pouvoit , qu'en déshono-*
 » *rant l'auteur de l'injustice* ».

Il obligeoit , sous la foi de l'amitié , certaines personnes de confiance de l'avertir de tout ce qu'elles découvroient de répréhensible dans sa conduite , ou qu'elles jugeroient tel. Il vouloit qu'on l'éclairât sur le bien qu'il auroit omis de faire , comme sur le mal qui lui seroit échappé , sur les actions que le public désapprouvoit en lui , & sur celles qu'il louoit. Il ne croyoit pas même que l'on dût négliger de recueillir les oui-dire & les bruits populaires , en se réservant d'y démêler ce qui méritoit quelque attention d'avec ce qui n'étoit digne que de mépris. Un jour que le duc de Beauvilliers , fidele aux ordres que lui en avoit donnés le Dauphin , lui mettoit sous les yeux un tort qu'il lui supposoit , le prince après avoir montré à ce seigneur qu'il avoit été mal informé , ajouta : *Je vous aurois cependant su mauvais gré de ne m'avoir point averti , parce que , toutes les apparences étant contre moi dans cette affaire , vous ne pouviez pas deviner la raison qui me justifie.*

Les vertus dont nous avons rapporté des traits si intéressans , & toutes les autres que réunissoit le Dauphin , étoient entées chacune , selon M. l'abbé Proyart , sur un défaut vaincu.

» La religion , observe-t-il , étendit ses vues ,
 » elle soutint son activité dans les travaux ,
 » son courage dans les périls , & sa constance
 » dans les revers. C'est la religion qui éclaira
 » sa politique , qui forma en sa personne un
 » prince accompli , un homme l'honneur de
 » l'humanité , & le chrétien le plus digne par
 » ses vertus d'être proposé pour modèle à tous
 » les princes destinés à gouverner. «

» Il est constant , disoit le grand-duc de Tos-
 » cane son contemporain , que s'il eût régné ,
 » il eût été le vrai modèle de perfection sur
 » lequel tout prince auroit pu se former , non-
 » seulement pour rendre heureux les peuples
 » soumis à sa domination , mais aussi pour con-
 » vaincre le monde qu'il n'est point d'éléva-
 » tion sur la terre , quelque grande qu'elle
 » soit , qui ne reçoive d'une piété unique-
 » ment occupée du soin de plaire à dieu beau-
 » coup plus d'éclat qu'elle n'en peut tirer d'ail-
 » leurs. «

Tous les historiens s'accordent à rendre la même justice au Dauphin.

» Il avoit , remarque l'un d'eux , une piété
 » constante , égale , uniforme , éloignée de l'os-
 » tentation , ennemie de la singularité , une
 » piété éclairée , & d'autant plus admirable
 » qu'elle ne fut jamais obscurcie par ces nua-
 » ges passagers que répand sur la plus belle
 » vie la foiblesse des passions.... Sa religion ,
 » dit l'abbé Fleury , étoit solide & éclairée ,
 » fondée sur l'autorité de l'église & de l'écritu-
 » re sainte , qu'il avoit lue toute entière de

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» suite plusieurs fois. Elle étoit , suivant l'au-
 » teur d'une histoire d'Espagne , au-dessus de
 » ce qu'on peut attendre des personnes de sa
 » naissance : il falloit remonter jusqu'au tems
 » de St. Louis pour trouver des exemples de
 » sa piété & de sa régularité. «

Le Dauphin , attaqué de la rougeole , mourut à Marly , comme il avoit vécu , le 18 février 1712 , 6 jours après son épouse & 15 jours avant le duc de Bretagne , son fils aîné.

L'auteur entre dans des détails fort touchans sur ce funeste événement , & sur la douloureuse maladie qui le précéda.

» L'avant-veille de sa mort , dit-il , le prince
 » fit appeller tous les officiers & les domesti-
 » ques attachés à son service : il leur demanda
 » s'il ne devoit rien à aucun d'eux. Tous , fon-
 » dant en larmes , lui répondirent que non.
 » Appercevant dans la foule un de ses valets
 » qu'il favoit être dans le besoin , *Au moins ,*
 » *mon pauvre Pertuis* , lui dit-il , *je te dois de*
 » *la compassion : car tu as bien des enfans , &*
 » *tu n'as rien.* Il leur dit à tous qu'il étoit
 » content de leurs services , & que le roi y
 » auroit égard. En effet , il les lui recommanda ,
 » en désignant ceux dont la probité lui étoit
 » plus particulièrement connue , & qu'il desi-
 » roit que l'on plaçât auprès des princes ses
 » fils. Ensuite il demanda qu'on lui apportât
 » l'état des pauvres familles qu'il soutenoit ; &
 » comparant le bien qu'il pouvoit leur faire avec
 » leurs besoins , il conclut qu'elles seroient à

» plaindre après sa mort ; & celui qui comp-
 » toit pour rien de laisser une couronne sur
 » la terre , ne put voir sans douleur qu'il y
 » laisseroit quelques malheureux. «

» Tout occupé de cette pensée , il se rap-
 » pella que la Dauphine lui avoit laissé quel-
 » ques pierreries : il ordonna qu'on les mît en
 » vente ; & les amis du prince , les uns pour
 » entrer dans ses vues de charité , les autres
 » pour avoir quelque chose qui lui eût appar-
 » tenu , mirent l'enchère sur ces bijoux , qui
 » furent vendus beaucoup au-dessus de leur
 » juste valeur. La somme fut aussi-tôt destinée :
 » les pauvres de la paroisse en eurent une
 » partie ; l'autre fut distribuée entre les pau-
 » vres officiers ou leurs veuves , auxquels il
 » faisoit des pensions , & les jeunes gens qu'il
 » faisoit élever dans des colleges ou des com-
 » munautés religieuses. . . . «

» Ensuite , comme St. Louis partant pour la
 » Terre sainte , *Si vous connoissez à la cour ou*
 » *dans le royaume , dit-il à ses officiers , quel-*
 » *qu'un à qui j'aurois fait tort , ou que j'aurois*
 » *mortifié sans le savoir , vous me ferez plaisir de*
 » *me le nommer , afin que je lui fasse satisfaction.*
 » On ne put entendre ces paroles sans éclater
 » en soupirs ; & quelqu'un lui dit : *Ah ! Mon-*
 » *seigneur , vous n'avez jamais fait que du bien*
 » *à tout le monde , & il n'y a pas un François*
 » *qui ne fût prêt à donner sa vie pour sauver la*
 » *vôtre. Il est vrai , répondit-il , que les Fran-*
 » *çois méritent bien d'être aimés de leurs princes :*
 » *aussi le roi sera-t-il au comble de ses vœux , s'il*

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*» peut terminer cette malheureuse guerre qui les
» épuise, & j'ai la confiance qu'il y parviendra
» bientôt. »*

Le pere , la mere & le fils aîné furent inhumés en même tems , le 18 du mois d'avril suivant.

Tout ce que le biographe dit à cette occasion, & tout ce qu'il a déjà rapporté, s'accordent très-bien avec les vers de *la Henriade* qu'on va lire, & qui peuvent être regardés en partie comme une espèce de résumé de ce qu'on a lu.

Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter :
Il tombe aux pieds du trône étant près d'y monter.
O mon fils ! des François vous voyez le plus juste :
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand dieu , ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere , ouvrage de vos mains !
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse !
La France , sous son regne , eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits ,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes ,
Quand , sous la même tombe , ils verront réunis
Et l'époux & la femme , & la mere & le fils !

M. l'abbé Proyard espere que le public recevra la *Vie du Dauphin pere de Louis XV* avec autant d'empressement qu'il a reçu celle de son

petit-fils : nous sommes persuadés que son espoir ne sera pas trompé ; que l'une excitera, comme l'autre , l'admiration , l'attendrissement , les regrets des bons esprits & des ames honnêtes.

Puisse un jour , le nouveau Dauphin , à l'exemple de son pere , mériter les deux premiers sentimens , & tempérer l'amertume du dernier !

*(Journal encyclopédique ; Affiches annonces
& avis divers.)*



HISTOIRE générale & particulière de la Grece ; contenant l'origine , le progrès & la décadence des loix , des sciences , des arts , des lettres , de la philosophie , &c. précédée d'une description géographique , de dissertations sur la chronologie , les mesures , la mythologie , &c. & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes ; par M. COUSIN DESPRÉAUX , de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Rouen , de celle de Villefranche , & des Arcades de Rome. Tom. V, VI, VII. A Rouen , chez le Boucher le jeune , libraire ; & à Paris , chez Durand neveu , rue Galande ; Morin , imprimeur , rue St. Jacques. 3. vol. In-12. Prix 7 livres 10 sols brochés.

DANS les quatre premiers volumes de ce savant ouvrage , dont nous avons déjà rendu compte (*), l'auteur expose l'état de la Grece depuis l'arrivée d'Inachus , jusqu'au siege de Troyes ; il trace même un tableau de cette fameuse expédition , & raconte les disgraces qu'éprouverent les héros Grecs en revenant

(*) Journal d'août 1781, page 3 & suivantes.

dans leur patrie. On s'étonne de voir cette région fortunée, cette patrie des arts & des talens , enveloppée pendant plusieurs siècles des plus épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie : ce peuple qui a éclairé l'univers, ce modele de goût & de politesse , n'est encore qu'une horde de sauvages grossiers & féroces , qui ne connoît point d'autre qualité que la force du corps , d'autre vertu qu'un courage aveugle , d'autre art que celui d'égorger les hommes. L'historien marche d'un pas chancelant au milieu de la nuit profonde des tems héroïques , à travers un chaos impénétrable de fictions & d'allégories bizarres , sans autre guide que des poètes & des mythologifres , & distinguant à peine , avec le flambeau de la critique , quelques étincelles de vérité dans cet amas de fables & de mensonges ; mais à mesure qu'il avance dans cette route pénible , les roncés & les épines disparaissent , la lumière se montre , des objets plus intéressans & plus vrais , succèdent aux aventures incroyables & aux scènes monstrueuses qui souillent les premières époques de toutes les nations. Les divers états de la Grece prennent une forme nouvelle , les loix répriment la licence , les mœurs s'adoucissent par la société & par le commerce , l'industrie s'éveille , l'aurore des arts luit sur des peuples libres , & déjà tout annonce la grandeur future d'Athènes & de Lacédémone.

Jamais les poètes & les romanciers dans leurs plus heureux délires , n'ont rien imaginé d'aussi

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

extraordinaire & d'aussi merveilleux, que la législation de Licurgue ; & si les écrivains les plus dignes de foi, ne se réunissoient pour attester l'existence de ce gouvernement singulier, on le regarderoit comme une belle chimère. Que de prodiges dans l'ordre moral, que de vertus héroïques rassemblées dans un petit coin du Péloponnèse. Si le spectacle d'un sage luttant contre la fortune, paroïssoit à Sénèque, digne des regards de *Jupiter*, quelle admiration ne doit pas causer le spectacle d'une nation entiere qui lutte contre la nature ? Quelle est cette société d'hommes où l'on ne connoît aucune des foibleesses de l'humanité ? Quel est ce peuple qui ne forme qu'une famille ? Toutes les passions y sont détruites, tous les sentimens les plus chers au cœur humain y sont étouffés ; & même cet amour si naturel & si puissant qui nous attache à notre être, y semble anéanti ; le Spartiate s'oublie, se détache de lui-même, & ne respire que pour le bien commun ; il rend grâces aux dieux de la mort de ses enfans tués pour la patrie ; il se réjouit d'un refus humiliant, qui prouve que l'état a beaucoup d'homme meilleurs que lui. Je ne vois point dans Lacédémone de peres ni d'époux, de parens ni d'amis, je n'y vois que des citoyens ; l'avarice & le luxe en sont bannis avec l'or & les richesses ; l'orgueil ne peut avoir lieu entre des égaux ; l'ambition est inconnue à des guerriers moins jaloux de conquérir que de se défendre ; la liberté, la patrie, voilà les seuls mobiles de tout le corps

politique. L'austérité des mœurs influe sur les plaisirs les plus légitimes, les femmes, les enfans, n'appartiennent point à leurs époux, à leurs peres, mais à l'état; la beauté, la jeunesse, ne servent point à la volupté, mais à la population; les repas assaisonnés par la faim, sont des écoles de tempérance; les entretiens familiers sont des leçons de vertu & de courage; les jeux, les amusemens, sont des exercices militaires; s'endurcir à la fatigue, & même à la douleur; s'accoutumer à la rapine & au pillage; voilà leurs seules occupations; Sparte n'a d'autres remparts que le courage de ses habitans; point d'artisans parmi eux, point de laboureurs, c'est une troupe de soldats: esclaves au dedans, pour être libres au-dehors; tremblans devant les magistrats & les vieillards, mais intrépides devant l'ennemi, ils ne trouvent que dans la guerre le délassement de leurs travaux: leur camp retentit de cris d'alégresse, le son des flûtes & des instrumens, les conduit dans la mêlée; ils volent au danger comme à une fête, & ils semblent triompher en marchant au combat.

Le savant historien, en peignant la situation des Grecs lors du rétablissement des jeux olympiques, en déduit habilement l'objet & le motif de ces jeux célèbres.

» Lycurgue, dit-il, ne pensa pas que leur
 » effet dût se borner à exercer seulement le
 » corps. Ses vues étoient plus générales & plus
 » élevées. La Grece, livrée aux divisions in-
 » testines, voyoit continuellement les différens

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» états qui la composoient , aux prises les uns
» avec les autres. Les liens de la parenté n'en
» étoient plus pour des hommes que des in-
» térêts politiques rendoient ennemis. Com-
» ment réunir des peuples ainsi divisés ? Il
» étoit de route impossibilité à Lycurgue & à
» ses coopérateurs (Iphitus , roi d'Elide , &
» Cléosthène de Pise), de détruire entière-
» ment la source du mal : il fallut se conten-
» ter de palliatifs qui s'opposassent à ses pro-
» grès. En travaillant au bien commun de la
» Grèce , Lycurgue avoit des vues ultérieu-
» res & relatives aux habitans de Sparte. Ce
» grand homme n'avoit pas médité la réfor-
» mation de cette ville du moment qu'il l'en-
» treprit ; sans doute il prévoyoit dans le nou-
» vel établissement un motif propre à inspirer
» aux Lacédémoniens l'amour des exercices ,
» dont il vouloit faire la base de l'institution
» de la jeunesse Spartiate. «

» La participation des différentes nations Hel-
» léniques aux cérémonies des mêmes sacrifi-
» ces leur rappelloit , comme l'observe Freret ,
» qu'elles avoient une origine commune , qu'el-
» les ne formoient toutes qu'un seul & même
» corps : les combats qui accompagnoient ces
» sacrifices , étoient une image de la guerre ,
» mais une image douce qui bannissoit les mo-
» tifs de la haine , & n'entretenoit qu'une no-
» ble émulation. Le prix ne consistoit pas dans
» des récompenses pécuniaires , qui eussent
» changé bientôt le stade d'Olympie en un
» lieu de trafic , & accru les sujets d'inimitié

» qu'on cherchoit à détruire : on y decernoit
 » la plus belle & la plus flatteuse récompense
 » qu'on pût offrir aux grandes ames : la gloire
 » & l'estime publique. Une simple couronne
 » d'olivier sauvage en étoit le signe honorable.
 » Les vainqueurs alloient recueillir dans leurs
 » villes les avantages de leurs victoires. «

» Mais ces mêmes villes n'eussent elles pas
 » fait plus pour le bonheur de la Grece, d'i-
 » miter la sage modération des juges d'Olym-
 » pie , qui n'excitoient dans le cœur des con-
 » tendans que des passions douces , affectueu-
 » ses , & qui font aimer ses semblables ? N'é-
 » toit-ce pas une assez belle récompense pour
 » un vainqueur de voir ses concitoyens s'ho-
 » norer de se croire associés à ses victoires ?
 » Ne suffisoit-il point de ces prééminences sin-
 » gulieres qu'elles leur accorderoient ordinaire-
 » ment ? Falloit-il que l'or avilît tant de mar-
 » ques d'estime ? En donnant au vainqueur une
 » somme capable d'enrichir un simple particu-
 » lier , puisque , par la rareté des especes , elle
 » étoit le prix de cent bœufs ; n'étoit-ce pas
 » dire aux citoyens : Feignez de combat-
 » tre pour la gloire , mais ne combattez réel-
 » lement que pour le gain ? N'étoit-ce pas dé-
 » truire d'une main ce qu'on avoit élevé de
 » l'autre , & faire tomber même dans le mé-
 » pris une institution établie pour ennoblir les
 » sentimens , donner du ressort à l'ame ? C'est
 » ce qui arriva ; mais ce ne fut point la faute
 » des premiers instituteurs. Les bons effets qui
 » s'ensuivirent d'abord , montrerent encore

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» mieux qu'ils ne s'étoient pas trompés dans
» leurs moyens. Ces jeux furent pour les
» Grecs le germe de leur extrême sensibilité
» pour la gloire , & de cette persuasion où
» ils étoient que l'estime publique est pour
» l'homme bien né la richesse la plus desira-
» ble : tant il est vrai , dit le savant cité plus
» haut , que c'est toujours la faute de ceux
» qui conduisent les peuples, s'ils ne savent pas
» se servir de l'orgueil & des défauts des hom-
» mes pour les mener à la pratique de la ver-
» tu , & leur inspirer l'héroïsme , ce fanatisme
» respectable , le soutien & la puissance des
» sociétés. «

Mais c'est à Sparte que Lycurgue opéra la révolution la plus étonnante. Simple particulier , sans autre appui que l'estime publique , il donne des loix qui enchaînent les rois , qui forcent les riches à se défaire de leurs biens , & à mettre le bonheur dans la pauvreté ; alors il persuade à tous les citoyens que la liberté est au-dessus des richesses , & que pour la conserver il ne faut exister que pour la patrie.

» Ce que les pieux instituteurs de nos mo-
» nasteres , dit l'historien , firent pour procu-
» rer à leurs disciples la jouissance d'une féli-
» cité céleste , malgré les périls dont est semée
» la route qui y conduit , Lycurgue l'entre-
» prit pour procurer à ses concitoyens la jouis-
» sance de leur patrie au milieu des séditions
» qui affligeoient les peuples voisins , & malgré
» leur mauvaise intention contre Sparte. «

Ces loix ont eu chez les anciens , comme

chez les modernes , des admirateurs qui les ont regardées comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain , & des censeurs qui n'ont pas craint de les faire envisager comme entièrement hors de la nature. M. Cousin Despréaux se range du parti des premiers : il est difficile en effet de ne pas penser comme lui. Quelques traits que nous allons détacher de ce grand tableau serviront à déterminer l'opinion des lecteurs. Aristote reproche à Lycurgue de ne s'être pas assez occupé de l'éducation des femmes ; mais ce reproche est mal fondé , selon notre auteur.

» Lycurgue , dit-il , pensa que la vraie destination des femmes libres étoit d'engendrer des enfans. Leur éducation étoit dirigée vers ce but. Il leur prescrivait les mêmes exercices qu'aux hommes. Les jeunes filles à Sparte s'exerçoient à la course & à la lutte ; elles jettoient le disque & lançoient le javelot. Persuadé que de parens robustes naîtroient des enfans plus robustes encore , le législateur n'avoit rien négligé pour les endurcir , & pour que les meres elles-mêmes , fortifiées par ces exercices , fussent moins sensibles aux douleurs de l'enfantement «.

» Lycurgue alla plus loin : pour détruire la mollesse , il osa présenter à la lutte les jeunes filles absolument nues au milieu de jeunes garçons également nus. En cet état elles persiffoient ceux dont la conduite n'étoit pas hors de reproche , & combloient d'éloges ceux qui s'étoient distingués par leurs belles actions «.

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Quelques Lacédémoniens blâmerent cet
 » usage , & en demandèrent la raison à Ly-
 » curgue. *J'ai voulu*, répondit-il, *que s'adon-*
 » *nant aux mêmes exercices que les hommes, elles*
 » *ne leur fussent inférieures ni quant à la force du*
 » *corps, ni quant à la vertu de l'ame, & qu'el-*
 » *les s'accoutumassent à mépriser l'opinion vulgaire.*
 » Plutarque s'est chargé de le justifier. *Tout est*
 » *dit, selon un philosophe moderne, en avouant*
 » *qu'il ne convenoit qu'aux élèves de Lyscurgue ;*
 » *que leur vie frugale & laborieuse, les mœurs*
 » *pures & sévères, la force d'ame qui leur étoit*
 » *propre, pouvoient seules rendre innocent sous*
 » *leurs yeux un spectacle si choquant pour tout*
 » *peuple qui n'est qu'honnête.*

» Sans doute il n'est rien de plus doux que
 » l'estime de ses concitoyens, & les témoignages
 » n'en font jamais plus flatteurs que lorsqu'ils
 » partent de la bouche d'un sexe plus
 » juste appréciateur du mérite qu'on ne feint
 » ordinairement de le croire. Quel moyen plus
 » propre à embraser le cœur, à le porter à la
 » vertu ? Quel motif d'émulation de voir son
 » nom célébré par ce qu'une ville renferme de
 » plus aimable ! Quelle plus sévère correction
 » que ses railleries sur le défaut de courage,
 » sur-tout en présence des citoyens, des sénateurs,
 » des rois mêmes ? Jamais nos mœurs
 » ne furent plus pures, ni les belles actions
 » moins rares que lorsque les femmes étoient
 » chez nous les dispensatrices de la gloire. A
 » ce titre, quel pouvoir n'avoient-elles pas à
 » Sparte ! *Vous autres Lacédémoniennes, disoit*

» une dame étrangere à l'épouse de Léonidas.
 » vous êtes les seules qui commandiez aux hom-
 » mes. Aussi, répondit la princesse, sommes-nous
 » les seules qui donnions le jour à des hommes ».

Dans un gouvernement où la loi prenoit un
 si grand soin de lui procurer des citoyens ro-
 bustes & courageux, il étoit naturel que les
 célibataires, ces frêlons, ces lâches parasites
 des sociétés, fussent regardés avec mépris &
 traités avec rigueur. Ceux qui refusoient de se
 marier, étoient notés d'infamie; les exercices
 publics, où les filles combattoient nues, leur
 étoient interdits. Les magistrats les contrai-
 gnoient, au plus fort de l'hiver, de faire le
 tour de la place, dépouillés de tous leurs vê-
 temens, & chantant des vers dans lesquels ils
 avouoient souffrir la juste punition de leur dé-
 sœuvrance aux loix. Devenus vieux, ils étoient
 privés des honneurs que la jeunesse devoit à
 la vieillesse. Dercyllydas, homme distingué par
 sa valeur, passoit un jour dans une assemblée;
 un jeune homme ne daigne ni se lever, ni lui
 faire place. *Tu n'as point d'enfans*, lui dit-il,
qui puissent un jour se lever devant moi.

Les jeunes Spartiates portoient à leurs peres
 & à tous les vieillards le plus grand respect.
 Ils leur cédoient le dessus, se détournoient,
 s'arrêtoient pour les laisser passer.

» L'histoire nous a conservé un trait de ce
 » respect qui émeut jusqu'aux larmes. Un vieil-
 » lard cherchoit une place au spectacle dans
 » les jeux olympiques, & n'en trouvoit point.
 » Le bon homme fit le tour de l'assemblée.

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fort embarrassé de sa personne , & toujours
 » plaisanté de la belle jeunesse. Les Lacédémoniens ,
 » qui s'en apperçurent , se levant presque tous à l'instant , hommes & enfans , pla-
 » cerent honorablement le vieillard au milieu
 » d'eux. Cette action fut remarquée de tout
 » le peuple , & applaudie d'un battement de
 » mains universel. *Eh ! que de maux* , s'écria le
 » vieillard ! *Les Grecs savent ce qui est honnête ;*
 » *mais il n'y a que les Lacédémoniens qui le pra-*
 » *tiquent* ».

Après de pareils traits , qui pourroit refuser de justes éloges à la législation de Lycurgue & à l'éducation qu'elle avoit établie à Sparte ? Qui pourroit voir sans admiration , sans enthousiasme , les actes de désintéressement , d'héroïsme , d'amour de la patrie que l'une & l'autre produisirent ? Néanmoins il semble que Lycurgue négligea trop d'inculquer à ses élèves les notions & les principes du juste & de l'injuste. En effet , il n'est pas plutôt mort , que l'esprit de conquête , qui justifie à ses propres yeux tout ce qui flatte l'ambition , emporte les Spartiates aux violences , aux injustices les plus criantes. Ce peuple , au-dessus de tous les éloges dans le livre précédent , est peint dans celui-ci comme le violateur des loix de la nature & de la société , comme l'oppresser de tous ses voisins , de ses freres mêmes , qui saisit les prétextes les plus vains pour les attaquer , qui emploie les ruses les plus basses pour les affaiblir , la cruauté la plus atroce pour les vaincre. Dans toutes leurs guerres contre les Arca-

diens , les Achéens , les Messéniens , leur conduite révolte , n'inspire que de l'horreur.

Détournons les yeux de cette triste & farouche contrée , où la nature gémît , où l'on ignore & les épanchemens de l'amitié , & la voix du sang , & les douces larmes de la sensibilité , & les plaisirs de l'esprit ; Athenes nous appelle , Athenes ou l'héroïsme s'allie avec l'humanité : dans ce séjour consacré à Minerve , l'amour de la patrie n'arrache pas le citoyen à sa famille , l'enthousiasme de la liberté s'accorde avec les agrémens de la vie , le courage guerrier s'unit avec le goût des arts ; nous n'y trouverons pas cette perfection sévère & odieuse , cette discipline de fer qu'on admire à regret dans Lacédémone. L'Athénien a des défauts & des foiblesses , mais il les rachette par la douceur & les graces ; ses passions l'entraînent quelquefois dans des excès coupables , mais souvent ces mêmes passions bien dirigées , produisent des actions sublimes , dont l'insensibilité stoïque des Lacédémoniens n'étoit pas susceptible. Je me représente Licurge comme un homme , grand , pâle , sec , d'un caractère sombre & mélancolique , aussi dur pour lui-même que pour les autres , ennemi de la joie & des plaisirs , dont le front sourcilleux ne se déride jamais ; mais le législateur des Athéniens , le sage Solon , me paroît avoir un visage fleuri , un front serein , un air riant ; je crois le voir couronné de roses & parfumé d'essences , la coupe à la main , tempérant par une gaieté innocente , la gravité & la tristesse de son ministère ; ce cos-

rumes conviennent au caractère que l'histoire lui donne. Solon, l'un des sept sages de la Grece, avoit d'autres qualirés qui, sans doute, lui étoient plus cheres. Il étoit prêtre des Muses, il l'étoit de Vénus encore; il savoit aimer & chanter ses amours. Ses loix dictées par la prudence & par la douceur, sont proportionnées à la foiblesse humaine, & conformes au caractère des Arhéniens : peut-être a-t-il poussé quelquefois l'indulgence trop loin; le sévère Plutarque n'approuvoit pas la loi de Solon, qui permettoit à une riche héritiere dont le mari étoit impuissant, de chercher des consolations avec celui des parens de son époux qui lui plairoit davantage. Solon ne fit point de loi contre le parricide, dont il n'y avoit encore aucun exemple dans Athenes, persuadé que décerner des peines contre un crime inconnu, c'étoit moins le défendre, qu'avertir qu'il étoit possible.

On trouvera dans l'ouvrage même des réflexions judicieuses & profondes, & des détails très-curieux sur la législation de Lycurgue & sur celle de Solon. L'auteur a recueilli & rassemblé avec beaucoup de goût & de discernement, tout ce que les anciens & les modernes ont dit de plus sensé sur ces deux gouvernemens; il y a joint ses propres idées, & ne laisse rien à desirer sur une matiere aussi importante.

Dans la foule des traits intéressans & vraiment philosophiques qui attirent l'attention du lecteur, on distingue le fameux décret des Lacédémoniens à l'occasion du musicien Timo-

thée , qui avoit voulu ajouter quatre cordes nouvelles à l'ancienne lyre : ce décret précieux étoit conçu en ces termes.

» Puisque Timothée de Milet , venu dans
 » notre ville , y a fait outrage à l'ancienne mu-
 » sique , que rebutant la lyre à sept cordes , &
 » y glissant un plus grand nombre de sons , il
 » a blesé les oreilles de la jeunesse ; que par
 » la pluralité des cordes , & l'innovation des
 » airs , au lieu d'une musique simple & soute-
 » nue , il en a fardé une énervée & bigarrée ,
 » faisant consister la beauté de la modulation ,
 » dans des passages choquans , loin d'être har-
 » monieux ; qu'invité aux jeux de Cérés d'E-
 » leusis , il a affecté des ornemens de poésie
 » qui la déparent , & qu'il a joué les couches
 » de Sémélé , d'une manière scandaleuse pour
 » les jeunes gens : on a jugé à propos que les
 » rois missent l'affaire en délibération , & que
 » les éphores blâmassent Timothée , & l'obli-
 » geassent à retrancher de sa lyre à onze cor-
 » des celles qui sont de trop , n'y en laissant
 » que sept , afin que chacun , témoin de la sé-
 » vere police de la ville , se garde d'introduire
 » dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs ,
 » & que la célébrité des jeux ne soit point trou-
 » blée «.

Cette piece est un des monumens les plus curieux qui nous restent de toute l'antiquité , & l'application qu'on en peut faire aux révolutions de notre musique , ajoute encore à l'intérêt. Nous sommes bien éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique cette influence sur les

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

mœurs. La musique de Lully , simple, naturelle, conforme au caractère & à la prosodie de notre langue, cette musique qui fit les délices des François dans le siècle de leur gloire , a fait place à une musique plus difficile , plus compliquée & plus savante, sans que les magistrats se soient opposés aux innovations de Rameau ; ce grand homme s'est vu éclipsé à son tour par les bouffons d'Italie. Gluk , enfin a triomphé de Rameau , des bouffons, & de la musique italienne : le gouvernement n'a vu dans tous ces changemens que les divers degrés par lesquels un art arrive à sa perfection ; cependant qui sait si la musique brillante & efféminée des Italiens , accueillie en France avec un enthousiasme si vif, n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la nation ce luxe, cette mollesse, cet esprit de frivolité, ce goût faux, qui la déshonore depuis si long-tems. J. J. Rousseau pensoit à-peu-près de même, lorsqu'il disoit, que nous n'avions point de musique, & que si nous en avions jamais une, *ce seroit tant pis pour nous.*

Les réflexions de M. Cousin Despréaux sur ce jugement singulier du conseil de Sparte, sont d'un politique profond & d'un moraliste éclairé.

» Qu'on se transporte à Sparte ; quoi de plus
 » préjudiciable à sa constitution, que l'amour
 » de la nouveauté ? il falloit en étouffer même
 » le germe. En la permettant dans la musique,
 » c'étoit l'introduire, non-seulement dans tous
 » les arts, mais encore dans le gouvernement.

Sur

» Sur une lyre à sept cordes , il n'étoit guere
 » possible d'exécuter que des airs simples , une
 » mélodie agréable , sans affectation , & propre
 » à inspirer des sentimens analogues , chez un
 » peuple porté aux grandes actions , & par
 » conséquent ami de la simplicité : au contrai-
 » re , en fermant les yeux sur l'augmentation
 » faite par Timothée , on donnoit naissance à
 » un autre genre de musique plus savant &
 » plus étendu , sans doute , mais plus suscepi-
 » ble d'exprimer ces sentimens passionnés qui
 » ébranlent toutes les puissances de l'ame. La
 » jeunesse oubliant l'austérité primitive , eût
 » bientôt soupiré aux doux accens de la lyre :
 » Sparte , devenue semblable aux autres villes ,
 » voluptueuse comme elles , eût éprouvé les
 » mêmes révolutions ; & quatre cordes de plus
 » ajoutées à un instrument de musique , euf-
 » sent peut-être fait changer de face à la
 » Grece. «

Corinthe fut toujours très-considérable dans
 la Grece , par sa situation , son commerce ,
 ses richesses & son luxe. M. Despréaux trace
 rapidement l'histoire de cette ville fameuse ,
 jusqu'au moment où le gouvernement républi-
 cain s'y établit. Corinthe eut l'honneur d'avoir
 pour tyran un des sept sages de la Grece. Pé-
 riandre prouve jusqu'à quel point les éloges des
 gens de lettres peuvent influer sur l'opinion pu-
 blique : ce prince dont le cœur étoit absolu-
 ment corrompu , avoit l'esprit vif & orné ; il
 aimoit la compagnie des savans , & les combloit
 de bienfaits : la reconnoissance des gens de lettres

fut aussi utile à Périandre, qu'elle le fut depuis à Auguste. Les poètes de la cour d'Octave firent un dieu de l'auteur des proscriptions ; les savans de la cour de Périandre firent un sage d'un tyran, qui avoit commis un inceste avec sa mere, & qui tua sa femme enceinte, à coups de pieds dans le ventre.

On ne peut trop admirer l'art avec lequel l'auteur fait unir ensemble différens morceaux d'histoire qui paroissent absolument détachés l'un de l'autre : c'étoit une des difficultés de cet ouvrage de faire marcher de front, & de rassembler dans un seul corps, l'histoire d'une foule de petits peuples, dont la Grece étoit couverte, qui, rapprochés seulement par l'intérêt commun de la liberté, avoient d'ailleurs chacun leur gouvernement, leurs mœurs, leurs loix, & même leur langage particulier. De Corinthe, l'auteur nous conduit dans les principales colonies Grecques établies en Sicile, à Corcyre, à Délos ; il expose à nos yeux le spectacle enchanteur des ciclades répandues dans la mer Egée, & qui, couronnées d'arbres toujours verts, sont autant de bosquets qui semblent inviter au plaisir.

Les secours que les Grecs fournirent à Crésus, roi de Lydie, dans la guerre contre Cyrus, roi de Perse, lient nécessairement l'histoire de Lydie à celle de la Grece. Tout le monde connoit l'aventure romanesque du bon roi Candaule & de son favori Gygès. Hérodote la raconte avec toutes les graces qui lui sont propres ; & la Fontaine a fait passer en françois

toute la naïveté d'Hérodote ; quoi qu'il en soit de cette fable , elle est intéressante , parce qu'elle est morale , & qu'elle peint le caractère de ces hommes qui préfèrent la vanité à la jouissance , qui ne sont point heureux , si leur bonheur est inconnu : telle est sur-tout la maxime des François en amour ; la possession d'une belle femme n'a de prix pour eux qu'autant qu'elle excite l'envie de leurs rivaux. L'idée de triomphe & de conquête , n'est point séparée dans leur esprit , de l'idée des faveurs qu'on leur accorde ; & la réputation d'homme à bonnes fortunes , les flatte encore plus que les plaisirs réels attachés à ce titre : une pareille indiscretion qui compromet l'honneur des femmes , a souvent été funeste ; mais personne n'en fut jamais plus cruellement puni que ce Candaule , qui perdit le trône & la vie , pour avoir voulu faire connoître à son favori toute la beauté de sa femme.

Ce qui rend l'histoire ancienne précieuse aux yeux des hommes qui pensent , ce n'est pas la vérité des faits qui , communément sont défigurés par la fiction , ce sont les grands exemples , les importantes leçons de morale qu'elle présente : nous voyons dans Crésus un homme dont les qualités naturelles sont corrompues par le luxe & par la prospérité ; cette petite vanité qui lui fait étaler tant de magnificence , pour avoir le plaisir de tourner la tête à un étranger : ce desir puéril de paroître heureux aux yeux de Solon , ne découvre-t il pas le secret de tous les grands , de tous les riches

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui cherchent par leur faste à éblouir le vulgaire , à lui faire envier leur sort , & qui ne sont vraiment heureux que dans l'opinion des autres.

Si les pauvres vouloient se vanger de la dureté des riches , humilier & punir leur orgueil , il faudroit que tous de concert cessassent tout-à-coup d'admirer les richesses , & de donner aux heureux du siècle , ces marques extérieures de respect & de vénération si flatteuses pour l'amour-propre : par cette indifférence , ils retabliroient en quelque sorte l'égalité des conditions ; car les fatigues & les privations du pauvre étant bien compensées par les inquiétudes & la satiété du riche , il ne reste effectivement au riche d'autre avantage que l'admiration servile & stupide du pauvre ; c'est ce qui a fait dire à la Bruyere : » un homme est laid , de petite taille , & a peu d'esprit ; l'on m'en dit à l'oreille , il a cinquante mille livres de rente ; cela le concerne tout seul , & il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux ; si je commence à le regarder avec d'autres yeux , & si je ne suis pas maître de faire autrement , quelle sottise « !

Crésus s'éleva assez au-dessus de son siècle ; pour douter de la véracité des oracles ; la supercherie qu'il mit en œuvre pour les éprouver , étoit fort bien imaginée ; mais les rois ne peuvent rien faire en secret ; & les prêtres de Delphes firent voir en cette occasion , qu'ils étoient plus fins que Crésus. Il y a sans doute bien des circonstances romanesques dans l'avan-

ture du bûcher, mais elle n'en est pas moins instructive. La catastrophe de Crésus, ses réflexions sages, mais tardives, dans la mauvaise fortune, nous apprennent que les richesses & le luxe ne sont pas le soutien des états, & que l'adversité est le grand maître de l'homme.

L'historien jette ensuite un coup-d'œil rapide sur l'état où se trouvoient dans la Grece à cette époque la religion, le gouvernement & les arts. Les Grecs, encore grossiers, avoient altéré les symboles & les allégories ingénieuses que la colonie d'Inachus avoit apportés d'Egypte : ils adoroient des hommes élevés au rang des dieux par leurs belles actions, & n'avoient que des poètes pour théologiens ; s'il n'y eut jamais de peuple plus superstitieux & plus crédule, on ne vit jamais aussi de superstition plus agréable, plus riante, plus propre à égayer l'imagination.

La Grece fut gouvernée d'abord par des rois d'une autorité très-bornée dans la paix, & qui n'étoient presque que des généraux d'armée : lorsqu'après le siege de Troye ils essayèrent d'étendre leur puissance & d'asservir leurs soldats, ils furent presque par-tout les victimes de leur ambition, & ces petites monarchies se convertirent subitement en autant de républiques. Il faut convenir que les anciens Grecs n'avoient pas des vues bien profondes en politique : les ressorts qui faisoient mouvoir des états aussi peu étendus, n'étoient pas bien compliqués : mais ils avoient un principe qui,

seul, vaut mieux que tous nos systèmes; c'étoit de gouverner par les mœurs encore plus que par les loix.

La plupart des arts qui ne servent qu'à l'agrément & au luxe, étoient absolument inconnus. Les arts utiles étoient encore informes : c'est ce que nous apprend Homere, dont les poèmes sont en quelque sorte le dépôt précieux des connoissances de son tems. Plusieurs savans prétendent même que l'usage de l'écriture n'étoit point encore établi ; mais déjà la langue poétique étoit perfectionnée, déjà la poésie épique & descriptive, étoit parvenue à un degré de beauté qui n'a jamais été surpassé depuis, ni peut-être même égalé. On sera sans doute surpris que dans un siècle grossier & presque barbare, en comparaison de nos lumières & de nos mœurs, dans l'enfance de tous les autres arts, l'art de la poésie fût déjà si parfait ; mais la politesse extrême, & cette délicatesse raffinée qu'amène le luxe & la corruption des mœurs, fut toujours opposée au véritable goût de la grande poésie : de même que notre costume moderne, quelque élégant qu'il soit, paroît mesquin dans un tableau, tandis que ces draperies jettées autour des figures avec une noble simplicité, produisent le plus heureux effet ; ainsi notre triste & ennuyeuse magnificence, nos petites recherches de commodité, nos idées métaphysiques, notre fausse dignité, n'offrent point à la poésie des formes aussi belles, que cette simplicité antique, qui se rapproche de la nature. Chez un peuple

ignorant, la langue n'a point de termes abstraits, mais elle abonde en métaphores & en images, elle peint tout aux yeux, elle est figurée & poétique, même par sa disette. Dans des sociétés peu nombreuses, au sein d'une vie innocente & frugale, l'homme qui n'est point dépravé par des plaisirs factices, dont la sensibilité n'est point émouffée par une dissipation continuelle, connoît mieux la nature, & s'en pénètre davantage. A la suite d'Homere on voit s'élever une foule de poètes lyriques, la plupart nés sous le climat délicieux de l'Asie mineure, la plupart amoureux & buveurs. L'ode est de tous les genres de poésie celui qui exige le plus d'enthousiasme, de génie & de sensibilité de la part du poète & des lecteurs : les Latins n'ont eu dans leurs plus beaux jours qu'un poète lyrique ; la France n'en compte pas davantage ; les Grecs au contraire sont excessivement riches dans cette partie de la littérature. Parmi les lyriques qui ont fleuri vers cette époque, on distingue *Alcman*, qui fit entendre au milieu de l'austère Lacédémone, les accens de la volupté & des hymnes bacchiques. *Stesichore d'Himere*, qui sauva sa patrie du joug de Phalaris ; *Alcée* de Mitylene, ennemi des tyrans, & lui-même aspirant à la tyrannie, qui, avec un archet d'or, célébra sur sa lyre ses travaux guerriers, ses malheurs, & les yeux noirs du jeune Lycus ; *Sapho* qui éprise d'un amour malheureux, fit passer dans ses vers le feu dont elle étoit consumée, & qui, désespérée des rigueurs de Phaon, se

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
précipita du haut du rocher de Leucade. *Anacréon*,

Ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.

M. Despréaux passe en revue les différens arts cultivés alors dans la Grece; la philosophie, la musique, la danse, la médecine, l'astronomie, la gymnastique, &c. & sur chacun de ces objets, il offre au lecteur des vues profondes, de savantes recherches & des détails curieux. Voici ses réflexions sur les abus & les inconvéniens de la gymnastique.

» Le plaisir qui long-tems n'avoit été que
» l'accessoire dans la gymnastique, en devint
» enfin le principal. La Grece vit se former
» dans son sein, une multitude d'hommes oc-
» cupés à poursuivre des couronnes qui n'é-
» toient pas le prix de la valeur dans les com-
» bats, & des palmes qui avilirent celles qu'on
» accordoit au courage, qui faisoit répandre
» son sang pour la patrie.

» Combien les législateurs doivent être at-
» tentifs sur les objets qui paroissent les plus
» indifférens! La Grece devoit-elle craindre
» que ces hommes qui se destinoient à ses plai-
» sirs, devinssent par la suite une des causes de
» son asservissement? Rien n'y contribua ce-
» pendant davantage, que cette vicieuse gym-
» nastique qui les engourdit sur les exercices
» militaires, & leur fit préférer la qualité d'ex-
» cellens athlètes, à celle de valeureux sol-
» dats. «

» En effet, quel fruit la patrie pouvoit-elle

» retirer d'un vil ramas d'hommes , incapables de soutenir vigoureusement l'adversité , & de la faire servir à la correction de leurs mœurs ? Jeunes , l'éclat de leurs triomphes les faisoit regarder comme l'ornement des villes ; vieux , ils ressembloient à des vêtements usés. Qu'importaient à la patrie les couronnes d'un athlète ? Repoussoit-on l'ennemi à coups de disque ? Le mettoit-on en fuite en s'exerçant à la course , armé d'un bouclier ? On objectera que ces exercices , en fortifiant le corps , formoient de robustes guerriers. Mais les athlètes dont nous parlons , ne se destinoient plus aux combats.

» D'ailleurs , une profession principalement occupée du soin d'accroître l'embonpoint , en augmentant le volume des chairs , & l'abondance d'un sang épais ; qui cherchoit moins à rendre le corps robuste que massif & pesant , pour accabler mieux de son poids un adversaire , ne pouvoit que saper la vigueur , & détruire l'homme physique , comme l'homme moral. Combien d'athlètes perdirent tout-à-coup l'usage de la voix , crachoient le sang , ou étouffés par un excès d'embonpoint , mouroient d'apoplexie « ?

Il ne faut point confondre cet ouvrage avec ces compilations mercénaires , où l'on rassemble les fautes & les erreurs de ceux qui ont écrit sur le même sujet. M. Despréaux a puisé dans les sources , comparé les originaux , & rectifié souvent les modernes dont il emprunte quelque secours. Cette histoire de la Grece qui

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

manquoit absolument à notre littérature, réunit à l'érudition la plus vaste, la plus saine critique : on ne peut qu'inviter l'auteur à continuer une entreprise aussi utile. Le public qui a vu avec quel succès il a surmonté dans les premiers volumes les difficultés d'une matière ingrate, attend avec impatience les volumes suivans ; l'historien travaillant alors sur un fonds plus intéressant & plus riche, développera ses talens & son art, avec plus d'agrément pour les lecteurs & pour lui-même.

(*Année littéraire ; Journal encyclopédique ; Affiches , annonces & avis divers.*)

SCENES champêtres & autres ouvrages du même genre ; par M. P *. A Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Gauguery , libraire , rue St. Benoît , vis-à-vis l'abbaye. In-8vo. de 112 pages.*

LES *Scenes champêtres* dont il s'agit , sont des idylles dialoguées. Personne n'a reproché à Gellner d'avoir composé les siennes en prose : l'auteur de ces essais peut espérer la même récompense ; le principal est d'intéresser dans quelque genre que ce soit , & comme il le dit très-bien , il ne faut proscrire absolument que le genre froid & ennuyeux.

Les premières pièces contenues dans cette brochure sont peu de chose pour le fond.

Mirza & Adel admirent alternativement les tableaux du *printems* & du *lever du soleil*, ce qui ne peut manquer de ramener beaucoup d'images mille fois répétées. Dans ce pays-ci, on est quelquefois long-tems sans voir le soleil; mais en revanche, on en voit souvent des descriptions. L'auteur, à l'exemple de *Gessner*, nous remet devant les yeux de touchans tableaux de la tendresse filiale, de la vieillesse heureuse & respectée. Une de ses meilleures idylles est intitulée l'*Orphelin* : l'idée en est ingénieuse. La jeune *Lia* raconte à *Solim*, son bien-aimé, qu'un songe assez triste a troublé son repos. Elle a rêvé qu'errant dans un bois d'aliziers, elle étoit accourue au branchage touffu d'un arbre où l'appelloient les cris plaintifs d'un oiseau délaissé. » Il faisoit de vains efforts pour résister au balancement de la » branche; trop foible encore, il alloit succomber. L'oiseau du désert, qui déjà planoit autour de l'arbre, faisoit retentir le bois de son sifflement aigu, & sembloit épier le moment de fondre sur l'innocente proie.... Je » m'approche, poursuivre elle, je saisis l'oiseau » délaissé que je rechauffe de mon souffle, & » réfugié dans mon sein, il oublie sa plainte, &c. » A peine ce récit est fini, qu'ils voient s'avancer un joli enfant. Ils l'interrogent; c'est un orphelin délaissé; *Lia* s'en charge. » Que je suis heureuse, mon bien-aimé, » s'écrie-t-elle! Le songe de la bienfaisance s'est » accompli; retournons à notre habitation devenue l'asyle de l'orphelin : puisse ainsi le

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» songe de la bienfaisance s'accomplir toujours
» à mon réveil ! «

Ces *Scenes champêtres* sont entremêlées d'hymnes & de petits poèmes en prose, dont plusieurs offrent de belles images, des détails poétiques, & même des idées très-imposantes. Le poème intitulé *les premiers Temps*, est un de ceux où l'on en trouvera davantage. L'auteur fait d'abord une riche description du bonheur de l'homme avant sa dégradation : alors » il ne » ressentait des besoins cruels qui nous tour- » mentent que cet aiguillon nécessaire à la jouis- » sance ; la douce modération suivait ses desirs » toujours satisfaits & toujours renaissans ; la » nature entière avait reçu l'ordre de plaire » à son hôte royal, & l'éternel abaissait un » regard satisfait sur la noble créature son ima- » ge, chef-d'œuvre de sa puissance. . . . « La nature obéissait : l'homme ne tarda pas à s'en croire le maître, & de se dire dans le plus profond de son cœur : *Je serai égal à dieu*. Sa chute fut aussi prompte que sa pensée. » Dieu se repentait d'avoir fait l'homme & re- » tira son souffle bienfaisant de la nature con- » ternée. Où pourrai-je trouver des accens as- » sez tristes, dit le vieillard qui est censé faire ce récit, » pour vous retracer les suites fu- » nestes du premier des crimes ? Accoutumés » dès notre naissance à la douleur & au spec- » tacle de la terre dégradée, pourrons-nous » concevoir ce que l'homme eut à souffrir, » quand, plein encore du sentiment du bon- » heur & du souvenir de l'innocence, il éprou-

» va pour la première fois, l'aiguillon de la
 » douleur & l'angoisse du remords. Monarque
 » déchu de sa gloire, voyez-le confus, humili-
 » lié, levant par intervalles les yeux vers un
 » ciel obscurci qu'il n'ose fixer; la verdure se
 » flétrit sous ses pas chancelans; le feuillage
 » se retire; c'est dans les antres profonds qu'il
 » va chercher un abri contre le vent brûlant
 » ou glacé tour-à-tour du nord & du midi....
 » Son crime a tout bouleversé; la terre, qui
 » le méconnoît, n'obéit plus qu'à son travail;
 » c'est sa sueur qui doit la féconder; le ciel
 » n'y verse plus de rosée... Il frémit dans l'at-
 » tente incertaine des fruits que l'universelle
 » corruption peut détruire dans leur fleur....
 » Le tigre des déserts ne le reconnoît plus pour
 » son maître; son instinct féroce lui insulte par
 » un rugissement épouvantable... L'homme se
 » retire frappé de terreur, & verse des lar-
 » mes d'humiliation dans le souvenir de sa
 » grandeur qui n'est plus. *Salut, l'égal de dieu,*
 » lui dit, à chaque pas qu'il fait, une voix
 » insultante : le malheureux ne répond que par
 » un gémissement, enveloppé de toutes parts
 » des suites de son orgueil confondu. « Il faut
 convenir que ce morceau a de très-grandes
 beautés, & la suite qu'il faut lire dans l'ou-
 vrage même, ne présente pas des idées moins
 imposantes, quoique plus propres à consoler la
 foiblesse humaine. Le dessein de l'auteur, très-
 bien rempli dans ce petit poëme, a été de
 montrer à reconnoître un dieu juste dans le désor-
 dre apparent de l'univers. Il n'évite pas toujours

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le phébus oriental ; il dit par exemple , à la seconde page , que l'éternel s'étoit retiré derrière le rideau majestueux de ses œuvres : mais en général sa prose est claire , poétique & harmonieuse.

Il y a aussi des détails dignes d'éloges dans un hymne à l'Amour , & dans les pièces qui ont pour titres : les Souvenirs , la Nuit , l'Abbaye , &c.

(Journal de Paris.)

ESSAI on the means &c. *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur ;* par M. GREGORY , professeur de médecine en l'université d'Edimbourg , &c. Londres , chez les principaux libraires.

SECOND ET DERNIER EXTRAIT.

Nous avons fait connoître les deux premières sections de cet ouvrage , dans notre dernier journal (*). La IIIe. a pour objet les plaisirs qui naissent des ouvrages du goût & de l'imagination. » La musique , dit notre auteur , » est peut-être celui des beaux-arts , qui influe » le plus sur l'esprit ; elle peut exciter & charmer toutes les passions de l'ame. Cependant » elle n'a pas tout l'effet qu'elle devoit avoir ,

(*) *Esprit des Journaux* , août , 1782 , page 57. &c. suivantes.

» parce qu'abandonnée aux musiciens de pro-
 » fession , elle n'a pas été guidée par le goût
 » & par la philosophie ». M. Gregory prétend
 qu'un art relégué dans une classe d'hommes ,
 qu'il fait vivre , ne peut jamais être porté à sa
 perfection. » Lorsque la connoissance d'un art
 » est bornée , continue-t-il , il est de nécessité
 » que ceux qui l'exercent doivent suivre les
 » principes généraux établis , ou souffrir la faim.
 » S'ils s'écartent de la route commune , ils
 » s'attirent la raillerie & la jalousie de ceux
 » qui professent le même art , sans pouvoir
 » trouver dans les autres hommes ni des juges
 » ni des protecteurs. Tel est précisément l'état
 » de l'art agréable , dont il est ici question ; il
 » n'est presque connu que par le petit nombre
 » de ceux qui composent ou qui exécutent.
 » Ce sont eux qui divisent seuls le goût du
 » public , ou plutôt qui lui marquent ce qui
 » doit causer son admiration ou son étonne-
 » ment ».

La musique est la science des sons. » La
 » nature , dit notre auteur , a lié certains sons
 » ou tons avec certaines sensations , & règle
 » elle-même leur mesure & leur proportion.
 » Il s'ensuit que certains sons conviennent aux
 » sujets graves , tristes & lugubres , & que
 » leur mesure est lente ; certains sons expri-
 » ment la gaieté , la joie , & leur mesure est
 » vive. Les sons affectent l'ame de diverses
 » manieres , suivant qu'ils sont forts ou foibles ,
 » doux ou rudes..... La mélodie consiste dans
 » une agréable suite de sons. Celle qui plaît

» dans un pays ne plaît pas toujours dans un
 » autre, quoiqu'elle soit guidée par-tout par
 » certains principes généraux, la gradation mu-
 » sicale étant la même dans tous pays. L'har-
 » monie consiste dans l'effet agréable de plu-
 » sieurs sons, produits ensemble & différens
 » quant à la gravité; elle a pareillement ses
 » principes «.

Après avoir démontré le plaisir que cause la musique, & l'avoir regardée comme un amusement innocent, fait pour délasser l'esprit des travaux de l'étude & de la fatigue des affaires, M. Gregory l'envisage comme un art des plus utiles, en remontant à son origine.

» La musique, dit-il, a toujours été d'un
 » avantage plus réel chez les nations barbares
 » que chez les peuples civilisés. Chez les pre-
 » mieres, elle est toujours unie avec la poésie
 » & la danse, & il est prouvé, par le témoi-
 » gnage des anciens (*), que la musique, sui-
 » vant la signification première du mot, com-
 » prend la mélodie, la danse & le chant. C'est
 » par le secours de ces trois arts réunis que
 » dans tous les siècles presque tous les peuples
 » barbares ont exprimé les vives émotions de
 » l'ame. C'est par ces arts, qui ont tant d'em-
 » pire sur nous, qu'ils célèbrent leurs fêtes
 » solennelles, qu'ils déplorent leurs calamités
 » publiques & particulières, la perte de leurs
 » amis & celle de leurs guerriers. C'est par

(*) Platon & Athenée.

» eux encore qu'ils manifestent leur joie dans
 » le tems de leurs mariages, de leurs mois-
 » sons, de leurs chasses, & de leurs victoires;
 » qu'ils célèbrent les exploits de leurs dieux &
 » de leurs héros; qu'ils s'encouragent mutuel-
 » lement & s'excitent à souffrir la mort & les
 » tourmens avec une fermeté inébranlable. Dans
 » l'origine des états de la Grece, les maximes
 » les plus anciennes, les loix, la morale, l'hif-
 » toire, étoient écrites en vers; les cérémo-
 » nies religieuses étoient accompagnées de chants
 » & de danfes; les oracles étoient rendus en
 » vers & chantés par les prêtres ou prêtresses
 » de la divinité. Par ce moyen, la musique,
 » jointe à la poésie, étant en quelque sorte
 » l'organe de la religion, de la morale & de
 » la politique, attacha l'attention publique, &
 » fit partie de l'éducation (*). Il est aisé de
 » voir par-là pour quelle raison chez les an-
 » ciens Grecs la musique étoit regardée comme
 » un art nécessaire; ne pas le connoître, étoit
 » un défaut considérable. On fit à Thémisto-
 » cles un reproche de son ignorance en musi-
 » que (**). Tous les forfaits, commis dans
 » le pays de Cinethe, furent attribués par les
 » peuples voisins à l'ignorance de cet art (**);
 » & c'étoit avec fondement qu'on faisoit en ce
 » tems un pareil reproche, parce que l'igno-

(*) Plutarque, de la musique.

(**) Cicéron.

(***) Athénée. Polybe.

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» rance de la musique supposoit celle des trois
» principaux objets de l'éducation , la politique ,
» la morale & la religion.

La musique des anciens , comme on fait ,
faisoit partie de l'éducation , & n'étoit pas
bornée au talent frivole de chanter ou de jouer
d'un instrument quelconque ; plusieurs écrivains
ont été induits en erreur par Aristote , qui
parle de la musique , comme d'un art distinct
de la poésie. Il est vrai que de son tems la
mélodie & le chant étoient séparés ; l'une avoit
retenu le nom de musique , l'autre celui de
poésie.

» Dès les tems les plus éloignés , l'art du
» poète étoit une dignité très-importante , jointe
» ordinairement à celle de législateur & de
» souverain magistrat ; même après la sépara-
» tion des deux arts , le poète fut encore pen-
» dant quelque tems le second de la société ,
» celui qui aidait au magistrat à gouverner le
» peuple.

Tel étoit alors la dignité honorable de la
musique , non-seulement dans l'ancienne Grèce ,
mais même dans les commencemens de toutes
les nations civilisées. La poésie avoit autrefois
le premier rang , & jouissoit de la plus haute
considération chez toutes les nations Celtiques
& sur tout dans la Grande Bretagne. Fingal &
Ossian réunissoient les emplois de généraux ,
de poètes , & de musiciens. Mais , dit M.
Grégory ,

» Dès que les mœurs de l'ancienne Grèce
» eurent perdu leur simplicité & leur pureté ,

» la poésie & la musique, ces deux arts qui
 » sont freres, & dont le but dans l'origine
 » étoit d'exciter à la pratique des vertus, fu-
 » rent prostituées insensiblement aux amuse-
 » mens frivoles du vice. La corruption des
 » mœurs les avilit, & elles devinrent alors
 » le principe de la destruction des vertus &
 » de la religion. Néanmoins la cause, qui les
 » éloignoit de leur usage primitif, avança leur
 » progrès. La musique, la danse & la poésie
 » étant une fois considérées comme des arts
 » d'agrément, elles eurent besoin d'un plus
 » haut degré de perfection & d'une plus forte
 » application. Après cette séparation, l'emploi
 » de législateur, de poète, d'acteur & de mu-
 » sicien, réuni d'abord dans une seule personne,
 » se trouva divisé en professions différentes,
 » & les objets indignes, auxquels la musique
 » fut principalement employée, rendirent la
 » perfection de cet art incompatible avec un
 » rang & un caractère élevés.

Selon M. Grégory, l'effet de l'éloquence
 dépend beaucoup de la musique. Il faut pren-
 dre ici la musique dans l'acception propre
 & la plus étendue du mot, comme l'art d'im-
 primer à l'ame des mouvemens divers par le
 moyen des sons.

» L'orateur, dit-il, dont l'organe est agréa-
 » ble, indépendamment de la douceur de ses
 » tons, élève ou baisse la voix par intervalles
 » mesurés, & son discours peut être noté com-
 » me un chant. Mais, quelque musicale que
 » soit une voix, si ses tons sont trop uni-

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» formes , elle choque , parce que l'oreille se
» dégoûte du retour des mêmes sons , même
» lorsqu'ils sont agréables ; il en est de même
» dans le discours , nous sommes fatigués d'en-
» tendre les mêmes passages musicaux , mis en
» usage pour exciter & pour exprimer des sen-
» timens divers & très opposés.

Si l'on fait des recherches sur les effets de l'éloquence dans tous les âges , on ne peut manquer de les attribuer en grande partie à la puissance des sons. Il faut convenir que la composition , l'action , l'expression & autres circonstances y contribuent pour quelque chose. Le discours le plus pathétique , étant mal prononcé , n'aura pas le moindre effet.

Dans la IVe. section , l'auteur recherche quelle est l'influence du goût sur le plaisir que procurent les ouvrages de génie , qui parlent au cœur & à l'imagination.

M. Grégory observe que l'imagination est soumise à des loix fixes & générales , que la seule expérience peut découvrir ; » mais , ajoute-
» t-il , il n'est pas aisé de déterminer quelles
» sont ces loix ; cet objet est si différent , si
» varié , selon les divers pays , suivant les
» constitutions particulières de chaque indi-
» vidu , & souvent dans la même personne
» aux différens âges de la vie , que , pour for-
» mer de ces loix un principe sûr , il faudroit
» la capacité d'un être , qui joindroit la plus
» profonde connoissance des hommes à la plus
» grande délicatesse de sentiment & d'imagina-
» tion ; sans ces qualités , il lui seroit impos-

» sible de concevoir la matiere , qui l'occupe-
 » roit. Les regles qui sont relatives à la poésie
 » épique & à la poésie dramatique , furent dé-
 » couvertes par quelques grands hommes de
 » l'antiquité , & depuis elles ont été générale-
 » ment adoptées. Cette découverte répandit du
 » jour sur les loix de la critique , & on eut
 » des regles fondées sur l'expérience des beau-
 » tés , qu'on trouva en général les plus agréa-
 » bles ; mais , sans rien ôter au mérite des an-
 » ciens critiques , on doit observer que rien
 » ne fait plus de tort aux progrès des scien-
 » ces ou des arts , que d'en réduire trop-tôt
 » les principes à un système de regles. Le vul-
 » gaire des hommes ne peut penser ni juger
 » par lui-même ; il existe un petit nombre d'es-
 » prits qui servent de guides aux autres.

Notre auteur pense que de toutes les facultés de l'esprit , le goût est la moins propre à supporter la gêne des regles ; il est possible d'établir des principes généraux , mais c'est un vain travail que de vouloir porter l'équerre & le compas sur des sensations aussi délicates que celles de l'imagination.

» Il y a des tempéramens , continue le même auteur , & même des nations , à qui la nature plaît d'avantage sous ses formes les plus belles & les plus régulières , tandis qu'elle est admirée par d'autres dans ce qu'elle a de sublime , de respectueux & de sauvage. Par exemple , l'élégance , le sentiment , & la justesse , plaisent infiniment en France & y sont les principaux objets de la critique. Mais

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ces mêmes règles ne pourroient avoir lieu
 » en Angleterre, où le génie & le goût de la
 » nation sont très-différens ; ce qu'on y exige
 » sur-tout , c'est le grand , le majestueux , le
 » merveilleux , & tout ce qui frappe forte-
 » ment l'imagination. Tout ce qui n'a pas ces
 » qualités , réunit en vain beaucoup de jus-
 » tesse & d'élégance ; il est froid & insipide ;
 » au contraire , tout ce qui est revêtu de ces
 » qualités , peut jusqu'à un certain point man-
 » quer de justesse & d'élégance. Du moment
 » que l'extrême correction est le goût domi-
 » nant , les facultés du génie & de l'imagina-
 » tion s'affoiblissent.

Voici ce qui constitue le vrai critique , selon M. Grégory.

» Un discernement juste & délicat est bien
 » loin d'être la seule qualité requise pour for-
 » mer un critique parfait ; le cœur y est sou-
 » vent plus nécessaire que l'esprit. Il paroît
 » ordinairement que l'objet d'un critique , vrai-
 » ment philosophe , soit plutôt de prendre garde
 » & de s'opposer aux trop grands écarts de
 » l'imagination , que de corriger sans cesse les
 » petits défauts. L'excès de contrainte & de
 » correction est plus à craindre que des traits
 » un peu rudes & sauvages , & qu'un excès
 » d'abondance. Dans tous les ouvrages de goût
 » les beautés ont différens degrés ; il en est
 » de même des défauts. Le plus grand est le
 » manque des beautés qui constituent le carac-
 » tère de l'ouvrage & qui sont essentielles à
 » son espèce. Par exemple , dans le poëme

» dramatique un morceau peut être conforme
 » aux loix de la vraisemblance & de l'unité,
 » tandis qu'un autre leur est directement con-
 » traire. Par leur attention à l'ordre général,
 » à l'unité de la fable , & à la liaison des
 » scènes, les François ont obtenu la supério-
 » rité sur les Anglois. Leur réputation à cet
 » égard est justement établie. Nous voyons
 » dans leurs ouvrages dramatiques très-peu de
 » traits choquans ; il faut convenir en même
 » tems qu'outre le mérite de la justesse, ils
 » possèdent à un degré supérieur celui de la
 » belle poésie & des sentimens tendres. Mais
 » si nous les envisageons sous un autre point
 » de vue, nous les trouverons inférieurs aux
 » poètes Anglois. Ne voit-on pas dans leurs
 » meilleurs ouvrages dramatiques un manque
 » de force & même une espèce de langueur ;
 » le dialogue y est généralement déclamatoire
 » & trop long ; les sentimens en sont trop re-
 » cherchés, & les caractères perdent de leur
 » force par un certain air françois qu'on y
 » remarque presque toujours. Dans le théâtre
 » anglois, s'il y a moins d'élégance & de ré-
 » gularité, il y a plus de feu, plus de force,
 » plus d'énergie ; les passions y tiennent un
 » langage plus convenable & plus naturel ; les
 » traits y sont plus grossiers à la vérité, mais
 » la touche en est plus hardie.

Du théâtre notre auteur passe à l'article des
 romans. » L'illusion de nos romans modernes ;
 » dit-il, est moindre que celle des anciens ;
 » mais leur objet étant de peindre la nature

» & les caractères tels qu'ils sont en réalité ;
 » il est clair que les facultés de l'imagination
 » n'y peuvent pas être aussi exercées , & la
 » succession des faits n'y est pas aussi vive
 » ni aussi étonnante ; il faut un génie supé-
 » rieur pour leur donner ce tour & cette va-
 » riété si nécessaire pour attacher l'imagina-
 » tion , & pour l'empêcher de dégénérer en
 » narrations sèches & ennuyeuses. Quoique
 » les anciens romans soient à divers égards
 » d'une extravagance ridicule , ils semblent ce-
 » pendant plus capables que les modernes de
 » produire sur les mœurs des effets avanta-
 » geux. S'ils ne montrent pas les hommes tels
 » qu'ils sont , ils les font voir tels qu'ils de-
 » vroient être. Leurs héros sont des modèles
 » de courage , de grandeur d'ame , de fidélité ,
 » d'humanité , des vertus les plus éminentes ;
 » leurs héroïnes brillent par la modestie , la
 » délicatesse & la sagesse. Les modernes font
 » de l'homme un portrait trop vrai ; ils tra-
 » cent des scènes de plaisir & de vice , qui
 » ne devraient jamais paroître au grand jour ,
 » & enseignent à la jeunesse le chemin de la
 » corruption , avant qu'elle fasse son entrée
 » dans le monde. Ils peignent les femmes de
 » la manière la plus libre & la plus honteuse ,
 » en les dépouillant de cette pudeur hon-
 » nête , qui fait toute la grace & la dignité
 » du sexe.

Notre auteur conclut par dire que les an-
 ciens romans peuvent égarer l'imagination ,
 mais que les modernes tendent à enflammer
 les

les passions & à corrompre le cœur. M. Gré-
gory passe ensuite à l'histoire.

» Pour qu'une histoire soit agréable & inté-
» ressante, selon lui, il ne suffit pas qu'elle soit
» écrite d'une manière impartiale, remplie de
» réflexions judicieuses & intéressantes, & com-
» posée par une plume élégante; nous n'y trou-
» vons de l'agrément, que lorsque nous nous
» attachons à quelques objets importants ou à
» quelques acteurs distingués; leur état nous
» intéresse, & nous tient dans une incerti-
» tude inquiétante, mais agréable. Nous ne
» voulons pas qu'un auteur représente comme
» parfait notre objet ou notre héros; il peut
» nous dévoiler ses imperfections & ses foi-
» bleesses, mais cependant d'une main si légère
» & si délicate, qu'elle ne puisse rompre le
» lien qui nous y attache. Il y a une espèce
» d'unité de constance de caractère que nous
» aimons même dans l'histoire. Un écrivain
» trop ingénu peut, s'il en a la volonté, trom-
» per aisément sur cet article, sans s'écarter
» de la vérité. Les grands hommes, les plus
» vertueux, ont de certains traits qui peuvent
» être exposés sous un tel jour, que leurs ca-
» ractères semblent petits & ridicules.

Voici un morceau sur le même article qui
nous a paru intéressant.

» L'objet principal & le plus important de
» l'histoire n'est pas de satisfaire purement la
» curiosité, mais de défendre les intérêts de
» la liberté & de la vertu, & l'impartialité
» leur fut toujours favorable. L'élégance du

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» style & de la composition doit y être re-
 » gardée comme propre à captiver l'attention
 » du lecteur. Mais si l'historien néglige ce qui
 » fait l'essentiel de l'histoire, s'il la regarde
 » seulement comme un amusement de l'esprit,
 » il peut sûrement en écrivant suivre des vues
 » très différentes. La succession des grands évé-
 » nemens est si compliquée, les foiblesses & les
 » nuances de chaque caractère, quoique di-
 » gnes d'attachement & d'admiration, sont si
 » variées, qu'un historien ingénieux peut les
 » exposer dans le point de vue conforme à
 » son opinion; sous le prétexte spécieux de
 » respecter la vérité, & de se distinguer du
 » vulgaire, il peut sans difficulté jeter du doute
 » dans la meilleure cause, & obscurcir le ca-
 » ractère le plus respectable sans s'écarter ab-
 » solument du vrai; mais toutefois en suppri-
 » mant quelques accessoires, & en faisant va-
 » loir quelques circonstances peu intéressantes;
 » en se prêtant à l'esprit frivole du siècle, qui
 » aime à voir couvrir de ridicule les objets
 » les plus sacrés & les plus importants, en met-
 » tant en œuvre ces insinuations qui commu-
 » niquent fortement les sentimens qu'un au-
 » teur, par une fausse crainte des loix ou par
 » de prétendus égards pour les principes éta-
 » blis, paroît ne pas vouloir énoncer libre-
 » ment & avec clarté. De tous les moyens
 » employés pour renverser les fondemens sur
 » lesquels reposent la vertu, la liberté, le bon-
 » heur des hommes, il n'y en a point de plus
 » dangereux, comme il n'y en a point de plus

» méprisable ni de plus perfide ; en effet , on
 » ne peut réfuter une opinion , ou répondre
 » à une objection , qui n'est point énoncée en
 » termes clairs & précis. Il est une autre espece
 » d'impartialité , que tout homme , qui a des
 » sentimens honnêtes , ne voudra pas employer
 » en écrivant l'histoire : celle qui suppose une
 » grande indifférence sur les suites qu'elle peut
 » avoir dans l'esprit des lecteurs. Cette indif-
 » férence pour le fruit de nos recherches est
 » naturelle aux sciences abstraites & aux dis-
 » cussions philosophiques , qui ont la vérité pour
 » unique objet , sans avoir de liaisons avec ce
 » qui peut captiver l'attachement des hommes
 » ou toucher leurs intérêts. Un historien véri-
 » dique & ami des hommes , rejette cette froi-
 » deur & cette insensibilité ; il est fortement
 » attaché à la cause de la liberté & de la
 » vertu , & fait consister tout le mérite & toute
 » la gloire de son ouvrage à défendre leurs
 » intérêts. Il est convaincu que l'impartialité
 » & la vérité ne peuvent jamais blesser ces
 » intérêts sacrés ; mais il ne veut pas regarder
 » d'un œil indifférent les diverses actions des
 » hommes.

M. Grégory prétend que tout ce qui est
 objet de goût ou d'imagination ne peut être
 vu à son avantage , qu'à une certaine distance ,
 & sous un aspect particulier. Si l'on porte l'œil
 trop loin , la beauté , qui charmoit auparavant ,
 semble flétrie & quelquefois difforme. C'est au
 jugement à marquer le point agréable où il
 faut présenter les objets ; l'habitude apprend à

présenter le côté favorable d'une chose qui plaît, & à détourner les yeux du côté défavorable.

» Tout ce que nous admirons, dit notre
 » auteur, tout ce que nous aimons, comme
 » beau, sublime & aimable, tient à certaines
 » circonstances, qui, si nous y faisons atten-
 » tion, en empoisonneroient la jouissance. Dé-
 » licieusement frappés de la grandeur & de
 » la beauté de la nature dans les formes les
 » plus sauvages, de la vue étonnante d'une im-
 » mense chaîne de hautes montagnes, est-il
 » nécessaire de joindre à ces idées, celles de
 » la froideur & de la stérilité qui les accom-
 » pagnent? Lorsque l'amant admire avec ivresse
 » les charmes & les graces de la beauté qui
 » attache son cœur, faut-il qu'il réfléchisse
 » combien l'objet de son amour est incertain
 » & volage, & que la suite d'un petit nombre
 » d'années va le réduire en poussière?

Voici le jugement que M. Grégory porte
 des *nuits* d'Young.

» On y peut trouver un grand nombre de
 » traits de la poésie la plus sublime; de ces
 » images naturelles & touchantes, qui affectent
 » l'ame de la maniere la plus tendre & la plus
 » vive. En outre, l'esprit se trouve souvent
 » dans ces situations où les tristes tableaux de
 » la vie humaine lui plaisent. Il est des peines
 » trop grandes pour soutenir le raisonnement
 » ou le plaisir; elles sont susceptibles d'adou-
 » cissement, mais non de distraction. Le som-
 » bre des *Nuits* d'Young répond parfaitement à

» cette situation de l'ame ; elles flattent son état
 » présent, elles le favorisent & lui présentent
 » en même tems ces motifs de consolation,
 » qui peuvent seuls faire supporter certains
 » chagrins.

» Ce qu'on doit sur-tout observer en ma-
 » tiere de goût, continue notre auteur, c'est
 » de découvrir dans les ouvrages de l'art &
 » de la nature toutes les beautés qui pourroient
 » nous échapper. Dans son beau poëme des-
 » criptif des *Saisons*, Thompson charme par
 » la fidélité des images ; mais son plus grand
 » mérite est d'imprimer dans l'esprit les beau-
 » tés sans nombre, qu'offre la nature en ses
 » formes différentes & toujours variées.

La Ve. & dernière section est consacrée au
 sentiment de la religion. L'auteur ne prétend
 point examiner son évidence, comme fondée
 sur la vérité, mais seulement comme fondée
 sur la nature humaine.

» Il est bien doux & bien flatteur, dit M.
 » Grégory, de croire que toute la nature est
 » dirigée par un être éternel, tout-puissant &
 » souverain bon, qui veut opérer le plus grand
 » bien de ses créatures ; que nous savons les
 » moyens de mériter la faveur divine, & qu'il
 » dépend de nous de l'obtenir ; que cette vie
 » doit être suivie d'une autre ; que nous sur-
 » vivrons à la destruction de notre corps, &
 » qu'il est en notre puissance de nous ouvrir
 » le chemin à une félicité éternelle.

» Quelquefois on a représenté l'être suprême
 » sous des couleurs plus propres à exciter la

» terreur que l'amour ; on l'a dépeint comme
 » exécutant une vengeance illimitée sur la plus
 » grande partie du genre humain , pour des cri-
 » mes dont elle n'est pas coupable, & pour ne
 » pas ajouter foi à une doctrine qu'elle ignore.
 » Quelques hommes ont cru servir dieu d'une
 » maniere plus agréable , en se refusant aux
 » devoirs de la société , en s'interdisant les agré-
 » mens de la vie , & même en s'imposant les
 » tourmens les plus rudes que la nature puisse
 » endurer ; ils ont cru devoir persécuter leurs
 » semblables d'une maniere très-inhumaine ,
 » afin de leur faire adopter une croyance con-
 » forme à la leur ; projet aussi barbare qu'im-
 » praticable ; enfin la religion a servi souvent
 » de prétexte pour dépouiller les hommes de
 » leurs plus beaux privileges & pour les ren-
 » dre esclaves de la plus dure tyrannie. «

L'auteur considère la religion sous trois points
 de vue , premièrement , comme renfermant
 une doctrine relative à l'existence & aux at-
 tribus de dieu , à la sagesse de son admi-
 nistration , à une vie à venir ; secondement ,
 comme une regle de conduite ; troisiemement ,
 comme le principe de certaines affections par-
 ticulières à l'ame , qui causent ou du plaisir ou
 de la peine , selon le génie & le caractère de
 la religion.

Tel est le plan de cet ouvrage , dont l'au-
 teur s'est déjà fait connoître avantageusement
 par un autre intitulé : *Legs d'un pere à ses filles.*
 Celui que nous faisons connoître aujourd'hui
 est rempli de pensées fines & délicates , & d'i-

dées tout à-fait neuves. Tel est en général le caractère des écrits de cet auteur.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

LES Numéros. A Amsterdam , & se trouve à Paris ; rue & hôtel Serpente , 1782. 2 parties , petit in-12. Prix 2 liv. 8 s. broché.

J'ÉCRIS par désœuvrement , dit l'auteur anonyme de cet ouvrage ; » je prends la plume » quand elle m'amuse ; je la quitte quand elle » m'ennuie. Je jette sur le papier mes idées , » sans ordre , sans suite , pour moi & pour mes » amis. Je n'ai pas la plus petite intention de » faire un livre : si quelque jour mes feuilles » accumulées en forment un , il deviendra ce » qu'il pourra : s'il voit le jour , il sera anonyme ; ainsi son sort m'intéresse peu. Dans » l'incognito , je ne puis être ni flatté des applaudissemens , ni humilié des critiques. Si » mon travail produit quelque fruit , je n'en » saurai rien ; personne ne me le dira , & je » mourrai avant de m'en être aperçu. Les livres de leçons , de préceptes , de maximes , » ressemblent aux palmiers ; leur fruit est tardif , & n'est jamais cueilli par la même main » qui les a plantés. » Ce passage , tiré de l'espece d'avant-propos qui est à la tête du livre , annonce que l'auteur ne s'est assujéti à aucun plan déterminé , & que ce n'est autre chose

que le recueil de ses observations morales. Le *Speftateur Anglois* a eu beaucoup d'imitateurs en France , mais aucun d'eux n'a eu un succès bien marqué , aucun d'eux n'a su imprimer à ses observations ce caractère d'originalité , de franchise & de liberté qui pouvoit seul les rendre fructueuses & les faire rechercher avec empressement. Presque tous ont substitué l'esprit à la raison , le raffinement d'idées à la sagacité , la bizarrerie aux vérités neuves , la licence à la franchise & à la liberté. L'anonyme qui fait le sujet de cet article , nous paroît plus heureux ; on voit qu'il est accoutumé à réfléchir & à observer les hommes ; il fait parer la raison de tous les charmes de l'esprit , il plaît , il instruit , il amuse , il ne dédaigne aucune classe de la société , il les fait contribuer mutuellement à l'instruction les unes des autres , il parle toujours en philosophe : mais tout cela , sans prétention , sans pédanterie , sans affectation de style , sans courir après l'esprit , sans être trop paradoxal ; il est gai , sans bouffonnerie ; peintre , sans caricature ; franc & libre , sans donner la moindre atteinte à la religion , au gouvernement & aux mœurs.

Il nous sera facile de justifier ce que nous avançons en parcourant les vingt-six numéros qui forment les deux petits volumes que nous annonçons. Reconnoissez-vous Paris , considéré matériellement comme ville , au portrait suivant qu'en fait l'auteur ? » C'est une ville énorme , » imposante par son immensité : elle a la manie- » jesté du chaos ; c'est un mélange monstrueux

» de beautés sublimes & de défauts révoltans.
 » On y voit encore , à côté des édifices de
 » *Louis XIV* , de *Louis XV* , & de *Louis XVI* ,
 » des édifices de *Chilpéric* , de *Clovis* & de *Da-*
 » *gobert* ; on y voit une foule de magnifiques
 » palais , de superbes hôtels , de maisons char-
 » mantes par la décoration & la commodité ,
 » semés au hasard parmi de vieilles & vilaines
 » maisons , sans goût , sans clarté , sans pro-
 » preté , sans agrément ; on y voit d'autres
 » maisons modernes , bien bâties , bien distri-
 » buées , & entièrement dégradées comme les
 » anciennes , par des allées étroites , obscures
 » & infectes qui en forment l'entrée , dans les-
 » quelles il faudroit de la lumière en plein
 » midi , & qui servent de cabinet d'aisance à
 » tous les passans : on y voit des rues sans
 » alignement & sans régularité , dont les plus
 » belles sont souvent coupées par des traverses
 » étroites , obscures , mal-propres & puantes ;
 » il n'y a dans ces rues point de trottoirs pour
 » les piétons , par conséquent point d'abri con-
 » tre les dangers des carrosses & les éclabouf-
 » sures : on y desire encore une cathédrale ,
 » un hôpital , un hôtel-de-ville , des marchés
 » vastes , propres & commodes , des théâtres
 » dignes de la nation & des chef-d'œuvres de
 » ses grands hommes : on y voit encore avec
 » douleur sur les ponts , ces antiques & déref-
 » tables cahutes qui ôtent le superbe coup d'œil
 » des deux bras de la rivière. La plupart des
 » édifices qui sont le principal ornement de la
 » ville , sont , ou imparfaits , ou masqués : il

» manque au Louvre l'autre aîle des galeries
 » du côté de la rue Saint Honoré ; il n'y a
 » encore point de place régulière & décorée
 » devant sa superbe façade qui a pour pendant,
 » l'église gothique de S. Germain-l'Auxerrois.
 » Le portail de S. Sulpice est placé dans la
 » ruelle, entre l'église & le séminaire, & il
 » faut se tordre le col pour pouvoir porter la
 » vue jusqu'au second rang des colonnes. L'é-
 » cole de chirurgie est tellement bornée par
 » la barbare église des cordeliers, que les car-
 » rosses ne peuvent pas entrer dans la cour.
 » Il faut deviner le portail de S. Gervais, un
 » des chef d'œuvres de l'architecture. «

Ce tableau est sans doute fort ressemblant,
 & les contrastes qu'il offre sont bien dignes du
 pinceau d'un spectateur ; mais il n'auroit point
 atteint son but si cette peinture ne lui four-
 nissoit pas l'occasion de faire des observations
 plus utiles & plus philosophiques. Aussi l'ano-
 nyme se fait-il à lui-même cette question in-
 téressante : *Pourquoi ne pouvons-nous pas attein-*
dre au degré de grandeur, de noblesse & de magni-
ficence des anciens dans les édifices publics ? Il
 n'ignore pas que beaucoup de gens ont pré-
 tendu que les anciens avoient plus de facilité
 que nous pour l'exécution ; il fait qu'on nous
 conte qu'il n'en a coûté que des oignons pour
 élever les pyramides d'Egypte, que la main-
 d'œuvre ne coûtoit rien aux Romains & aux
 Grecs, parce qu'ils faisoient travailler leurs es-
 claves ; mais, observe-t-il très-judicieusement,
 que dire du petit royaume de Palmyre, grand

comme le comtat Venaissin , où l'on n'a jamais planté d'oignons , où les esclaves ne devoient certainement pas être nombreux , & où l'on voyoit cependant ce fameux temple dont les précieux débris attirent encore aujourd'hui tant de voyageurs , & font l'admiration des peuples éclairés ? L'anonyme croit que la véritable raison de la supériorité des Grecs & des Romains sur nous , quant à ce point , est qu'ils étoient vraiment patriotes , & que nous sommes égoïstes , qu'ils donnoient tout au faste public , & nous au faste privé. Cette solution de la question proposée est aussi affligeante que lumineuse. Hélas ! que les effets de l'égoïsme sont terribles & multipliés ! Quel monstre à détruire ! A quel Hercule cette gloire est-elle réservée ? Oui , nous ne saurions faire un pas dans la connoissance de l'homme actuel , nous ne pouvons l'observer , sous quelque point de vue que ce soit , sans le trouver dégradé & abâtardi par la funeste influence de l'égoïsme. Notre spectateur a bien raison de dire : » Aujourd'hui le plus riche habitant de Paris , qui se » ruinera volontiers au jeu , en maîtresses , en » chevaux & en voitures , ne donnera pas » vingt-quatre sols pour avoir une cathédrale » aussi belle que S. Pierre , & un palais de justice aussi majestueux que l'ancien capitolé. «

Notre spectateur aime beaucoup à aller à pied , ce qui lui fournit quelquefois des observations très-plaisantes , sur-tout sur la classe inférieure des citoyens. Il en résulte qu'il n'est peut-être point de pays en Europe où le peu-

ple soit moins éclairé qu'à Paris, & que si nos rois appellent leur capitale *leur bonne ville de Paris*, jamais épithète, dans son acception moderne, n'a été plus justement méritée. Parmi plusieurs preuves que l'on pourroit en citer, nous nous contenterons de rapporter une anecdote, digne d'être conservée, parce que feu *du Marfais* y joue le rôle principal. » Le célèbre philosophe du Marfais, dit l'auteur, m'a raconté qu'il passoit une fois dans la rue aux Ours, le jour & au moment où l'on brûloit l'effigie du Suisse devant l'image de la Sainte-Vierge, qui est au coin de la rue Salle-au-Comte, & pour laquelle le peuple de Paris a une particulière dévotion : il s'arrêta pour voir cette cérémonie qui se fait tous les ans le 3 de juillet. Une bonne femme pressoit la foule pour tâcher d'arriver devant l'image de la Vierge, & y faire sa prière ; elle coudoya rudement une autre femme qui se fâcha & lui barra le passage, en lui disant : *Si vous voulez prier, mettez-vous à genoux où vous êtes ; est-ce que la bonne Vierge n'est pas par-tout ?* Du Marfais qui étoit à côté d'elle, voulut charitablement la reprendre, & lui dit : *Ma bonne, vous venez de proférer une hérésie ; c'est le bon Dieu seul qui est par-tout, & non pas la Sainte-Vierge. — Voyez donc, s'écria cette femme, en s'adressant au peuple, voyez ce vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillaud, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas par-tout !* Ces mots furent les signes du soulèvement général du

» peuple : on quitta la Sainte Vierge & le Suisse
 » pour courir après le philosophe , qui eut
 » heureusement le tems de se sauver dans une
 » allée. Le peuple bloqua la maison , & vou-
 » loit absolument qu'on lui livrât le blasphé-
 » mateur. La garde vint le délivrer , mais fut
 » forcée , pour le mettre en sûreté & calmer
 » cette fermentation , de le conduire chez le
 » commissaire du quartier , qui n'osa le laisser
 » sortir que fort avant dans la nuit. Il ne s'en
 » fallut de rien que le pauvre du Marfais ne
 » fût brûlé avec le Suisse , pour avoir osé
 » nier l'*ubiquité* de la Sainte - Vierge. « Cette
 anecdote prouve certainement l'ignorance crasse
 du bas peuple Parisien , mais elle ne fait pas
 tout l'honneur possible à la philosophie de du
 Marfais qui , dans cette occasion , se montra ,
 du moins à notre avis , plus étourdi que
 philosophe. Il devoit se contenter d'observer
 sans mot dire , & ne pas se mêler de vouloir
 éclairer cette populace , au milieu d'une céré-
 monie pareille , en s'adressant à une femme ir-
 ritée contre une autre femme , & à laquelle
 toute espece de contradiction ne devenoit que
 plus insupportable.

» Les Parisiens , dit ailleurs l'anonyme , sont
 » fort enthousiasmé , fort orgueilleux de leur
 » Paris , & pensent qu'il n'y a point de salut ,
 » & même point d'existence dans aucune au-
 » tre ville du monde. Cependant , tous les gens
 » riches , tous ceux même qui ont quelque ai-
 » sance , en partent après Pâques , n'y revien-
 » nent que vers Noël , sont absens environ

» neuf mois de l'année, & appellent cela vi-
 » vre à Paris. Les seigneurs vont dans des
 » terres éloignées; mais le plus grand nombre
 » des gens opulens, riches ou commodes, va
 » dans des villages contigus ou voisins de Pa-
 » ris, comme Auteuil, Passy, Saint-Cloud,
 » Seve, Nogent, Vincennes, Saint-Maur, Vil-
 » lejuif. Ceux qui ont de grands moyens oc-
 » cupent de magnifiques maisons isolées, dont
 » l'extérieur est décoré de la plus belle archi-
 » tecture, & l'intérieur meublé avec toute la
 » richesse & le goût imaginables. Ces maisons
 » sont entourées de parcs, de jardins bien pei-
 » gnés, bien léchés, bien symétriques, où il
 » n'y a absolument rien d'agreste. Les gens dont
 » les facultés sont plus resserrées, ont des mai-
 » sons dans les villages, avec de petits jardins,
 » ou plutôt des basse-cours arborisées, & ne
 » voient pas plus les champs que s'ils étoient
 » logés dans la rue Saint Denis, ou dans la
 » rue Saint-Honoré. Les uns & les autres tien-
 » nent le même état, voient à-peu-près le mê-
 » me monde, menent la même vie, s'affujet-
 » tissent à la même parure, ont les mêmes ha-
 » bitudes que dans le sein de Paris, ne peu-
 » vent pas tirer un coup de fusil sans être
 » saisis par les gardes-chasse, & appellent cela
 » être à la campagne. Ils veulent absolument
 » trouver la campagne dans un circuit où l'art
 » a chassé de par-tout la nature. Ils s'efforcent
 » de donner à leurs possessions quelque appa-
 » rence champêtre. A côté d'un superbe châ-
 » teau, à la décoration duquel l'art a été épuisé,

» ils ménageront un petit réduit où l'on fera
 » étonné de trouver une vache, quelques mou-
 » tons, de la volaille, une laiterie, un tas de
 » fumier, une vieille charrette qui n'a jamais
 » servi à autre chose, qu'à faire partie de ce
 » costume rustique, mendié, décousu & ridi-
 » cule. Ces gens-là réussiroient tout aussi bien
 » en ville, en faisant entrer une vache, une
 » chevre & quelques brebis dans leur salon
 » de compagnie, faisant battre du beurre &
 » cuire quelques fromages dans leur anti cham-
 » bre, & mettant une poule & une oie à cou-
 » ver dans leur boudoir. On ne fait point la
 » campagne, elle est toute faite; elle est for-
 » tie des mains du créateur, & non de celles
 » de l'homme. . . . « L'auteur la peint avec au-
 » tant de vérité que notre manie d'y vivre sans
 » la connoître, & raconte très-plaisamment les
 » événemens d'une journée qu'il y a passée à
 » notre maniere. Nous croyons, qu'après avoir
 » lu ce numéro, on sera pénétré du desir de voir
 » la nature, telle qu'elle est, qu'on n'ira dans
 » nos jolies maisons des environs de Paris, que
 » pour se répandre ensuite dans les champs, les
 » prés & les bois, & jouir véritablement de la
 » campagne. Notre ame y gagnera, & nos mé-
 » decins y perdront.

L'anonyme fronde avec raison notre goût
 pour les modes angloises, mais il étoit difficile
 de le faire plus gaiement que lui; on s'apper-
 çoit qu'il met, autant qu'il peut, ses remar-
 ques & sa morale en action, sûr de se faire
 lire avec plus d'intérêt & d'instruire avec plus

de fruit. Quoique la citation précédente soit fort longue, nous ne pouvons nous empêcher d'en inférer une autre qui nous semble un chef-d'œuvre de vérité. C'est la peinture d'un de nos soupers qui contrastent si bien avec nos soupers d'autrefois où l'on favoit, boire, manger, s'égayer & chanter. L'auteur invité s'y est rendu, dans la persuasion qu'il alloit prendre sa part d'un de ces soupers délicieux, dans lesquels les joyeux propos, la fine plaisanterie, la galanterie délicate, répandoit tant d'agrémens, où l'on rioit, & d'où l'on sortoit gai & enivré de plaisir. » On s'est assis à onze heures, dit-il, autour d'une table servie avec autant de luxe que de délicatesse; mais les plats les plus exquis & dont le coup-d'œil étoit capable de rappeler l'appétit dans l'estomac le plus délabré, n'ont seulement pas été touchés : on a servi un consommé & deux œufs à la coque à la maîtresse de la maison; les convives, hommes & femmes, dont les uns prenoient les eaux de Passy, & les autres rongés de vapeurs, n'ont mangé qu'un peu de farineux & grignotté quelques pâtisseries légères. Les bouteilles de plusieurs vins délicieux qui étoient autour de la table, n'ont été débouchées que pour moi seul, qui en ai bu largement, après avoir mangé de tous les plats & avoir déployé un appétit brillant, qui m'a attiré l'attention & les applaudissemens de toute la cacochyme assemblée. On ne disoit mot. La maîtresse de la maison, jolie comme un ange & âgée de

» vingt ans , s'est apperçue de quelques bâil-
 » lemens de ses convives , & avoit peine à
 » retenir les siens ; elle a rompu le silence ,
 » & pour égayer la compagnie , a demandé à
 » un premier commis qui étoit à côté d'elle ,
 » si on avoit appris quelque chose des opéra-
 » tions de M. le comte d'Estaing ? & sans at-
 » tendre sa réponse , a disserté longuement &
 » profondément sur les évolutions d'une flotte ,
 » sur l'art d'approvisionner à propos les esca-
 » dres , & d'intercepter les convois ennemis .
 » Une autre jeune & jolie femme nous a
 » donné l'analyse des mémoires de feu M. le
 » comte de Saint-Germain , a parlé très-perti-
 » nemment sur son système militaire , & alloit
 » nous donner le développement de ses vastes
 » connoissances sur l'état de la cavalerie & des
 » dragons , lorsqu'elle a été interrompue par
 » une dévote , qui a discuté avec la plus pro-
 » fonde doctrine , un nouveau mandement de
 » M. l'archevêque de Paris , & cité à propos
 » plusieurs passages de la bible & des SS. Peres .
 » Quelques hommes qui avoient formé une
 » conversation à part à un autre bout de la
 » table , se sont entretenus des intérêts des
 » places de Bordeaux , de Marseille , de Nan-
 » tes , des prises que les Anglois nous ont faites
 » & du cours actuel des effets royaux . On
 » s'est levé de table à moitié endormi ; & pour
 » se réveiller , on a passé à une table de lotto :
 » j'y ai perdu mon argent , & me suis retiré
 » à trois heures du matin , la rage dans l'ame
 » d'avoir vu le beau monde & la meilleure

» compagnie , infectés , sans espoir de gué-
 » rison , du *scelen* & de la mélancolie an-
 » gloise. «

Le numéro qui succède à celui-ci , n'est pas moins intéressant. L'auteur remercie la providence de l'avoir fait naître François , parce qu'il aime beaucoup à courir , & qu'il lui paroît fort doux & fort commode de trouver sa langue chez tous les peuples de l'Europe. Mais ce remerciement n'est qu'un prétexte pour reprocher aux François leur paresse à étudier les langues étrangères. Ils sont persuadés qu'avec la leur ils peuvent voyager par-tout ; les Parisiens sur-tout poussent cette persuasion au point de ne pas croire même qu'il puisse exister sur le globe un homme qui n'entende pas le françois. Il est vrai que dans tous les pays chrétiens , les personnes de la cour & d'un état un peu élevé , font une étude particulière de cette langue , mais il n'est pas moins vrai que , dans tous les pays du monde , le peuple & même le bourgeois aisé ou le simple gentilhomme , ne parlent que leur langue ou leur patois. Cette bonne foi avec laquelle les François s'en vont par-tout , parlant leur langue indistinctement à toutes sortes de personnes , & l'assurance où ils sont d'être parfaitement compris , produisent quelquefois des coqs-à-l'âne , on ne peut pas plus amusans. L'anonyme en raconte un de ce genre qui nous a paru très-plaisant.

» Un jeune Parisien , dit-il , allant à Am-
 » terdam , fut frappé de la beauté d'une des
 » maisons de campagne qui bordent le canal.

» Il s'adressa à un Hollandois qui se trouvoit
 » à côté de lui dans la barque, & lui dit :
 » *Monfieur, oserois-je vous demander à qui ap-*
 » *partient cette maison ?* Le Hollandois lui ré-
 » pondit dans sa langue : *Ik kan niet verstaan,*
 » qui signifie, *je ne vous comprends pas.* Le
 » jeune François ne se doutant pas même qu'il
 » n'avoit pas été compris, prend la réponse du
 » Hollandois pour le nom du propriétaire. *Ah,*
 » *ah !* dit-il, *elle appartient à M. Kaniferftan ?*
 » *Eh bien ! je vous assure que ce Monsieur-là doit*
 » *être très-agréablement logé ; la maison est char-*
 » *mante, & le jardin paroît délicieux : je ne con-*
 » *nois rien de mieux que ça. Un de mes amis*
 » *en a une à-peu-près semblable sur la riviére, du*
 » *côté de Choisi ; mais il me semble que je pré-*
 » *férerai celle-ci ; & il ajoute quelques autres*
 » *propos dans le même genre, auxquels le Hol-*
 » *landois n'entend & ne réplique rien. Arrivé*
 » *à Amsterdam, il voit sur le quai une jolie*
 » *dame à laquelle un cavalier donnoit le bras ;*
 » *il demande à un passant quelle est cette*
 » *charmante personne. Celui ci répond de mê-*
 » *me, ik kan niet verstaan. Comment, dit-il, Mon-*
 » *sieur, c'est la femme de M. Kaniferftan, dont*
 » *nous avons vu la maison sur le bord du canal ?*
 » *Mais vraiment le sort de ce Monsieur-là est di-*
 » *gne d'envie : comment peut-on posséder à la fois*
 » *une si belle maison & une si aimable compa-*
 » *gne ?* A quelques pas de-là, les trompettes
 » de la ville sonnoient une fanfare à la porte
 » d'un homme qui avoit gagné le gros lot à
 » la loterie de Hollande. Notre jeune voya-

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» geur veut s'informer du nom de cet heureux
 » mortel, on lui répond encore, *ik kan niet*
 » *verstaan*. Oh ! pour le coup , dit-il, c'est trop
 » de fortune ; M. Kaniferstan , propriétaire d'une
 » si belle maison , mari d'une si jolie femme , ga-
 » gne encore le gros lot à la loterie ? Il faut con-
 » venir qu'il y a des hommes bien heureux dans
 » ce monde. Il rencontre enfin un enterrement ,
 » & demande quel est le particulier qu'on porte
 » à la sépulture ? *Ik kan niet verstaan* , lui ré-
 » pond celui à qui il fait cette question. Ah !
 » mon dieu ! s'écrie-t-il, c'est là ce pauvre M. Ka-
 » niferstan , qui avoit une si belle maison , une
 » si jolie femme , & qui venoit de gagner le gros
 » lot à la loterie ? Il doit être mort avec bien du
 » regret ; mais je pensois bien que sa félicité étoit
 » trop complète pour pouvoir être de longue du-
 » rée. Et il continue d'aller chercher son au-
 » berge , en faisant des réflexions morales sur
 » la fragilité des choses humaines. «

Il est certain que nos jeunes François voya-
 geurs apprenent souvent à rire aux étrangers ,
 par leur ignorance des langues ; ce n'est en-
 core que demi-mal , quand ceux auxquels ils
 s'adressent ne savent pas le François , & se con-
 tentent de leur répondre , *je ne vous comprends*
pas ; mais lorsque ces mêmes étrangers , ins-
 truits de notre langue , feignent de ne pas
 l'entendre , & se font un plaisir malin de s'a-
 muser de l'ignorance & de l'étourderie du voya-
 geur , de semblables rencontres donnent lieu
 à des scènes très-piquantes.

Suivons encore quelques instans notre aimable

spectateur , qui peint si bien les mœurs de toutes
 les conditions, qui attaque avec tant de succès
 nos vices & nos ridicules. Qui pourroit envier
 la vie des gens de la cour , des grands sei-
 gneurs , après le portrait qu'il en fait , portrait
 d'une ressemblance frappante ? » On voit , dit-
 » il , un grand revenir le matin de la cour ,
 » où il a passé la nuit , se mettre en chenille ,
 » enfourcher un cheval , & faire par les bou-
 » levards le tour de la ville , descendre de
 » cheval pour monter dans un cabriolet , ou
 » courir à pied tout Paris sans le moindre des-
 » sein , retourner à l'hôtel , faire mettre les
 » chevaux , & aller dîner à six lieues dans une
 » maison de campagne , en revenir le soir pour
 » se montrer , dans la plus élégante parure ,
 » à trois ou quatre spectacles ; aller faire une
 » partie de jeu & perdre son argent chez un
 » prince , souper chez une maîtresse qui a passé
 » la journée dans les bras d'un autre amant ,
 » & rentrer enfin fort avant dans la nuit , tout
 » étonné d'avoir inutilement couru après le
 » plaisir qui n'a cessé de fuir devant lui , &
 » de n'avoir rapporté de toutes ses courses que
 » l'ennui qui l'a suivi en croupe. «

Que nous aurions de plaisir à suivre l'ano-
 nyme dans chacun des articles qui composent
 son ouvrage ! Que l'on doit aimer ses réflexions
 sur l'attention particulière que nous donnons
 maintenant aux chevaux ! Pourquoi , dit-il , se
 donne-t-on tant de peine , prend-on tant de
 soins pour avoir de beaux chevaux , & si peu
 pour avoir de beaux hommes ? Réflexion sim-

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ple , mais importante , qui doit donner à penser à ceux qui tiennent les rênes de l'état. Le luxe , l'usure , la débauche , l'esprit de parti exercent tour-à-tour les crayons de l'auteur. Un des abus qui choquent notre censeur , est la mauvaise orthographe des écrivains & des enseignes. Il voudroit que l'académie françoise fût autorisée à mettre à l'amende les coupables dans ce genre , & que du produit , on formât un fonds d'amortissement pour la fondation d'une école où l'on enseigneroit gratuitement l'orthographe au bas peuple.

Un numéro entier est consacré à des spéculations sur les filles publiques. Elles y sont divisées en six classes. Il résulte des réflexions méthodiques du nouveau spectateur , que les premières classes de ces demoiselles réunissent tous les vices imaginables ; & que les autres , au milieu du désordre , ne laissent pas que d'avoir encore quelques bonnes qualités qui doivent forcer les gens équitables , sinon à les estimer , ce qui n'est pas possible , du moins à les plaindre.

Un autre numéro persifle sans ménagement la tendresse excessive de certaines personnes pour leurs chiens. » J'aime de tout mon cœur , dit » l'observateur , & j'estime , autant qu'il est » possible , un chien qui est dans son état : » mais je n'aime pas qu'on l'en fasse sortir. «

» Pendant la guerre de 1744 , un homme » allant faire visite à une dame du plus haut » rang , le jour même où l'on venoit de recevoir l'avis d'une grande action , la trouva

» toure éplorée, & lui demanda en tremblant,
 » si elle avoit reçu quelque mauvaise nouvelle
 » de M. le duc son mari ou de M. le prince
 » son fils ? *Eh ! mon dieu ! non*, lui dit-elle ;
 » *c'est ma petite Maltoise que je pleure....* M. le
 » duc & M. le prince se portent bien , l'un & l'autre ;
 » & quand ils auroient été tués , ils sont
 » faits pour ça ; ils courent des hasards ; on s'at-
 » tend à ces choses-là : mais on ne s'attend pas
 » à perdre une pauvre petite bête , pour laquelle
 » on n'a rien négligé , & dont la conservation a
 » coûté tant de soins. »

Nous terminerons cet extrait par le récit
 de la visite d'un provincial , qui amusera sans
 doute le lecteur.

» Quelqu'un présenta , il y a peu d'années ,
 » dit l'auteur , dans une bonne maison de Paris ,
 » un gentilhomme de province qui avoit tou-
 » tes les qualités requises pour paroître avec
 » distinction dans le monde ; mais qui étoit
 » malheureusement d'une extrême timidité. L'in-
 » troduit par le premier ; le provincial le
 » suit ; & au premier pas qu'il fait dans l'ap-
 » partement , la timidité le trouble , l'aspect
 » d'une brillante assemblée le déconcerte ; il
 » enfonce mal-adroitement son pied entre le
 » tapis & le parquet ; il sent un obstacle , il
 » le force pour avancer ; emporte le tapis avec
 » lui , renverse tous les sièges qui l'arrêtent ,
 » & arrive à la maîtresse de la maison avec le
 » tapis au col en guise de cravatte ; en saluant ,
 » il glisse & tombe sur elle ; il se relève , fait
 » ses excuses ; les laquais réparent au plutôt

» ce désordre : on lui offre un siege ; il se mé-
 » prend , & s'asseoit dans un autre , sur la
 » guitarre de Madame , qu'il met en canelle ;
 » il se dresse , tout effrayé , se jette dans un
 » autre cabriolet , & écrase la petite chienne ;
 » il tombe en confusion , perd contenance , &
 » ne voit d'autre parti que celui de se sauver
 » sans rien dire : en fuyant avec précipitation ,
 » il coudoie le valet-de-chambre , lui fait tom-
 » ber des mains le cabaret de chocolat qu'il
 » alloit servir à la compagnie , casser toutes les
 » tasses , & renverser le chocolat sur les ro-
 » bes de toutes les dames du cercle. L'ami sort
 » après lui , pour tâcher de le ramener & de
 » racommoder les choses ; mais son homme a
 » disparu , & court encore. La honte de cette
 » aventure empêche l'introduit de rentrer
 » lui-même , & le force de renoncer à jamais
 » à une maison dans laquelle il a eu le malheur
 » de présenter cet ami destructeur , qui y a
 » fait , en un clin-d'œil , autant de ravage qu'en
 » auroit pu faire une troupe ennemie qui y se-
 » roit entrée à discrétion. «

(*Journal de littérature , des sciences &
 des arts ; Journal de Paris ; Jour-
 nal général de France*)

ACTA academix electoralis Moguntinæ scientiarum utilium quæ Erfurti est ad annos 1780 & 1781. *Mémoires de l'académie électorale des sciences utiles d'Erfurt, pour les années 1780 & 1781.* A Erfurt, chez Keyser, 1782. In-quarto.

LE 30 juin 1780, M. Planer a lu à l'académie l'histoire succincte d'une tumeur extirpée par M. Siebold, professeur à Wurtsbourg, ainsi que les observations de M. Hacquet, professeur à Laybac, sur deux conceptions douteuses. Le 2 octobre, M. Hesse, qui avoit été chargé d'examiner le travail de l'artiste Edler pour perfectionner les fourneaux, a déclaré que l'invention prétendue d'Edler, n'étoit ni nouvelle, ni probablement admissible. Il lui a été néanmoins accordé une récompense par le baron de Dalberg pour encourager son industrie. Le 2 novembre, le même baron de Dalberg, protecteur de l'académie, lui a communiqué, d'après des lettres de M. Meyer, pasteur à Kupferzell, deux nouvelles especes de trefle des prés dont on peut se servir avec utilité pour nourrir le bétail. Il a ensuite fait part des offres de la société météoroscopique de Mannheim, d'envoyer ses instrumens à Erfurt pour y faire des observations, dont M. Planer a été chargé. M. de Dalberg a présenté aussi un manuscrit de M. Wurdswain, doyen de Mayence,

ayant pour titre : *La Thuringe ecclesiastique du moyen-âge partagée en archidiaconés*, dont la première division contient l'archidiaconé de l'église de N. D. d'Erfurt, la seconde l'archidiaconé de S. Severin d'Erfurt, la troisième l'archidiaconé de Jechebourg, duquel ouvrage l'académie est priée de soigner l'édition & d'y faire une préface. M. Reinhardt a lu ses réflexions sur les sociétés qui se chargent de rétablir les bâtimens incendiés de ses souscripteurs. On a encore lu une petite dissertation du P. Stumps, chartreux, sur les premières académies d'Allemagne, & les recherches de M. Langsdorf sur les forces motrices des machines employées dans les salines. Le 2 décembre, M. Thurfch, pasteur à Sulzenbrucken, a fait voir la description & la figure d'une machine qu'il a inventée pour mouvoir & ébranler le corps des paralytiques, laquelle est recommandable pour sa simplicité & ses effets. M. Trommler rapporta qu'il avoit examiné chymiquement une feuille malléable de zinc, envoyée à l'académie par le célèbre le Sage, & qu'il avoit reconnu que c'étoit du vrai zinc. Le 18 décembre, pour obéir à son illustre protecteur, l'académie s'est chargée du soin des *Ephémérides littéraires* qui paroissent à Erfurt.

En 1781, le 5 de janvier, l'académie a accordé à Charles-Joseph Strahl, préposé aux greniers de l'électeur, un prix de 20 thalers sur la somme destinée par S. A. E. à exciter la culture du houblon. L'illustre protecteur a lu la description d'un anémomètre de son inven-

tion, & M. Hesse a proposé une méthode de bâtir les maisons des payfans à moins de fraix, & en même-tems plus sûres & plus commodes. Le 3 février, M. Frank continua la lecture de son mémoire sur l'origine des langues. Le 2 mars, M. Duperron lut l'introduction à ses ouvrages sur l'art militaire, & M. Nunn la continuation de son mémoire sur la vertu de l'écorce de lauréole (*Mezerai*). Le 31 mars, M. Trommsdorf a lu des observations sur le sel provenu sur la partie intérieure & orientale du mur de la bibliothèque des curieux de la nature à Erfurt, où du nitre pur & véritable s'est crySTALLISÉ : ce qui est d'autant plus digne d'attention, que les chymistes nient que la nature produise du nitre pur, ne lui attribuant que la formation de la partie acide qui a besoin d'être lessivée par le secours de l'art. Le 2 mai, l'illustre protecteur ordonna de semer en quantité dans le jardin botanique du sainfoin d'Espagne & de la rue de chevre (*astragalum & galegam*) recommandés pour les pâturages par M. Clouet, afin d'en fournir de la graine aux étrangers qui en desireroient. M. Duperron a lu une partie de son ouvrage sur l'art militaire, & M. Planer la description d'une balance de l'invention de M. Rosenthal de Nordhausen. Le 23 mai, M. Planer a communiqué ses observations sur l'état de la mortalité pendant les dix dernières années, & a dit avoir répété dans le laboratoire chymique l'expérience de M. le Sage, qui prétend que de la cendre des plantes, on peut extraire de l'or; il ajouta

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que l'événement n'avoit point répondu à ses tentatives. L'illustre protecteur a montré une pierre que le baron de Gleichen a faite avec de la rosée, & la description d'un hyétometre envoyé par M. Landriani, professeur à Milan. Le 2 juillet, M. Rosenthal a proposé ses avis & ses exemples sur la maniere de dresser les observations météorologiques. Le 2 août, M. Loff a lu un mémoire de M. Trommsdorf le jeune, pasteur à Atzmanndorf, sur les origines de la superstition. Le 3 septembre, M. Rumpel le jeune, frere du secrétaire, a lu la défense d'Harvée contre l'attaque de M. de Buffon. Le 16 d'octobre, on a lu un tableau des défauts moraux de la patrie. Le 3 novembre, M. Becker a exposé les vertus salutaires du gayac pour la guérison de la goutte, & M. Planer a produit une table qu'il a calculée pour transporter l'échelle de Lambert sur l'échelle du barometre de M. du Luc : ce qui simplifie l'indication des degrés. Le 3 décembre, l'illustre protecteur a lu ses réflexions sur l'appréciation du mérite moral. On a lu des observations de chirurgie envoyées de Bruchsal, par M. Frank : des réflexions d'un anonyme sur la maniere d'ouvrir des mines dans les lieux où il n'y en a point, & sur le devoir & les qualités d'un directeur des mines. M. Hadelich a indiqué les lits de charbon de pierre qui se rencontrent certainement ou très-probablement dans le territoire d'Erfurt. Michel-Henri Goeke a reçu cette année 20 thalers pour prix de sa culture du houblon.

En 1782, le 5 janvier, l'illustre protecteur a lu un mémoire, dans lequel il a récapitulé les moyens dont les souverains peuvent augmenter la félicité des états : & son frere le baron Hugues de Dalberg, a récité un dialogue intitulé, *Ariston ou de l'effet des loix pénales*. M. Planer a rendu raison du changement journalier de la hauteur & de la densité de l'atmosphère. Il a observé que le mouvement du barometre dépend de quatre causes : de la variation de la qualité électrique de l'air, des points de la lune, de la révolution de la terre autour du soleil, du changement de l'air en froid ou en chaud : & il a fait voir un anémometre de l'invention de l'illustre protecteur, exécuté par Lange, mécanicien d'Erfurt, pour être envoyé à la société météoroscopique de Mannheim. Le 4 février, le secrétaire a lu l'annonce d'un livre allemand, intitulé, *Nouveaux essais sur l'électricité*, par M. Weber, professeur à Dillingen ; & le 2 mars, le même a lu ses principes du droit naturel, suivant l'esprit des Romains encore barbares, & un mémoire de M. le Sage, sur le verre.

Les savans incorporés nouvellement dans l'académie, sont, en 1780, M. Becker, gouverneur du jeune comte de Dacheroeden ; M. Salzmann, professeur à Dessau ; le P. Stumpf, alors chartreux à Erfurt ; M. Barkhausen, conseiller de guerre & des domaines dans le Magdebourg : en 1781, M. Lichtenberg, conseiller & archiviste du duc de Saxe-Gotha ; M. Wichard du Perron, lieutenant-colonel du ré-

giment de Darmstadt au service de France, résidant à Erfurt, en qualité de gouverneur du jeune comte de Leyen, qui y fait ses études; M. Hindenbourg, professeur à Leipzig; M. Hamberger, professeur à Jena; M. Rosenthal, citoyen de Nordhausen; M. Jean Bernoulli de Berlin; M. Demeste, médecin à Liege; M. Boeckmann, professeur de physique à Carlsruhe; M. Landriani, professeur à Milan: en 1782, M. Ganoczy, archidiacre de l'église cathédrale du Grand-Varadin; M. Leuschnering, conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt; M. de Bellmont, directeur des finances à Erfurt; M. Pickel, professeur de mathématiques à Aichstaedt; le comte de Sickingen, ministre-plénipotentiaire de l'électeur Palatin à la cour de France; M. de Weltheim, directeur des mines d'Hanovre; & M. Nose, médecin de l'hôpital de St. Martin d'Augsbourg.

De tous les écrits lus à l'académie ou mentionnés ci-dessus, huit ont trouvé place dans ces mémoires.

Ier. MÉMOIRE ou *centurie de remarques botaniques sur les species plantarum de Linné*, par M. Schrank, directeur de la société économique de Bourghausen. Quelque décidé que soit le mérite de Linné, ce n'étoit pas un dieu, & quand on voit évidemment qu'au milieu d'un travail immense, il a sommeillé quelquefois, on peut le contredire, pourvu que ce soit sans ingratitude, & avec le respect dû aux grands hommes. Ces remarques touchent, 1°. la véronique à larges feuilles, 2°. le *panicum ver-*

ticillatum, 3°. *poa angustifolia*, 4°. *poa pratensis*, 5°. *festuca ovina vivipara*, 6°. *holosteum umbellatum*, 7°. *galium rotundifolium*, 8°. *alchemilla alpina*, 9°. *aphanes arvensis*, 10°. *myosotis scorpioides*, 11°. *pulmonaria angustifolia*, 12°. *pulmonaria officinalis*, 13°. *androsace septentrionalis*, 14°. *primula veris*, 15°. *primula farinosa*, 16°. *menyanthes trifoliata*, 17°. *lysimachia vulgaris*, 18°. *lysimachia punctata*, 19°. *lysimachia tenella*, 20°. *phyteuma spicata*, 21°. *phyteuma orbicularis*, 22°. *atropa belladonna*, 23°. *gentiana amarella*, 24°. *gentiana ciliata*, 25°. *sium folcaria*, 26°. *chærophyllyum bulbosum*, 27°. *viburnum lantana*, 28°. *linum tenuifolium*, 29°. *crassula rubens*, 30°. *galanthus nivalis*, 31°. *narcissus poeticus*, 32°. *lilium martagon*, 33°. *ornithogalum umbellatum*, 34°. *convallaria polygonatum*, 35°. *convallaria multiflora*, 36°. *hyacinthus botryoides*, 37°. *juncus conglomeratus* dont la moëlle sert de mèche aux lampes des églises en Baviere & en Autriche, 38°. *colchicum autumnale*, 39°. *alisma plantago aquatica*, 40°. *daphne laureola*, 41°. *polygonum bistorta*, 42°. *paris quadrifolia*, 43°. *chrysopelium alternifolium*, 44°. *stellaria nemorum*, 45°. *sedum villosum*, 46°. *agrostemma githago*, 47°. *spergula nodosa*, 48°. *crataegus oxyacantha*, 49°. *sorbus domestica*, 50°. *potentilla aurea*, 51°. *potentilla opaca*, 52°. *potentilla alba*, 53°. *tormentilla reptans*, 54°. *anemone hepatica*, 55°. *anemone nemorosa*, 56°. *ranunculus acris*, 57°. *ranunculus lanuginosus*, 58°. *lamium maculatum*, 59°. *galeopsis galeobdolon*, 60°. *origanum vulgare*, 61°.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

bartisa, 62°. *antirrhinum chalepense*, 63°. *digitalis lutea*, 64°. *draba verna*, 65°. *cheiranthus cheiri*, 66°. *polygala amara*, 67°. *polygala chamaebuxus*, 68°. *anthyllis vulneraria*, 69°. *lathyrus palustris*, 70°. *cytiscus hirsutus*, 71°. *trifolium frugiferum*, 72°. *hypericum hircinum*, 73°. *leontodon taraxacum*, 74°. *hyoscyris foetida*, 75°. *carlina acaulis*, 76°. *carduus crispus*, 77°. *cupatorium cannabinum*, 78°. *senecio nemorensis*, 79°. *inula dysenterica*, 80°. *bupthalmum salicifolium*, 81°. *centaurea montana*, 82°. *centaurea cyanus*, 83°. *centaurea jacea*, 84°. *viola odorata*, 85°. *viola tricolor*, 86°. *carex diantra*, 87°. *carex loliacea*, 88°. *carex paniculata*, 89°. *carex digitata*, 90°. *carex montana*, 91°. *carex saxatilis*, 92°. *carex limosa*, 93°. *polytricum commune*, 94°. *polytricum pilosum*, 95°. *hypnum undulatum*, 96°. *jungermannia trilobata*, 97°. *marchantia triloba* dans Scopoli, inconnue à Linné, comme 98°. *marchantia umbellata*, 99°. *lichen fungiflorus*, & 100°. *lichen impetiginosus*. Nous n'avons point mis en françois ces noms de plantes, de crainte d'induire en erreur par une version difficile à faire exacte en ce genre. Nous voudrions que les remarques de M. Schrank, fussent en latin. Leur utilité est incontestable. Plusieurs néanmoins sont trop vétilleuses; par exemple, quand il reproche si souvent à Linné de donner les Alpes pour patrie, à des plantes qui croissent également en Autriche & en Bavière.

II. MÉMOIRE ou observations sur deux conceptions douteuses, par M. Hacquet. Le premier cas

de conception douteuse, est celui de la femme d'un poissonnier nommée Lucie Skof, âgée de trente ans, demeurant dans un fauxbourg de la ville de Lublana en Carniole. Devenue enceinte pour la troisième fois, elle s'aperçut que son ventre n'augmentoît que du côté droit. Son terme d'accoucher arriva vers le commencement de septembre 1778. La sage-femme qui fut mandée, trouva l'orifice de la matrice si retiré en arrière qu'elle ne put l'atteindre. M. Hacquet ayant été appelé 15 heures après l'écoulement des eaux, il ne put introduire sa main dans la matrice qu'après avoir coupé à l'enfant mort un bras qui sortoit. Deux heures se passerent en tentatives pour avoir les pieds, sans y réussir. Enfin ayant introduit une main dans la matrice, il appuya l'autre là où le bas-ventre étoit le plus saillant. En comprimant un peu cette partie, il parvint à pouvoir mettre une bandelette à un pied de l'enfant, & à le ramener un peu en bas. Il fallut cinq heures pour délivrer la mere. La matrice demeura grosse du côté droit après l'enfantement. Quand l'arrière-faix fut tiré, il découvrit du côté droit une ouverture qui permit d'y introduire la main sans causer de douleur. Ce cas rappelle celui de Levret, qui trouva l'enfant dans la trompe droite de la matrice. Un accouchement aussi laborieux n'a eu aucune suite fâcheuse pour la mere.

Un cas à-peu-près pareil est survenu en janvier 1780. Mirza Crosdje, robuste payanne, demeurant dans un fauxbourg de la même

ville , âgée de 35 ans , ayant été saisie des douleurs de l'enfantement , la sage-femme ne put venir à bout de la faire accoucher. Le troisième jour du travail de la mere , M. Hecquet apprit que le ventre n'avoit grossi que du côté droit , & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à porter son fruit pendant les derniers mois. Elle n'avoit presque plus de douleurs , & les eaux étoient écoulées depuis 24 heures. L'enfant se présentoit du côté gauche , ayant la main du même côté dans le vagin. Il le tourna & le prit par les pieds avec bien de la peine , parce que le bassin étoit trop étroit. La tête de l'enfant souffrit beaucoup avant que d'en sortir : il expira apparemment dans le passage. Après l'accouchement , comme le ventre de la mere étoit encore dur & tendu , en recherchant s'il n'y avoit point un second enfant dans la matrice , on y rencontra une espèce de sac dont les parois parurent manuelleux , ou plutôt comme l'intérieur d'une des plus grosses figues.

Dans le premier cas , l'opération sur le corps de l'enfant a été nécessaire pour pouvoir introduire la main dans la matrice , afin de le tourner sans risquer de la déchirer ou vers son col ou ailleurs : ce qui auroit causé la mort de la mere. Les ouvertures trouvées dans les deux cas font conjecturer avec vraisemblance que le fœtus a pris sa première naissance dans l'ovaire ou dans la trompe , & que par son accroissement il est descendu dans la matrice. Le premier placenta parut résister lorsqu'on le tira , comme s'il eût été enclavé dans l'ouverture

d'un sac , ou comme quand il passe par l'uterus dans le tems qu'il se trouve resserré. Les fécondations oviaires ou tubaires ne sont peut-être pas aussi rares qu'on le pense , & c'est peut-être faute d'attention qu'on n'en remarque pas plus souvent.

III. MÉMOIRE ou *histoire d'une parotide squirreuse extirpée heureusement*, par M. Sebold, docteur en philosophie & en médecine, professeur d'anatomie, de chirurgie & d'accouchemens à Wurtzbourg. Le voisinage des nerfs rend l'extirpation de la parotide fort douloureuse, & les grands vaisseaux la rendent si dangereuse, que l'anatomiste le plus célèbre de ce tems n'a pas hésité de dire, qu'extirper la parotide, c'est couper la carotide. Voilà pourquoi les médecins la déconseillent ordinairement, & les chirurgiens, qui savent l'angiologie, craignent de l'entreprendre. Il y a néanmoins des exemples de parotides extirpées avec succès. Les chirurgiens expérimentés ne désespèrent pas de réussir dans ces cas très-difficiles, & des observations fidèles attestent que même dans ces lieux on peut enlever des squirres, au jugement de Van-Swieten dans ses *Commentaires sur les aphorismes de Boerhaave*, tom. 1, pag. 866. Une pareille extirpation a parfaitement réussi entre les mains de M. Sebold, & à ce sujet il donne ici l'avis du médecin ordinaire, suivi du sien & de sa méthode de guérison.

Une femme âgée de trente ans, qui avoit mis au monde heureusement quelques enfans, porte depuis cinq années au côté droit une pa-

rotide endurcie, vraiment squirreuse, entièrement immobile & tellement adhérente près de l'angle de la mâchoire inférieure, qu'à peine elle gêne la liberté de son mouvement. Ce n'étoit au commencement, suivant le rapport de la malade, qu'un petit tubercule qui est parvenu par degrés à la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux. Il est resté long-tems dans cette dernière situation, le plus souvent indolent & causant quelquefois de la douleur dans les changemens de tems. On a essayé des remèdes internes & externes sans succès. Ni le quinquina, donné par le premier médecin de l'électeur de Treves, ni l'emplâtre de ciguë n'ont réussi. Entre les médecins qui ont été consultés, les uns ont été d'avis de l'extirpation, & les autres en ont dissuadé. Le médecin ordinaire ayant été appelé avec un habile chirurgien, a cherché la cause du mal, & n'a pu la découvrir, trouvant la personne saine d'ailleurs, robuste, avec un visage bien en couleurs. Il déconseilla fort l'extirpation, qui lui parut extrêmement dangereuse, à cause de la dureré, de l'immobilité & de l'adhérence de la glande, & à cause aussi de la proximité de la carotide. Il ordonna un emplâtre de gomme-ammoniaque réduite en pâte avec du vinaigre scillitique, dans le dessein d'exciter la nature, & de la porter à la suppuration, l'unique espérance ; mais il ne s'en est suivi aucun effet, sinon qu'au témoignage du mari, on appercevoit une petite tâche rouge au milieu de la tumeur. Pour énerver l'acrimonie cachée au-dedans, on lui a fait prendre de la

manne avec les fels convenables, & pendant plusieurs jours du petit lait vineux avec de la crème de tartre & de l'elixir stomachique, qui n'ont point eu plus d'effet. Que faire ! la malade implore le secours des médecins & des chirurgiens, appréhendant avec raison que son péril n'augmente avec la tumeur qui semble depuis quelque tems prendre de l'accroissement. Faut-il permettre l'extirpation, ou tenter la suppuration par des aiguillons plus stimulans, tels que la poudre de cantharides, ou ne rien faire du tout ?

M. Sebold ayant lu l'exposé précédent, crut qu'il n'y avoit d'espérance de guérison que dans l'extirpation. N'importe qu'un remède soit difficile, douloureux & douteux, dès qu'il est l'unique. Après avoir essayé inutilement les remèdes internes, le délai lui parut préjudiciable, parce qu'à mesure qu'il avance en âge, le squirre approche de la nature du cancer, corrompt les humeurs & devient insurmontable. D'ailleurs, c'étoit un bon signe que la malade fût saine d'ailleurs, ni scrophuleuse, ni cachectique, & que la parotide avoit été plusieurs fois extirpée avec succès, comme on le peut voir dans les *Nov. act. med. phys. acad.*, &c. T. III, pag. 56 ; mais pour l'extirper il pensa à n'employer ni les seuls caustiques, ni le tranchant seul, parce que les caustiques peuvent faire dégénérer le mal en cancer, & que le tranchant peut causer une hémorragie formidable. Une méthode composée des deux avec des ligatures, où il seroit besoin, lui sembla propre

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à donner de l'espérance de guérison. Avant tout il desira de voir & d'examiner la malade.

A son invitation elle se rendit à Wurzburg. La tumeur, non-obstant ce qui en est allégué dans l'exposé, pouvoit se remuer un peu du haut en bas, du bas en haut & des deux côtés, & n'étoit douloureuse à son rapport que dans les changemens de tems. Cette circonstance du bon tempérament de la malade & de la mobilité de la tumeur, étoit un bon présage pour l'extirpation. Elle consentit à la subir, après avoir entendu la solution des objections proposées par les autres médecins & chirurgiens contre cette opération : car tous l'en avoient détournée, & décidoient qu'il falloit ou dissoudre la tumeur, ou en obtenir la suppuration par des caustiques. Le seul M. Horn, médecin de la cour de Treves, étoit de l'avis de l'extirpation. Un charlatan domicilié sur les bords de la Moselle s'offroit à la faire. Ces gens pour qui rien n'est difficile, osent impunément, couper les carotides ou plutôt tuer leurs patients, comme la *Correspondance littéraire de l'année 1733*, pag. 61 en rapporte un triste exemple.

Après y avoir préparé le corps de la malade par une douce purgation & une diète végétale, le 27 avril 1780, entre neuf & dix heures du matin, en présence de trois médecins & d'un grand nombre d'élèves, M. Sebold coupa les régu mens ou enveloppes communes depuis le conduit cartilagineux de l'ouïe jusqu'au milieu du cou, en long seulement, afin que la plaie se consolidât plutôt. Acrel fait une

incision cruciale, suivant ses œuvres de chirurgie, *Chirurgische vorfaelle*, 1er. liv. p. 215, & Hezel emploie des caustiques pour les séparer de la tumeur, suivant ce qui en est rapporté au tome III, *Nov. act. physico-med. acad. Casl.* page 57; mais l'expérience apprend que les incisions simples se guérissent plus vite que les cruciales ou les elliptiques, des plaies simples faites pour extirper d'assez grosses tumeurs s'étant consolidées en trois jours. Ensuite M. Sebold sépara peu-à-peu & adroitement, ou avec le fer tranchant, ou avec l'index, la parotide des parties adjacentes, ayant grand soin de ménager les artères. Afin d'attirer & de mettre à nud la tumeur plus commodément, il passa en croix avec l'aiguille un fer ciré à travers de la substance de la tumeur, pour se servir de ce fil comme d'un manche. Ce n'a pas été sans difficulté & sans douleur, que la glande a été séparée du muscle masseterre auquel elle adhéroît avec tenacité.

Il n'est pas aisé de croire que les tumeurs que Benjamin Gooch a extirpées sans tranchant, presque avec le doigt seul, aient été des parotides. Voyez *Cases and practical remarks in surgery*, &c. Londres, 1758.

La douleur de la malade étoit considérable; quand le voisinage de l'artère obligeoit de quitter le tranchant & de se servir du doigt. Elle ne raconte point sans en frissonner l'angoisse que le doigt lui a causée, tandis qu'elle ne se souvient plus de celle que le tranchant a dû lui faire. De peur de blesser l'artère carotide

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

superficielle ou transverse , M. Sebold a ferré très étroitement la tumeur avec un fil ciré , & à force de ferrer , il a beaucoup dégagé la parotide des excroissances produites avec elle , ce qui a causé de nouveau de grandes douleurs à la malade. On a mis de la charpie entre la tumeur & les levres de la plaie ; on a couvert d'un plumaceau épais la tumeur mise à nud , dans laquelle , contre l'exemple d'Acrel , on n'a point porté le fer , afin d'éviter l'hémorragie à laquelle on doit préférer des saignées , quand il est nécessaire de diminuer la quantité du sang. On a fait prendre à la malade une émulsion anodine , composée de laudan. liquid. Sydenh. avec du nître & du sucre d'orge. Elle pouvoit à peine ouvrir la bouche qu'on lui conseilloit de ne point remuer non plus que la mâchoire. Il a fallu la saigner à cause de la dureté & de la vitesse de son pouls. Pendant le jour , un peu de sang suinta de la tumeur , provenant sans doute des artères de cette tumeur ouvertes par l'aiguille , ce qui annonçoit que tous les rameaux de la carotide qui étoient entrés dans la tumeur n'étoient pas assez comprimés. Pendant la nuit , les linges & les plumaceaux , dont le cou & la tumeur étoient couverts , parurent teints d'une plus grande quantité de sang , & les gardes rapportèrent que la malade tomboit de tems en tems en défaillance.

M. Sebold s'y étant transporté à onze heures de nuit , trouva les linges & les plumaceaux baignés de sang. Il ôta les bandages &

la charpie, & ferra plus étroitement avec le fil, la tumeur jusques-là enflée; à l'exemple d'Acrel, il y fit une incision cruciale, & il arrêta le sang qui couloit des rameaux artériels coupés, en serrant le fil encore plus étroitement. Dès qu'il eut coupé la plus grande partie de la tumeur jusqu'à la racine, le ligament se détacha, & le sang sortit avec impétuosité du rameau de la carotide extraordinairement dilaté qui s'étendoit dans la parotide. Pour arrêter l'hémorragie, il appliqua, suivant le conseil d'Acrel, une éponge enduite de cire & coupée en petits morceaux, & remplit de charpie la cavité laissée par la glande extirpée. Le sang continua de suinter à travers les plumaceaux & les bandages, & cessa enfin, les gardes ayant eu soin alternativement de comprimer la plaie également avec la main, depuis onze heures du soir jusqu'à trois du matin, que la dureté & la vitesse du pouls avertirent du besoin d'une saignée. La défaillance, la nausée, le frisson, le sentiment désagréable de pulsation dans la plaie, les douleurs & les autres symptômes disparurent après la saignée. On ferra plus fort les bandages, afin que l'éponge préparée pressât davantage l'orifice de l'artere coupée. Le sang qui suinta ensuite étoit mêlé d'humeur de salive. La malade avaloit difficilement & l'abondance de la mucosité qui remplissoit sa bouche, lui étoit fort pénible.

Le 28 d'avril, à cause de la dureté & de la vitesse de son pouls, elle fut saignée trois fois. Le sang qu'on lui tira étoit couvert d'une

croûte inflammatoire. Il dégouttoit encore du sang , & une humeur salivairé à travers les bandages & les plumaceaux , & la surabondance de la salive dans la bouche, causa des nausées & le vomissement. La déglutition étoit très-difficile & très-pénible. Cependant les efforts pour vomir ne furent suivis ni d'hémorragie, ce que M. Sébold avoit craint, ni d'humour salivairé par la plaie. On peut juger de l'abondance de la mucosité qu'elle rejetta , parce qu'elle en mouilla pendant la nuit plusieurs grandes serviettes. On demande d'où a pu venir une si grande quantité de salive , après l'extirpation de la parotide qui est un organe sécrétoire. Morand avoit déjà observé dans un soldat vétérân , qu'une incroyable abondance de salive passoit par le conduit coupé de Stenon, sans que la parotide fut offensée.

Le 29 avril, la fièvre se relâcha. Le pouls étoit encore vif, mais plus mollet, & la malade ne se plaignoit plus de l'affluence incommode de la salive dans la bouche. Elle ressentoit des douleurs vers la partie antérieure du cou , au-dessus de la clavicule droite, & de la partie voisine de l'os sternum , mais elle avoit sans difficulté , & l'odeur fœtide annonçoit la suppuration. Tous les symptômes fâcheux ayant cessé, elle a passé la nuit tranquillement.

Le soir du trente avril, la charpie dont la cavité de la plaie avoit été remplie, fut ôtée avec les bandages & plumaceaux , & les levres de la plaie rendoient un pus de bonne qualité.

La plaie fut baignée d'huile hypéricum , & on la couvrit d'une emplâtre d'onguent de la mere.

Le premier mai , après une nuit tranquille , l'inflammation , la douleur , l'enflure de la plaie & de la région du cou s'étoient dissipées. Il ne restoit d'un peu enflé & enflammé que le petit bout de l'oreille. La malade parloit & mangeoit sans peine. Les bandages étant ôtés , le pus parut bon , & l'on vit au fond de la plaie au-dessous du conduit cartilagineux de l'oreille , des restes de la glandule corrompus ; & de petits morceaux d'éponge gonflés semblerent adhérens lâchement à l'orifice de l'artere coupée : mais on craignit de les séparer par l'art , & on jugea qu'il valoit mieux laisser agir la nature. Les levres de la plaie étoient encore fort douloureuses , quand on y touchoit. On y appliqua des plumaceaux oints d'un simple digestif ; on les couvrit d'une emplâtre d'onguent de la mere ; & on imbiba les compresses d'eau de Groulard. De crainte que le mouvement trop fort de la mâchoire inférieure ne causât du dommage , on interdit encore les alimens trop solides , & on permit les consommés & les pommes cuites. La malade s'est levée après-dîné pendant quelques heures , & elle manifestoit sur son visage un contentement visible de son changement de situation.

Du 2 au 4 mai , la nature un peu excitée avec l'huile de thérebentine , s'est débarrassée des petits morceaux d'éponge , des radicules des nerfs coupés & de plusieurs restes corrompus de la glandule , & elle les a rejetés comme

des corps étrangers. Pour nettoyer la plaie, on y a injecté une décoction d'eau d'orge avec du miel rosat. Ensuite on y a appliqué des compresses imbibées d'une décoction aromatique pour fortifier les parties affoiblies par la perte des nerfs.

Le 4 de mai, on a ferré avec un fil ciré le reste de la glandule encore de la grosseur d'une feve, & adhérente avec ténacité au fond de la plaie, afin de prévenir l'hémorragie, & empêcher par la ligature le sang d'y parvenir, pour en hâter la séparation qui a eu lieu le 8 de mai. Alors la plaie étant lavée a donné le meilleur pus; on a arrêté avec la pierre infernale la croissance trop grande de la chair sur les bords de la levre antérieure de la plaie. Toutes les fois qu'on a appliqué la pierre infernale, la malade a éprouvé aux environs de l'os zygomatique, des douleurs qui cessoient quand elle comprimoit avec force les parties molles de l'os zygomatique.

Pour cicatrifier le bord de la levre antérieure, on y a appliqué un linge ras, & sur la plaie, un plumaceau oint de baume vulnéraire, sur lequel on a répandu de la poudre caustique, pour réunir les lèvres qu'on a maintenues unies avec des emplâtres cong lutinantes. Afin que tout crût en même tems, & qu'il ne restât point de fistule, on a ferré plus étroitement les emplâtres avec les bandages. Enfin on a cessé l'usage des onguens, pour ne plus appliquer qu'un linge ras & l'emplâtre diapalme, & de tems en tems la pierre infernale. Telle a été

la méthode par laquelle cette plaie a été guérie en quatre semaines.

IV. MÉMOIRE ou *pensées sur l'appréciation du mérite moral*, par Charles de Dalberg. Les plus célèbres philosophes ont renoncé à croire possible d'estimer les grandeurs morales avec une exacte précision mathématique. L'auteur connoît toute la force de leurs raisons. Cependant son zèle pour le progrès des sciences, & le désagrément qu'il a plusieurs fois éprouvé dans son haut ministère, de n'avoir point de mesure fixe pour apprécier exactement les mérites & pour adjuger la préférence avec une équité infaillible entre des concurrens qui prétendent aux mêmes récompenses ou aux mêmes emplois, l'ont excité à rechercher au moins comment on peut approcher de l'exacte appréciation du mérite moral, afin d'en encourager d'autres à poursuivre de plus amples recherches. Le jurisconsulte, en déterminant le délit & la peine, & l'homme éclairé & sensible procèdent dans ces sortes d'estime avec plus d'exactitude que le vulgaire. Il est constant que dans l'appréciation des actions individuelles il faut avoir égard non-seulement à leur importance, à leur utilité & à leur rectitude, mais aussi à leurs motifs, à la quantité & à la force des obstacles, & aux degrés des efforts bien employés pour les vaincre; & que dans l'appréciation des mérites réunis, on doit avoir attention au nombre & à la grandeur des actions. En examinant les actions individuelles sous ces rapports, elles laissent appercevoir beaucoup de degrés de mé-

rite. Comment les distinguer & les subordonner avec exactitude? Combien faut-il d'actions d'un certain degré de perfection morale pour l'emporter sur une ou plusieurs d'un plus haut degré. Avant de hasarder d'en juger, il est nécessaire de bien connoître les caractères des passions, des vertus & des vices par rapport à leurs effets & aux causes qui les produisent, comme les penchans, le tempérament, le sexe, le climat. Telle est la matière du premier essai, à la fin duquel l'auteur fait espérer qu'il publiera quelques traités étendus sur cette partie de la morale. Dans le second essai il propose une échelle divisée en six degrés propre à mesurer le mérite, tant des actions que de la retenue. Les degrés sont l'agréable, bonne, belle, noble, grande, élevée. 1er. degré : l'action agréable est celle qui excite un sentiment moral de satisfaction dans autrui. 2. La bonne, celle qui lui procure un avantage durable. 3. La belle qui procure des avantages durables avec des circonstances qui excitent encore en lui des sentimens moralement agréables. 4. La noble, quand un homme sacrifie une partie considérable de sa fortune pour le bien de son prochain. 5. Quand un homme s'expose de son propre gré pour le bien de son prochain, au danger d'être grièvement offensé ou blessé, & à souffrir une grande douleur physique ou morale. 6. Quand un homme pour sauver son prochain s'expose au danger de perdre inévitablement la vie ou l'honneur.

Le 1er. degré peut être assimilé à la pre-

miere puissance algébrique, le second au quarré, le troisieme au cube, enforte qu'entre le premier & le 6me. il y a la même différence qu'entre la premiere puissance & celle qu'on nomme cube cube.

Comme il y a des mérites positifs, il y en a de négatifs, c'est-à-dire, des degrés de malice qui ravalent pour ainsi dire l'homme jusqu'à la nature du démon. Comment comparer entre eux les degrés de mérite? Combien faut-il d'actions nobles pour équivaloir à une grande ou à une élevée? C'est ce qui est attrayant à lire dans le mémoire. Le troisieme essai a pour objet le jugement d'une vie entiere & des mérites d'un homme en comparaison de ceux d'un autre. Il regne dans tout ce qu'écrit M. le baron de Dalberg, une sage défiance de soi-même, & une modestie qui en relevent beaucoup le prix. Discerner le mérite des hommes & le récompenser, c'est son talent: talent rare, comme il l'observe, dans ceux mêmes qui les régissent. Car combien peu savent les mettre chacun à leur place! L'Allemagne a ses moralistes célèbres en Schmit, Bonnet, Garve, Daries, Gellert, Ehlers, Schlosser, Iselin, Becker, Eberhart, Feder, Meiners, Steinacher & Lossius. Mais leurs leçons sont elles à la portée de tout le monde? La théorie de la vertu est encore fort imparfaite. Nous savons mieux punir que récompenser. Est-ce parce que la vertu trouve sa récompense en elle-même, ou parce que la société peut subsister sans récompense, & ne le sauroit sans châtimens? Depuis long-tems en

matiere criminelle on pese la gravité des délits suivant certaines regles, & on n'en a point ordinairement pour apprécier les vertus.

V. MÉM. ou *Anémometre proposé aux amateurs de météorologie* ; par le même M. de Dalberg. De tous les instrumens de météorologie, l'anémometre est le moins perfectionné. On a négligé d'observer l'inclinaison du vent. Quelques conversations avec M. le professeur Planer ont fait réfléchir M. le baron de Dalberg sur les moyens de faire un bon anémometre. La météorologie fait tous les jours des progrès qui sont dûs au projet de feu M. Lambert, aux inventions de M. du Luc, aux vues de M. l'abbé Toaldo, au zele de Mrs. Boeckmann & Hemmer, & aux encouragemens de l'électeur Palatin, & du margrave de Bade. L'hypothese de Halley sur la cause des vents, est très-ingénieuse ; mais l'on ne substituera la certitude aux conjectures que par des observations continuées & comparées, faites à des hauteurs & des distances différentes. Les anémometres fixes serviront plus particulièrement de mesure aux vents alisés & généraux : les anémometres portatifs, tels que celui de M. Wolf serviront de mesures aux vents locaux. Le chancelier Bacon conseille d'employer les soufflets pour faire des expériences sur la nature du vent : & réellement en donnant à ces machines les formes & la précision dont elles sont susceptibles, on pourra parvenir par des expériences bien entendues à créer une science anémodinamique. M. Kestner considere la direction

rection des molécules du même courant d'air, comme autant de lignes paralleles. En suivant de tels guides, l'anémometrie deviendra une science exacte.

Il s'agit d'inventer un anémometre qui marque la direction du vent & son inclinaison, à l'aide duquel on découvre facilement la force absolue & relative du vent, qui serve de mesure à tous les degrés de cette force, dont l'usage soit commode pour l'observateur, dont la construction ne soit pas dispendieuse, & dont le mécanisme ne soit pas sujet à se déranger facilement.

M. le Baron de Dalberg a lui-même proposé & résolu ce problème, dont il faut voir le détail de la solution dans son ouvrage, qui y est accompagné de figures sans lesquelles il ne seroit pas aisé de le comprendre. C'est une tige de fer chargée de tout son attirail, laquelle sort en dehors par le toit de la maison, & entre par une ouverture faite au plafond, dans la chambre de l'observateur. On a mis une boule de verre au haut de la tige de fer pour l'empêcher de s'électrifier.

Quelle échelle peut mesurer les degrés de force du vent dont le souffle caresse quelquefois à peine les feuilles, & qui d'autres fois déracine les chênes? Le cas du vent soufflant de bas en haut, quoique rare, exige d'être marqué : à quoi on a eu attention.

Vie. MÉM. ou *Essai d'une méthode de faire les observations météorologiques au tems le plus convenable, & de les rédiger dans un ordre commode*

Tome IX.

G

afin de pouvoir les comparer ensemble facilement, accompagné de huit tables d'observations faites à Nordhausen, au printems de 1781, propres à servir de modeles ; par M. Rosenthal.

Le barometre de M. Duluc est celui dont on a fait usage, comme étant le plus commode & le plus simple. On l'a divisé en $\frac{1000}{16}$ de lignes de Paris, qui font 5 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$. Au moyen de cette fraction décimale on évite dans les comparaisons, l'embarras qui résulte de la différence des dénominations & des mesures par pouces, lignes, & parties de lignes. M. Rosenthal nomme ces mille seiziemes de pouce de Paris, le pied du barometre. Il se sert aussi du thermometre de Duluc par préférence à ceux de Reaumur, de Fahrenheit, de Delisle, & de Celsius, qui correspondent plus difficilement avec le barometre. On appelle manometre un instrument qui indique la densité de l'air. Il est inutile, quand on fait combiner les résultats du barometre & du thermometre. Un coup-d'œil sur les tables dont le mémoire est accompagné, fera plus instructif que tout ce que nous pourrions ajouter.

VIIe. MÉM. ou *Observations sur les variations du tems & de l'air à Erfurt en 1781, par M. Planer.* Ces observations ont été faites scrupuleusement avec les instrumens de l'académie électorale de Mannheim. Le résultat en est rapporté sur des tables, en partie suivant les avis de M. Rosenthal, dignes, comme les précédentes, de servir de modele.

VIIIe. MÉM. ou *Essai sur la plantation des bois dans le territoire d'Erfurt ; par M. Planer,*

docteur & professeur en médecine. La fertilité & la culture des environs d'Erfurt, charment les yeux des étrangers; & cela ne peut être autrement, quand on les regarde en général seulement, & qu'on les compare avec d'autres contrées : cependant quand on les examine en détail, on s'apperçoit qu'en plusieurs endroits on n'y a pas encore profité de tous les avantages que la nature présente, & que certaines terres ne récompensent pas l'industrie du cultivateur. Mais aussi pourquoi les assujettir à une culture forcée & contre nature, tandis qu'avec moins de peine & plus de fruit, elles pourroient produire des bois dont on manque. Le sol graveleux de plusieurs montagnes, les grands chemins, les lisieres des champs, les communes, les friches, les bords des rivières y conviennent. Des allées d'arbres fruitiers le long des chemins les embelliroient avec utilité. On objecte que l'ombre des arbres empêche les chemins de sécher, & par conséquent les gêne. L'objection seroit spécieuse, si l'on proposoit de former des allées semées d'arbres longs & touffus; mais il ne s'agit ici que de placer des arbres fruitiers de distance en distance, & assez espacés pour ne point obstruer le passage de l'air & de la lumière. La plupart des lisieres des champs ont l'avantage sur les chemins qu'elles ne sont pas tant exposées aux inconvéniens de la malice des hommes & des enfans, qui d'un coup de couteau détruisent quelquefois le travail de plusieurs années. C'est un crime partout. Afin d'effrayer ceux qui seroient tentés

de le commettre, on voit par toute la Hollande dans les promenades & les allées d'arbres, des tableaux qui représentent un homme à qui on coupe le point ou qu'on fouette jusqu'au sang, pour rappeler la peine que la loi prononce contre ceux qui endommagent les arbres. On prévient le tort que les bêtes peuvent faire aux arbres en les entourant d'épines. Les places publiques & les alentours incultes des villages pourroient être ornés de tilleuls & d'ormes. L'acacia commun vient bien dans les lieux pierreux. Les faules, les aulnes, les frênes défendent les bords des rivières contre les ravages des eaux. Il y a des terres qui ne sont stériles que par leur position sur des hauteurs trop escarpées pour qu'il soit facile d'y porter de l'engrais, ou dans un trop grand éloignement des villages, pour qu'on y puisse donner les mêmes soins qu'aux champs du voisinage. Plus de population les fertiliseroit bientôt; mais dans l'état présent, rien ne convient mieux que de les planter ou semer en bois différens, suivant la diversité de leur sol sec ou humide, graveleux, sablonneux, ou limoneux. Ainsi dans les terres seches qui ne semblent que de la poussière, faute d'un lien de substance animale ou végétale, le *quercus robur* peut être placé après les préparations nécessaires; dans les graveleux, le *fagus sylvatica*, dans les terres calcaires, le *pinus sylvestris*; dans les marécageuses le *sorbus aucuparia*, le *populus nigra*; dans les rochers, le bouleau.

L'expérience a appris que le bois vient bien

mieux de semence que de plantation. La graine de meleze peut être tirée du Tyrol. Les pluies pelent les montagnes, en entraînant leur croute végétale dans les vallées. Il faut commencer par semer leur pied, le bois arrêtera l'éboulement, & on parviendra peu-à-peu à garnir leur sommet.

HISTOIRE des révolutions de Taïti, avec le tableau du gouvernement, des mœurs, des arts, & de la religion des habitans de cette isle ; par Messire POUTAVERY, grand Earié de Taïti, ouvrage traduit du Taïtien en françois, par Mademoiselle B. D. B. D. B. A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Augustins, 1782, avec approbation & privilege du roi, deux petits volumes in-12.

UN roman qui, dans l'histoire d'un peuple imaginaire, nous traceroit, en caracteres vigoureux & touchans, l'image du bonheur dont une société pourroit jouir en s'attachant aux principes du droit naturel, seroit sans doute un livre très-instructif & très-intéressant. Ce seroit peut-être l'ouvrage le plus propre à faire sentir aux hommes combien la raison est simple & facile dans sa marche; combien la vertu est naturelle & nécessaire aux sociétés; combien la paix, l'abondance & le bonheur sont

aisés à trouver , quand on les cherche de bonne-foi , & quand , pour les trouver , on n'emploie que le bon sens , l'expérience & la raison. Ce seroit encore un excellent moyen de nous faire voir qu'une nation qui n'a que des erreurs pour principes , qui ne consulte jamais le vœu de la nature , & dont les loix ne sont qu'un amas informe d'extravagances , de cruautés & d'abus , ne peut jamais être heureuse ni vertueuse ; qu'elle est exposée à toutes les révolutions , à tous les genres de vices , de crimes , de miseres & de superstitions que l'ignorance entraîne après soi. Nous ne savons si l'auteur que nous examinons , a voulu écrire son *histoire des révolutions de Taïti* , sous ce double point de vue : nous ignorons s'il a voulu nous tracer l'image d'un bon gouvernement ; s'il a voulu nous développer les causes qui font insensiblement dégénérer une société ; s'il a voulu nous expliquer les vrais mobiles qui agitent un état , & qui le font passer alternativement du bien au mal & du mal au bien : tout ce que nous pouvons dire , c'est que les principes & les faits qu'il allègue pour rendre compte de ces phénomènes moraux & politiques , sont également contraires au droit naturel , à la saine raison & à l'expérience de tous les tems. Nous ne suivrons pas l'histoire des Taïtiens dans tous ses détails supposés. Nous n'examinerons que les faits que l'on regarde comme les causes des révolutions ; que les principes qu'on prétend avoir été la source du bonheur ou du malheur des Taïtiens.

Les premiers habitans de Taïti furent les Mirmidons. Ils étoient heureux , parce que ce pays étoit riche & fournissoit abondamment à leurs besoins. Ils vivoient dans la meilleure intelligence avec les bêtes farouches & tous les animaux. » Mais enfin un habitant de ce » beau pays imagina que la peau d'un animal » encore jeune devoit être plus douce que celle » d'un autre qui avoit succombé sous le poids » des années. Rompant tout d'un coup la confédération qui paroissoit subsister depuis plusieurs siècles entre l'homme & tous les êtres vivans , il tua des animaux pour se couvrir de leurs dépouilles. On eut horreur de cette barbarie : mais on ne tarda pas à l'imiter. «

Tel est , selon notre auteur , le premier pas des Mirmidons vers la corruption. On conçoit que ces suppositions sont absolument contraires à l'expérience & aux observations. Cette confédération des hommes avec les » lions , les » tigres , les léopards & tous les autres animaux carnassiers « dont l'isle étoit pleine , est d'une fausseté ridicule. Il ne peut y avoir de confédération qu'entre des êtres moraux , qu'entre des êtres qui connoissent des devoirs & des droits respectifs. Il est probable que les bêtes féroces ayant attaqué les hommes , ceux-ci les tuèrent & apprirent à se couvrir de leurs peaux , & que telle fut la première cause de l'effusion du sang. Mais continuons. » L'eau » des rivières & des fontaines avoit jusqu'alors » désaltéré les hommes & les animaux. Quel-

» qu'un imagina qu'il devoit être agréable de
 » retrouver le goût des fruits dans la boisson.
 » Il en exprima le jus. « Il en but, il en fit
 boire à son voisin. » Sa tête se troubla : ses
 » yeux commencerent à voir les objets tout
 » autres qu'ils n'étoient : & son imagination
 » exaltée devint féconde en bons mots. Il fit
 » part à son voisin des découvertes qu'il fai-
 » soit, & voulut le faire convenir que sa ca-
 » bane & les arbres qui l'environnoient, dan-
 » soient en rond autour de lui. « Le voisin
 n'en voulut pas convenir ; on s'anima, on se
 dit des injures ; & le voisin fut rossé d'import-
 » tance. » Tel fut le premier effet du poison fu-
 » neste qu'on venoit de découvrir. « Pour ré-
 médier à ce désordre, » on convint que, si à
 » l'avenir pareille chose arrivoit, on feroit su-
 » bir à l'auteur de la violence le même trai-
 » tement qu'il auroit fait éprouver à son sem-
 » blable. « C'est ainsi qu'on explique l'origine
 des loix. On sent que cette hypothèse est sans
 aucune vraisemblance. Il est naturel de penser
 que la rareté des choses nécessaires aux besoins
 des premières sociétés produisit les premières
 querelles, les premiers crimes & les premières
 loix. Il est absurde de les attribuer à l'abon-
 dance, à la joie & aux plaisirs de la table.
 Quoi qu'il en soit, l'amour du vin, selon no-
 tre auteur, produisit les cultivateurs ; & le be-
 soin des peaux produisit les chasseurs. Il s'éleva
 entre eux de violentes querelles : on chercha
 un expédient propre à les terminer. » On n'en
 » trouva pas d'autre que d'assigner à chaque

» habitant une portion de terre dans laquelle
 » il auroit seul le droit de ramasser les fruits
 » qu'elle produiroit. « C'est ainsi que chaque
 Mirmidon devint cultivateur & chasseur tout à-
 la-fois. On avoit cru que cet arrangement en-
 tretiendrait une paix solide : » mais on s'ap-
 » perçut bientôt qu'on s'étoit lourdement trom-
 » pé, & que , loin de diminuer le nombre des
 » procès, on n'avoit travaillé qu'à les multi-
 » plier. « On voit que notre auteur ne man-
 que pas de prendre chaque pas que la société
 fait vers la perfection , pour une chute qui l'en
 éloigne. Aussi la regarde-t-il comme perdue ,
 lorsqu'elle prête l'oreille aux paroles d'un phi-
 losophe atlantique , nommé *Pantomitoul* , qui
 vient leur apprendre l'existence d'un dieu , &
 la destinée de ce monde. Les Mirmidons n'eu-
 rent pas plutôt goûté cette métaphysique , que
 les *Puligenes* , informés de la douceur de ces
 insulaires , & de la fertilité de leur pays , leur
 envoyèrent une colonie. On conçoit que cette
 colonie , en contribuant à la culture des terres ,
 auroit dû contribuer à la félicité publique :
 mais point du tout. » Les *Puligenes* vivoient
 » depuis long-tems sous le joug d'une civilisa-
 » tion très-sagement combinée ; ils cultivoient
 » les arts & les sciences ; ils n'ignoroient pas
 » les loix de la politique ; & ils avoient porté
 » l'art de la guerre au plus haut point de per-
 » fection où il pouvoit atteindre alors. Ils eu-
 » rent bientôt élevé des murailles , bâti des
 » maisons , partagé les terres & labouré celles
 » qui devoient être ensemencées. «

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On sent que , selon notre historien , de tels hôtes pervertirent les Mirmidons en les civilisant , en les éclairant , en les protégeant , en un mot , en leur communiquant toutes leurs connoissances en morale & en physique. Les Mirmidons devinrent donc malheureux , parce qu'ils avoient multiplié leurs jouissances , & qu'ils étoient éclairés. Un de leurs rois qui aimoit la guerre , & qui avoit épuisé ses peuples pour en soutenir le poids , voulut dépouiller le clergé de ses biens & de ses privileges ; les prêtres se plainquirent de cet attentat ; le peuple se mit de leur côté : le mécontentement fut général : un ambitieux en profita , & détrôna son souverain. Les Taïtiens informés de cette guerre civile , se jetterent dans l'isle & en firent la conquête. C'est ainsi que l'instruction , les richesses & la philosophie renverserent l'empire des Mirmidons , selon notre historien. On voit qu'il rejette sur la philosophie des désordres qui ne pouvoient provenir que d'un manque de philosophie , que d'un défaut d'instruction. Assurément si les Mirmidons eussent tous été suffisamment éclairés , aucun d'eux ne se seroit imaginé qu'on pouvoit dépouiller les prêtres pour subvenir aux frais d'une guerre injuste. Mais avançons.

Le nouveau conquérant étoit un grand homme.
 » Profond calculateur , prince aussi politique
 » que guerrier intrépide , il avoit prévu , avant
 » de mettre à la voile , tout le succès dont son
 » expédition seroit couronnée ; & cet événement l'avoit convaincu que le grand pontife

» même ne connoissoit pas mieux que lui, les
 » arrêts du destin. Il y crut lire que tous les
 » Mirmidons étoient ou des fripons, ou de
 » lâches adulateurs; qu'aucun d'eux ne con-
 » noissoit d'autre guide que ses intérêts parti-
 » culiers; & que, si la contagion gaignoit les
 » Taitiens, il seroit bientôt aussi facile de lui
 » enlever sa couronne, qu'il avoit été facile
 » à lui-même de chasser le roi dont il occu-
 » poir le trône. Il en conclut qu'il falloit chan-
 » ger les mœurs de ses nouveaux sujets, &
 » réformer l'état dans toutes ses parties. Le
 » commerce avoit enrichi la nation; il résolut
 » de l'appauvrir, en détruisant une partie des
 » manufactures. Les sciences avoient dissipé tous
 » les préjugés; il résolut de les rétablir sur les
 » débris des arts & de la philosophie. Les ri-
 » cheffes des receveurs avoient contribué à la
 » corruption des mœurs: il résolut de s'en passer.
 » Une milice mercenaire avoit épuisé les finan-
 » ces, dépeuplé l'état & lâchement combattu
 » pour ses foyers: il résolut de l'abolir. Le
 » culte de la divinité, obscurci par des super-
 » stitions ridicules & barbares, avoit été né-
 » gligé & méprisé: il résolut de lui redonner
 » cette ancienne simplicité qui l'avoit fait res-
 » pecter des premiers Mirmidons. Les loix de-
 » venues méprisables par leurs contradictions
 » & leur multiplicité, avoient été impuissantes
 » contre le désordre & favorables à l'impunité:
 » il résolut de les abroger. »

Tel est le plan de réforme que se proposa
 de faire le nouveau roi. Nous permettra-t-on

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

quelques réflexions sur la conduite du réformateur & sur les principes de la réforme?

1^o. Le réformateur étoit un forcené qui n'avoit sur l'isle de Taïti dont il s'étoit emparé, d'autre droit que celui de rapine ou de conquête. Il est donc ridicule de supposer un brigand à la tête d'une troupe de complices, animé du desir de rétablir l'ordre naturel dans une société qu'il vient de renverser. C'est aux brigands à se réformer eux-mêmes, avant de songer à réformer les autres.

2^o. Ce réformateur étoit un barbare qui ne connoissoit ni ses vrais intérêts, ni ceux du peuple qu'il vouloit réformer, ni ceux du peuple qu'il gouvernoit. Aussi les principes qu'il établit dans son plan de réforme, sont-ils dignes d'un soldat ignorant & présomptueux. Il vante l'intérêt général & blâme les intérêts particuliers; comme si l'intérêt public n'étoit pas la somme des intérêts particuliers. Il croit que le commerce avoit enrichi la nation, au-lieu d'observer que l'agriculture est la source des richesses, & que le commerce ne fait que l'encourager. Il veut appauvrir son peuple pour le rendre vertueux; comme si la misère n'étoit pas la source de tous les crimes. En un mot, il veut rendre ses sujets heureux; &, pour en venir à bout, il veut détruire les sciences, les arts, la philosophie & les loix. Mais, pour mieux juger de ce réformateur, écoutons la harangue qu'il adresse à ses sujets.

» Braves Taïtiens, soutiens de mon trône,
» instrumens heureux de ma grandeur, c'est

» par vos vertus que vous avez mérité de de-
 » venir les maîtres d'un peuple vicieux ; c'est
 » par votre courage & la sage discipline à la-
 » quelle vous êtes assujettis, que vous avez
 » subjugué des soldats craintifs , indociles &
 » mercenaires. C'est sous mes auspices & par
 » ma prudence que vous avez détrôné un prince
 » lâche & mal-habile. Conservons-nous tels après
 » la victoire , que nous avons été avant d'en-
 » treprendre la guerre. Si nous méprisons les
 » vaincus , détestons encore plus les vices qui
 » les ont livrés entre nos mains. Une heureuse
 » expérience nous a appris que la pauvreté est
 » préférable aux richesses ; que les sciences
 » sont l'apanage de la servitude ; que le mé-
 » pris de dieu attire sa colere, & que les royau-
 » mes les plus florissans sont tôt ou tard la
 » proie des nations pauvres & belliqueuses. Mé-
 » prisons l'opulence , les arts , le commerce ;
 » détestons l'irrégion ; soyons pauvres , puis-
 » qu'on ne peut être riches & vertueux tout-
 » à-la-fois. Mais puisque l'exemple du grand
 » nombreux est contagieux, ... mettons-nous
 » à l'abri de la contagion , en forçant les vain-
 » cus à nous ressembler. Nous ferons leur bon-
 » heur en assurant le nôtre. «

Nous n'avons jamais entendu haranguer des
 chefs de Thraces , de Tartares , de Sauvages :
 mais nous sommes persuadés qu'ils ne s'expri-
 meroient pas autrement. Quoi qu'il en soit ,
 supposons un philosophe du nombre des vain-
 cus, qui, ne craignant ni la mort, ni l'escla-
 vage, ni cet appareil imposant qui environne

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un conquérant, ose lui parler avec cette liberté que les Scythes développerent dans leur discours à Alexandre. Supposons qu'il lui réponde en ces termes :

» Chef des brigands qui ravagent ma patrie ;
 » de quel droit prétends-tu commander dans
 » une isle où tu n'es entré que par un crime ?
 » Parle, si tu veux, à tes complices un langage digne de leur avilissement. Des esclaves
 » ne peuvent penser autrement que leur maître : mais daigne te justifier aux yeux d'un
 » homme libre. Crois-tu que le trône d'un prince puisse être fondé sur le sang, que sa
 » grandeur soit dans ses crimes, & que ses
 » vertus consistent à égorger les semblables ?
 » Oses-tu appeler *prudencé* l'adresse sanguinaire
 » avec laquelle tu as su subjuguier un peuple
 » paisible qui, ne te connoissant pas, ne pou-
 » voit t'avoir offensé ? Tu attribues ta *victoire*
 » à nos *vices* : est-ce donc un vice de n'avoir
 » pu résister à un troupeau de brigands ? Au
 » reste, si nous sommes vicieux, est-ce pour
 » nous réformer que tu nous égorges ? Tu
 » prétends que la *pauvreté* est préférable aux
 » *richesses* : pourquoi donc nous dépouilles-tu ?
 » Tu voudrois nous rendre *heureux* : ce seroit le seul moyen sans doute de nous faire
 » oublier tes attentats ; mais crois-tu nous rendre heureux en nous rendant *misérables*, en
 » nous condamnant à la pauvreté qui est la
 » source de tous les maux ? Esperes-tu nous
 » soustraire à la *servitude*, en nous faisant oublier tous les droits de l'humanité ? Tu par-

» les d'un dieu : comment peux-tu separer ses
 » intérêts de ceux du genre-humain ? Tu nous
 » invites à mépriser l'opulence , les arts & le
 » commerce : faut-il donc laisser les terres in-
 » cultes , les productions naturelles brutes , les
 » échanges nuls ? Tu veux donc régner sur
 » un désert. Crois-moi , barbare , dépose ton
 » orgueilleuse présomption ; observe la nature ,
 » étudie l'homme & apprends à gouverner.
 » Apprends que tu ne peux être heureux que
 » du bonheur de ton peuple , & que ton peu-
 » ple ne peut trouver ce bonheur que dans
 » l'abondance & la liberté. N'oublie pas sur-tout
 » que l'ignorance & la misere sont la source de
 » tous les crimes , & des tiens en particulier. «

On conçoit bien que le chef des Taïtiens
 ne répondroit à ce discours que par un coup
 de sabre : mais un coup de sabre n'est pas une
 raison. Quoi qu'il en soit , si l'auteur du roman
 moral que nous venons d'examiner , ne s'est
 point attaché aux vrais principes du droit na-
 turel ; s'il a supposé que les arts , les sciences
 & l'aisance ont entraîné l'homme dans le désor-
 dre ; en un mot , s'il a cru que c'est le bon-
 heur même qui rend malheureux ; & si , pour
 appuyer cette étrange assertion , il n'a supposé
 que des faits qui ne sont pas dans la nature ,
 nous n'en rendons pas moins justice à son mé-
 rite , à la maniere élégante dont son livre est
 écrit , & à la pureté de ses intentions. Il est
 aisé de voir quand un auteur ne se propose ,
 dans ses ouvrages , que le bien public.

(Journal d'agriculture , commerce , finances & arts.)

ŒUVRES complètes de M. le chevalier HAMILTON, ministre du roi d'Angleterre à la cour de Naples, chevalier de l'ordre du Bain, membre de la société royale de France, &c. commentées par M. l'abbé GIRAUD-SOULAVIE. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluni. 506 pages, in-8vo. Prix, 5 livres broché; 6 livres relié.

L'OUVRAGE de M. Hamilton sur le mont Vésuve & sur le mont Etna, n'étoit encore connu que des savans; le grand nombre de planches dont il étoit accompagné le rendoit extrêmement cher. Comme il renferme des observations nouvelles & intéressantes qui méritoient d'être plus répandues, M. l'abbé Giraud-Soulavie, qui s'étoit occupé de la même matière dans un ouvrage intéressant que nous avons annoncé, s'est chargé de cette édition. Il y a ajouté 220 pages de notes, dans lesquelles il a rapproché les phénomènes observés en France sur les volcans éteints; il y a ajouté les observations faites par M. Hamilton pendant l'éruption de 1779, & les descriptions des volcans situés dans les environs du Rhin, qu'on a traduites de l'anglois & tirées des *Transactions philosophiques*; de sorte que cette édition mérite avec raison le titre d'*Œuvres*

complettes de M. Hamilton, & l'acquisition en est également utile aux amateurs & aux savans qui ont déjà l'édition de Naples en un grand volume *in-folio*.

Il est vrai que M. Hamilton a encore publié un grand ouvrage sur les vases étrusques dont il possède une immense collection ; mais le principal mérite de ces ouvrages étant celui des gravures, il n'étoit pas possible de les joindre à cette petite édition.

M. l'abbé Giraud a fait graver la carte qui représente la situation des objets , la forme des volcans, la direction de leurs coulées ; & dans l'explication de cette carte, il a conservé les descriptions des figures de M. Hamilton, & ce qu'ont écrit de plus curieux , MM. le baron de Dietrich , Guettard , Ferber , Fougereux , Bridonne , de la Torre , la Lande. Cette explication , placée à côté de la carte , sera utile pour les voyageurs , qui verront , dans un seul point de vue & dans un volume portatif , la distribution comparée des volcans d'Italie , & les pays inondés de leurs laves.

On trouve dans ces lettres un détail complet sur les changemens du mont Vésuve depuis le 17 novembre 1764 , tems où M. Hamilton arriva à Naples , sur-tout le détail des éruptions de 1767 & 1779 , & une histoire du mont Etna , où l'auteur a passé plusieurs nuits au milieu des glaces. En 1769 , dans la même journée , il éprouva sur cette montagne les effets des quatre saisons de l'année : la chaleur excessive de l'été dans la région inférieure ;

re; l'air tempéré du printemps & de l'automne dans la région du milieu, & le froid extrême de l'hiver dans celle d'en-haut. A mesure qu'il approchoit de la dernière, il remarqua que la végétation diminueoit par degrés, depuis les plus grands arbres jusqu'aux plus petits arbrisseaux, & aux plantes des climats septentrionaux.

Cela vient de la grande hauteur de cette montagne, sur laquelle les Italiens ont donné des exagérations singulières. M. Hamilton dit qu'elle n'a jamais été mesurée, & cette négligence, ajoute-t-il, couvre réellement de honte l'académie, qui, dans cet endroit, est appelée *Académie de l'Etna*, dont le but primitif étoit d'étudier la nature & les phénomènes de cette montagne étonnante. M. Hamilton avoit fort envie d'en calculer géométriquement l'élévation; mais son barometre se cassa, & il avoue avec regret qu'il n'a pas pu trouver à Catane un quart de cercle, quoiqu'il y ait une académie & une université; il n'a pas même vu de barometres dans toute la Sicile. Nous avons lieu d'espérer que M. le marquis de Carraccioli, actuellement vice-roi de Sicile, dont l'esprit & les connoissances l'ont fait admirer à Paris, pourra exciter dans ce beau pays quelque degré d'émulation pour les sciences. L'auteur rapporte la hauteur du barometre, suivant M. Brydone, qui étoit au bord de la mer de 29 po. 8 lig. $\frac{1}{2}$, & au sommet de l'Etna de 19 po. 4 lig. mesure d'Angleterre. Nous ajouterons que, suivant l'observation de M. de

Saussure, faite en 1773, & calculée par M. Shuckburgh dans les *Transactions philosophiques* de 1777, la hauteur totale est de 1713 toises. Cela n'approche pas des Cordelières du Pérou, qui vont au-delà de 3200 toises, mais, c'est plus que le Canigou, qui n'a que 1440 toises.

M. Hamilton ne trouva rien sur le mont Etna (pour ce qui regarde les matieres volcaniques) que le Vésuve ne produisît; il y a même une plus grande variété dans les matieres brûlées & les laves du Vésuve. Toutes les deux sont abondantes en pyrites & en cristallisations, ou plutôt en vitrifications. Sur le rivage de la mer, au pied de l'Etna, on trouve quantité d'ambre, ce qu'on ne trouve pas au pied du Vésuve. A présent il y a une plus grande quantité de soufre & de sels sur le sommet du Vésuve, que sur celui de l'Etna; mais cette circonstance dépend de la fermentation interne, & son guide lui assura que dans d'autres tems, il en avoit vu davantage sur l'Etna.

M. l'abbé Giraud - Soulavie a suppléé à son auteur relativement à l'histoire du mont Vésuve, par une note de M. Robert de Vaugondi. Ce volcan agissoit avant la guerre de Troye, & l'entrée des Sicules en Sicile. Il eut trois éruptions depuis l'an 772 avant J. C. jusqu'en 388; on en trouve quatre sous les consuls Romains, dans l'espace de dix-neuf ans; savoir; sous Lelius, l'an 140 avant J. C.; sous Fulvius Flaccus, en 135; sous Aurelius, en 125, & sous Cecilius Metellus, en 122. Ce volcan

éprouva encore une éruption considérable sous Jules-César, en l'année 44 avant J. C.; elle fut si considérable, qu'on en ressentit la secousse à Rhegium; la mer en fut si échauffée; que les poissons en moururent; les vaisseaux des isles Eoliennes en furent embrasés.

Catane, fondée par une colonie de Naxiens, sous la conduite d'Evarchus, 728 ans avant J. C., est la principale ville des environs de l'Etna: ses habitans furent tranquilles pendant 252 ans. Hieron les en chassa, & mit à leur place cinq mille Péloponnésiens & autant de Syracusains, & changea le nom de la ville en celui de l'Etna. Mais quinze ans après, Hieron étant mort, les anciens habitans revinrent dans la ville, chassèrent les nouveaux, & détruisirent le tombeau du tyran. Les Etnéens se retirèrent dans la contrée du mont Etna, au nord, & y bâtirent une ville qu'ils nommerent Inessa, à 80 stades de Catane. Les dates des éruptions du mont Etna, dont l'histoire parle, sont les suivantes. Avant l'ère chrétienne, quatre; suivant M. l'abbé Giraud, savoir, les années du monde, 3525, 3538, 3454, 3843; il cite vingt-sept éruptions après J. C.; savoir, en 1175, 1285, 1321, 1323, 1329, 1408, 1530, 1536, 1537, 1540, 1545, 1554, 1556, 1566, 1579, 1614, 1634, 1636, 1643, 1669, 1682, 1689, 1692, 1702, 1747, 1755, 1766. Il n'y a que l'année 1682 & 1766, où se trouvent tomber en même-tems des éruptions du Vésuve, ce qui n'an-

nonce pas de correspondance interne entre ces deux volcans.

M. l'abbé Giraud compare les observations de M. Hamilton , avec celles qu'il a faites lui-même dans les montagnes du Vivarais; il en résulte que la matiere donne des produits volcaniques semblables sur les hauteurs fourcilleuses du globe terrestre , & jusqu'au - dessous des abîmes de la mer.

Les laves qu'on a apportées des volcans de l'Amérique , de ceux de l'orient , & du nord , éloignées la plupart d'un demi-diametre du globe , offrent encore la même analogie & la même ressemblance , malgré les variétés que comportent ces différens pays. Ainsi , conclut M. l'abbé Giraud , le feu volcanique donne des produits analogues dans tous les lieux connus de la surface du globe ; ces laves sont par-tout ferrugineuses , fusibles , attirables à l'aimant , étincelantes au briquet. La même cause produit le même effet dans toutes les contrées , & sur toutes les élévations terrestres ; on trouve la même analogie & la même homogénéité dans les laves de toutes les éruptions de différens siècles , depuis celles qui avoisinent la formation du globe , jusqu'à celles que les volcans vomissent aujourd'hui.

Une autre conclusion que M. l'abbé Giraud tire de la comparaison de ces laves , c'est que le feu est le seul élément qui forme des produits semblables & analogues entre eux ; l'eau a formé dans tous les tems des roches hétérogenes , & le feu des volcans a donné dans tous les âges

de la nature des substances homogenes, tous jours semblables entr'elles.

Toutes les laves connues sont ferrugineuses, le fer semble même dominer dans toutes les laves : les volcans du Coiron en Vivarais, par exemple, & plusieurs autres, sont situés sur une roche calcaire ou marneuse, où l'on ne trouve aucun indice de fer ; & cette roche, qui est en plusieurs endroits coupée presque à pic, & souvent de plus de cent toises d'élévation, n'est ferrugineuse dans aucune de ses parties ; d'où l'auteur conclut qu'il existe dans le foyer souterrain & profond des volcans de matieres ferrugineuses qui leur servent d'aliment.

M. l'abbé Giraud croit que les volcans sous-marins ont brûlé sans le concours de l'air. Quoi qu'il en soit, de ce système, il prouve que la cause des volcans a été plus active autrefois, 1^o. parce que la mer couvroit une plus grande étendue de terres : 2^o. parce que toute matiere fondue, environnée de matieres froides, s'éteint peu-à-peu, se distribuant par conséquent sur la terre, non par longitudes ni par latitudes, mais selon les bassins & le système des mers : s'offrant ainsi sous des aspects différens dans les environs de l'océan, & de la méditerranée ; multipliant les bouches ignivomes sur le revers de la chaîne qui verse dans la méditerranée, à cause du voisinage des eaux maritimes ; enfantant des volcans plus rarement vers la chaîne opposée, à cause de l'éloignement des eaux de l'océan ; agissant d'ailleurs

sous l'équateur comme dans l'Islande & sous les tropiques , parce que ce feu ne dépend point du feu extérieur atmosphérique ; n'éprouvant presque jamais des éruptions contemporaines dans les divers volcans connus , parce que la force expulsive n'est déterminée que par l'action externe & locale de l'élément liquide qui opère l'explosion ; éprouvant des éruptions après les tremblemens de terre , parce que l'eau de la mer trouve des issues ouvertes par les secousses , & combat avec l'élément enflammé. On peut voir à ce sujet , dans les mémoires de l'académie des sciences , les descriptions des solfatares , par M. de Fougereux de Bondaroy ; elles confirment une partie de ces résultats.

On voit par-là que malgré l'exacritude de M. Hamilton , les additions de M. l'abbé Giraud-Soulavie étoient nécessaires pour compléter ce travail ; il a fallu observer les laves solides & compactes du Vesuve , & les basaltes de nos vieux volcans de la France méridionale , pour juger que le feu volcanique préparoit dans ses fouterreins une matiere analogue , tant en Italie qu'en France , & dans les anciens âges de la nature , comme de notre tems. Il a fallu observer des volcans éteints , considérer comment cette lave basaltique domine parmi toutes leurs productions , & comment la lave solide & compacte , domine dans les effusions d'un des volcans modernes , pour juger que les variétés sont analogues dans la quantité de la masse vomie. Ce qui fait juger de l'uniformité des

opérations & des produits des volcans.

La carte des champs Flégréens du mont Vésuve & de ses environs, dressée pour l'intelligence de cet ouvrage, est fort bien gravée; mais elle n'est point orientée; elle n'a point d'échelle; elle s'étend depuis Castel-à-Mare jusqu'à Procida. On y a joint une courte description de ces pays délicieux.

Les laves de 1760 sont très-apparentes dans cette carte. Un tremblement de terre précéda l'éruption de cette lave, & fut sensible à Naples, quoique cette ville soit à huit mille du lieu où se fit l'éruption; ce qui semble indiquer que le foyer du Vésuve, volcan supérieur auquel appartiennent ces monticules, est assez profondément situé sous la surface de la terre.

Avant cette éruption le sol étoit très-fertile, garni de vignobles. L'éruption commença par quinze bouches ignivomes, qui éleverent autant de monticules. Les matières se réunirent & en formerent sept, qui se réduisèrent ensuite à quatre seulement.

Quand on creuse dans les environs du Vésuve, on trouve six à sept couches de matière volcanique, séparées par une couche végétale. Le chanoine Recupero, auteur de l'ouvrage dont M. Ferber fait mention en parlant de l'Etna dans sa dixième lettre, dit que, s'il étoit permis de juger par analogie de l'antiquité de la plus basse des laves connues vomies par l'Etna, elle auroit 14000 ans. On peut consulter à ce sujet le voyage de Brydone.

L'ouvrage

L'ouvrage de M. Hamilton contient aussi une description de la Solfatara. Ce volcan éprouva une éruption en 1198, sous le regne de Frédéric II ; la couche de matière volcanique sur les ruines du temple de Serapis près de Pouzol, est sans doute le produit de cette éruption ; les eaux pluviales paroissent avoir formé, sous la plaine de la Solfatara, un lac que des restes de feu volcanique au-dessous de ce lac font bouillir. La vapeur de cette eau sort continuellement & avec effort en plusieurs endroits, & l'on en profite pour en extraire environ 273 quintaux de soufre par an, 37 quintaux d'alun & deux de sel ammoniac. Ce que nous venons de rapporter peut faire juger du mérite de l'ouvrage de M. Hamilton & de l'utilité des additions que M. l'abbé Giraud y a faites.

(*Journal des sçavans.*)



ÉLOGE de M. le marquis de COURTENVAUX, prononcé dans la séance publique de l'académie royale des sciences, le 10 avril 1782, par M. le marquis de CONDORCET, secrétaire-perpétuel de l'académie, l'un des quarante de l'académie françoise. A Paris, chez Moutard, imprimeur, rue des Mathurins.

LES sciences font toujours la gloire ou le bonheur de ceux qui les cultivent, & souvent elles font l'un & l'autre. M. de Condorcet, qui n'exagere pas, même dans des éloges, où l'intérêt de l'écrivain est d'avoir beaucoup à louer, ne place point le nom de M. de Courtenvaux parmi les noms célèbres dans les sciences, mais il le rend à jamais cher & respectable en le peignant comme un des hommes qui les a le plus aimées pour elles mêmes, pour les services qu'il pouvoit leur rendre en leur consacrant son tems & sa fortune. Il paroît même que M. de Courtenvaux, qui a fait des découvertes heureuses en chymie, auroit été capable d'approfondir quelque science, si tour-à-tour il n'avoit pas voulu les cultiver toutes; il y cherchoit sur-tout son bonheur, & se livroit à la curiosité, toujours plus vive lorsqu'elle change souvent d'objets.

M. de Courtenvaux qui, en 1740, avoit fait la campagne de Bohême & de Bavière à

S E P T E M B R E , 1782. 171

la tête du régiment Royal dont il étoit colonel ; fut obligé par sa santé de quitter le service en 1745.

» Cependant , au bout de quelques années ;
» le repos rétablit ses forces ; mais alors il eût
» un ennemi terrible à combattre ; le désœu-
» vrement , avec l'ennui qu'il traîne à sa suite ,
» & qui en est , pour ainsi dire , la punition.
» Né avec le goût de la simplicité & de l'in-
» dépendance , il ne trouvoit dans la société
» que de la gêne ; les plaisirs de vanité attra-
» chés à une grande fortune n'étoient rien
» pour lui , & les plaisirs réels ne peuvent
» suffire au bonheur que dans les premières
» années de la jeunesse. Plus ils ont été vifs ,
» plus le vuide qu'ils laissent lorsque l'habitude
» a flétri leurs premiers charmes & dissipé leur
» illusion , devient difficile à remplir. L'homme
» occupé , qui les regarde comme un amuse-
» ment , peut leur devoir des instans heureux ;
» mais ils ne sont qu'un obstacle de plus au
» bonheur de l'homme , qui croiroit , en s'y
» livrant tout entier , y trouver une vérita-
» ble ressource. Il paroïssoit n'en devoir rester
» aucune à M. de Courtenvaux , dont l'éduca-
» tion avoit été très-négligée. Heureusement
» un goût naturel pour les sciences le sauva ;
» elles devinrent bientôt son unique occupa-
» tion. Comme il ne s'y livra que pour éviter
» l'oisiveté , il les traita trop peut-être comme
» un simple amusement , les prenant & les
» quittant chacune tour-à-tour & à plusieurs
» reprises.... s'y livrant avec trop peu de suite

» & de constance pour mériter dans aucun
 » genre le titre d'homme vraiment profond ,
 » titre qui ne s'acquiert jamais que par un
 » travail continu & opiniâtre. Ceux qui croient
 » que les hommes de génie sont dispensés de
 » cette condition à laquelle la nature nous a
 » condamnés, ne font que prouver par cette
 » opinion combien ils sont éloignés d'être de
 » ce nombre. «

C'est une réflexion bien vraie & bien profonde que celle-ci, *les plaisirs réels ne peuvent suffire au bonheur que dans les premières années de la jeunesse* ; & alors même ils n'y fussent pas ; c'est dans l'âge des passions qu'on a le plus d'ardeur pour l'étude ; c'est lorsque tout appelle l'homme aux plaisirs , qu'il s'arrache à leur séduction pour aller chercher les périls & la gloire. Fergusson a étonné d'abord lorsqu'il a imprimé que le bonheur n'étoit pas dans les plaisirs , mais dans l'activité la plus étendue de toutes nos facultés , mais dans les soins & dans les travaux par lesquels nous recherchons les plaisirs , la fortune ou la célébrité ; il nous a beaucoup surpris , mais c'est que quelquefois il n'y a rien de plus étonnant que la vérité.

M. de Courtenvaux , marié très-jeune , fut père à seize ans. Il donna à son fils une meilleure éducation que celle qu'il avoit reçue. Son fils eut , comme lui , le goût des sciences ; il le tenoit de la nature , ou , ce qui est à peu près la même chose , de son père ; mais M. de Montmirail prit de bonne heure l'habitude du travail , & il fit bientôt des progrès ,

» Une place d'honoraire à l'académie étoit
 » le seul objet d'ambition dont M. de Cour-
 » tenvaux n'eût pas fait le sacrifice ; mais il
 » favoit que son fils avoit le même desir ; il
 » fut lui cacher ses vues , & y renoncer pour
 » toujours. L'idée de succéder à son fils ne se
 » présente point à l'esprit d'un pere ; cepen-
 » dant l'académie eut le malheur de perdre M.
 » de Montmirail , & le regretta comme un des
 » hommes de son état qui donnoient le plus
 » d'espérance aux sciences & à la patrie ; elle
 » crut devoir lui choisir son pere pour suc-
 » cesseur ; elle offrit à M. de Courtenvaux
 » moins une place d'académicien , qu'une asso-
 » ciation avec les hommes qui avoient le mieux
 » connu son fils , & qui l'avoient le plus es-
 » timé ; elle uniffoit ses regrets aux regrets
 » d'un pere , & rendoit à la piété filiale de
 » M. de Montmirail un triste & dernier hom-
 » mage. «

Le style de M. de Condorcet est calme & tranquille ; mais au milieu de ce silence , pour ainsi dire , les sentimens doux & tendres qu'il exprime pénétrèrent plus avant dans le cœur , & il ne manque jamais de saisir & de rendre d'une maniere touchante tous ceux que lui présentent ses sujets.

M. de Courtenvaux aimoit particulièrement la mécanique , & il avoit du talent même pour exécuter lui-même des machines. Il présenta un jour à l'académie un instrument inventé par M. Jaurat ; il l'avoit exécuté lui-même , & y avoit gravé cette inscription : *JAURAT invenit* ;

COURTENVAUX *fecit*. La modestie de cette inscription est bien remarquable, lorsqu'on fait que M. de Courtenvaux étoit un descendant du superbe Louvois & du chancelier le Tellier.

M. de Condorcet a fait un parallele de ces deux ancêtres de M. de Courtenvaux, & ce morceau, qui orneroit une histoire du siècle de Louis XIV, mérite à plus d'un égard d'être cité ici tout entier.

» Le chancelier le Tellier, trisayeul de
 » M. de Courtenvaux, avoit fondé la gran-
 » deur de sa famille, que le marquis de Lou-
 » vois, son fils, accrut encore. Tous deux
 » ont montré une grande habileté dans les af-
 » faires, mais la finesse dominoit dans la poli-
 » tique du pere, & la fermeté dans la con-
 » duite du fils. Tous deux étoient infatigables
 » dans le travail, simples & austeres dans leur
 » vie privée. On leur a reproché également
 » de la dureté & l'amour du despotisme. Ils
 » passoient pour inflexibles; mais le chance-
 » lier avoit été souple sous Mazarin, & Lou-
 » vois ne plioit pas même sous Louis XIV.
 » L'un voiloit son caractère sous les dehors de
 » la modestie & par la pratique des vertus
 » religieuses; l'autre se plaçoit à le déployer
 » tout entier. La fortune que laissa Louvois
 » fut immense, & elle étoit formée toute en-
 » tière par les dons répétés de Louis XIV.
 » On eût été en droit d'exiger du ministre
 » plus de modération; mais ses ennemis mê-
 » me n'ont pu accuser son intégrité, & l'on

S E P T E M B R E , 1782. 175

» ne croyoit pas alors qu'il fût permis de
» porter le défintéressement jusqu'à refuser les
» bienfaits du souverain. Enfin, la postérité,
» qui se rappelle avec terreur la sévérité qu'il
» montra dans l'exercice du droit rigoureux
» de la guerre, & qui ne peut le compter
» au nombre des ministres amis du peuple,
» n'attache point encore ses regards sans quel-
» que admiration sur ce ministère illustré par
» trente années de victoires. «

Voilà bien cette variété d'objets & de tons
qu'admet ce genre d'éloges, & que souvent
même il rend nécessaire. On a peine à com-
prendre comment des hommes de goût & de
talent affectent d'estimer peu ce genre, dont
le caractère principal est d'admettre tous les
tons, & par conséquent tous les talens. Il ne
commande rien & permet tout. Il semble que
ce genre devroit singulièrement plaire à tous
ceux qui ont quelque variété dans l'esprit,
dans le talent & dans les connoissances.

(*Mercur de France.*)



TRAITÉ de la force des bois , ouvrage essentiel , qui donne les moyens de procurer plus de solidité aux édifices , de connoître la bonne & la mauvaise qualité des bois , de calculer leur force , & de ménager près de moitié sur ceux qu'on emploie ordinairement ; avec la manière la plus avantageuse d'exploiter les forêts , d'en faire l'estimation sur pied , &c. ; par M. LE CAMUS DE MEZIERES , architecte ; avec cette éprigraphe :

Est modus in rebus , sunt certi denique fines.

Volume in-8vo. de 372 pages , avec figures.

A Paris , chez l'auteur rue du Four , & chez Benoît Morin , Libraire , rue St. Jacques , 1782.

M. le Camus de Méziers se distingue en deux genres , dont un seul suffiroit pour lui donner de la célébrité. Décidé de bonne heure pour l'art de bâtir , il s'y est livré avec cette passion qui rend le travail aisé , avec ce goût qui assure les succès. Ses premiers essais lui eurent bientôt mérité la confiance du public , & les occasions fréquentes qu'il eut d'exercer ses talens furent en même tems & la récompense de son application , & le moyen d'acquiescer sans cesse de nouvelles connoissances. Nom-

seulement les particuliers lui ont l'obligation de leur avoir procuré des demeures agréables & solides , mais il a l'avantage plus flatteur encore d'avoir rendu service aux citoyens en général , par l'ingénieuse construction d'un édifice de première nécessité dans la capitale. A l'exemple du corps municipal , plusieurs communautés l'ont appelé dans des circonstances intéressantes , & la direction de leurs bâtimens dont elles l'ont chargé , ne prouve pas moins sa probité que son intelligence dans l'architecture.

Cette réputation pouvoit suffire à un autre ; mais M. le Camus a été jaloux d'une nouvelle espèce de gloire à laquelle les plus fameux artistes n'ont pas toujours osé prétendre , ou qu'ils ont rarement obtenue. C'est celle d'écrire avec élégance sur les choses mêmes qu'il met si bien en pratique. Quoique les édifices qu'il a élevés soient autant de leçons , pour ainsi dire , vivantes , dont ne manquent pas de profiter ceux qui s'appliquent spécialement à l'architecture ; cependant les instructions qui se donnent par écrit semblent encore préférables , sur-tout quand elles viennent d'un maître habile , qui veut bien détailler ses opérations , rendre compte de ses motifs , & nous découvrir tout ce qu'il doit à un long exercice accompagné de la méditation la plus profonde.

Et ce qui distingue les écrits de M. le Camus , c'est qu'ils ne sont pas faits seulement pour les gens du métier , mais qu'ils peuvent être utiles à tous les propriétaires qui sont dans

le cas de faire bâtir. Depuis ceux qui se bornent au simple nécessaire, jusqu'à ceux qui cherchent l'agréable & même le délicieux, tous auront à se féliciter d'avoir consulté un homme qui connoît parfaitement tout l'essentiel de son art, & qui ajoute avec goût les embellissemens propres à chaque genre.

On veut aller à la plus grande économie, & se faire une demeure qui puisse servir précisément à se loger, on apprendra chez lui à ne faire que la dépense indispensable, & l'on aura une habitation solide & commode. A-t-on plus de desirs avec plus de moyens, veut-on des hôtels, des palais qui annoncent l'opulence, veut-on étaler aux yeux du public une partie de cette fortune, d'après laquelle on est si souvent jugé, & qui ne brille jamais avec plus de magnificence que dans l'édifice qu'on habite ? c'est sur-tout alors qu'on se trouvera bien d'avoir suivi les conseils de M. le Camus : on reconnoîtra que l'ambition & les caprices peuvent rarir les trésors les plus abondans, & que c'est sur-tout dans ces entreprises brillantes pour lesquelles on ne doit rien épargner, qu'il convient au contraire d'épargner autant qu'il est possible, & de calculer avec la plus grande précision.

Quand il s'agit de bâtir, une foule d'ouvriers vous offre ses services, le maçon, le charpentier, le couvreur, le ferrurier, le menuisier, le peintre, &c. Il faut seul vous défendre contre tous, & rarement on est en état de leur disputer le terrain, parce qu'ils

parlent chacun en particulier un langage inconnu , & qu'il en coûteroit trop à notre paresse de nous instruire sur tant de parties différentes. Déformais il ne tiendra qu'à nous de savoir débattre nos intérêts. M. le Camus, qui regarde avec raison tous ces arts comme une partie du sien propre , nous a révélé bien des secrets , nous a instruit sur bien des abus : en un mot, après les deux ouvrages qu'il a publiés l'année dernière , (*) les ouvriers n'auront plus l'espérance de nous tromper , & il ne nous restera plus d'excuse s'il nous arrivoit d'être leurs dupes.

Un style vif , animé , qui annonce par-tout l'activité du génie & le brillant de l'imagination , voilà la forme distinctive que l'auteur a adoptée , ou plutôt celle que l'a forcé de prendre un caractère ardent , qui ne se contente pas de suivre les routes battues , mais tente d'heureux efforts , & qui étant plein d'ardeur pour faire des découvertes , parle avec transport , ou de ce qu'il a apperçu de nouveau , ou même de ce qu'il n'a fait que reconnoître après plusieurs autres. Lorsqu'il enseigne à bâtir ces demeures charmantes , lorsqu'il en fait la distribution , qu'il regle les ornemens & le décore , une légère teinte de poésie colore son discours , il est saisi d'une espèce d'enthousiasme.

(*) *Le génie de l'architecture* , &c. volume in-8vo. *Le guide de ceux qui veulent bâtir* , &c. 2 vol. in-8vo. Voyez le journal de septembre 1781 , pag. 60-75.

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il ne faut point en être étonné ; les esprits froids & insensibles ne doivent pas se mêler des beaux-arts, sur-tout pour en donner des préceptes ; cette noble vocation est réservée à ceux qui se passionnent aisément , & qui , outre cela , ont cultivé de bonne heure leurs dispositions naturelles par l'étude des lettres, cette étude absolument nécessaire pour perfectionner les talens solides , & à laquelle les talens agréables doivent toujours quelques nouveaux agrémens. M. le Camus a déjà montré combien il étoit familiarisé avec les écrivains élégans tant anciens que modernes , il montre aujourd'hui qu'il n'a pas entretenu un commerce moins étroit avec ceux qui ont traité les mathématiques & la physique.

Connoître avec précision la force des bois ; afin de ménager une matière extrêmement précieuse , sans nuire cependant à la solidité , c'est à quoi l'auteur a travaillé depuis près de vingt ans. On fut obligé de changer en 1762 les poutres de l'école royale militaire, six ou sept ans après qu'elles avoient été posées. Cet inconvénient frappa M. le Camus aussi-bien que M. Babuti Desgodetz , architecte , mort en 1766. Tous deux firent des recherches à ce sujet , & s'occupèrent des moyens d'empêcher que pareille chose n'arrivât dans la suite. M. Paris Duverney , intendant de l'école militaire , crut devoir en même-tems consulter le bureau des architectes experts , lequel chargea M. le Camus & son confere de rédiger la réponse. On en fut si content qu'elle fut imprimée aux

frais du bureau. Les principes en furent mis en pratique, & jusqu'à présent on s'en est applaudi.

En 1765, M. le Camus tenta une autre opération à-peu-près du même genre. Il bâtissoit une caserne, fauxbourg Saint-Marceau, rue Mouffetard, la première qui a été faite à Paris pour le service des gardes-françoises. Comme il vouloit ménager la dépense, il fit refendre tous les bois des planchers. Chaque solive n'avoit que deux pouces d'épaisseur, six de hauteur, & neuf de long : les poutres en avoient six de largeur, treize de hauteur & vingt-un pieds dans œuvre : le reste étoit en conséquence : l'économie par conséquent alloit à plus de moitié sur cet article. Mais les bonnes choses ne sont pas toujours accueillies. Les maîtres charpentiers s'imaginent qu'ils vont perdre leur état, si l'on bâtit à si bon marché. Ils poursuivent le propriétaire en justice, sous le spécieux prétexte de la sûreté publique. Ils forment une demande *en démolition*. Le magistrat invoque le secours des académies : celles-ci nomment des commissaires. Quoique leur procès-verbal ne donne pas gain de cause en tout à M. le Camus, il a cependant la noble franchise de le rapporter en entier, & de déclarer qu'il y a puisé en partie ses principes concernant l'économie des bois. Au reste la maison subsiste.

M. de Reaumur avoit autrefois jetté l'alarme en annonçant que les bois de charpente étoient rares, que ceux pour le chauffage di-

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

minuoient , &c. M. Tellez d'Acoſta , grand-maître des eaux & forêts de Champagne , vient de nous raffurer à cet égard de la façon la plus ſatisſaiſante , par ſon excellente inſtruction ſur les bois de marine. Cependant ce bon citoyen ſe croit obligé d'avouer qu'on ne ſauroit trop uſer de précaution pour ne pas prodiguer les bois. L'objet eſt important , il mérite la plus ſérieuſe attention. M. le Camus ne défefpere pas d'une heureuſe révolution en ce genre , c'eſt pour la hâter qu'il publie ſon ouvrage. Il eſt plein de courage pour s'élever au-deſſus des préjugés. Il n'eſt pas content des conjectures , ni des combinaifons groſſieres : il veut des principes , & il en établit aujourd'hui de très-clairs & de très ſolides.

Son traité des bois renferme deux parties. Dans la première il confidère ſon objet en phyſicien : il examine le bois dans ſon origine , dans ſa formation & dans ſes progrès. Dans la ſeconde il rapporte des expériences , combine , fait des calculs , eſt algébrifte , mathématicien , & réſout avec ſagacité le problème propoſé , ſavoir de retrancher la matière , ſans diminuer la ſolidité.

En commençant il nous introduit dès le matin dans une forêt , & il ſeroit fort diſpoſé à oublier à l'inſtant le ſujet qui l'y amène. Ce n'eſt que malgré lui qu'il laiſſe de côté » cette » agréable fraîcheur qu'on éprouve en y entrant , cette tendre émoſion qu'on y reſſent » & qui plaît , cet air de grandeur & de majesté qui frappe d'abord , qui porte au re-

» cueillement & qui nous invite à penser. «
 Ce n'est qu'avec effort qu'il revient de sa distraction. » Quelle odeur plus suave & plus dé-
 » licieuse : on seroit porté à croire que nous
 » faisons la découverte d'un sixieme sens, &
 » que nous en ressentons les premieres faveurs.
 » Toutes les merveilles de la nature contri-
 » buent à cet enchantement ; la rosée pénètre
 » les pores des feuilles, en ranime les parfums,
 » la fraîcheur de la terre les condense, & les
 » rend plus sensibles, l'aurore les met en mou-
 » vement, & les répand dans les airs : un
 » poète diroit que c'est l'ambrosie des dieux
 » qui se prépare. «

Après cette petite rêverie que le lecteur partage en quelque sorte lui-même, M. le Camus entre en matiere, il considere la nature des bois de charpente, leur organisation, leurs espèces, leurs qualités, il analyse celle des re-
 reins dont il remarque les propriétés, les ver-
 tus, les expositions. Il se borne, comme cela
 est naturel, au bois de chêne. Pour nous, nous
 ne pouvons qu'indiquer en général les choses
 dont il parle, nous ne saurions entrer dans
 les détails, quelque curieux qu'ils soient : choi-
 sissons au hasard quelques remarques inté-
 ressantes.

On croit communément que la charpente de
 nos églises est de bois de châtaignier ; c'est une
 erreur, elle est de chêne blanc à gros glands.
 Ces deux espèces d'arbres se ressemblent si fort
 par leur texture & par la couleur, qu'on les
 a pris long-tems, & jusqu'à ce moment, l'un

pour l'autre. M. de Buffon a indiqué le premier cette ressemblance. Ce chêne blanc, qui autrefois étoit très commun, mérite la préférence sur tous les autres chênes. Il a plus de cœur, & moins d'aubier ; d'ailleurs le bois est non-seulement plus plein, plus fort, mais encore plus élastique : le trou fait par une balle de mousquet dans une planche de ce chêne se rétrécit par le ressort du bois, d'un tiers plus que dans le chêne commun. Ce n'est pas un petit avantage pour la construction, surtout celle des vaisseaux : le boulet de canon ne les fait pas éclater, & le trou est plus aisé à boucher.

Peur-on garantir le bois de l'action du feu : ce seroit un joli secret, & le grand nombre de ceux qui l'ont cherché, feroit presque croire qu'il n'est pas impossible à trouver ; mais il n'y a qu'un mot à dire sur cet article, c'est le vers d'Horace que M. le Camus applique ici fort à propos :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Vient ensuite la partie scientifique de l'ouvrage. Il s'agit d'apprécier la force & la résistance des solides, matière qui est traitée avec tout l'appareil de la géométrie, & souvent avec les formules de l'algèbre. On rapporte une foule d'expérience suivies avec le plus grand soin, & dans lesquelles tout est calculé dans le plus grand détail. C'est en dressant de pareilles batteries que M. le Camus a prétendu réduire

» les personnes qui auroient une prédilection
 » marquée pour tout ce qui est gros bois, qui
 » tiendroient plus aux préjugés qu'aux connois-
 » sances physiques & mathématiques, qui se re-
 » jetteroient toujours sur la prétendue insuffi-
 » sance du calcul, le regardant comme incom-
 » patible avec l'exécution, & qui enfin re-
 » garderoient comme système tout ce qui
 » vient contredire une routine dont ils ne
 » peuvent donner aucune raison, quelle qu'elle
 » soit. «

Quelqu'opiniâtres que soient ces personnes;
 il est à présumer qu'elles ne tiendront pas con-
 tre l'autorité d'une foule de savans, *Leibnitz*,
Mariotte, *Varignon*, *Parent*, *Bernoulli*, *Belidor*,
Couplet, de *Buffon*, *Duhamel* & *Muschembrock*,
 dont les derniers profitant des lumieres de ceux
 qui les ont devancés, ont poussé plus loin leurs
 recherches, & n'ont presque rien laissé à desir-
 er pour cette importante théorie. Des tables
 de la plus grande précision nous apprennent la
 résistance que des pieces de bois déterminées
 peuvent faire sous des fardeaux aussi détermi-
 nés. Ces détails feront sentir que le but des
 vrais savans est d'être utiles à leur patrie, &
 que leurs sublimes spéculations ne sont pas seu-
 lement destinées pour amuser les esprits cu-
 rieux, mais encore pour diriger les travaux les
 plus communs, & par conséquent les plus avan-
 tageux à la société. L'architecture leur devra
 infiniment, si elle peut s'affranchir de l'escla-
 vage où elle est retenue depuis une soixantaine
 d'années; si elle peut diminuer ces charpentes

énormes qui ne tendent qu'à écraser les murs qui les portent. M. le Camus est hardi avec prudence, donne à la fin de son livre le modèle d'un plancher qui est singulièrement léger, sans être moins solide, & il faut espérer que de pareils projets ne seront plus arrêtés par de vains prétextes colorés du nom fastueux de sûreté publique.

Les principes de l'auteur sont lumineux, certains; il ne s'agit que de les appliquer & d'en tirer parti : il s'en faut beaucoup qu'on ait été jusqu'ici dans la bonne voie pour tous les bâtimens faits depuis une soixantaine d'années; on a employé moitié plus de bois qu'il ne convenoit, & il faut l'avouer à notre honte, nous avons eu l'art de les rendre beaucoup moins solides, soit par le fardeau du bois inutile, soit par les assemblages avec mortaises qui détruisent la force nécessaire pour un plancher.

(*Année littéraire ; Journal des savans.*)



HISTOIRE généalogique de la maison de Beaumont, avec les preuves justificatives pour servir de preuves à cette histoire, par M. l'abbé B....

..... *Perit omnis in illo ,
Nobilitas , ejus laus est in origine solâ. LUCAN.*

Paris, 1779, 2 volumes in-folio.

LE 1er. volume de 635 pages (sans compter plus de 100 pages de tables) contient l'histoire. Et le 2me. de 500 pages, (& de 115 pages de table) contient les preuves.

L'auteur ne s'est point dissimulé l'aridité de son sujet : voici comme il s'en explique lui-même dans un avertissement qui est à la tête de son ouvrage.

» Les histoires des provinces & des villes
» particulieres n'intéressent guere que les provinces ou les villes pour lesquelles elles ont
» été faites. Il en est de même de celles des
» familles. On ne peut se le dissimuler; le public ne prend qu'un médiocre intérêt à l'histoire d'une maison particuliere, quelque illustre
» qu'elle puisse être. «

» Cependant au siècle dernier on a accueilli
» quelques écrivains laborieux , qui ont ouvert une carrière nouvelle. Les monuments
» qu'ils ont arrachés à l'oubli, n'ont pas été
» inutiles pour l'histoire générale. Duchesne,

» dans son histoire de la maison de Montmo-
 » rency , qu'on appelle encore le chef d'œuvre
 » du maître de l'art ; & dans quelques autres ;
 » Baluze , les Sainre-Marthe , Guichenon , le
 » Laboureur ont découvert des vérités & jetté
 » quelque jour sur nos anciennes annales. Les
 » savans sont ordinairement des guides sûrs ,
 » parce qu'ils n'ont qu'un objet qu'ils discutent
 » avec soin , qu'ils approfondissent , & qu'ils
 » ne quittent qu'après avoir , pour ainsi dire ,
 » épuisé la matiere. «

» Il n'est pas douteux que si des hommes de
 » ce mérite eussent traité sur le même plan
 » l'histoire des principales maisons du royaume ,
 » ils n'eussent enrichi leurs ouvrages d'une foule
 » de recherches utiles , & de monumens inté-
 » ressans. D'autres écrivains , ou moins ins-
 » truits , ou moins scrupuleux , n'ont pas tra-
 » vaillé avec le même succès. Dirigés par des
 » vues différentes , ils sont tombés dans un
 » discrédit dont rien n'a pu les garantir. «

» On a tâché dans cet ouvrage de prendre
 » les premiers pour modeles. On a joint au
 » corps de l'histoire les pieces justificatives ,
 » sans lesquelles , dit Duchesne , dans sa pré-
 » face de la généalogie de Béthune , les plus
 » judicieux n'estiment pas devoir tel genre d'é-
 » crire mériter aucune créance. «

» Ce qui n'étoit pas vrai du tems de Du-
 » chesne , l'est encore moins de nos jours. De-
 » puis que les Mabillon , les Ruinart , les Pa-
 » pebrock , la célèbre école de la congrégation
 » de Saint-Maur , & celle des jésuites d'Anvers ,

» ont fait de la diplomatie une science qui
 » a ses principes & ses regles sûrs ; depuis
 » qu'on a réduit la connoissance des anciens
 » monumens en un art qui distingue le vrai
 » du faux , l'antique du moderne qu'on veut
 » donner pour tel , le certain du douteux ; en
 » un mot , depuis que la critique a porté son
 » flambeau dans une carrière ténébreuse , où
 » l'on erroit auparavant sans lumiere & sans
 » guide , il n'est plus permis de donner dans
 » les fables & de se livrer au merveilleux ;
 » plus on est éclairé , plus on est sévère. Nous
 » ne sommes plus dans un rems où l'on puisse
 » impunément se faire sortir des anciens héros
 » de Troye & de Rome ; toutes ces chimeres ,
 » autrefois reçues sans examen , doivent être
 » impitoyablement prosrites par tout écrivain
 » jaloux de l'estime publique. Si de nos jours
 » quelqu'auteur crédule & complaisant s'avisoit
 » d'écrire dans le même esprit qu'il y a trois
 » siècles , s'il adoptoit sans choix toutes les
 » prétentions , s'il rangeoit sans scrupule sur
 » la même ligne , & les races d'ancienne che-
 » valerie , & celles dont on connoît la mo-
 » derne origine , un tel écrivain s'exposeroit
 » sans doute à la critique & au mépris. Ses ora-
 » cles intéressés n'auroient pas même l'avantage
 » de persuader ceux auxquels ils feroient le
 » plus favorable. «

Mais tout en parlant de la noblesse , l'auteur
 ne s'en montre , ni adulateur , ni enthousiaste ; il
 ne manque pas de rappeler ce mot célèbre de
 Stanislas-le-Bienfaisant , mot digne d'être gravé

*Sur tous les palais des grands : une seule vertu
vaut mieux qu'un siècle d'yeux.*

L'introduction historique présente un tableau rapide de l'ancienneté des services, des décorations, des alliances & des monumens de la maison de Beaumont. L'auteur y donne une idée de son travail, des sources où il a puisé, & des hommes célèbres dont il va tracer l'histoire.

Cet ouvrage est divisé en neuf livres qui contiennent toute l'histoire de cette maison, depuis l'an 1080, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, dans un espace de 700 ans.

Nous ne suivrons point l'auteur dans le détail immense de ses recherches, nous ne citerons point tous les hommes distingués que la maison de Beaumont a produits, nous nous arrêterons seulement à quelques-uns de ceux qui se sont faits un nom dans l'histoire.

Le 1er. dans l'ordre des tems est Amblard de Beaumont, principal ministre du Dauphin Humbert II, qui a fait donation de ses états à la France; il est appelé dans la famille le grand Amblard. Sa vie seule forme un morceau considérable d'histoire liée à l'histoire générale de Dauphiné, & même à celle de la nation.

Voici comme l'auteur entre en matière.

» La maison de Beaumont n'avoit encore
» produit que des guerriers, lorsqu'elle reçut
» un nouveau lustre des talens d'un homme
» d'état, placé par sa naissance, & plus en-
» core par son mérite, à la tête du gouver-
» nement; Amblard jouit pendant plus de vingt

» ans de toute la confiance du dernier des
 » Dauphins , & tint l'un des premiers rangs à
 » sa cour ; son habileté dans les affaires , ses
 » réglemens pleins de sagesse , & ses négocia-
 » tions le placent au rang des meilleurs politi-
 » ques de son siècle. La France doit sur-tout
 » conserver avec reconnoissance le souvenir de
 » ce qu'il a fait pour elle : c'est principalement
 » à ses soins & à ses travaux qu'elle est rede-
 » vable de cette belle province , qui , depuis
 » cette époque , a eu la gloire de donner son
 » nom aux fils aînés de nos rois. «

» L'histoire du Dauphiné ne parle de lui qu'a-
 » vec éloge ; les monumens qu'on a recouvrés
 » à la chambre des comptes de Grenoble , &
 » les pieces que M. de Valbonnois rapporte
 » dans ses preuves , & qu'il a puisées dans la
 » même source , sont des guides sûrs que l'on
 » suivra sans craindre de s'égarer , en traçant
 » la vie de ce vertueux ministre. «

C'est sur tout à la négociation qui prépare
 ce traité que nous allons nous arrêter.

» Humbert étoit le plus inconstant des prin-
 » ces de son tems. Il avoit voulu être roi ; il
 » étoit marié à une jeune épouse ; il n'avoit
 » que trente ans , & il conçut le projet de
 » vendre ses états. Son ministre étoit lié à Phi-
 » lippe de Valois par les liens de la reconnois-
 » sance , il aimoit la France , il ne néglegéa
 » rien pour tourner l'esprit de son souverain
 » du côté de cette cour. «

» L'inconstance naturelle à Humbert , le
 » peu d'espérance qu'il lui restoit d'avoir des

» enfans, la crainte qu'après sa mort ses états
 » ne fussent démembrés, & que sa succession
 » ne devînt un sujet de discorde, les dettes
 » dont il se trouvoit pressé de toutes parts,
 » le besoin continuel d'argent pour fournir à
 » ses dépenses; tels furent les vrais motifs qui
 » lui firent souhaiter de traiter avec quelque
 » prince qui fût en état de lui faire les avances
 » de sa succession, & qui en même-tems lui
 » laissât tous les honneurs de la représentation. Il vouloit bien vendre sa souveraineté,
 » mais sans quitter le pouvoir & le titre de
 » souverain. «

L'auteur nous donne une analyse très-détaillée du premier traité du Dauphin avec la France, qui est de l'an 1343. Il y eut un second traité l'année suivante.

» Le Dauphin toujours inquiet, après avoir
 » fait de nouvelles fondations, & de nouvelles
 » dettes, changé des chapitres, doté des
 » chapelles, voulut être général d'une armée
 » destinée contre les Turcs. Clément VI ve-
 » noit de publier une croisade contre les In-
 » fidèles. Humbert brigua avec tant d'empres-
 » sement l'honneur d'en être déclaré le chef,
 » fit tant de soumissions au pape, & des pro-
 » messes de dépenses si magnifiques, que le St.
 » pere en effet le nomma général de l'armée
 » chrétienne. Quelques historiens ont blâmé
 » Clément VI d'avoir accordé trop facilement
 » ce commandement à Humbert, qui n'avoit ni
 » les talens ni toute l'expérience nécessaire pour
 » une telle entreprise. En vain l'évêque de
 » Grenoble,

» Grenoble, Amblard de Beaumont, & ses
 » plus fideles serviteurs lui représenterent - ils
 » qu'il étoit imprudent de se charger d'un pa-
 » reil fardeau dans l'état où se trouvoient ses
 » finances. Leurs remontrances furent sans ef-
 » fet, il persista dans ce dessein, & pour sou-
 » tenir ce vain honneur, il vendit les terres
 » qui lui restoient en Auvergne, épuisa ses peu-
 » ples & les surchargea d'impôts. «

Il conçut le dessein de se remarier, ce qui
 pouvoit annuler les traités précédens, mais il
 changea bientôt de sentiment.

» Rien ne pouvoit fixer l'inconstance du
 » Dauphin. Ce prince rouloit dès-lors dans sa
 » tête un autre projet bien différent du pre-
 » mier; c'étoit celui de se démettre absolument
 » de ses états, & de se retirer du monde. Il
 » avoit déjà en plusieurs occasions manifesté
 » son goût pour les cérémonies de l'église. En
 » dernier lieu, se trouvant à Romans, le jour
 » de St. André, il avoit prêché publiquement
 » & fortement déclamé contre les femmes qui
 » portoient des capuces clos à la maniere des
 » hommes. Il n'épargna pas plus les hommes
 » qui portoient des habits courts qui ne des-
 » cendoient tout au plus que jusqu'aux genoux;
 » ce qui étoit alors regardé comme une indé-
 » cence. Après avoir ainsi prêché les coupables,
 » pour donner plus de force à ses discours,
 » il défendit ces modes sous peine de cent sols
 » d'amende contre chacun des contrevenans. «

Nouvelles négociations pour le troisieme traité
 qui fut conclu irrévocablement en 1349.

» C'est ainsi que se consumma cette grande
 » affaire si avantageuse à la France , qui lui
 » apporta une province importante , qui étoit
 » un ancien démembrement de la Monarchie.
 » Le roi , dit le président Hénaut , en rendant
 » compte de cet événement , *eut la principale*
 » *obligation de ce traité à Amblard de Beaumont ,*
 » *confident & ministre de Humblet , dont la mai-*
 » *son subsiste encore aujourd'hui. «*

Abdication du Dauphin.

» Ainsi finit à l'âge de 43 ans , l'un des
 » princes les plus légers & les plus inconsé-
 » quens dont l'histoire fasse mention. Son ab-
 » dication en faveur de la France , l'a rendu
 » plus célèbre que son regne. Prince sans ca-
 » ractère , qui n'eut ni vices ni vertus ; il par-
 » courut tous les extrêmes avec un égal dé-
 » goût , il n'eut que des caprices. Il semble
 » qu'il n'ait été constant qu'en un seul point ;
 » c'est la confiance qu'il eut en son ministre ;
 » confiance qui ne se démentit jamais , depuis
 » sa première jeunesse jusqu'à son dernier sou-
 » pir. Sans doute qu'il fut subjugué par *l'ascen-*
 » *dant d'Amblard , & que tout le secret de ce*
 » *ministre fut l'empire que les ames fortes ont*
 » *sur les ames foibles.* Aussi M. de Valbonnois ,
 » en parlant de l'établissement du conseil Del-
 » phinal , de quelques sages réglemens qui por-
 » tent le nom d'Humbert , & en particulier
 » du statut Delphinal , qu'on a regardé comme
 » un mouvement de son amour pour ses peu-
 » ples , ajoute : *Au reste , quoique tous les ré-*

» glemens qu'en voit sous le nom de ce prince, ne
 » soient peut-être pas son ouvrage, & qu'il n'y
 » ait contribué que de son autorité, on lui est éga-
 » lement redevable du choix des personnes dont il
 » a suivi les lumieres ; la principale science des
 » souverains, est de connoître la portée du génie
 » de ceux qu'ils employent au service de l'état ;
 » pour en retirer les services qu'ils sont capables
 » de rendre. «

Amblard eut la principale gloire de ces traités ; & nos rois lui en rendirent les témoignages les plus solennels.

Cet habile ministre mourut en 1375.

» C'est ainsi que se termina la carrière d'Am-
 » blard de Beaumont, carrière brillante &
 » marquée par des événemens qui font époque
 » dans notre histoire. La mémoire de cet hom-
 » me célèbre s'est conservée avec vénération
 » parmi ses descendans. Dans les monumens
 » où ses fils, petits-fils, & arriere-petits fils
 » le rappellent, ils usent presque toujours de
 » ces expressions : *Magnifique & puissant sei-*
 » *gneur, de bonne, d'heureuse, ou de recomman-*
 » *dable mémoire, bonæ memoriæ, recolendæ me-*
 » *morix, felicis recordationis* : formule en quel-
 » que sorte consacrée aux souverains, ou du
 » moins aux personnages les plus illustres. On
 » le distingue dans sa famille sous le titre de
 » *Grand* : ses talens, ses emplois, ses services
 » rendus à la patrie, dont quatre siècles écou-
 » lés n'ont pu dérober la trace, méritent que
 » l'histoire, quoique plus sévère que les particu-
 » liers, lui conserve à jamais ce titre glorieux. «

La branche des seigneurs du Repaire & celle de MM. de Beaumont de Pompignem & d'Auty, descendent du grand Amblard. Feu M. l'archevêque de Paris le comptoit pour son IX ayeul. M. l'abbé de Beaumont & ses freres en descendent également à la XIIe. génération.

Le second qui s'illustra dans une autre carriere , fut Humbert de Beaumont, seigneur d'Autichamp, guerrier célèbre sous le regne de Charles VI.

» Ce seigneur peut être regardé comme un
 » des héros de sa maison ; sa vie agitée se
 » passa dans les camps , sa puissance le mit a
 » portée d'y paroître avec éclat. Les guerres
 » générales & privées occuperent tour-à-tour
 » son courage. Il la fit long-tems en son pro-
 » pre nom ; depuis il rendit des services essen-
 » tiels au roi Charles VI, & se trouva mêlé
 » dans toutes les affaires considérables de son
 » tems. «

Mais nous nous arrêterons peu sur ces guerres qui ne sont que l'histoire des malheurs publics.

Ce seigneur d'Autichamp fit la guerre en son propre & privé nom , au comte de Valentinois, au duc de Savoye , au pape , au roi de Sicile comte de Provence , & conclut avec ce dernier prince en 1404 , un traité curieux par sa singularité : c'est un des derniers monumens de l'anarchie sous laquelle gémit la France sous le régime féodal.

» Il tourna son courage vers des objets plus

» utiles pour la patrie. C'étoit au moment où
 » la France, déchirée par les factions des mai-
 » sons d'Orléans & de Bourgogne , étoit en
 » proie aux funestes dissensions. Les princes
 » levoient de toutes parts l'étendard de la ré-
 » volte , les meurtres , les assassinats étoient
 » leurs armes ordinaires. La peinture des maux
 » qui désoloient la France n'a rien de compa-
 » rable dans notre histoire , si l'on en excepte
 » les guerres plus cruelles encore de la reli-
 » gion. La capitale étoit noyée dans le sang.
 » L'infortuné Charles VI , témoin impuissant
 » de tant de malheurs , ne pouvoit ni les pré-
 » venir , ni les arrêter. Quelques sujets fide-
 » les se réunirent auprès du jeune Dauphin
 » Louis. «

Ce guerrier fut depuis excommunié par le pape , pour avoir également déclaré la guerre à ses sujets du comtat d'Avignon , & mourut en 1436. C'est le chef de la branche d'Autichamp , aînée de toute la maison de Beaumont , & dont le nom est encore célèbre de nos jours dans les armées.

Mais un guerrier plus fameux dans nos annales , & certes beaucoup trop fameux , est le baron des Adrets François de Beaumont , d'une des branches cadettes de cette maison. Son histoire comprend depuis la page 263 jusqu'à 338.

Voici le début de cette histoire.

» Plusieurs écrivains ont parlé fort au long
 » de ce capitaine , tels que Théodore de Beze
 » dans son histoire des églises réformées de

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» France, d'Aubigné, Varillas dans son histoire
 » de Charles IX, le pere Mainbourg, Chorier,
 » Allard, Bayle dans son dictionnaire critique
 » &c., mais la plupart de ces auteurs, si l'on
 » en excepte le dernier, ou trop foibles, ou
 » trop emportés, ne sont point restés dans de
 » justes bornes. La haine, la déclamation, l'es-
 » prit de parti ont trop souvent égaré leurs
 » pinceaux. Pour former un corps plus fidele
 » & plus suivi, on a rassemblé tous ces traits
 » épars ; on a pesé les suffrages, corrigés l'un
 » par l'autre, comparé les faits ; & sur-tout on
 » a pris pour guide le plus grand de nos his-
 » toriens, l'immortel de Thou, qui est entré
 » dans le détail des actions militaires du baron
 » des Adrets. Le témoignage de ce grand homme
 » ne sauroit être suspect, & l'on se fera un
 » devoir, autant qu'il sera possible, de rap-
 » porter ses propres expressions. «

» On a hésité a retracer de nouveau l'his-
 » toire de des Adrets. S'il eut été possible d'en-
 » sevelir dans l'oubli la mémoire de ses ac-
 » tions, on auroit sacrifié avec plaisir ce que
 » sa vie peut avoir de grand & d'extraordi-
 » naire. On l'auroit, sans regret, retranché de
 » la place où il a pris naissance. Mais la vé-
 » rité eût été blessée de ce silence. Son intérêt
 » devoit l'emporter sur toute autre considéra-
 » tion. On a cru devoir lui rendre un hom-
 » mage courageux dans un de ces ouvrages,
 » trop souvent déshonorés par la flatterie : en
 » ne déguisant rien des succès, des revers,
 » des vertus & des cruautés de ce fameux

» chef de parti , on ne l'excusera point sur le
 » malheur des tems où il a vécu : on veut le
 » montrer tel qu'il étoit. Peut-être n'est-il pas
 » moins utile de présenter le tableau effrayant
 » de l'abîme où peut entraîner l'oubli du de-
 » voir , que de peindre des modeles de ver-
 » tus ; la leçon n'en est que plus frappante.
 » Que le détail des maux affreux qui ont dé-
 » chiré la patrie fasse trembler les peuples trop
 » crédules , & qu'ils craignent enfin de s'aban-
 » donner à des chefs factieux , qui , en les
 » trompant , ne servent que leur vengeance &
 » leur ambition. «

L'auteur dans son introduction historique avoit
 déjà prévenu ses lecteurs sur le compte de ce
 fameux chef de parti.

» Mais de tous les sujets de la maison de
 » Beaumont qui se sont fait un nom depuis
 » le grand Amblard , le plus connu dans notre
 » histoire , est sans contredit le baron des
 » Adrets , malheureusement trop célèbre dans
 » nos guerres de religion. On ne peut se dis-
 » simuler que ses grandes qualités n'ayent été
 » flétries par un caractère dur & farouche.
 » Nous sommes bien éloignés d'entreprendre
 » de le justifier. Cependant on doit à la vé-
 » rité de remarquer que les catholiques qu'il
 » a si souvent combattus , & les religionnaires
 » qu'il a quittés depuis , se sont plu à charger
 » à l'envie , son portrait des traits qui pou-
 » voient le rendre plus odieux à la postérité.
 » Il avoit la fierté , la grandeur d'ame , l'in-
 » trépidité qui fait les héros ; sa devise l'an-

» nonce. Ce sont ces mots d'Horace si connus :
 » *Impavidum ferient ruinæ*, mais il ne fut point
 » assez avare du sang des citoyens. Précipité
 » par la vengeance dans un parti qu'il n'aima
 » jamais, son cœur ulcéré crut tout permis à
 » ses ressentimens. Aigri par la vue des maux
 » qui déchiroient la patrie, il voulut la ven-
 » ger par des maux plus grands encore. Il fut
 » le fléau d'un pays dont il auroit pu être le
 » plus ferme défenseur. En détestant ses cruau-
 » tés, on doit le plaindre d'être né dans un
 » tems si malheureux, & de n'avoir pu tou-
 » jours employer contre les ennemis de l'état,
 » ce courage indompté, qui fit la terreur plu-
 » tôt que l'admiration de son siècle. «

Après avoir détaillé quelques actions de va-
 leur du baron dans les guerres d'Italie, com-
 ment la haine qu'il portoit aux Guises, le sen-
 timent profond d'une injustice & le desir de
 s'en venger l'entraînèrent dans le parti protes-
 tant, il peint ainsi le commencement de nos
 troubles.

» Vers le même tems s'allumoient les pre-
 » mieres étincelles des discordes civiles, qui
 » bientôt embrasèrent la France. Les calvinis-
 » tes, que les bûchers & les échafauds avoient
 » multipliés commencerent à parler d'armes &
 » de vengeance. La conspiration d'Amboise ap-
 » prend combien ils sont déjà redoutables : le
 » massacre de Vassy acheve de les irriter. C'est
 » le signal de la révolte. Les Guises, regardés
 » comme les défenseurs de la religion catholi-
 » que, élèvent leur pouvoir sur l'opinion des

» peuples dont ils font les idoles. Condé trop
 » long-tems humilié , cherche enfin à opposer
 » une digue à l'ambition des princes Lorrains.
 » Il ne voit de ressource que dans la faction
 » contraire , dont il se déclara le chef. La-re-
 » ligion n'est de toutes parts qu'un prétexte.
 » Médicis long-tems incertaine , se flattant de
 » régner sur les deux partis écrasés , se jette
 » dans les bras des protestans , pour y cher-
 » cher un contre-poids à l'ascendant des Gui-
 » ses. «

La reine lui écrivit de s'opposer aux Guises.

» Cette lettre , comme Médicis l'avoit prévu ,
 » réveilla tous les ressentimens du baron. Il
 » crut avoir en abaissant ses ennemis , l'occa-
 » sion de venger son roy , les princes & son
 » pays. Peut-être ces ordres secrets de la reine
 » flatterent-ils autant son ambition & sa va-
 » nité que sa haine. Des Adrets ne balança-
 » plus , il se déclara pour le prince de Condé ,
 » qui venoit de surprendre Orléans. L'esprit
 » de parti & sa réputation font courir une
 » foule sous ses drapeaux. La principale no-
 » blesse du pays qui avoit en secret adopté
 » les nouvelles erreurs se joint à lui. C'est
 » alors qu'il fit en moins d'une année , à la tête
 » des protestans , des choses si extraordinaires
 » qu'elles paroïtroient incroyables , si elles n'é-
 » toient attestées par la vérité de l'histoire. «

Nous ne le suivrons point dans ses expédi-
 tions sanguinaires , &c. rien ne lui résista que
 la ville de Mont-Brison.

» C'est alors qu'il usa d'une cruauté qui ter-
 »

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» nit tous les succès. La place étoit foible ;
 » Montelar qui y commandoit , exhorta si bien
 » la garnison & les habitans à faire une vigou-
 » reuse défense qu'ils refuserent de se rendre.
 » Le baron ayant fait venir du canon , força
 » la place , & fit tout passer au fil de l'épée ;
 » la ville étoit pleine de cadavres & le sang
 » couloit de toutes parts , il restoit un fort où
 » s'étoient retirés ceux qui avoient échappé au
 » carnage. Des Adrets le prit & fit couper la
 » tête à une partie des soldats. On raconte
 » même , & on ne peut le répéter sans frémir ,
 » qu'après le dîner , il fit monter les autres sur
 » une tour bien élevée , & que par maniere
 » de passe-tems , il forçoit ces misérables de
 » se précipiter eux-mêmes. On n'épargna pas
 » même le brave Montelar à qui l'on avoit
 » promis la vie sauve. En vain les principaux
 » officiers du baron voulurent ils le détourner
 » de cette barbarie ; en vain lui représenta-t-on
 » les loix de l'humanité , & la foi violée : Des
 » Adrets qui étoit en une merveilleuse furie ,
 » dit Théodore de Beze , alléguoit que les en-
 » nemis en avoient fait une fois autant à Oran-
 » ge , & que le moyen de faire cesser de tels
 » actes , étoit de leur rendre la pareille. Un
 » soldat seul dut son salut à une repartie har-
 » die qui s'est conservée. Cet infortuné prit
 » deux fois sa secousse d'un bout de la platte-
 » forme à l'autre , comme pour mieux sauter ,
 » & s'arrêta tout court au bord du précipice :
 » le baron lui dit d'un ton rude qu'il lui fai-
 » soit perdre son tems , & qu'il ne falloit pas

» tant de façons : *Monsieur*, lui répondit le sol-
 » dat sans se troubler, *je vous en donne dix.*
 » Des Adrets admirant la force d'esprit d'un
 » homme qui savoit plaisanter dans un danger
 » si pressant, lui pardonna. «

» Des Adrets n'avoit pas été neuf mois en-
 » tiers à la tête des protestans : dans ce court
 » intervalle, il avoit fait des choses si extraor-
 » dinaires qu'on n'a point d'exemple d'une pa-
 » reille activité. *Son nom fut connu de toute la*
 » *France.* Jamais homme, dit le Laboureur, *ne*
 » *s'acquit tant de réputation en si peu de tems, &*
 » *jamais grand capitaine, ajoute-t il, n'est déchue*
 » *plutôt.* Voici les raisons qu'il en rapporte :
 » Ce n'est pas qu'il ne fut toujours le même
 » en valeur & en expérience, mais c'est qu'il
 » y a beaucoup de différence entre la manière
 » de faire la guerre pour ou contre le roi :
 » c'est que tout est permis dans la révolte &
 » qu'un chef s'y fait connoître tel qu'il est,
 » au-lieu que dans le service de son prince, il
 » doit paroître tel qu'il doit être, & qu'il est
 » plus sujet à la discipline militaire. En effet
 » le baron des Adrets étoit aussi furieux que
 » vaillant, il se signa plus par la terreur de
 » ses armes, que par la réputation de sa con-
 » duite, & il ne fit plus de bruit que les au-
 » tres de sa qualité, que parce qu'il fut plus
 » cruel & plus redoutable. «

De Thou n'ayant alors que dix-neuf ans, vit des Adrets à Grenoble en 1572. Voici le portrait qu'il en a tracé depuis dans ses mémoires, & qui a des traits de ressemblance

avec celui que l'on conserve encore dans sa famille.

» Ce fut-là que de Thou vit François de
 » Beaumont, appelé communément le baron des
 » Adrets. Lamoignon alla à l'évêché saluer ce
 » baron qui y logeoit, & qui étoit prêt de
 » partir pour Saluces avec les troupes destinées
 » pour les garnisons des places qui sont au pied
 » des Alpes. Comme Lamoignon se promenoit
 » avec lui dans le jardin, de Thou, qui étoit
 » encore dans l'habitude de dessiner, s'appliqua
 » si fortement à considérer un homme qui
 » avoit fait tant parler de lui, qu'après son
 » départ il le peignit de mémoire, de manière
 » que tout le monde le reconnoissoit. Des
 » Adrets étoit alors fort vieux, mais d'une
 » vieillesse encore forte & vigoureuse, d'un
 » regard farouche, le nez aquilain, le visage
 » maigre, décharné & marqué de tâches de
 » couleur de sang noir, tel que l'on nous
 » dépeint Sylla; du reste il avoit l'air d'un
 » véritable homme de guerre.

Lors que la Vallette vint commander en Dauphiné (en 1585), des Adrets à la tête de la noblesse catholique, l'accompagna dans cette expédition. On entendit encore ce vieillard, plus qu'octogénaire & qui se rappelloit ses anciennes victoires, dire *qu'il avoit fait les huguenots & qu'il vouloit les défaire.*

Mais la vigueur ne répondoit plus à son courage.

» Las de tant de fatigues, accablé de vieillesse, & extrêmement dégouté du monde,

» des Adrets se retira dans sa maison de la
 » Frette : C'est là qu'il vit approcher ses der-
 » niers momens. Il dût faire de terribles re-
 » tours sur lui-même ; il avoit eu la douleur
 » de voir périr ses trois fils , l'espérance & le
 » soutien de sa famille. Il avoit été trahi ,
 » emprisonné , prêt à être assassiné dans un
 » parti , négligé dans l'autre , envié & traité
 » comme un criminel d'état ; en butte à tous
 » les traits que les protestans & les catholi-
 » ques lançoient à l'envi contre lui : ceux-
 » ci parce qu'il avoit combattu avec tant d'a-
 » vantage pour les premiers ; ceux là parce
 » qu'il les avoit quittés. Il pût lire en expia-
 » tion de ses cruautés , ce qu'ont écrit de lui
 » Théodore de Beze , la Popeliniere , Belle-
 » Forêt , l'auteur de l'histoire des troubles , &c.
 » dont les ouvrages furent publiés plusieurs
 » années avant sa mort. Dans sa vieillesse ,
 » il fut témoin , si on ose ainsi parler , de la
 » postérité & du jugement qu'elle a porté
 » contre lui ; exemple fameux pour quiconque
 » seroit tenté de s'écarter des loix du devoir
 » & de l'humanité. Il mourut tranquillement
 » dans son lit , comme Sylla à qui on l'a com-
 » paré ; mais il portoit depuis vingt ans son
 » supplice dans son cœur : il fut nécessaire-
 » ment malheureux ; ce qui peut consoler la
 » vertu. Il expira enfin en 1587 dans la re-
 » ligion de ses peres , qu'il paroît n'avoir jamais
 » abandonnée. S'il a fait tant de choses con-
 » traaires à l'exercice de son culte , pendant
 » près d'un an qu'il fut à la tête des protes-

» rans , c'est la vengeance & la haine , bien
 » plus que la religion qui lui avoient mis les
 » armes à la main ; aucun monument ne lui
 » fut élevé après sa mort ; l'on n'est pas même
 » sûr du lieu de la sépulture de cet homme
 » qui avoit été si célèbre ; les uns croient
 » que c'est dans la chapelle de la Frette , &
 » les autres dans l'église du Touvel au tom-
 » beau de ses aïeux. «

L'auteur en détestant l'usage affreux qu'il a
 fait de ses talens militaires , le justifie de plu-
 sieurs accusations atroces. » Il faut être juste ,
 » même envers ceux que l'on condamne ; c'est
 » la première loi de l'histoire ; il est inutile de
 » leur prêter des crimes. « Mais il ne cher-
 che point à diminuer l'horreur du trait de
 Montbrison.

» Dans le tems même un cri d'indignation
 » s'éleva de toutes parts contre des Adrets.
 » Cet événement passant de bouche en bouche
 » a servi de canevas à toutes les autres his-
 » toires que l'on a forgées sur son compte.
 » Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que le baron qui ,
 » dans sa lettre à Nemours , excuse autant
 » qu'il lui est possible , les exécutions de Pierre
 » Latte & de Boulene , deux villes prises d'as-
 » saut , où il ne put à son grand regret , re-
 » tenir les mains des soldats , ne dise pas un
 » seul mot de la prise de Montbrison. Sans
 » doute qu'alors cette action lui parut à lui-
 » même trop odieuse pour oser se l'avouer , &
 » qu'il n'eut pas la hardiesse d'entreprendre de
 » la justifier. «

» N'y eut-il que ce seul trait , il en restera
 » toujours trop pour condamner des Adrets.
 » Deux siècles écoulés n'en ont point affoibli
 » la mémoire. Aujourd'hui encore en Dauphiné,
 » on ne prononce son nom qu'en frémissant,
 » & l'on doit souhaiter pour le bonheur de
 » l'humanité, qu'il ne naisse pas souvent de
 » tels hommes, plus redoutables que grands
 » & plus fameux que justement célèbres. «

Le baron des Adrets dont les fils sont morts
 jeunes , n'a point laissé de postérité masculine,
 aucune branche de la maison de Beaumont
 n'en descend.

L'auteur, autant qu'il lui a été possible, a
 tâché de jeter quelque intérêt sur une matière
 qui par elle-même en est très peu susceptible.
 Il a lié d'ailleurs à l'histoire de la maison de
 Beaumont des détails curieux sur les principa-
 les maisons de la province, ou autres auxquelles
 elle est alliée ; telles que les Aleman, d'Ar-
 cès, Aubusson, Baynac, Béranger, Buffevent,
 Clermont-Tonnerre, Loras, Lostange, de Saint
 Alvaire, Monteynard, Moreton-Chabrilan,
 Salignac Fenelon, Sassenage, Terrail-Bayard.

Cet ouvrage est semé de notes qui roulent
 sur les mœurs, les usages anciens, la cheva-
 lerie, les titres affectés à la noblesse, l'admini-
 stration du Dauphiné, & ses privilèges sous
 les anciens Dauphins, les matières féodales &
 la diplomatique. Il a tâché d'éclairer ces ma-
 tières par l'usage d'une critique exercée par de
 longs travaux dans ce genre.

Les tables sont faites avec un soin qui donne

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

du prix à ces sortes d'ouvrages, plus propres à être consultés qu'à être lus.

Le 2e. volume contient les preuves , sans lesquelles , dit Duchesne , *les plus judicieux n'estiment point devoir tel genre d'écrire mériter aucune créance.* Il est , ainsi que le volume de l'histoire , divisé en neuf livres , & les livres en chapitres correspondans à ceux du premier volume ; à la fin est l'inventaire général par ordre chronologique des piéces qui ont servi de base à son travail , & un état des mêmes titres par ordre alphabétique , de sorte qu'on voit d'un coup-d'œil le nombre & la multiplicité de ces preuves , chose difficile à rassembler même dans les maisons les plus illustres.

Nous ne pouvons mieux terminer cet extrait qu'en rapportant le jugement qu'ont porté de l'ouvrage les personnes , qui par état , sont les plus capables d'apprécier ces sortes de recherches.

M. Chérin , généalogiste des ordres du roi , dit qu'il a vû *les preuves* insérées à la suite de cette histoire , & qu'elles sont *formées de titres originaux , authentiques & nombreux , qui lui ont été communiqués.*

M. d'Hozier de Serigny , juge de la noblesse de France , rend à l'auteur ce témoignage , que *son amour pour la vérité se manifeste dans toutes les occasions ; que la liberté avec laquelle il a parlé du baron des Adrets , dans un ouvrage consacré à sa famille , doit lui mériter la confiance entière du lecteur.*

» Les sources , continue-t-il , où l'auteur

» a puisé, outre les titres domestiques, sont le
 » cartulaire du prieuré de Domène, fondé au
 » Xe. siècle, par les Aynards, dans la vallée
 » de Graisivaudan, & qui est conservé en ori-
 » ginal au prieuré de Saint-Denis de la Char-
 » tre à Paris; le cartulaire de Saint-Hugues,
 » évêque de Grenoble, qui est dans le palais
 » épiscopal de cette ville, les archives de la
 » grande chartreuse près de Grenoble, le car-
 » tulaire de la chartreuse de Saint-Hugon, les
 » archives de l'église de Valence, l'ancien
 » cartulaire de l'église de Saint-Maurice de
 » Vienne, les archives de l'abbaye des Hayes,
 » près de Grenoble, celles de l'abbaye de
 » Montfleury & du monastère de Mauriac en
 » Auvergne, celles de la terre du Touvel,
 » (paroisse où étoit situé le château de Beau-
 » mont) de la terre des Adrets & de la terre
 » de Crolles, celles de la maison de Sassen-
 » ge, & les archives royales de la tour de
 » Turin, le cabinet de l'ordre du Saint-Esprit,
 » le prieuré de Saint-Martin-des-Champs à Pa-
 » ris, & plusieurs anciens protocoles en ori-
 » ginal de notaires du Dauphiné, mais il n'est
 » point de dépôt d'où l'on ait tiré plus de lu-
 » mière que de la chambre des comptes de
 » cette province. «

» En général, (dit avec raison M. l'abbé
 » B.) l'on a rien écrit que les preuves à
 » la main, on a cité avec le plus grand scru-
 » pule les sources où l'on a puisé les faits;
 » lorsque par hasard on en rapporte quelques-
 » uns qui ne sont connus que par des histo-
 » riens modernes, ou par des mémoires de

» mestiques, on a grand soin d'en avertir ; on
 » ne rapporte ces faits que par surrogation ;
 » on ne les donne que pour ce qu'ils sont ,
 » & comme servant eux-mêmes de mémoires.
 » On a toujours pensé que la vérité fait le
 » premier & même le seul mérite de ces sor-
 » tes d'ouvrages , trop souvent déshonorés par
 » l'ignorance, le mensonge ou la flatterie. «

» L'auteur est justement à l'abri de ces re-
 » proches : son ouvrage constamment soutenu
 » sur un ton de vérité, lui assure une place dis-
 » tinguée dans la classe des historiens modernes ;
 » nous souscrivons à tout ce qu'il expose dans
 » l'analyse qu'il en a fait lui-même sous le titre
 » d'introduction historique. Nous sommes d'autant
 » plus en état d'apprécier l'exactitude des faits,
 » que nous avons vû & vérifié les chartres an-
 » ciennes, & le plus grand nombre des titres
 » originaux, sur lesquels il a dressé cette nou-
 » velle histoire généalogique de la maison de
 » Beaumont : nous la proposons pour modele à
 » ceux qui s'engageront dans la même carrière. «

Peut-être ne seroit-il pas inutile que l'au-
 teur, (vû d'ailleurs que ce livre est très rare,
 & qu'on n'en a tiré que 100 exemplaires)
 dépouillât cet ouvrage de tous les détails gé-
 néalogiques, réunît tout ce qu'il y a d'histori-
 que & d'intéressant, & le donnât en un seul
 volume in-12. pour servir de suite à l'histoire
 des hommes illustres de France.

(*Extrait envoyé aux rédacteurs du journal*
*par M. D * * *. (*)*

(*) Voyez le volume d'août, page 236.

M Ê L A N G E S.

VOYAGE de Salency , du 8 juin 1781 , à M. le comte de Cassini , directeur de l'observatoire royal , de l'académie des sciences.

JE l'ai fait , monsieur & très-aimable comte , ce voyage intéressant ; je l'ai vu ce hameau dont l'enceinte renferme la paix , le bonheur & des vertus qui se sont transmises toujours pures depuis le cinquieme siecle de notre ere ; je les ai vus ces modestes Salenciens ; j'en suis encore ému : c'est un hameau construit aujourd'hui comme il le fut sous Clovis , cultivé , à peu de chose près , de la même maniere , & peuplé d'hommes aussi vertueux aujourd'hui qu'ils l'étoient alors.

Figurez vous trois cens habitations séparées l'une de l'autre par un verger ou un vignoble , ou un petit parc , qui coupent la fatigante & mal-saine monotonie des rues , & ouvrent l'espace à la circulation de l'air. Le toit sous lequel le Salencien repose lui appartient ; le terrain qui l'entoure est l'héritage respecté de ses peres. On ne le voit point , comme ailleurs , solliciter , le chapeau à la main , un avare renancier de lui donner à bail quelques arpens de

terre pour les baigner de ses sueurs. Il n'est point humilié par le voisinage de l'homme riche. Son voisin, pasteur comme lui, travaille dès l'aube du jour comme lui, n'est ni plus fier ni plus gai que lui. Trois arpens suffisent au sobre entretien d'une famille. Le produit annuel, réalisé en argent, se monte à 12 sols par jour. C'est peu ; c'en est assez pour suffire à leurs besoins. Ils sont pauvres (si c'est l'être que de suffire à ses besoins), mais jamais ils n'ont été tentés d'envahir le champ voisin ; jamais ils n'ont eu recours aux tribunaux pour éclaircir le droit de propriété. On ne retrouve dans aucun greffe le nom des Salenciens, pas un seul jugement n'a été rendu contre eux ; un seul l'a été en leur faveur en 1775, & c'est leur seigneur qui les y a forcés. L'orphelin a pu dormir sous la cabane que lui avoit laissée son pere, sans avoir besoin de l'appui d'un tuteur ; & jamais un curateur ne fut obligé de réprimer une adolescence inquiète. Ils ne connoissent le prince & les loix que de nom. Le jeune homme craint toujours qu'une faute de sa part ne prive sa sœur, sa cousine ou sa parente de la rose ; le pere s'observe par égard pour sa fille ou pour ses nieces ; la mere, qui fut Rosiere, apprend à sa fille tout ce qu'elle pratiqua pour se rendre digne d'une telle faveur. Ainsi un chapeau de roses tient lieu aux Salenciens de loix, de juges & de code. Une rose est le germe de mille vertus, & les perpétue de générations en générations. Rappelions-nous les histoires de toutes les monarchies. Com-

bien de révolutions sur la surface du globe depuis Clovis ! Tout a changé , tout a été corrompu. Salenci n'a rien perdu de sa pureté primitive. La rose fut la sauve-garde de ses vertus & de son bonheur. Des mésalliances sans nombre nécessairement par-tout des édits rigoureux ; la Salencienne , toujours fidelle à la coutume , n'épousa jamais qu'un Salencien , & n'altéra point ses bonnes mœurs. Six noms désignent toutes les familles ; ainsi quatre cent cinquante habitans n'ont eu que six auteurs , qui , alliés l'un à l'autre , ne forment plus depuis long tems qu'une famille ; & ce tronc sacré n'a point reçu de rameaux étrangers. Oh ! qui me donnera , disoit M. de Caylus (après avoir publié les antiquités étrusques , grecques & romaines) , les antiquités des Gaules. De la manière dont on procède en France , nous n'aurons bientôt plus d'anciens monumens. Il avoit raison. Si le souvenir de Salenci s'étoit offert à sa pensée , il eût été consolé de la perte de tant d'antiquités souvent inutiles. La France , dans ce genre , peut avoir des rivales ; mais le spectacle que Salenci donne à toutes les nations depuis tant de siècles n'appartient qu'à elle , ne se retrouve nulle part , & c'est le plus beau monument dont elle doive s'enorgueillir.

Les Salenciens sont pauvres : comme ils ont peu de terrain , ils ne peuvent recueillir que pour vivre ; cependant ils se suffisent à eux-mêmes dans les années de disette ; & dans les hivers rigoureux la maladie est l'unique fléau qu'ils redoutent. Alors les dépenses augmentant ,

& les bras restant inactifs sur un lit de douleur, ils sont forcés de demander des secours. A qui ? A leur curé : eh ! quels secours ! des remèdes. Je l'avouerai, cher comte, je savois bien ce qu'un bon curé pouvoit être ; j'ai vu à Salenci ce qu'un bon curé étoit. C'est un homme sensible, vrai, bon, sage, éclairé, le pere, l'ami, le médecin, le défenseur de ses paroissiens. Cet homme c'est M. Sauvel, prémontré & prieur - curé de Salenci. Interrogez MM. les ducs de la Trimouille, de la Rochefoucauld, de Luynes, de Brancas, de la Vauguyon, M. l'évêque comte de Beauvais ; ils ont assisté à la fête de la Rose ; ils sont revenus pénétrés d'admiration pour les Salenciens, & d'estime pour leur curé.

Pourquoi cette fête fut-elle si long-tems sans célébrité ? C'est qu'on ne recherche gueres la vertu sans luxe, sans appareil, sans recommandation. Le hasard y amena en 1766 une femme sensible ; & c'en fut assez pour lui rendre son ancien éclat. Un homme de lettres l'accompagnoit ; il l'annonça à toute l'Europe. Peut-être est-ce ici le lieu de restituer aux gens de lettres un honneur qui leur est bien dû. Quelque dénomination qu'on veuille donner à ces écrivains philosophes, il est très-vrai qu'ils ont porté le flambeau salutaire à travers toutes les ténèbres qui déroboient à nos yeux une foule d'institutions recommandables. » Ils se sont acquis dans » ce siècle (dit M. Target dans son plaidoyer » de la Rosiere) une gloire qu'on ne peut leur » ravir, celle d'avoir fixé les yeux sur les ob-

» jets d'intérêt général , & d'avoir fait sortir
 » de l'obscurité les faits utiles au genre - hu-
 » main. « — L'envie , l'ingratitude , des motifs
 plus bas encore peuvent seuls méconnoître tant
 de bienfaits rendus par la philosophie. Qu'il me
 soit permis de rendre à M. de Sauvigny , qui,
 le premier , a fait connoître cette fête un hom-
 mage qui lui est bien dû.

Que votre imagination , comte , n'aille pas
 au-delà de la vérité. Ne vous figurez point une
 Rosiere bien galamment parée , bien modeste-
 ment jolie ; ne lui prêtez point le double charme
 de la beauté & de la vertu : ce seroit trop
 d'avantages. La Rosiere est le plus souvent très-
 laide ; mais elle est vertueuse. La figure dispa-
 roît , on ne voit ni la paysanne ni la laideur ;
 c'est la Rosiere , ce nom suffit pour tout em-
 bellir. Les vieillards qui choisissent la plus sage ,
 n'ont que des oreilles pour entendre le récit
 des vertus que propose l'assemblée générale des
 habitans. La beauté n'y contrebalança jamais
 une bonne qualité dans une rivale. Le seigneur
 a voulu ravir aux habitans l'honneur de choi-
 sir les trois Salenciennes concurrentes à la Rose :
 Il n'a point réussi ; il n'a conservé que le droit
 de nommer la Rosiere parmi les trois qui lui
 sont présentées. Oh ! que vous verriez bientôt
 cette institution sacrée dégénérer & s'abâtardir
 si la Rose étoit au choix du seigneur. . . . Un
 seigneur jeune ! . . . je m'arrête. . . . vous me de-
 vinez. . . .

O vous qui avez voulu imiter dans vos ter-
 res cette fête auguste , sans doute vous avez

bien fait de semer l'honneur pour recueillir des vertus ; mais craignez d'y mettre trop d'appareil ; vous surchargez vos Rosieres de trop d'atours ; vos repas sont trop somptueux , vos dots trop riches , vos bals trop brillans ; c'est votre fête plutôt que la fête de la vertu. Ressemblez mieux à Salenci ; imitez moins les fêtes de la ville ; donnez la Rose , non point dans un fallon , mais au pied des aurels. Si vous saviez combien les Salenciens sont glorieux d'avoir un saint pour fondateur de la fête ! Si vous saviez quel caractère auguste cette origine imprime à la Rose ! La Rosiere rougit , pleure de joie , & tremble en recevant ce don précieux ; elle croit le tenir des mains de S. Médard même. Cete origine est une de ces beautés locales qu'on ne peut transporter ni bien imiter ailleurs. Ceux qui ont vu vos Rosieres les ont trouvées trop jolies. Ne nous offrez pas tous les ans , si vous ne voulez pas être fustigé , une Rosiere bien jolie. Il s'en faut bien que j'aie rien à reprocher au célèbre avocat qui a fondé dans les paroisses de Canon , Vieux-Fumée , Mezidon , la fête des bonnes-gens. Ce n'est point seulement pour la beauté vertueuse que M. Elie de Beaumont a institué cette fête dans ses terres , c'est aussi pour le vieillard qui , assis sur la pierre qui doit bientôt couvrir sa tombe , peut s'écrier , après avoir fait sur sa vie passée un examen sévère ; je fus toujours un bon pere , un bon citoyen ! C'est pour une bonne mere , qui vient dans sa vieillesse dire avec confiance à son seigneur :

j'ai

j'ai rempli tous mes devoirs; mon sein a nourri mes enfans , & mes enfans sont tous vertueux ; ma terre , retournée par mes mains , a produit tout ce qu'elle pouvoit produire. Quelle consolation M. Élie de Beaumont n'offre-t-il pas à la vieilleffe ! Courage , diront les bonnes gens de Canon , le prix nous attend. Bienheureux le travail qui conduit à une récompense aussi glorieuse ! Jouissez , ô vous qui avez fondé cette fête , jouissez long-tems du plaisir de couronner les bonnes gens ; prouvez pendant long-tems que , d'une fortune acquise avec noblesse par le génie , l'emploi appartient de droit à la vertu.

On est laid à Salenci; mais cette laideur est une fille du travail. J'avois cru que cette colonie ne se mêlant point avec un sang étranger , avoit conservé sa petitesse & ses formes originelles. Cela peut être , me répondit le curé ; mais le travail y a la plus grande part. Voyez ces champs : ils sont fertiles ; le même terrain produit trois moissons ; tout est couvert ; arbres & grains , tout est ferré. La main de l'homme a retourné cette terre avec la bêche. La charrue est inconnue ici. Les enfans entreprennent de bonne - heure des travaux au-dessus de leurs forces ; c'est-là qu'ils se déforment & s'enlaidissent ; d'ailleurs , ajouta-t-il en souriant , ils n'ont jamais attaché un prix à la beauté : à quoi leur serviroit-elle ?

Je vous renvoie , monsieur & cher comte , à l'ouvrage de M. de Sauvigny pour l'histoire de la fondation de la rose & pour le détail

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des cérémonies. Je n'ai rien à y ajouter, sinon que la Rosière reçoit un paiement de 25 liv., légué par S. Médard, qui assigna plusieurs arpens de terre pour produire cette somme. Ces mêmes arpens ont été appelés, lors de l'établissement des fiefs, le *Fief de la rose*. La Rosière reçoit sur le fief de la rose, les redevances seigneuriales, un bouquet de fleurs, une flèche, deux balles ou éteufs de battoir, deux éteufs blancs & un sifflet de corne, dans lequel on doit siffler trois fois avant de le lui offrir. Ces redevances tiennent aux coutumes singulières qui ont marqué la naissance des fiefs. C'est une table garnie de deux bancs, d'une nappe blanche, six serviettes, deux couteaux, deux verres, une salière pleine de sel, cinquante noix, deux pains d'un sol chacun, un fromage de trois sols, un lot de vin en deux pots, un demi-lot d'eau pure. La Salencienne que j'ai vu couronner se nomme Louise Quillet, est fille d'un menuisier ; j'ai partagé sa collation : c'étoient des flans que ses mains avoient pétris, & du vin de sa vendange. Il me reste à vous dire un mot du caractère des Salenciens. Ils ne sont point gais ; ils ne connoissent point la joie tumultueuse du peuple ; ils sont paisibles ; ils s'interdisent dès leur enfance tous les mouvemens des passions vives, puisqu'une faute, un emportement les priveroit de l'honneur d'être nommés garçons de Rosière ; ils ne se portent point à des excès, parce que ce seroit une tache que quatre générations ne pourroient effacer ; ils n'abandonnent point leur cœur aux

émotions de la tendresse. Quelle Salencienne oseroit répondre à leurs soupirs ? Le chapeau de roses vaut mieux que l'amour ; voilà la cause de la gaieté calme & réfléchie des Salenciens. Je n'ai rien ajouté ; je n'ai rien embelli ; je suis encore au-dessous de la vérité , & je ne pourrai jamais bien vous rendre ce que j'ai senti.

(*Mercur de France.*)

P H I L I P P I N E E T M A X I M I N .

MADAME de Cerni, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine & Maximin, l'un & l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entr'eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoît la prédilection de sa maman pour son frere : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit , dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frere étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs & toutes les caresses de Mde. de Cerni étoient pour lui seul ; & les domestiques pour faire leur cour à leur maîtresse, ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des

torrens de larmes , lorsqu'elle se voyoit seule & abandonnée ; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus legere , ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que , par une application constante à ses devoirs , par sa douceur & par ses prévenances , elle cherchoit à compenser , auprès de sa mere , ce qui lui manquoit en beauté ; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Mde. de Cerni , peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine , sur-tout depuis la mort de son pere , sembloit ne la regarder qu'avec une espece de répugnance. Elle la grondoit sans cesse , & exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mere injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances : mais Philippine qui , dans les regards éteints & les traits abattus de sa maman , croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée , surpassa de beaucoup son frere pour les soins & pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mere , elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir , pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi longtemps que sa maladie eût quelque apparence de danger , elle ne quitta point son chevet. Les prieres , les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin , Mde. de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les allarmes de Phi-

lippine ; mais ses chagrins recommencerent , lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie , & les remercioit des soins tendres & empressés qu'elle avoit reçus de leur amour : Mes chers enfans , ajouta-t-elle , vous pouvez l'un & l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Jè m'engage à vous l'accorder , si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que desires-tu , Maximin ? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre & une épée , maman , répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi , Philippine ? Moi , maman ? moi ? répondit-elle toute tremblante ; je n'ai rien à desirer si vous m'aimez. — Cè n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser , Mademoiselle. Que desirez-vous ? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère , elle en fut encore plus abattue dans cette circonstance , qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jetta aux pieds de sa mere , la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes ; & cachant tout-à-coup son visage dans ses mains , elle balbutia ces mots : donnez-moi seulement deux baisers , de ceux que vous donnez à mon frere.

Madame de Cerni attendrie jusqu'au fond de son cœur , y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras , la serra avec transport contre son sein , & l'accabla de baisers. Philippine

qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie & de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûterent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni rendit, avec excès, à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux; il fut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse & l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, acheverent de le ramener; & ils éprouverent tous les trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères & les sœurs, la plus vive & la plus égale tendresse entre les pères & les enfans.

(*L'Ami des enfans*, par M. Berquin.)

*RELATION du voyage d'HENRI II D'ORLÉANS-
LONGUEVILLE, dans sa principauté de Neu-
chatel & Valengin en 1657.*

LE prince Henri II d'Orléans-Longueville arriva le 1^{er}. juillet 1657, sur la frontière par Pontarlier, avec un nombreux cortège de seigneurs François, ayant à sa suite plus de deux cens chevaux. Là il fut complimenté par le conseiller Hory, à la tête du conseil d'état. Il lui répondit : » Messieurs, je viens en ma » vieilleffe voir encore une fois mes fideles » sujets & bons amis de ces lieux, & vous » témoigner à tous combien je vous aime. J'ai » pris soin de vous conserver dans vos fran- » chises & libertés, voire celle de votre reli- » gion qui n'est pas la mienne, & le ferai tout » le tems de ma vie, afin qu'à l'heure de ma » mort j'aie le doux contentement de vous » laisser heureux. »

Deux régimens du pays, de mille hommes chacun, commandés par Sigismond & Jean-Jacques Tribolet, se trouverent aussi sur la frontière pour le recevoir. Le prince prit grand plaisir à les considérer, parlant à tous avec grace & affabilité. Arrivé sur les champs de Peseux, il y trouva la banniere (*) de Neu-

(*) Dans l'original *bandiere*, & pour banneret, *banderet*.

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chatel avec environ mille hommes, commandés par M. le maître-bourgeois Abram Pury la Pointe. Le banneret Merveilleux (*) présenta la bannière au prince, qui la tint pendant le compliment, & la lui rendant, il dit : » Je » revois avec plaisir ces braves bourgeois, en » la garde desquels je mets ma personne. Re- » prenez la bannière, sire banneret, & m'y » veux ranger tout le premier, comme bon » bourgeois de Neuchatel que je suis, étant » prêt à la suivre pour soutenir les droits & » honneurs de notre bonne patrie Suisse. « Les quatre ministres lui présentèrent les clefs à la porte de la ville. Il les garda pendant la harangue, ensuite les leur rendit, en disant : » Messieurs, ma bonne ville de Neuchatel ne » peut être en meilleure custode ; (**) par » ainsi je vous recommande d'avancer toujours » comme du passé, tout bien & tout honneur » en icelle. «

Sur sa route depuis les Verrieres jusqu'à la ville, le prince avoit rencontré çà & là les bannières des autres bourgeoisies & plusieurs enseignes des quartiers éloignés, (***) & n'avoit manqué de dire à tous de quoi les bien contenter. Si les princes savoient combien il leur

(*) Jean-Jacques Merveilleux, élu banneret le 23 mars 1647, mort le 17 janvier 1671.

(**) Garde.

(***) La milice des Verrieres, celle de Boudry & Rochefort; celle de la Côte & Colombier.

est facile de gagner l'affection des peuples , ils ne pourroient se refuser à si petite dépense. Comme mon office m'appelloit à être auprès du prince , durant le trajet j'eus occasion de remarquer le singulier plaisir & le grand étonnement que lui causerent tant de gens d'armes qu'il rencontra sur son passage , au nombre de six à sept mille hommes. Quand il appercevoit de loin une bannière , il tressailloit d'aise , & me dit une fois : » Où se prennent tant de » gens ? Il ne se peut que ce ne soient les mêmes. « Je l'assurai que ces enseignes étoient différentes , & qu'il ne voyoit qu'une partie de son peuple. Alors se tournant vers aucuns des seigneurs de sa suite , il leur dit : » En » France , je ne suis prince que sur parchemin » d'Italie ; en Suisse , il en est tout autrement , » je vous le disois bien. « Et comme je prenois soin de lui indiquer les lieux d'où sortoient ces enseignes , & la distance de leurs manoirs , il me dit : » Ces braves gens ont » pris bien de la peine , & toutefois semblent- » ils l'avoir fait joyeusement. C'est marque » qu'ils m'aiment ; ce jour me fait tant de » plaisir que je ne puis le dire. « Quelques jours après il dit au banneret merveilleux : » Je n'ai rien juré à la bourgeoisie de Neu- » chatel , mais bien à celle de Valengin ; c'est » une vieille dette de quarante ans que vous » devez m'obliger de payer sans renvoi & avec » dépens , comme juste. « Le banneret lui répondit gentillemeut : » Monseigneur , nous y perdriens , » vu que ce serment ne contient pas tout ce

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que vous faites. » Le jour de sa fête échéant le 13 juillet, on résolut la veille de la célébrer par autant de réjouissances publiques qu'on en pourroit imaginer, & on pria très-humblement le prince d'accepter un repas avec toute sa suite : ce qu'il agréa de grand cœur. Il fut servi par six membres des vingt-quatre & douze du conseil des quarante. En se mettant à table, il voulut avoir à sa droite le maître-bourgeois en chef, & le banneret à sa gauche, ne cessant d'adresser des paroles d'affection aux uns & aux autres du conseil, les appelant par leurs noms qu'il avoit pris soin d'apprendre, & devisant (*) de la chose publique avec bonne intelligence, voire des grands débats de l'an 1618. » En ma première jeunesse, leur dit-il, je vous ai fait bien des chagrins ; les » enfans ne savent ce qu'ils font, il faut leur » pardonner. « On n'avoit rien épargné pour rendre le festin splendide ; de quoi le prince sembloit fâché, disant : » Mes amis, pourquoi » ce grand régal ? mieux valoit collationner, comme bons Suisses ; du fromage avec » vous autres, me régalerait mieux qu'ortolans avec des princes. « Et remarquant certains messieurs de sa suite, badins & de joyeuse humeur, se chuchotant comme par moquerie, alors qu'on apportoit les grands vases pour boire la santé du prince, il éleva sa voix bien fort, toutefois sans fâcherie, & dit :

(*) Discourant.

» C'est ici la table de la grande famille , où
 » ne sont admis que les enfans de la maison ,
 » à savoir nous autres bourgeois & freres ,
 » sauf par grande-faveur faite à quelques-uns
 » du dehors , comme il se voit aujourd'hui. «
 En disant ces dernieres paroles , regardant fié-
 rement certains messieurs de sa suite & posant
 sa main droite sur l'épaule du maître-bour-
 geois en chef , il ajouta : » Voici le chef &
 » pere de la grande famille , nous lui devons
 » tout honneur & respect , moi le premier
 » pour être en bon exemple à ceux qui ne
 » connoissent pas ces choses. « La santé du
 prince ayant été bue avec grand bruit de ca-
 nons & force de mousquetade (car toute la
 bourgeoisie étoit en armes , grands & petits ,
 jeunes & vieux , voire les enfans depuis l'âge
 de sept ans) il demanda un vase , disant , don-
 » nez-moi le plus beau , « dans lequel il versa
 lui-même , & s'étant levé , il dit à haute voix
 au maître-bourgeois en chef , en lui rendant
 la main : » Je bois de grand cœur à la prof-
 » périté de notre bourgeoisie , à laquelle je
 » jure & promets tous devoirs de bon seigneur
 » & loyal bourgeois. « Paroles qui charme-
 rent tous les assistans , ce qu'ils témoignèrent
 d'un commun accord.

Et comme les canons ne bruyoient point ,
 le prince en demanda la raison ; le banneret
 lui répondit » que les amorces ne pouvoient
 » prendre que pour leurs altesSES sérénissimes ,
 » & pour messeigneurs leurs enfans. « Cette
 agréable réponse plut au prince , qui le témoi-

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gna par diverses paroles gracieuses , & au même moment il demanda la bannière qu'il voyoit flotter au dehors des fenêtres ; manifestant qu'il vouloit parler , il se fit un grand silence :

» Je suis vieux , (*) dit-il , & mes enfans
» sont bien jeunes : je les mets sous la garde
» & protection de cette bannière. Mes amis ,
» je vous recommande mes enfans ; & si je
» quitte bientôt ce monde , servez-leur de pe-
» res en leur jeunesse , afin qu'ils soient un
» jour de bons & sages princes à votre gré.
» Mes amis , vous ferez ce que je vous de-
» mande , car vous m'aimez , je le fais bien. «

Le prince ayant prononcé ces touchantes paroles d'une voix toute affectueuse & avec attendrissement de cœur , tous les assistans en larmes d'admiration & d'amour , s'écrierent , répétant les paroles suivantes du maître-bourgeois en chef : » Monseigneur , monseigneur ,
» nos corps , biens & vies sont à vous & aux
» vôtres , à toujours. «

Certes , il faut avoir vu ces choses , pour s'en faire une juste idée ; car comment décrire ce touchant murmure de voix confuses , éloquent langage des cœurs pénétrés de respect & de tendresse , comme de gratitude.

Je remarquai que les plus badins & bouffons entre les susdits seigneurs françois sembloient émerveillés & pleuroient comme nous autres , voire un peu plus. Certain est-il que si les

(*) Le prince avoit soixante-trois ans.

princes de la terre affiſtoient une ſeule fois en leur vie en pareille fête , ils ne pourroient être à meilleure école & en vaudroient davantage ; car c'eſt miracle , ſi ſur dix ſouverains il ſ'en trouve un ſeulement qui ſache que la légitime autorité d'un prince n'eſt autre que celle d'un bon pere ſur ſes enfans.

On ne doit pas être ſurpris qu'un ancien ſerviteur , qui a l'honneur & la grande fortune d'être en la particulière confiance d'un auſſi bon maître , ſe complaiſe à faire ſemblables récits. Et quand bien il y auroit en mon fait un peu de jactance (*) & partial jugement , j'eſtime que la ſuſdite narration eſt toute propre à faire connoître certaines de nos formes , enſemble les mœurs & uſages de ce tems.

Le ſéjour que Henri II fit dans ce pays , fut de ſix ſemaines. On peut dire avec vérité qu'il ne ſe coucha pas un ſeul jour ſans avoir fait du bien ; renouvelant les franchises , en accordant de nouvelles , répandant des grâces & faiſant des dons conſidérables , entre leſquels je ne puis taire le ſuivant.

La communauté de Colombier , ayant follement cautionné le trésorier Mouchet , originaire du lieu , ſe trouvoit chargée d'une bien groſſe dette (**) envers la ſeigneurie. Le prince prenoit grand plaifir à paſſer trois jours de chaque ſemaine au château de Colombier , où il vouloit que je le ſuiviſſe.

(*) Vanterie.

(**) Soixante-dix mille écus.

Les environs lui plaisoient tant, que tous les jours après dîné, lorsqu'il ne faisoit pas bien mauvais tems, (car un peu de pluie ne l'arrêtoit pas) il me faisoit signe de le suivre, & me conduisoit à travers champs, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; mais c'étoit aussi pour deviser à son aise des affaires du comté.

Un jour que nous revenions de la promenade, nous trouvâmes non loin de la promenade, c'est-à-dire de la prairie, les principaux du village qui se jeterent aux pieds du prince, le suppliant de les soulager par un rabais, au regard du cautionnement ci-dessus.

Le prince les ayant d'abord fait relever, leur dit : » volontiers, mes enfans, mais ne » cautionnez plus. « Et se tournant du côté de la prairie : » il me vient en pensée, ajoute-t-il en étendant sa main avec trois doigts » écartés, que vous plantiez ici trois grandes » allées, de beaux & bons arbres aboutissans » au lieu où je suis, avec petites allées aux » côtés ; cela fait, mon procureur-général que » voilà, vous donnera quittance de toute votre dette, si-tôt qu'il pourra l'écrire à l'ombre desdits arbres. «

Ces bonnes gens, qui ne demandoient qu'une diminution de la somme, ébahis & comme stupéfaits, ne savoient comment dire leurs pensées ; ce que voyant le prince, il ajouta : » allez vite, mes enfans, préparez vos outils » pour les allées, j'y veux travailler avec » vous. «

(*Journal littéraire de Neuchatel.*)

LETTRE sur deux jésuites Adam ; adressée aux
rédacteurs du Journal.

TOUT le monde sait , MM. la répartition de Voltaire sur le jésuite Adam. On lui demandoit un jour le nom de ce religieux : *C'est*, répondit-il, *le pere Adam qui n'est pas le premier homme du monde.* Mais peu de personnes savent qu'il existoit, il y a plus de cent ans, un jésuite qui portoit le même nom ; peu de personnes savent encore qu'il s'étoit attiré la même répartition que Voltaire fit sur le jésuite Adam de nos jours. Celui du siècle passé disputoit fréquemment sur la religion avec Marie du Moulin : ces disputes ennuyoient cette dame, mais ne l'embarrassoient pas, & souvent elle disoit à lui-même que *le pere Adam n'étoit point le premier homme du monde.* Il faut donc restituer à Marie du Moulin ce mot que Voltaire s'étoit attribué.

Vous exigerez , sans doute , des preuves de ce que j'avance. Ouvrez le livre qui a pour titre : *Mélange critique de littérature recueilli des conversations de feu M. Ancillon , &c.* donné au public par son fils , & imprimé à Basle en 1698 , en deux vol. in-12. Lisez la page 38e. & suivante du premier volume : vous y verrez l'anecdote que je viens de vous exposer sur ce jésuite Adam.

Le même auteur , dans cet endroit , cite un

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

passage des commentaires sur la genèse de Corneille de la Pierre , autre jésuite & écrivain Liégeois, très-connu des théologiens, par lequel on apprend que quelques Juifs croient qu'Adam eut, avant, Eve *Lilit* pour femme, pendant cent & trente ans, & que de ce mariage il ne naquit que des démons. Après ce trait d'érudition, M. Ancillon rapporte que le jésuite Adam, en se séparant de Mlle. du Moulin, après un voyage qu'ils avoient fait, & durant lequel il l'avoit extrêmement persécutée; témoigna la crainte où il étoit, que bientôt elle ne l'oubliât : pardonnez-moi, répondit-elle, je m'en souviendrai tous les jours, lorsqu'en récitant l'oraison dominicale, je dirai, *Délivrez-nous du malin*. Si cette dame avoit été instruite du mariage prétendu d'Adam avec *Lilit* : elle n'eut pas manqué sans doute, dit M. Ancillon, d'ajouter à la plaisanterie qu'elle venoit de faire, que le pere Adam étoit un des descendans de notre premier pere, parce qu'il en portoit le nom, & qu'il étoit apparemment de la race des enfans, qu'il avoit eus de *Lilit*, puisqu'il étoit persécuteur & malin comme un démon.

Ne pourroit-on pas dire aussi, en plaisantant, que plusieurs membres de la société éteinte paroissent avoir eu la même origine? Au reste, ce pere Adam pourroit bien être le même qu'un jésuite de ce nom, mort en 1684, & auteur de plusieurs livres de controverses oubliés présentement.

S U I T E des mémoires pour servir à la vie de
CHRISTOPHE COLOMB. traduit de l'anglois.

RETARDÉ par les vents contraires, Colomb ne put gagner Hayti avant le 6 décembre. Le premier port où il aborda fut appelé Saint-Nicolas & l'isle eut le nom d'Hispaniola. Il entra ensuite dans un havre qu'il appella la Conception. Son monde s'y empara d'une femme qui s'enfuyoit. Colomb la traita avec douceur. Celle-ci alla rendre compte à ses compatriotes des bons traitemens, qu'elle venoit d'éprouver. Les habitans furent bientôt excités à aller voir les étrangers, qui venoient d'aborder chez eux. Ils regarderent les Espagnols comme des êtres au-dessus de l'espece humaine & descendus du ciel. Ils échangerent la quantité d'or, qu'ils avoient, contre des grains de verre, des épingles & autres bagatelles. Un cacique vint rendre visite à Colomb. Il donna à l'amiral des plaques d'or assez minces & une ceinture artistement travaillée. Il en reçut quelques présens de peu de valeur en comparaison de ceux qu'il faisoit.

Colomb n'eut rien de plus pressé que de questionner les naturels du pays sur l'endroit où étoient les mines d'or. Ils lui enseignèrent un pays montagneux, qu'ils nommoient *Cibao*, à quelque distance de la mer & à-peu-près à

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

l'est. L'amiral y dirigea sa route. Il arriva à un havre commode, qu'il appella Saint-Thomas. Cet endroit étoit sous la domination d'un cacique nommé Guacanahari. Celui-ci envoya des députés à Colomb, qui lui présentèrent un masque d'un travail curieux, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or; il le fit inviter en même-tems à vouloir bien se rendre auprès de lui. L'amiral envoya de son côté des députés, qui lui rendirent une réponse si favorable sur le pays & les habitans, qu'il résolut bientôt de se rendre auprès du cacique. En conséquence il partit de Saint-Thomas, le 24 décembre, ayant un bon vent. Les Espagnols eurent le malheur de perdre un vaisseau. Dès qu'ils eurent pris terre, le cacique rendit visite à Colomb & lui offrit tout ce qu'il possédoit. L'amiral se trouvoit dans la détresse; il étoit séparé de la *Pinta*, & il ne doutoit plus que Pinson n'eût fait voile pour l'Europe dans le dessein d'y porter le premier la nouvelle des découvertes qu'il avoit faites & par-là de lui en dérober la gloire. Il ne restoit plus à Colomb qu'un petit vaisseau très-endommagé, avec lequel il lui falloit traverser une vaste étendue de mer, & transporter en Europe un grand nombre d'hommes. Il résolut de prévenir Pinson. La difficulté de ramener sur la *Nigna* tout son monde lui fit laisser dans l'isle une partie des Espagnols, afin qu'ils pussent y apprendre la langue des naturels, étudier leurs mœurs, découvrir des mines, & procurer d'autres avantages à leur nation. Il ne manquoit plus que

d'obtenir le consentement du cacique. Colomb, avant de lui en faire la proposition, lui demanda par signe pourquoi les habitans s'étoient enfuis avec frayeur à la vue des Espagnols. Guacana-hari lui fit entendre que le pays étoit dévasté par les Caraïbes, nation féroce & guerrière, qui se nourrissoit de la chair des prisonniers qui tomboient en son pouvoir, & que les insulaires avoient pris à leur approche les Espagnols pour ces peuples inhumains. L'amiral lui proposa de laisser dans l'isle un nombre d'homme, suffisant pour repousser les incursions des Caraïbes. Le cacique accepta l'offre. Colomb fit bâtir un petit fort qu'il appella *Natividad* (nativité.) Pour donner aux insulaires une idée de la force des Espagnols, il disposa sa troupe en ordre de bataille. Ces peuples ignorans furent saisis d'étonnement & de frayeur. Colomb fit tirer ses canons les plus forts. Leur explosion les frappa d'une telle terreur qu'ils tombèrent à terre. Ils reconnurent que rien ne pouvoit résister à des hommes précédés d'éclairs & du tonnerre.

Trente-huit Espagnols furent destinés à rester dans l'isle. A leur tête étoit Dtego d'Arada, gentilhomme de Cordoue; après leur avoir donné les instructions nécessaires, Colomb leur promit de revenir le plutôt possible avec un secours considérable, & en même tems de faire mention de leurs noms au roi & à la reine.

Après ces précautions, l'amiral partit du port de la Nativité, le 4 janvier 1493, & fit voile vers l'est. Le 6 il rejoignit la *Pinta*. Pin;

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

son s'efforça de se justifier, sous prétexte qu'il avoit été emporté par la mer & que les vents contraires l'avoient retardé. Colomb, quoique pleinement convaincu de ses mauvaises intentions, lui témoigna les mêmes sentimens d'amitié qu'auparavant. Pendant qu'il étoit seul, Pinson avoit visité plusieurs endroits de la côte & tiré quelque peu d'or des naturels.

L'amiral étoit forcé de hâter son retour en Europe. La *Nigna* faisoit eau de toutes parts, & ses compagnons bruloient du desir de revoir leur patrie. Pressé par ces motifs, il mit à la voile le 16 janvier. On avoit déjà fait 500 lieues sur la mer atlantique, lorsque le 14 février des vents violents s'éleverent & produisirent un ouragan terrible. Colomb employa toute son habileté à sauver ses vaisseaux. L'équipage eut recours aux prières, aux vœux, à l'invocation des saints; enfin à tout ce que la religion & la superstition peuvent suggérer dans les périls extrêmes. L'amiral craignoit alors que la découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui. Son nom alloit passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent, au lieu de vivre comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise. Telles étoient les affligeantes réflexions auxquelles il s'abandonnoit. Occupé des moyens de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit exécutées, il se retira dans sa chambre, & écrivit sur du parchemin, un récit abrégé de son voyage, de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts, & de l'établisse-

ment de sa colonie. Ayant enveloppé son écrit d'une toile cirée, il le mit dans un tonneau, qu'il jeta à la mer; mais le danger cessa; le vent tomba, la mer devint plus calme & le soir du quinzième jour, on découvrit Sainte-Marie, une des Açores. Là, après beaucoup de difficultés de la part du gouverneur, Colomb obtint des rafraîchissemens & les secours qui lui étoient nécessaires. Un article lui donnoit beaucoup d'inquiétude. La *Pinta*, qu'il avoit perdu de vue le premier jour de l'ouragan, ne reparoissoit point. Premièrement il craignit qu'elle n'eût été submergée par les flots. Ensuite il soupçonna que Pinson avoit fait voile pour l'Espagne, afin de porter le premier la nouvelle des découvertes qu'il avoit faites; dès que le vent le permit, il quitta les Açores. A peu de distance de la côte d'Espagne, il s'éleva une autre tempête presque aussi furieuse que la première, qui après deux jours & deux nuits le força d'entrer dans le Tage.

Arrivé à Lisbonne, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à son mérite. Il fut admis en présence du roi, qui le traita avec la plus grande considération & se fit un plaisir d'écouter le récit de son voyage. Impatient de retourner en Espagne, l'amiral ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars il aborda au bord de Palos, sept mois & onze jours après son départ du même endroit. Dès qu'on aperçut son vaisseau, les habitans vinrent en foule sur le rivage pour embrasser leurs parens & leurs compatriotes, & appren-

dre des nouvelles de leur voyage. Lorsqu'ils virent les hommes extraordinaires que Colomb avoit amenés avec lui, les animaux inconnus & les productions singulieres, qu'il avoit transportés, la joie se manifesta par-tout. On sonna les cloches, on tira le canon. Colomb en débarquant reçut les honneurs qu'on eût rendu au roi. On l'accompagna solennellement jusqu'à l'église, où l'on rendit graces à dieu d'avoir couronné d'un heureux succès le voyage qu'il avoit entrepris. Le soir du même jour Colomb vit entrer dans le port la *Pinta* que la tempête avoit jettée au nord.

Colomb commença par donner avis de son arrivée au roi & à la reine, qui étoient pour lors à Barcelonne. Ferdinand & Isabelle lui manderent de se rendre auprès d'eux pour leur faire le récit de son expédition. Le peuple accouroit en foule sur son passage. Le roi & la reine voulurent que son entrée dans la ville se fit avec toute la pompe due à un événement, qui alloit immortaliser leur regne. Les hommes que Colomb avoit amenés des pays qu'il avoit découverts, marchaient les premiers; leur singularité les faisoit regarder comme des êtres d'une nouvelle espece; après eux on portoit les ornemens d'or, ouvrage grossier de ces peuples, & les diverses productions de leur pays. Colomb qui fermoit la marche attiroit tous les regards. Ferdinand & Isabelle le reçurent assis sur leur trône & vêtus des ornemens royaux. A son approche ils se leverent, & ne voulant pas qu'il se mit à genoux pour leur baiser la

main , ils le firent asseoir sur un siege qui lui étoit préparé & lui demanderent le recit de son voyage. L'amiral s'en acquitta avec la modeste simplicité d'un génie supérieur , qui ne cherche pas à relever ses actions. Ayant fini son récit , le roi & la reine se mirent à genoux pour remercier dieu d'une pareille découverte , qui devoit être du plus grand avantage pour leurs royaumes ; ils témoignèrent ensuite à Colomb la reconnoissance & l'admiration qu'il méritoit. Il fut ennobli , lui & sa postérité. Il eut bientôt ordre d'équiper une flotte pour s'assurer la possession des pays qu'il avoit découverts , & pour aller à la recherche d'autres endroits plus riches encore , qu'il se flattoit de découvrir.

Les Espagnols montroient la plus grande impatience pour une seconde expédition. Beaucoup demandoient à être employés comme volontaires. Les préparatifs furent achevés avec une promptitude qui étonna. Le nouvel armement consistoit en dix-sept vaisseaux sur lesquels étoient 1500 personnes, du nombre desquelles étoient beaucoup de gentilshommes. On y mit toutes les especes d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences & toutes les plantes , qui paroissoient devoir réussir dans les Indes-occidentales , ainsi que des ustenciles de différente espece. On eut pareillement soin d'emmener les ouvriers nécessaires à une colonie naissante.

Ferdinand & Isabelle crurent qu'ils avoient besoin d'une concession du pape pour s'assurer

la propriété & la possession des terres nouvellement découvertes. On croyoit fermement que le souverain pontife, en qualité de vicaire de J. C., avoit un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI occupoit alors le siége de Rome. Comme il étoit né sujet de Ferdinand, il accorda sans balancer au roi ce qu'il demanda. Par un acte qui étenoit les droits des papes, il donna à Ferdinand & à Isabelle tous les pays habités par les infidèles, tant ceux qui étoient découverts que ceux qui le seroient par la suite.

Colomb étoit impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre, & toucha encore à l'isle Gomera. Le 26me. jour après son départ de cet endroit, il aborda à une des Caraïbes, ou isles-du Vent, à laquelle il donna le nom de *Desada* (la desirade) à cause du desir qu'avoient les Espagnols d'arriver à quelque partie du nouveau-monde. Il découvrit ensuite la Dominique, Marie Galante, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Jean de Porto Rico & autres isles. Elles étoient toutes habitées par les Caraïbes. Colomb, pressé de porter du secours à sa colonie, n'eut pas le tems de s'arrêter dans aucune de ces isles. Il continua donc sa route vers Hispaniola.

Arrivé à la Nativité, il fut étonné de ne voir aucun des trente-huit hommes, qu'il avoit laissés, accourir au-devant de leurs compatriotes. Les naturels du pays s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entièrement détruit; des lambeaux

lambeaux d'habits espagnols, des débris de leurs armes, dispersés çà & là, ne laisserent aucun doute sur le destin infortuné de la colonie. Dans le moment arriva un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui s'étoit passé dans l'isle. Les Espagnols par leur conduite déréglée & leurs violences, avoient fait voir qu'ils avoient toutes les foiblesses & passions des hommes. Après le départ de Colomb, la colonie oubliant les sages avis de l'amiral, avoir secoué toute subordination & chacun s'étoit abandonné à ses fantaisies. L'or, les femmes, & les biens des insulaires étoient devenus la proie des Espagnols. Ces violences laisserent la patience des naturels du pays. Le cacique de Cibao, dont les Européens ravageoient le terriroire, attirés par les mines d'or qu'il renfermoit, en avoit fait périr plusieurs, & après avoir investi le fort, il y avoit fait mettre le feu. Guacanahari, qui étoit toujours resté attaché aux Espagnols, s'étoit mis en devoir de les défendre & avoit même été blessé.

Malgré ce récit, Colomb avoit beaucoup de soupçon contre Guacanahari. Il ne voulut cependant pas agir avec sévérité, comme plusieurs de ses officiers le lui conseilloyent. Il leur exposa le péril qu'il y avoit à soulever contre eux toute l'isle en exerçant une rigueur inutile. Au lieu de venger des injures passées, il s'occupa des moyens d'en prévenir de nouvelles. En conséquence il fit choix d'une position plus commode que celle de la Nativité. Il traça dans une grande plaine le plan d'une

ville. Il lui donna le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine de Castille.

Au milieu de ces travaux, Colomb éprouva du mécontentement de la part de son équipage. Il se forma une conspiration qui pouvoit lui être fatale ainsi qu'à sa colonie. Elle fut heureusement découverte. L'amiral punit quelques-uns de ceux qui étoient à la tête, & envoya les autres prisonniers en Espagne; pour prévenir l'oisiveté, il projetta différentes expéditions. Il chargea Alonso d'Ojeda, officier actif & entreprenant d'aller avec un détachement visiter le territoire de Cibao, où l'on prétendoit que l'or abondoit plus qu'autre part. Comme les habitans du Nouveau-Monde n'avoient jamais vu de chevaux, l'aspect de ces animaux les effraya, au point de croire que le cavalier & le cheval ne formoient qu'un seul corps. La description, que les naturels du pays avoient faite à Colomb de Cibao, se trouva véritable. Ce pays montagneux abondoit en or. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une mine pour en tirer ce métal. Tout ce qu'ils en possédoient avoit été recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes. Pour s'assurer la possession de ce riche territoire, Colomb y fit bâtir un petit fort, qu'il appella saint-Thomas. L'espoir de trouver des richesses dans le pays de Cibao, ranima le courage des Colons, pressés par différens besoins.

Colomb, ayant par sa prudence rétabli l'ordre & la paix, crut pouvoir quitter l'île & poursuivre ses découvertes. Il confia en son

absence le gouvernement de l'île à son frere D. Diégo. Après avoir laissé les instructions nécessaires, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaisseau & deux petites barques. Pendant un voyage de cinq mois, exposé à toutes sortes de dangers, il ne fit d'autre découverte que celle de la Jamaïque; il traversa ensuite un nombre infini de petites îles, qu'il appella le *Jardin de la Reine*. A la fin ses provisions furent épuisées. Ses gens, qui murmuroient, étoient prêts à se porter contre lui aux excès les plus violens. Tant de peines & de fatigues le conduisirent à une fièvre violente, qui dégénéra en une léthargie où il perdit la mémoire, après avoir manqué d'en mourir. Revenu à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva de revoir son frere Barthelemi contribua beaucoup à son rétablissement. Treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils étoient séparés. Pendant cet intervalle, ils n'avoient eu aucun commerce l'un avec l'autre. Après avoir renoncé à sa négociation à la cour d'Angleterre, il étoit retourné en Espagne par la France. Étant à Paris, il avoit appris la nouvelle des découvertes de Colomb & avoit su qu'il devoit faire une seconde expédition. Il arriva en Espagne après le départ de l'amiral. Le roi & la reine eurent pour lui les marques de considération que méritoit le frere d'un homme, qui rendoit de si importans services à l'état. Persuadés que Colomb le reverroit avec plaisir, ils envoyèrent Barthelemi avec trois vaisseaux porter des provisions, à la colonie d'*Isabelle*, où les Espagnols étoient

pressés par la famine. Un danger plus grand encore les menaçoit. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita, avoient méprisé les sages instructions de leur amiral ; pillant les provisions des Indiens , s'emparant de leurs femmes, ils vivoient dans une licence effrénée. Les Espagnols avoient bâti une ville & construit différens forts. Ils paroissoient venir , non pas simplement pour visiter l'isle , mais pour y former des établissemens. En outre , les Indiens, voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs habitans , croyoient que sa patrie n'étoit pas en état de satisfaire sa faim. Les insulaires résolurent pour prévenir la destruction dont ils étoient menacés , d'attaquer avec toutes leurs forces réunies les Européens & de les chasser de leurs établissemens.

Tel étoit l'état des affaires , lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des mauvais traitemens qu'ils éprouvoient de la part des Espagnols , les Indiens n'attendoient qu'un signal de leur chef pour fondre sur la colonie. La crainte du péril réunit les esprits , & rétablit l'autorité de Colomb. C'étoit une nécessité d'avoir recours aux armes ; la situation des Européens étoit embarrassante. Les insulaires avoient une supériorité du côté du nombre. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre une nation entiere. Colomb , persuadé que le succès dépendoit de la promptitude de ses opérations , rassembla sur le champ sa troupe , réduite à un petit nombre par les maladies. Elle confis-

toit en 200 hommes de pied , 22 chevaux & 20 grands chiens ; ces derniers étoient redoutables pour les ennemis nuds & timides. Tous les caciques de l'isle , à l'exception de Guacānahari qui resta toujours attaché aux Espagnols , rassemblèrent leurs forces , qui montoient à cent mille hommes. Ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Real , la plus grande plaine du pays. Colomb , sans leur donner le tems de s'appercevoir de leur erreur , les attaqua dans la nuit. La victoire lui fut aisée , & il n'y eut point de sang répandu de son côté. Le bruit des armes à feu , le choc de la cavalerie & les chiens lâchés à propos , jetterent une si grande allarme parmi les Indiens , qu'ils jetterent bas leurs armes & laisserent le champ de bataille. De leur côté , il y en eut quelques-uns de tués & beaucoup furent faits prisonniers. Colomb employa aussi tôt plusieurs mois à visiter l'isle & à la subjuguier , sans trouver la moindre résistance. Il imposa une taxe sur chaque Indien au-dessus de l'âge de 14 ans. Les uns devoient fournir de l'or , les autres du coton. C'est la premiere taxe en regle imposée sur les Indiens , & elle a servi depuis d'exemple à des impôts encore plus onéreux.

(*Pour être continué.*)

*ÉLOGE du prince DOMINIQUE DE SALM, mort
subitement au mois de juin 1778 , tiré des Rhei-
nische Beitrage du mois d'août 1781.*

DOMINIQUE de Salm étoit un de ces bons princes qui ignoroit son propre mérite, & marquoit tous ses jours, comme sans s'en appercevoir, par des bienfaits qui doivent immortaliser sa mémoire. Ennemi de l'éclat extérieur, il a fini sa carrière paisiblement, sans cour, sans pompe, sans flatteurs, sans ambition que celle d'être le pere de son pays. N'ayant que la corégence d'un petit état avec deux autres princes, il lui étoit plus difficile de s'y signaler par de brillans exploits que par les qualités du cœur. Cependant beaucoup de ses actions sont dignes de n'être pas oubliées dans l'histoire. Loin d'imiter les princes, grands par leur territoire & leur opulence, au-lieu d'entretenir des gens oisifs & des animaux inutiles, il employoit son revenu à soutenir des sujets nécessaires à l'état, & y attirer de nouveaux citoyens sans distinction de religion, pourvu que chacun fût fidele à la sienne. Il fut libéral, mais d'une maniere éclairée, & qui n'étoit jamais nuisible à ceux qui avoient part à ses largesses. Il fixa son séjour dans la petite ville de Kirn pendant les dernieres années de sa vie. Simple dans ses habits, à sa table & dans sa

demeure , allant le plus souvent à pied , religieux sans affectation , il aimoit à n'être point remarqué. Cependant il n'étoit pas possible que son application à procurer du travail , & la subsistance à ceux qui en manquoient , demeurât ignorée. Il a fondé à Kirn un college pour l'instruction de la jeunesse , qu'il a confié à l'ordre des écoles-pies. Il a bâti des églises & des écoles qu'il a souvent dotées noblement. Dans les années de disette , il falloit que les hommes sains & valides gagnassent le pain qu'il leur donnoit. Avant lui on voyoit encore sur la montagne les débris du château que les François ont fait jadis sauter. Ils couvroient tout le territoire du voisinage. Le prince de Salm n'a point épargné la dépense pour le rendre labourable. Les pierres éparfes ont été recueillies , & on en a fait des terrasses. Un côté de la montagne ci-devant stérile est déjà devenu un beau vignoble qui promet beaucoup. Cet ouvrage achevé , il entreprit de construire des chaussées & des ponts , ou de les mettre en meilleur état , toujours pour procurer du travail aux malheureux , les aumônes répandues autrement ne servant souvent qu'à prolonger la misère au-lieu de la détruire , en engendrant l'inaction & la paresse , plus redoutables pour une nation que la stérilité de plusieurs années. Se rendoit qui vouloit à ces travaux publics : on payoit chacun à proportion du tems de son travail , sans lui demander quand il reviendrait , ou pourquoi il n'y venoit pas plus souvent ; parce que le principal but du prince étoit de

fournir aux indigens la subsistance & non pas de presser le travail public en leur faisant négliger leurs propres affaires. Non-seulement il a fait bâtir le college & la maison des professeurs & d'autres beaux édifices ; mais il a fourni des matériaux & même de l'argent à ceux qui ont voulu bâtir à Kirn , qui s'est par-là étendu & embelli. Au-lieu d'emprunter de l'argent à ses sujets , il leur en prêtoit à un modique intérêt , quand ils en avoient besoin pour exécuter quelque spéculation bien conçue : & quand ils en faisoient un bon usage , il leur remettoit les intérêts & quelquefois aussi les capitaux. Il détestoit la paresse , & rien ne pouvoit la soustraire à ses yeux. Il la combattoit sans cesse , & en récompensant l'industrie , il cherchoit à la rendre la vertu nationale de ses états.

Les *Pfalzbaierische Beitræge* du mois de janvier 1782 , renferment l'éloge historique d'un autre prince de Salm , frere du précédent , savoir : Philippe-Joseph , prince régnant de Salm-Kirbourg , en un discours qui a été prononcé à Kirn devant un nombreux auditoire , le 20 juin 1779 , par le P. Conrad des écoles-pies , qui l'avoit traduit en allemand du françois , composé par le prince actuellement régnant de Salm-Kyrbourg , qui , à l'exemple de ses glorieux pere & oncle , se rend le pere de ses sujets accoutumés à vivre sous un gouvernement doux & secourable. Philippe-Joseph , né le 21 juillet 1709 , frere cadet du précédent , entra fort jeune dans la carrière des armes. Enseigne dans

un régiment d'infanterie autrichienne à l'âge de 15 ans, il mérita les grades supérieurs, & obtint le régiment de Joerger dragons, avec lequel il signala sa valeur aux champs de Bagnaluka sous le prince Eugene. Cohéritier, quoique cadet du Rhingrave Henri son pere, décédé en 1716, il eut pour tuteur le vertueux marquis d'Eynse. La mort du prince Louis-Othon de Salm, dernier rejetton de la branche aînée de sa maison, le fit prétendre à la co possession des biens patrimoniaux de ses ancêtres, dont ses agnats n'ont pu l'exclure. L'impératrice Amélie, à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir par les liens du sang qui réunissent les maisons de Brunswick & de Salm, lui avoit obtenu l'ordre de l'aigle-blanc de Pologne. Son frere aîné, paroissant décidé au célibat, il épousa en 1742 Marie-Thérèse, fille & héritière du prince Maximilien de Hornes, dont il a hérité en 1763. Occupé du lustre & du bonheur de sa famille, il obtint de l'empereur en 1747 la primogéniture pour le prince Maurice son fils, & aujourd'hui son successeur.



CORRECTIONS faites par M. MEDIKUS, de quelques erreurs sur le Palatinat, qu'on lit dans certains voyages.

LE succès des agréables voyages de Sturz & de Sulzer, a excité un grand nombre de jeunes écrivains Allemands à les imiter. *O imitatores servum pecus !* La lettre d'un voyageur à travers l'Altace, insérée au second cahier du *Deutsche Museum* de 1781, est de ce mauvais genre. Ce voyageur dit avoir vu au Hard, au milieu des ruines d'un ancien château, une maison de campagne digne d'un ministre, qui appartient à un chanteur ou danseur ; & il en prend occasion de déplorer qu'on prodigue un demi-million à ces sortes de gens, qui nagent dans l'abondance, tandis que les savans du Palatinat, doivent se contenter de pommes de terre.

Voici le vrai. Cet homme qui nage dans l'abondance s'appelle Bergaut, ci devant sousleur de la comédie françoise, & figurant dans les balets. Comme il ne pouvoit vivre commodément à Mannheim, avec la pension de 190 florins seulement que l'électeur lui a laissée, en supprimant la comédie françoise, à l'exemple de la plupart des princes d'Allemagne, il demanda qu'on lui permit d'habiter pour le tems de sa vie les ruines d'un vieux château, avec

un petit territoire aux environs, qui étoit stérile & ne rapportoit rien, s'engageant à le défricher, à y planter des arbres fruitiers & un vignoble. Cette grace lui a été accordée à condition qu'il ne dégraderoit rien de l'ancien château. Il a dépensé 300 à 1000 florins de ses épargnes à ce défrichement, & a fait un jardin & un vignoble en partie de ses propres mains, ainsi qu'un autre pensionnaire de la cour, poëte François, a fait à Mannheim même avec une simplicité philosophique.

Dans une autre lettre du *Deutsche Museum*, au mois de janvier 1781, il s'y agit de la troupe des comédiens de Mannheim, qui y sont loués comme ils le méritent; mais c'est au dépens du public, taxé de refuser sa faveur aux meilleurs acteurs, & d'applaudir les médiocres. C'est avoir bien mal vu le public de Mannheim, où le sentiment du vrai & du beau est aussi exquis qu'en aucune ville d'Allemagne. Depuis long-tems Mannheim est en possession d'un orchestre, qui fait l'admiration des étrangers, & quoique la translation de la cour à Munich l'ait diminué; cependant la musique y fait toujours une partie de l'éducation, & l'on y donne pendant l'hiver, sous l'inspection du grand compositte Holzbauer & du célèbre Fraenzel, d'excellens concerts exécutés en grande partie par des amateurs & des amatrices: or on fait l'influence de la musique sur le goût. Le dessin, la peinture & la sculpture y sont aussi enseignés ordinairement à la jeunesse par d'habiles maîtres. Que dire des ballers du

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

théâtre de la cour , qui ont accoutumé le public à ne pouvoir rien supporter de foible en ce genre d'éloquence corporelle ! Ajoutez que ci-devant ce public pouvoit aller trois fois la semaine à la comédie françoise , fans qu'il lui en coûtât rien. Aucun acteur n'est sorti de Mannheim , sans s'y être perfectionné dans son art.

Encore une lettre insérée dans le mois de février du même journal , charge le gouvernement Palatin d'exclure les protestans des charges , & de ne les pas juger capables d'être seulement maîtres d'écoles de village. C'est une fausse accusation : car M. Medikus , auteur de ces corrections , est un exemple qu'ils parviennent aux grâces électora'es , & jouissent de la faveur des grands , quand ils s'efforcent de les mériter. Etranger & protestant , arrivé à Mannheim en 1758 , à l'âge de 20 ans , il y a été employé dès l'année suivante. Les premières maisons de la ville l'y ont comblé d'amitié , comme le baron de Zetzwiz , ancien ministre d'état , & le feu vice-chancelier de Suffmann. Il seroit facile de nommer d'autres protestans également protégés , non-seulement dans les places qui leur appartiennent , suivant les loix , à cause de leur religion , mais aussi dans les divers départemens où ils ne sont admis que par la faveur du souverain bienfaisant , contre lequel le téméraire auteur de la lettre semble invoquer un Brutus. Il loue les hautes écoles économiques de Lautern. Mais de qui sont-elles l'ouvrage ! n'est-ce pas de Charles-Théodore !

S E P T E M B R E , 1782. 253

n'est ce pas lui qui en a choisi les maîtres , qui les pensionne de sa caisse , qui a acheté le cabinet de modeles , qui a fourni les emplacements & les édifices du jardin de botanique , & des diverses académies ! Où est le prince Allemand ou autre qui ait plus fait pour les sciences & les arts , en sept ans de tems depuis 1774 ?



POÉSIES FUGITIVES.

IMITATION LIBRE DE LA NUIT,

Idylle du recueil de M. l'abbé de REYRAC.

AU bel instant où dans un soir d'été
 Le dieu du jour visitant d'autres mondes
 Sembloit se perdre & mourir dans les ondes,
 Je voulus voir par le frais excité,
 Du haut des monts les ombres descendues
 Croître & marcher dans la plaine étendues.
 Oui, je te quittai sans douleur,
 O toi, séjour champêtre, & vous, forge tonnante,
 Où les fils de Vulcain ruisselans de sueur
 De la fournaise étincelante
 Tirent le fer par le feu pénétré,
 Et la tenaille en main dans l'onde frémissante
 Le plongent d'un bras assuré.
 Le pasteur à la bergerie,
 Aux doux sons de ses chalumeaux,
 Rappelloit les tristes troupeaux
 Qui voyoient à regret fuir loin d'eux la prairie.
 De son joug détaché déjà loin du sillon
 Le bœuf ne craignoit plus le cruel aiguillon :
 Sur les enclumes résonnantes
 Les marteaux tour à tour tombans & suspendus,
 Et du fer amolli les lames gémissantes
 Ne donnoient que des sons confus
 Dans les airs au loin répandus.

A mes pensers livré , des naissantes étoiles
 Mes yeux ne voyoient point le lever radieux,
 Ni la tranquille nuit de ses superbes voiles
 Embrassant à la fois & la terre & les cieux.

Les groupes des sombres nuages
 Du ciel ne souilloient point l'azur :
 Phébé dans nos riens bocages
 Portoit le calme le plus pur.

D'un tendre demi-jour la lumière incertaine,
 Du Zéphir printannier la bienfaisante haleine,
 Le silence des bois & l'ombre des coteaux

A de paisibles rêveries

Invitoit l'ame amante du repos.

Au sein émaillé des prairies
 Serpentoient les foibles ruisseaux
 En charmant leurs rives chéries
 Du doux murmure de leurs eaux.

Par cette aimable paix , par ce vaste silence

Combien mon ame s'attendrit !

Que d'augustes pensers vinrent par leur présence

Occuper ces instans , & frapper mon esprit !

Dans le miroir de l'onde transparente

D'un large lac de peupliers orné ,

Je contemplois des cieux la voute étincelante,

Et l'astre de la nuit de rayons couronné.

Du chêne altier la longue chevelure ,

Du saule verd la modeste parure

Sembloient au fond de ce canal

Reproduites & renversées,

Et sur ce limpide cristal

Fuir par les vents mollement balancées.

De tant de miracles surpris

Je bénissois l'auteur d'un si parfait ouvrage ,

Et dans le plus voisin bocage

J'étois paisiblement assis ,

Lorsque dans le lointain une voix inconnue

Se fait entendre... & soudain à ma vue

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Se présente un noble vieillard.
 Son âge vénérable & sa barbe ondoyante,
 Son front serein, son imposant regard,
 Sa tête auguste & blanchissante,
 Tout me paroît divin dans ce sage mortel.
 Les mains & les yeux vers le ciel,
 A genoux sous un chêne antique,
 Fier encor des jets vigoureux
 Qui s'élancent au loin de son tronc caverneux,
 Il chantoit ce touchant cantique :
 O toi, seul dieu puissant en tous lieux révéré,
 Toi qui soutiens la terre, & la meus à ton gré,
 Toi, pere des mortels, pere de la nature,
 De ton trône divin descends, je t'en conjure,
 Et d'un foible vieillard daigne écouter la voix.
 Je t'offre mon hommage... à toi seul je le dois.
 Vous, célestes esprits, légions triomphantes
 Qui vivez de lui-même, & brulez de ses feux,
 Que pour quelques instans vos harpes ravissantes
 Suspendent à ma voix leurs sons harmonieux.
 Dieu, l'astre au front d'argent orne ton diadème,
 Ton pompeux vêtement d'étoiles est semé,
 Et dans l'éclat du soleil par ton ordre formé
 Tu te plûs, dieu puissant, à te peindre toi-même.
 L'univers est ton temple, & l'innocent mortel
 Est le ministre heureux digne de ton autel.
 O toi, de la nature & l'arbitre & le maître,
 Quels insensés mortels ont pu te méconnoître ?
 Ces précieux trésors dans la terre entassés,
 Ces globes rayonnans dominant sur les nues,
 Des plaines de la mer ces vastes étendues,
 Ces miracles sans nombre à nos yeux exposés,
 La foudre menacante & le fougueux orage
 Du hasard impuissans seroient-ils donc l'ouvrage ?
 Aux plaisirs corrompus des infâmes cités
 Toujours j'ai préféré ma campagne chérie ;
 Depuis cent ans, mon dieu, je dois à tes bontés

Le bonheur si constant de ma paisible vie.

Les dons de ton amour ont vaincu mes souhaits,

Mes derniers jours encore attestent tes bienfaits.

De leurs troupeaux nombreux mes brebis entourées

Folâtaient à l'envi dans mes épais gazons.

Mes champs comblent mes vœux par d'heureuses mois-
sons ;

Mes vignes sur l'ormeau , de leurs grappes pourprées,

Étalent à mes yeux les utiles présens

En foule suspendus à leurs rameaux naissans.

A l'être souverain oui je te dois encore ,

O ma tendre moitié , toi , que mon cœur adore ,

Vous aussi , mes enfans , vous , fruit de nos amours ,

Vous , charmes de ma vie & l'appui de nos jours.

Tu le fais , dieu puissant , jamais l'amour profane ,

Vil tyran de mon cœur , ne souilla ma cabane.

Oui , de la même main qui forma nos doux nœuds

Tu créas en mon ame & l'amour & ses feux.

Par devoir , par tendresse à ma Zulmé fidele ,

Si je vecus heureux , c'est en vivant pour elle.

Sa constante vertu , son aimable douceur

De mes vieux jours encor sont l'unique bonheur.

Dans notre humble réduit , seul avec ma compagne ,

Satisfait de mon sort , amant de la campagne ,

Toujours je méconnus ces stériles desirs

Enfans de nos cités & de leurs faux plaisirs.

Mais maintenant je touche au bout de ma carrière ;

A mes yeux obscurcis le céleste flambeau

Semble hélas ! s'affaiblir & perdre sa lumière ;

Ma cendre réunie aux cendres de mon pere

Bientôt se confondra dans un même tombeau.

Prends pitié de mes fils , prends pitié de leur mere ,

O mon pere ! ô mon dieu ! protecteur de mes jours.

Sur mes fils , sur Zulmé , qui toujours me fut chere ,

En ces derniers momens j'implore ton secours.

A ces mots , il soupire , & respirant à peine

Les yeux baignés de pleurs pousse de longs sanglots ,

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Et d'un pas assuré s'avance dans la plaine ,
En bénissant son dieu par des concerts nouveaux.
Cependant sur les monts l'aurore étincelante
Signaloit du soleil l'approche bienfaisante.*

*Au tendre éclat de ses rayons naissans ,
Tous les oiseaux dans les sombres bocages
Au roi des cieux prodiguant leurs hommages ,
Faisoient monter vers lui le tribut de leurs chants.
Le lapin bondissant au sein de la prairie
Du thym fleuri , du tendre serpolet
Avec plaisir exprimoit l'ambrosie.
Déjà le lievre , au regard inquiet ,
Que chassoit devant lui le renard en furie ,
Portoit ses pas craintifs dans l'épaisse forêt.
Sur le sommet de mon réduit champêtre
L'autre du jour commençoit à paroître.
Etonné de son prompt retour
Je regagnai mon aimable séjour ,
Du créateur admirant en silence
La bonté paternelle , & la vaste puissance.*

Par M. CRIGNON GUINEBAUD , d'Orléans.

*ÉPIQUE de M. de SAINT-PÉRAVI à Monsieur
le prince DE..... qui lui avoit demandé la
lecture d'une pièce de théâtre.*

PRINCE formé par le génie ,
Pour la raison & la folie ,
Et pour la guerre & pour le bal ;
Je vais répondre à votre envie ,
Et vous lire ma comédie ,
Quoique le but en soit moral ;
Dans notre siècle jovial ,

La moralité nous ennuye,
 Et par conséquent c'est un mal;
 Mais votre esprit a tout se plie,
 Et votre goût est général.
 Dans le comité théâtral,
 Lorsque je lus ma rapsodie,
 C'étoit un jour de carnaval;
 On répétoit la colonie;
 Sa lecture fut accueillie
 Aux accords du bruit infernal,
 Et tintamare musical
 De la comique académie;
 Ma piece, dans ce baccanal,
 Eût une joyeuse agonie:
 Depuis cette plaisanterie,
 J'ai caché mon drame fatal,
 Sans le rappeler à la vie;
 A votre gout je le confie,
 Et ce sera son jour natal;
 Assemblez bonne compagnie;
 Soyez le juge principal,
 Car vous êtes l'ogitinal
 Dont chacun prendra la copie.

PATROCLE ET ACHILLE.

*Traduction littérale du commencement du 16me. livre
 de l'Iliade d'Homere.*

TANDIS que sur la flotte, où regne le carnage,
 Ajax & ses guerriers signalent leur courage,
 En proie à la tristesse, accablé de douleurs,
 Près du fils de Thétis, Patrocle fond en pleurs.
 Telle du sein d'un roc une source féconde
 En ruisseaux abondans précipite son onde,

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Achille s'attendrit & lui parle en ces mots :

- » Pourquoi cette foiblesse indigne d'un héros ?
- » Tu pleures, comme on voit le jeune enfant se plaindre,
- » Quand, poursuivant sa mere & ne pouvant l'atteindre
- » Il veut saisir sa robe & retarder ses pas :
- » Il crie, il se désole, il implore ses bras.
- » Achille ou ses amis font-ils couler les larmes ?
- » Viens-tu nous annoncer de mortelles allarmes ?
- » Ménétiüs, Pélée, éloignés des combats,
- » Sont, dit-on, pleins de vie au sein de leurs états :
- » Sur eux seuls de leurs fils doit pleurer la tendresse.
- » P'aindrois-tu les revers des peuples de la Grece,
- » Qui, par un juste sort, meurent sur leurs vaisseaux ?
- » Parle, ouvre-moi ton cœur, instruis-moi de tes maux.
- » Brave fils de Pélée, ornement de la Grece,
- » Répond Patrocle en pleurs, excuse ma tristesse.
- » Par-tout regne le deuil; nos chefs les plus vaillans
- » Tombent sur leurs vaisseaux ou blessés ou mourans;
- » Diomede, Eurypile, Ulysse ainsi qu'Atride
- » Languissent, terrassés par le fer homicide;
- » L'art, par mille secrets, s'occupe à les guérir.
- » Eh! quoi! fils de Thétis, rien ne peut te fléchir!
- » Me préserve le ciel d'un courroux si funeste!
- » Si des Grecs aujourd'hui tu ne sauves le reste,
- » Qui pourra désormais implorer ton secours?
- » Barbare! tu n'as pas pour auteurs de tes jours
- » Ni Thétis, ni Pélée; au sein de l'onde amere,
- » Les vagues t'ont vomî dans leur juste colere;
- » Les rochers, en naissant, ont endurci ton cœur.
- » Si la peur d'un oracle a glacé ta valeur,
- » Si quelque ordre du ciel met obstacle à ta gloire,
- » Ah! du moins laisse-moi voler à la victoire.
- » Donne-moi ton armure & tes braves soldats;
- » Au chemin de l'honneur je conduirai leurs pas.
- » L'ennemi me voyant croira revoir Achille;
- » Tout présente à mon bras un triomphe facile.
- » Laissons reprendre haleine à ces Grecs épuisés;

- » Sans peine les Troyens vont être terrassés :
 » Éperdus, ils fuiront à l'aspect de tes armes.
 En prononçant ces mots, Patrocle fond en larmes.
 Malheureux ! il demande, il cherche le trépas !
 Achille lui répond : » Patrocle, ne crois pas
 » Que mon cœur soit glacé par la peur d'un oracle ;
 » Le ciel à ma valeur ne met aucun obstacle.
 » Mais (ce que mon courroux ne sauroit oublier)
 » Un mortel.... Mon égal.... Ose m'humilier !
 » Il m'ôte Briséis, unique récompense
 » Des superbes remparts renversés par ma lance !
 » L'orgueilleux roi des Grecs, l'injuste Agamemnon
 » D'Achille ose outrager & la gloire & le nom !
 » Cet affront vit encor tout entier dans mon ame.
 » Mais je veux étouffer le courroux qui m'enflamme ;
 » J'ai juré d'oublier cet outrage sanglant ,
 » Si-tôt que je verrois l'ennemi triomphant
 » Jusque sur mes vaisseaux répandre les allarmes.
 » Patrocle, j'y consens, couvre-toi de mes armes.
 » Je confie à tes soins mes généreux soldats ;
 » Guide-les au plutôt dans le champ des combats.
 » Je vois des Phrygiens la menaçante armée
 » Fondre de toutes parts sur la flotte allarmée ;
 » Ils lancent de leurs mains & les feux & la mort.
 » Hélas ! je vois les Grecs, accablés par le fort,
 » Ne pouvoir disputer un reste de rivage ;
 » Ilion tout entier les brave & les outrage.
 » Le Troyen n'eut jamais été victorieux,
 » Si d'Achille il eût vu le casque radieux.
 » Oui, sans Agamemnon, objet de ma colere ,
 » Ces lâches Phrygiens, jonchés sur la poussière ,
 » Eussent depuis long-tems expiré sous mon bras.
 » Jusque dans les vaisseaux ils portent le trépas ,
 » Et Diomede, armé de sa lance terrible ,
 » Ne peut les préserver de ce destin horrible !
 » Je n'entends plus tonner l'ennemi de mes droits ;
 » Hector, le seul Hector fait entendre sa voix ;

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

- » Il presse ses guerriers; enflammés par la gloire,
- » Ils remplissent les champs des cris de la victoire.
- » Cours, sauve ces vaisseaux : que ton bras en ce jour
- » Rende aux Grecs abattu l'espoir de leur retour.
- » Mais observe la loi que l'amitié t'impose;
- » Du sein de mon honneur sur toi je me repose.
- » Si tu veux que ces Grecs, courbés à mes genoux,
- » Me rendent Briséis pour fléchir mon courroux,
- » Repousse seulement les Troyens du rivage;
- » Si le pere des dieux seconde ton courage,
- » Borne-là tes succès, & sur-tout garde-toi
- » D'aller aveuglement les combattre sans moi.
- » Ton funeste triomphe obscurciroit ma gloire :
- » Ne va pas m'arracher l'honneur de la victoire,
- » En guidant tes soldats aux remparts d'Ilion.
- » L'Olympe puniroit ta vaine ambition.
- » Apollon, qui de Troie est le dieu tutélaire,
- » Lanceroit sur tes jours les traits de sa colere.
- » Ainsi, dès que ton bras, par des exploits nouveaux,
- » Aura de tout péril délivré les vaisseaux;
- » Laisse-les deux partis s'égorger dans la plaine.
- » Dieux ! puissent en ce jour, immolés à ma haine,
- » Expirer à la fois les Grecs & les Troyens !
- » Nous seuls, pour renverser les remparts Phrygiens,
- » Pussions-nous au trépas arracher notre tête !

Cependant Ajax plie & cède à la tempête;
 Le bras de Jupiter accable sa valeur;
 Sur lui tous les Troyens tombent avec fureur.
 De mille traits mortels une grêle terrible
 Vient fondre sur son casque avec un bruit horrible;
 Sur sa tête gémir l'airain retentissant;
 Il ne peut soutenir son bouclier pesant.
 A cet orage affreux il résiste avec peine;
 Inondé de sueur, sans force & sans haleine,
 D'une main défaillante il repousse la mort.

Muses, redites-nous par quel funeste sort
 Sur la flotte des Grecs vint fondre l'incendie.

Levant son cimeterre, Hector avec furie,
Menace, presse Ajax & d'un coup assuré
Rompt sa lance; l'airain, de son bois séparé
Sifle & vole en éclairs au loin sur le rivage.
Dans ces momens d'horreur, ranimant son courage,
Le fils de Télamon, par un pénible effort,
Armé d'un foible bois lutte en vain contre Hector.
Il frémit & du ciel reconnoît la vengeance.
Il voit que Jupiter vient de briser sa lance
Et qu'il veut des Troyens couronner la valeur.
Il cède, l'ennemi redoublant de fureur
Darde sur son vaisseau la flamme dévorante.
Soudain volent par-tout les feux & l'épouvante.

» Cours, ami, dit Achille, arrête ce torrent,
» Qui renverse les Grecs & ravage leur camp.
» Cours, vole, que ton bras en ce danger funeste
» Delivre ces vaisseaux, seul espoir qui leur reste.
» Prends mes armes, Patrocle; Achille sur tes pas
» Va rassembler soudain ses belliqueux soldats.

Patrocle se revêt de l'armure nouvelle;
Autour de ses genoux l'airain brille, étincelle;
La cuirasse d'Achille enveloppe son flanc;
A son côté reluit un glaive menaçant;
Il prend un bouclier, immense, impénétrable;
Son front est ombragé d'un casque épouvantable;
Il agit en ses mains de pesans javelots.
Son bras ne peut lever la lance du héros;
Son poids eût accablé tout autre qu'Eacide;
Chiron coupa le bois de cette arme homicide
Dans les sombres forêts, qui couvrent Pélion,
Et pour la rendre un jour le fléau d'Ilion
Ce centaure fameux la remit à Pélée.

Le brave Antomédon, qui seul dans la mêlée
Du généreux Patrocle accompagne l'ardeur,
Qui seul avec Achille a placé dans son cœur,
Attele deux coursiers, qui respirent la guerre;
Ils devançant les vents dans leur course légère.

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Sur la molle verdure , aux bords de l'Océan ,
 Podarge les conqut du zéphir caressant ;
 Pédase , quoique né d'une race mortelle ,
 Est joint à ces coursiers d'origine éternelle.

Achille cependant fait armer ses soldats :
 Ils brûlent à sa voix de voier aux combats ,
 Tels des loups altérés , tout-fumans de carnage ,
 Courant du haut des monts au plus prochain rivage ,
 Vont éteindre la soif , dont ils sont consumés :
 Menaçans , furieux , les regards enflammés ,
 Les flancs tout palpitans & les levres sanglantes ,
 Ils brûlent de toucher les eaux rafraîchissantes.
 Tels autour de Patrocle , embrasés par l'honneur ,
 Mille Thessaliens signalent leur ardeur.
 Achille est à leur tête ; il chauffe leur zele
 Et donne à leur courage une force nouvelle.

Par M. MION , de Liege.

ÉPIGRAMME.

SOIR & matin une insigne mégère ,
 Son cher époux tourmentoît , querelloit .
 Si qu'il advint qu'un jour le pauvre haïre ,
 N'en pouvant plus , sur le grabat gissoit .
 Lors sa moitié de larmes l'arrosoit ,
 En l'assurant , d'une voix lamentable ,
 Que de douleur tôt elle le suivroit
 En paradis. Ah ! dit le misérable ,
 Que cet espoir faisoit transir d'effroi ,
 S'il est ainsi plus de salut pour moi .

Par M. GA... de l'hôtel des postes,

LA RIME ET LA SOTTISE.

DANS un siècle de suffisance,
 D'esprits légers & pétulans,
 Dévorés par l'impatience
 D'afficher leurs petits talens :
 Où le poétique délire
 Et la démangeaison d'écrire
 Font de leurs doucereux accens,
 Gémir la presse & le bon sens ;
 Dans ce reflux épidémique
 D'épigrammes, de madrigaux,
 De couplets, de mauvais bons mots :
 D'une lyre soporifique,
 Nous trouvons dans tous les journaux
 L'accouchement périodique.
 L'un, voulant peindre des amans
 Ou les soupirs, ou les extases,
 Cole d'hyperboliques phrases
 A la place des sentimens.
 L'autre, contemplateur tenace
 De ses ingénieux écrits,
 Se présume un nouvel *Horace*,
 Le restaurateur des esprits,
 Sonne le tocsin du parnasse,
 Et n'enfante qu'une souris.
 Celui-ci, de la jeune *Elvire*
 Pour rompre ou chanter les liens,
 Veut parler & ne peut rien dire....
 Celui-là parle & dit des riens.
Licas forge, lime, travaille,
 Fait imprimer, vaille que vaille ;
 Une énigme, une ode, un sonnet ;
 Et *Damon* vient de mettre au net

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Une profonde rapsodie,
Qu'il intitule comédie :
Si c'en est une , Dieu le fait.
En vain les muses obsédées
Par ces Scribomanes divers,
Refusent d'inspirer les airs
De leurs productions guindées,
La rime dicte les idées,
Et la sottise fait les vers.

Par M. COURSLAUX.



SEPTEMBRE, 1782. 267

ACADÉMIES.

SÉANCES

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE françoise.

LE 27 de mai, M. le COMTE ET MADAME LA COMTESSE DU NORD, ont assisté à une séance particulière de l'académie. M. de la Harpe a lu une piece de vers adressée à M. le comte du Nord (*); M. l'abbé Arnaud un portrait de Jules-César, & M. de la Harpe une épître à M. le comte de Shouwalow, sur la poésie descriptive. Les deux illustres voyageurs ont entendu, avec plaisir, ces différens morceaux, & ont vu, avec le même plaisir, les portraits des plus célèbres académiciens. L'académie leur a demandé leur portrait, qu'ils ont bien voulu lui faire espérer, & qui sera joint à ceux de la reine Chris-

(*) Voyez le journal d'août, page 278.

tine , du roi de Suede , & du roi de Danemarck , possédés par cette compagnie.

(*Journal de Paris.*)

I I.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

Le 5 juin , M. le comte & Mde. la comtesse du Nord ont assisté à une séance de l'académie. Le secrétaire a lu un discours *sur le besoin qu'ont plusieurs parties des sciences de la protection des souverains* ; M. Macquer , un mémoire *sur la nature du principe odorant , & sur la maniere de détruire les odeurs fétides*. M. Lavoisier a fait des expériences *sur une nouvelle méthode d'augmenter la force du feu par le moyen de l'air déphlogistique* , & il a fait détonner le fer fondu & la platine en très-peu de tems. M. Portal a lu un mémoire *sur les changemens que la maladie produit dans l'organe de la voix , & sur la cause de ces changemens* ; M. Daubenton , un mémoire *sur les herborisations qui se rencontrent dans différentes especes de pierres* ; & M. l'abbé Rochon , un mémoire *sur la difference de chaleur des rayons différemment réfrangibles*. M. de Fontanieu a exécuté , sur un tour à portrait de son invention , le médaillon du roi ; on a présenté , à cette occasion , à M. le comte & à Mde. la comtesse du Nord un morceau d'ivoire travaillé au tour en 1717 par le czar Pierre I , durant son voyage en France , & qui est dans le cabinet de l'académie. Après la séance , M. le comte

S E P T E M B R E , 1782. 269

& Mde. la comtesse du Nord ont visité les salles de l'académie ; ils ont vu avec intérêt & avec attendrissement la chambre de Henri IV, qui en fait partie , & se sont arrêtés à examiner plusieurs modeles de vaisseaux ou de machines dont la salle de marine offre la collection.

(*Journal encyclopédique.*)

I I I .

ACADÉMIE des inscriptions & belles-lettres de Paris.

Les augustes voyageurs ont fait aussi à l'académie royale des inscriptions & belles-lettres l'honneur d'assister à la séance du 7 du même mois. M. Dupuy , secrétaire perpétuel , a ouvert la séance par un petit discours dans lequel , pour donner une idée de cette académie , il a montré *quelles ont été les vues de son auguste fondateur , & les objets dont il a voulu qu'elle s'occupât.* Cette lecture a été suivie de l'extrait d'un mémoire de M. de Guignes , *sur le commerce & les liaisons que les Chinois ont eus avec les nations étrangères.* M. de Keralio a lu ensuite le précis des mémoires qu'il avoit déjà lus à l'académie , *sur les antiquités septentrionales.* M. l'abbé Leblond a fait la lecture de l'extrait de son mémoire *sur les vases murrhins.* M. Vauvilliers a lu sa traduction de *la quatrième iylhmienne de Pindare ;* M. Anquetil Duperron , le précis de son grand mémoire *sur l'Amérique , comparée , pour*

le sol, le climat, les peuples & les productions dans les mêmes latitudes, avec les trois autres parties du monde, tant ancien que moderne.

M. Ameilhon a fait la lecture de l'extrait d'un mémoire dans lequel il démontre que les anciens n'ont pas connu le télescope, & que, par conséquent, ils n'en ont point fait usage pour leurs observations astronomiques. M. l'abbé Auger a terminé la séance par l'extrait d'un *Discours de Lycurgue, orateur d'Athènes, contre un citoyen nommé Léocrate, qui avoit abandonné sa patrie lorsqu'elle avoit besoin de son secours.* A la fin de la séance, M. le comte & Mme. la comtesse du Nord ont bien voulu demander la copie des mémoires dont ils avoient entendu la lecture, & M. Dupuy les leur a fait tenir.

I V.

ACADÉMIE des belles-lettres de Montauban.

L'académie tint le 3 du mois de mai dernier, son assemblée publique, où elle adjugea le prix de physique relatif à l'agriculture, qu'elle avoit proposé en 1781, & que feu M. l'abbé de la Tour, doyen de la cathédrale de la même ville, a fondé. Le sujet très-intéressant en général, & pour la France en particulier, étoit : *Quel est le tems le plus propre pour tailler la vigne, relativement à la différence des climats & à la situation des vignobles ?* De nombreux mémoires ont concouru, & la plupart contenoient d'excellentes choses; mais

aucun n'a eu le mérite d'en renfermer autant que celui dont l'épigraphe est : *Generosæ fertilis uva vinea*. Ce mémoire , plein de bons principes , d'expériences sûres , de conséquences bien déduites , a réuni tous les suffrages & a obtenu le prix. M. l'abbé Bertholon , de St. Lazare , membre de plusieurs académies , savant connu par un grand nombre de couronnes , & par quelques ouvrages qui ont eu un succès marqué , en est l'auteur.

V.

SOCIÉTÉ royale d'agriculture de Soissons.

Un citoyen respectable , qui veut être connu , a établi un prix de 10 louis d'or , ou d'une médaille de même valeur , pour celui , qui , au jugement de la société , aura le mieux mérité de l'humanité , dans quelque genre que ce soit.

» Ce prix vient d'être accordé pour la première fois ; & c'est le sieur Despiaux , maître en chirurgie à Soissons , que la société en a jugé digne. Cet artiste avantageusement connu dans la province par ses talens & par sa dextérité dans les opérations , s'est sur-tout distingué dans celle de la taille. De 15 graveux qu'il a opérés depuis quelques années , 14 jouissent de la meilleure santé. Un seul , d'une complexion viciée , & travaillé depuis long-tems de maladies dangereuses , n'a pu recouvrer la santé que lui promettoit une

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» opération heureusement exécutée. Un ser-
 » vice aussi essentiel , rendu à l'humanité , a paru
 » avec raison mériter la préférence. En consé-
 » quence la société a fait délivrer au sieur Des-
 » piaux , un extrait de sa délibération , conçue
 » dans ces termes : — Vu le rapport fait par
 » MM. Petit, écuyer, docteur en médecine ,
 » & Quinquet, maître en pharmacie , nommés
 » commissaires pour vérifier le succès des opéra-
 » tions de la taille , faites par le sieur Despiaux ,
 » maître en chirurgie de cette ville , avec le
 » lithotome caché ; MM. ont décidé que la société
 » d'agriculture seroit toujours disposée à donner
 » aux talens du sieur Despiaux toute la célé-
 » brité nécessaire pour les rendre utiles aux autres
 » & honorables pour lui. En conséquence MM.
 » ont arrêté qu'il seroit offert au sieur Despiaux
 » une médaille d'or de la valeur de 240 liv.
 » avec cette inscription : *Pet. Despiaux, insig.*
 » *lithotomo, præmium soc. agric. Sueff. ann. 1782,*
 » & qu'il seroit donné copie au sieur Despiaux
 » de la présente délibération. Fait à Soissons ce
 » 19 janvier 1782. «

Signé LA TOURNELLE , secrétaire perpé-
 tuel, & MONTLINOT , secrétaire.

(*Mercur*e de France.)

PLAN général des études adopté en mil sept cent quatre-vingt un pour les classes d'humanités dans le college des prêtres de l'oratoire d'Arras. ()*

L'importance de l'éducation est généralement reconnue. Les génies bienfaisans qui se sont occupés du bonheur des peuples, l'ont toujours regardée comme l'appui & le fondement des empires. A mesure que les lumières se sont accrûes, elles ont éclairé la France sur l'insuffisance de son éducation nationale. Un vœu unanime demande depuis long-tems une réforme dans cette partie essentielle de l'administration publique. Le sage monarque qui nous gouverne, a commencé cette heureuse révolution, en perfectionnant l'éducation de la jeune noblesse; plusieurs colleges du royaume se sont empressés de répondre à ses vûes bienfaisantes; déjà le succès le plus flatteur a couronné les essais multipliés, dont les villes se sont applaudies. Encouragés par ces différens exemples & convaincus de la nécessité d'une réforme dans les études classiques, nous avons introduit un plan qui nous promet les plus grands avantages.

La religion s'est d'abord présentée à nous; comme le premier & le principal objet de l'instruction publique, & celui qui doit ennoblir & sanctifier tous les autres. Elle nous fait connoître les plus importans de nos devoirs, ceux qui nous lient envers notre créateur, & nous indi-

(*) Voyez le journal d'août, page 305.

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

que la vraie & seule route du bonheur ; sa morale pure & sublime est le frein le plus puissant que nous puissions opposer à la fougue des passions , & le fondement le plus solide des vertus sociales & privées qui font l'honnête homme & le bon citoyen. Les langues ont ensuite fixé nos regards , comme étant la clef des connoissances humaines. La latine nous a paru sur-tout mériter une étude approfondie ; c'est la langue universelle de l'Europe éclairée , l'interprète générale de toutes les sciences ; elle nous fait entrer en société , & nous familiarise pour ainsi dire , avec les écrivains du siècle d'Auguste , dont les ouvrages immortels seront toujours les sources les plus pures du bon goût. La langue françoise ne demande pas moins notre application ; c'est notre langue naturelle ; elle est parvenue à un si haut degré de perfection dans le dernier siècle , que l'on ne fait pas difficulté de la regarder aujourd'hui comme une langue savante ; la multitude & le mérite de nos écrivains l'ont rendue une des plus polies & des plus répandues de l'Europe ; mais par sa nature & la bizarrerie de l'usage , elle est trop compliquée dans sa construction , son orthographe & sa prononciation , elle est trop embarrassée de règles , d'exceptions , de particularités , pour que nous puissions nous flatter de la parler ou de l'écrire dans toute sa pureté , sans en avoir approfondi la grammaire ; il est donc essentiel d'étudier à fond ses vrais principes , & d'en méditer l'heureuse application dans les ouvrages de nos meilleurs écrivains qui l'ont enrichie en la fixant. Mais quelque importante que soit l'étude des langues , y borner entièrement l'éducation , ce seroit n'en remplir l'objet qu'à demi ; nous avons cru devoir y joindre : 1°. l'histoire , qui nous rend en quelque sorte citoyens

de tous les lieux & contemporains de tous les âges, nous apprend à connoître les hommes & à nous connoître nous-mêmes, & qui, par le jugement sévère & impartial qu'elle porte sur toutes les actions soumises à son tribunal, exerce utilement notre raison, en fortifie les principes, nous éclaire sur les dangers & les suites des passions, nous inspire la haine du vice & l'amour de la vertu, & devient ainsi pour nous un excellent code de morale pratique : 2^o. la géographie qui présente une utilité générale. C'est-elle en effet qui guide le militaire dans ses expéditions, le navigateur dans ses courses, le politique dans ses spéculations, qui éclaire & facilite les opérations du commerce. Elle étend nos idées & nous procure d'abondantes lumières; sans elle l'histoire n'est plus qu'un cahos pour nous, & la plupart des lectures & des conversations nous deviennent étrangères; mais que l'on ne croie pas que la géographie, telle que nous l'envisageons, ne soit qu'une science de pure mémoire, & qu'elle se borne à une vaine nomenclature & à la seule inspection des cartes : elle embrasse un champ bien plus vaste & bien plus intéressant; elle passe en revue tous les pays de la terre & les interroge successivement sur la température de leur climat, sur la qualité de leurs productions, sur les principales révolutions physiques & morales qu'ils ont éprouvées, sur le tempérament & le caractère distinctif des différens peuples qu'ils renferment, sur leurs progrès dans les sciences & dans les arts, sur l'origine & le mérite de leur langue, sur leur population & leur industrie, sur la nature, l'étendue & le produit de leur commerce, sur leurs possessions, leurs forces & leur existence politique, sur leurs loix, leurs mœurs,

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

leurs usages , leurs opinions , leur gouvernement & leur religion. 3°. L'histoire-naturelle , dont l'étude réunit des avantages sans nombre. Elle nous fait connoître les productions les plus curieuses de la nature , & nous initie à ses mystères les plus secrets ; elle renferme des connoissances d'une utilité générale & journaliere ; elle instruit & orne l'esprit en l'amusant ; elle paroît être l'étude la plus convenable à la jeunesse , en ce qu'elle lui épargne les distractions en occupant ses sens ; elle captive aisément notre attention , nous donne de l'intérêt pour tout ce qui nous environne , & nous fait prendre peu-à-peu l'heureuse habitude de réfléchir & d'observer , qualité infiniment avantageuse au développement de nos facultés ; & ce qui nous la rend plus recommandable encore , c'est qu'elle élève par elle-même notre esprit jusqu'à l'auteur suprême , & invisible de tout ce qui existe , & nous pénètre d'admiration pour ses ouvrages & de reconnoissance pour ses bienfaits : 4°. la mythologie , science absurde à la vérité ; mais absolument nécessaire pour l'intelligence des poètes & des principaux chefs-d'œuvre que nous devons à la peinture & à la sculpture : 5°. un cours complet de littérature françoise , & les vrais principes de la poésie & de l'éloquence , qui bien connus & bien médités dans les meilleurs modeles , servent à nous prémunir contre le mauvais goût , & nous mettent à portée de nous distinguer dans tous les emplois de la vie civile , & de faire le charme de la société. Pour exercer nos élèves dans les différens genres d'écrire , & leur former un style , nous établimes , il y a deux ans , dans le college , une académie composée d'un certain nombre d'académiciens tirés des classes de philosophie , de

rhétorique & de seconde, & de plusieurs élèves pris dans les autres classes inférieures. Le public a bien voulu reconnoître avec nous l'utilité de cet établissement, qui a déjà eu des succès marqués & nous en promet de plus grands encore dans la suite; l'académie continuera à demander son indulgence au moins deux fois par an, pour les séances publiques qu'elle tient, indépendamment des particulieres qui ont lieu exactement tous les mois, & dans lesquelles les académiciens lisent leurs productions, & font une critique motivée de celles que les élèves leur ont présenté.

(*) L'émulation fait germer & éclore les talens. S'il est un âge où elle soit nécessaire, c'est sans doute dans l'enfance portée naturellement à la distraction & au plaisir. L'enfant ne se livre à l'étude que malgré lui. Peu capable de confiance & d'attention, il a besoin d'un aiguillon qui l'excite au travail, & d'un appât qui le lui fasse aimer. Or quelle plus noble source d'émulation pour un enfant que les exercices publics: il voit se rassembler autour de lui ses compatriotes, ses amis, ses parens, tout ce qu'il a de plus cher au monde, leur présence l'anime, leur indulgence l'encourage, leurs applaudissemens le transportent de joye; leur ame attendrie conserve long-tems le souvenir flatteur de son triomphe; il commence à soupçonner que l'é-

(*) Cet article sur les avantages de l'émulation & des exercices publics, a déjà été imprimé dans le programme d'un exercice soutenu en 1779 dans la ville de Bore en Limousin; mais le rédacteur de ce nouveau plan d'études a cru qu'il lui étoit permis de se piller lui-même.

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tude peut avoir ses charmes. Cet heureux essai devient plus efficace pour lui que les meilleures leçons : il lui donne le sentiment de ses forces, le ramène au travail, & lui en inspire le goût, présage précieux de ce qu'il fera un jour pour son propre bonheur & le service de sa patrie.

Ce sont ces considérations qui nous ont déterminé à établir des exercices publics dans lesquels chaque classe rendra compte de tout ce qui aura fait l'objet de ses études ; nous espérons que le public voudra bien nous seconder dans un établissement aussi utile, & qu'il daignera venir encourager nos élèves par sa présence. Pour ne pas trop surcharger leur mémoire & pour éviter la confusion dans leur travail, nous avons divisé en deux semestres les études classiques & les exercices publics ; nous nous occuperons essentiellement dans l'un & dans l'autre de l'étude de la religion & des langues : mais nous avons placé dans le premier le cours de géographie & d'histoire, & dans le second les cours d'histoire-naturelle & de littérature française. Les exercices commenceront toujours par l'explication détaillée & raisonnée des auteurs latins que l'on aura vus dans le cours du semestre.

Exercices du premier semestre. Les septièmes répondront sur les notions préliminaires de la géographie, la description générale de la mappemonde & l'histoire sainte depuis la création du monde, jusqu'au cinquième âge. . . Les sixièmes sur la nomenclature de l'Afrique & de l'Amérique, & l'histoire des Egyptiens, Assyriens, Babyloniens, Médes & Perses. . . Les cinquièmes, sur la géographie détaillée de l'Asie & de l'Afrique, & de l'histoire des Grecs. . . Les

quatrième, sur la géographie détaillée de l'Amérique & l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste. . . . Les troisièmes, sur la géographie détaillée de l'Europe, & l'histoire de l'Empire romain depuis Auguste jusqu'à Constantin. . . . Les seconds, sur quelques principes de littérature, & l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie, jusqu'à François 1er. . . . Les rhétoriciens, sur les préceptes de l'éloquence & l'histoire de France, depuis François 1er. jusqu'au roi régnant.

Exercices du second semestre. Les septièmes répondront sur la nomenclature de l'Europe & de l'Asie & l'histoire sainte, depuis le cinquième âge jusqu'à la naissance de J. C. . . . Les sixièmes sur la géographie ancienne, la division particulière de la France, & la mythologie. . . . Les cinquièmes, sur l'apologue & l'histoire-naturelle des poissons. . . . Les quatrièmes, sur la poésie pastorale & l'histoire-naturelle des insectes. . . . Les troisièmes, sur la poésie didactique & l'histoire-naturelle des oiseaux. . . . Les seconds, sur la poésie lyrique & l'histoire-naturelle des quadrupèdes. . . . Les rhétoriciens, sur la poésie épique & l'histoire-naturelle de l'homme.

V I I.

ACADÉMIE impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles.

Le 12 juillet, M. le comte & Mde. la comtesse du Nord firent l'honneur à l'académie d'assister à une de ses séances. Ils furent reçus à la descente de la voiture, par le prince de Starhemberg, & par M. de Crumpipen, chan-

celier de Brabant, président de l'académie, qui étoit à la tête de ce corps. Arrivés à la salle académique, le secrétaire perpétuel, M. des Roches, fit un compliment relatif à la circonstance. On avoit mis sur le bureau trois mémoires, qui avoient pour auteurs M. le marquis du Chasteler, M. des Roches, & M. l'abbé Mann. Sur la désignation de S. A. R. Madame l'archiduchesse, on fit lecture de l'un de ces trois mémoires, qui avoit pour titre : *Vue générale des derniers progrès des sciences académiques, & de ce qui reste à faire pour les amener de plus en plus vers leur perfection, &c.* Son auteur est M. l'abbé Mann.

Cette lecture achevée, M. le comte & Mde. la comtesse du Nord examinerent quelques-uns des manuscrits les plus curieux de la bibliothèque royale, & daignerent recevoir un jetton de présence, tel qu'on en distribue à chaque académicien, ainsi qu'un exemplaire des mémoires académiques, que le président de l'académie eut l'honneur de leur présenter à la fin de la séance.

(*Journal historique & politique.*)

V I I I.

ACADÉMIE impériale des sciences de Pétersbourg.

L'académie avoit proposé pour le prix de l'année dernière la question suivante : *Rationes, si quæ dentur, indubias indicare, ex quibus motus terræ diurni uniformitas demonstrari possit, &*

si motus diurnus non sit uniformis , sed reverâ mutationem quandam vel à resistantiâ ætheris , vel ab aliâ vi quâcumque in terram agente , patiatur , ostendere , 1°. ex quibusnam phænomenis ista mutationis in motu terræ diurno concludi possit , 2°. quænam ob hanc ipsam motus terræ diurni inæqualitatem temporis mensuræ correctio applicanda sit , ut iusta inter mensuram temporis præteritorum seculorum & recentioris ævi comparatio institui possit.

Cette société n'ayant point tenu de séance publique en 1781 , a résolu de prolonger jusqu'au 1er. juillet 1783 le terme du concours ; & de faire connoître à la fin de la même année son jugement sur les mémoires qui lui auront été envoyés. Voici comment elle expose le sujet du prix de 1784. *Nutritio quâ æquali jure singula partium corporis animalis puncta vel usu detrita restituuntur , vel incremento augentur ; phænomena porro effectuum rubiæ tinctorum , cum inducta ossibus rubedo æquabiliter per omnem substantiam osseam diffunditur , singulisque ejus punctis invisibilibus communicatur ; deinde nutritio variarum partium quæ vasis carent , epidermidis , unguium , pilorum , cornuum ; denique & primi embryonis incrementum , quem corde , vasis & sanguine certâ vitæ periodo carere , dein & corde gaudere immoto certum est , satis manifestò indicant humores nutritioni destinatos , primò quidem per vasa ferri ut cordis in animali adulto , deinde verò ultro moveri , quousque vasa non pertingunt , vi aliquâ peculiari , à motu cordis independente. In plantis ut potè corporibus merè vegetabilibus , quæ similimodo succos absorbent , assimilant , nutriuntur , in*

crescunt, & novas continuò, dum vivunt, partes producunt, nulla vis datur quæ possit cum corde movente comparari; proinde omnes in iis motus humorum sive per vasa isti ducantur, sive per substantiam distribuuntur partium quæ vasis carent, soli illi ve memoratæ debentur. Quæritur ergò quanam sit vis hujus naturæ, imprimis utrùm eadem sit cum communi corporum vi attractrice, an potius, uti videtur, ab eâ diversâ & propriâ soli animali substantiæ vivæ, & vegetabili plantarum substantiæ. Si hoc posterius verum est, quæritur porrò quinam sint ejus præcipui effectus, & quibus proprietatibus se à vi attractrice communi distinguat, singularemque suam & propriam naturam declaret. In plantis experimenta quibus opus est, vel etiam in animalibus, vel quod præstat, in utrisque institui possunt. Ce prix est une somme de 100 ducats de Hollande. Les ouvrages, écrits en latin, en russe, en allemand ou en françois, doivent être adressés, francs de port, avant le 1er. juillet 1784, à M. Euler, secrétaire perpétuel de l'académie.

(Journal encyclopédique.)

I X.

ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres de Prusse.

La classe de mathématique avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1782 la question suivante : Déterminer la courbe décrite par les boulets & les bombes, en ayant égard à la ré-

S E P T E M B R E , 1782. 283

sistance de l'air , & donner des regles pour connoître les portées qui répondent à différentes vitesses initiales & à différens angles de projection. —

L'académie exigeoit de plus : *Que ces regles fussent confirmées par des expériences , & faciles à réduire en tables. Elle demandoit en même tems un essai de ces tables.*

Ce prix a été adjugé dans l'assemblée publique du 6 juin 1772 , à M. le Gendre , ancien professeur de mathématiques à l'école royale militaire , à Paris. Le mémoire écrit en françois , avoit pour devise :

--- *Tolluntur in altum*
Ut casa graviore ruant.

La classe de belles-lettres propose pour le prix de 1784 la question suivante : *Qu'est-ce qui a fait de la langue françoise la langue universelle de l'Europe ? Par où mérite-t-elle cette prérogative ? Peut-on presumer qu'elle la conserve ?*

On invite les savans de tout pays , excepté les membres ordinaires de l'académie à travailler sur cette question. Le prix qui consiste en une médaille d'or du poids de cinquante ducats , sera donné à celui qui , au jugement de l'académie , aura le mieux réussi. Les pieces , écrites d'un caractère lisible , seront adressées à M. le conseiller-privé Formey , secrétaire-perpétuel de l'académie.

Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au 1^{er}. de janvier 1784 ; après quoi on n'en recevra absolument aucune , quelque raison

de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur.

On prie les auteurs de ne point se nommer ; mais de mettre simplement une devise , à laquelle ils joindront un billet cacheté , qui contiendra , avec la devise , leur nom & leur demeure.

Le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 de mai 1784.

La classe de philosophie spéculative propose pour le sujet du prix de l'année 1783, la question suivante.

On demande : *Quelle est la meilleure maniere de rappeler à la raison les nations tant sauvages que policées , qui sont livrées à l'erreur & aux superstitions de tout genre ?*

Le prix fondé par feu M. Eller sera donné de nouveau en 1783 , & voici son objet.

C'est au grand avantage de l'agriculture & de l'état qu'on s'occupe aujourd'hui beaucoup des moyens de séparer les communaux , ou de lever toute espece de communauté de terre par-tout , où la nature du terrain le permet : & comme , dans ces séparations , il se trouve souvent quelque partie du terrain à partager , à laquelle il s'agit de faire subir différens changemens , si l'on veut parvenir à en retirer l'utilité projetée , il est clair que ces changemens doivent varier suivant le sol & l'exposition , & qu'ils sont subordonnés à ce que la plus grande utilité ou la nécessité des circonstances exige. C'est d'après ces motifs qu'on se détermine à destiner le terrain , ou

partie de ce terrain , au labour , ou bien à en faire un pré , ou une prairie artificielle , soit pour faire manger le verd au bétail , soit pour faire du foin.

Le pâturage & l'engrais étant les principaux appuis de l'agriculture , il importe de savoir , toutes les fois qu'on défriche des terres incultes , ou qu'on veut employer des terres à d'autres usages que ceux auxquels elles servoient , quelles especes de plantes ou d'herbes il est expédient de cultiver , suivant que le terrain est haut ou bas , sec ou humide , froid ou chaud , ou bien suivant qu'il a un fond sablonneux , ou tout-à-fait aride , ou marécageux , &c.

On demande donc : 1°. *Quelles especes d'herbes ou de plantes en général à destiner au bétail , fraîches ou séchées , sont les plus profitables dans chaque espece de fond ?* 2°. *Quelles d'entre ces especes peuvent être le plus facilement cultivées , & le plus abondamment recueillies , sans que ces herbes ou plantes perdent rien de leur qualité nutritive , & en s'assurant d'un profit réel ?* Et 3°. *Quelles sont les regles à observer dans la culture de ces herbes ou plantes , relativement à la difference du sol ?*

Vu l'importance de la matiere , l'académie souhaite qu'on réponde aux questions proposées d'une maniere intelligible pour les cultivateurs , également propres à les convaincre & à les instruire , sans s'arrêter à des classifications & à des dénominations botaniques qui n'auroient aucun rapport au but qu'on se propose. Elle invite en particulier les connoisseurs que

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

l'expérience & éclairés, à s'occuper d'un sujet aussi intéressant.

Les pieces seront reçues jusqu'au 1^{er}. janvier 1783, & le prix de cinquante ducats sera adjudgé dans l'assemblée publique du 31 mai suivant.

(Journal des savans.)



SPECTACLES.

PARIS.

OPÉRA.

ON a donné le mardi 2 juillet, la première représentation d'*Electre*, poëme de M. Guillard, musique de M. Lemoine.

Nous devons déjà à M. Guillard le poëme d'*Iphigénie en Tauride*, mis en musique par le chevalier Gluck. Ce poëme est une grande innovation sur le théâtre lyrique : c'est le premier opéra qui ait été traité avec toute la vérité de la tragédie antique, sans épisodes, sans ballets, & , ce qui est plus extraordinaire, sans amour. C'étoit pour le compositeur sur-tout, que le problème étoit difficile à résoudre. L'exécution dans toutes les parties s'est trouvée digne du plan, & le plus brillant succès a justifié la hardiesse de l'entreprise.

M. Guillard semble avoir voulu renchérir sur ce premier essai. Le sujet d'*Electre*, traité à l'envi par tous les tragiques anciens & modernes, n'avoit jamais été transporté sur la scène lyrique. La terreur violente & continue qui en fait le caractère dominant, sans aucun

mélange de teintes qui en adoucissent les impressions , l'avoit fait regarder sans doute comme étant du domaine exclusif de la tragédie. M. Guillard a tenté ce qu'aucun poète lyrique n'avoit encore osé , & il ne s'est pas même permis ce que le tragique Crébillon n'avoit pas craint de montrer au théâtre François , de mêler l'amour & même la galanterie , au milieu de cette action terrible , où tout respire la fureur , la vengeance & le parricide.

Quel que soit le succès de cette tentative , nous croyons qu'elle mérite des éloges. C'est ouvrir une nouvelle source de richesses que de chercher à étendre le domaine des arts , & ce n'est souvent qu'en franchissant les limites , qu'on apprend jusqu'où l'on peut aller & où il faut s'arrêter.

Nous ne croyons pas , & M. Guillard ne croit pas sans doute lui-même , que les poëmes purement tragiques , du genre d'Iphigénie en Tauride & d'Electre , soient ceux qui conviennent le plus au théâtre lyrique ; mais nous sommes encore plus éloignés de les interdire ; nous y aurions déjà perdu un chef-d'œuvre.

Nous ne croyons pas non plus que le sujet d'Electre soit le plus heureusement choisi pour un opéra ; tel qu'il est conçu ici , il manque de variété & de contrastes , l'ame de tous les arts , sur-tout de la musique. Le caractère d'Electre domine tout , elle n'a qu'une passion , dont les mouvemens sont toujours en éclats
&

& en fureur. On n'y éprouve que la crainte, sans alternative d'espérance. Les affections tendres & consolantes semblent en être exclues, l'amitié même y a quelque chose de farouche, & ne se montre que comme instrument de vengeance. Enfin, la catastrophe n'en sauroit être que funeste & terrible. Ce sujet, dirait-on, présente les mêmes difficultés au poète tragique : sans doute ; mais le poète tragique trouve dans le développement des passions, dans la peinture des caractères & des mœurs, dans l'éloquence & la chaleur du dialogue, dans les détails de la poésie, des moyens d'attacher, d'émouvoir, de graduer & de varier les impressions, moyens interdits à la musique. C'est donc présumer beaucoup de cet art, que de lui croire des ressources suffisantes pour suppléer à ces désavantages & vaincre tant de difficultés.

Revenons à l'opéra d'Electre. L'auteur a suivi en général le plan de Sophocle, & a conservé à chaque personnage le caractère que leur avoit donné ce grand homme ; son action est bien exposée ; elle est conduite avec clarté & simplicité jusqu'au dénouement, où il a cru devoir s'écarter de Sophocle & de ses imitateurs.

Sophocle, & Voltaire après lui, ne font égorger Clytemnestre par son fils que derrière la scène ; M. Guillard a mis ce parricide sous les yeux même du spectateur. On auroit pu craindre que le tableau ne fût révoltant ; il n'a paru que froid. Il y a beaucoup d'actions qui

feroient frissonner dans la réalité, dont l'imitation au théâtre n'a que très-peu d'effet, soit par le défaut d'illusion, soit par la disposition d'esprit du spectateur. Un meurtre sur le théâtre ne peut être vraiment tragique que lorsqu'il tombe sur un personnage intéressant, ou lorsqu'il le délivre d'un danger éminent. Un sentiment passionné, heureusement exprimé, sera toujours plus pathétique que dix coups de poignard.

Nous croirions donc que les cris de Clytemnestre, frappée derrière la scène comme dans Sophocle ou dans Voltaire ; que ces mots touchans : *O mon fils ! aie pitié de celle qui te donna la vie* ; que le trouble & l'effroi subit d'Electre & du chœur, en entendant ces terribles paroles, auroient produit une scène plus théâtrale, plus touchante, plus propres aux effets de la musique, que le dénouement adopté par M. Guillard. Mais nous avouons qu'il est bien plus aisé de proposer de pareils changemens que de les exécuter.

Chaque personnage conserve dans cette tragédie le caractère que la mythologie a, pour ainsi dire, consacré, & celui d'Electre, en particulier, a toute l'énergie que les circonstances dans lesquelles elle se trouve semblent exiger. Il étoit difficile d'amener des fêtes sans dénaturer le sujet ; mais l'auteur a placé habilement le moment de la scène au jour où se célèbre l'anniversaire de l'union d'Egiste & de Clytemnestre. Cette fête arrive au second acte ; elle a toute la pompe que l'on doit attendre du successeur d'*Agamemnon* sur le trône d'Argos.

Nous avons dit que le rôle d'Electre conservoit toute son énergie. Le public a paru goûter plus particulièrement deux situations très touchantes ; cette princesse a vu sur le tombeau de son pere des offrandes mouillées de larmes , & un fer qu'elle prend avec raison pour le signal du retour d'Oreste. Elle avance sur la scene dans le moment où Chrysothemis sa sœur vient d'apprendre la mort d'Oreste. Electre fait part à sa sœur de ses espérances , & lui confie qu'Oreste est vivant. Chrysothemis flotte long-tems entre la douleur de la mort de son frere , & la crainte d'ôter à sa sœur une illusion qui fait son bonheur : cette scene a été fort applaudie. La scene de situation est la reconnaissance d'Oreste & d'Electre.

Le poëme de M. Guillard est écrit avec sagesse , avec correction , & souvent avec élégance ; on peut cependant lui reprocher des négligences , dont quelques-unes sont assez graves , mais que nous croyons superflu de relever ici.

Nous ne nous permettrons pas de porter un jugement sur la musique. Si les drames en musique ont besoin d'être entendus plusieurs fois pour être sentis & appréciés , à plus forte raison un ouvrage d'un genre aussi hardi & aussi nouveau que celui d'Electre. Nous nous bornerons à rendre compte de l'impression que les deux premieres représentations ont paru faire sur ceux qui y ont assisté.

On a vu dans ce premier essai de M. Le-moine un musicien savant , qui a profondément

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

réfléchi sur son art, & qui s'en est fait une idée plus haute que n'en ont la plupart de ses confreres. Il a cherché par-tout la vérité & la simplicité; il a su unir & fondre ensemble avec beaucoup d'intelligence, le récitatif, les airs & les chœurs, pour former de chaque acte un ensemble vraiment dramatique. On a trouvé dans les détails, des morceaux d'une grande beauté dans différens caracteres. Le trio de la premiere scene du premier acte a été généralement applaudi. L'air de Chrysotemis, dialogué avec le chœur, (acte 1er., scene 5,) est d'une belle invention & d'un effet agréable; la fin de la même scene : *Grands dieux! votre justice enfin se fait connaître*, & le chœur, sont traités avec chaleur.

Le duo qui termine la premiere scene du second acte a produit un grand effet. Le chœur qui commence la seconde est majestueux, & l'air qui coupe ce divertissement a été généralement goûté; mais c'est sur-tout dans le troisieme acte, que le talent du compositeur a paru avec plus d'avantage; il n'y a pas une scene où il ne se trouve des morceaux d'un grand talent.

Mais nous ne pouvons dissimuler que la musique de cet opéra a paru en général monotone & d'une couleur trop continuellement triste; que le récitatif est quelque fois trop brisé par des traits d'orchestre, qui suspendent & coupent sans nécessité le sens de la phrase; qu'au milieu d'effets d'harmonie savans & hardis, il y en a qui ne paroissent que bizarres; que le compositeur abandonne trop gratuitement ses

modulations , ce qui dérouté & fatigue à chaque instant l'oreille , que le rôle d'Electre , trop continuellement tenu dans les cordes aiguës de la voix , produit une suite de cris aussi pénibles pour l'auditeur que pour l'actrice : enfin , on y desireroit plus de chant ; & nous entendons par ce mot , ce chant essentiel à toute musique , même instrumentale ; qui se mêle à tous les caracteres , & qui n'est qu'une combinaison de sons amis , liés par un rythme sensible , & par des modulations heureusement développées , dont l'ensemble saisit agréablement l'oreille , & s'y retrace avec facilité.

Quoiqu'il en soit les applaudissemens ont été répétés même après la toile baissée , ce qui prouve d'une maniere non équivoque , l'approbation du public.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ; Affiches , annonces & avis divers.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le mardi 4 juin , on a donné , pour la premiere fois , *la Comtesse de Givry* , piece dramatique de M. de Voltaire , en trois actes & en vers.

Une Mme. Aubonne , chargée de nourrir l'enfant de la comtesse de Givry , a substitué son fils à celui de la comtesse , qu'une maladie grave avoit conduit aux portes du tombeau. Elevé sous le nom du marquis , Aubonne ne montre que l'ame & les vices d'un scélérat , tandis que le véritable marquis , élevé sous le

nom de Charlot, fait briller toutes les qualités qui distinguent un grand cœur. Dans une querelle entre les deux jeunes gens, le faux marquis est blessé & cru mort. La comtesse, au désespoir, pleure sur le sort de l'infortuné qu'elle croit son fils ; une jeune & noble personne qui aime en secret Charlot, & qui alloit lier son sort à celui du faux marquis, cherche à consoler la triste & malheureuse mere. Tout se découvre. Mme. Aubonne s'est jetée aux genoux du roi Henri IV, lui a fait l'aveu de son crime, & le duc de Bellegarde vient, par l'ordre de ce bon prince, rendre le calme & le bonheur à deux femmes désolées, un fils à sa mere, & un amant à sa maîtresse.

Il y a long-tems que cet ouvrage est imprimé dans la collection des œuvres de Voltaire ; il n'est donc pas question de le juger, puisqu'il l'a été par tous les lecteurs instruits. Nous ne parlerons que de l'effet qu'il a produit. On a entendu avec attendrissement tous les traits de la vie de Henri IV, tous les mots de cet adorable prince, dont l'auteur a enrichi son premier acte. On a fort applaudi les vers heureux, les mots plaisans qu'il a semés dans le second acte. Quant au troisieme, il a excité un intérêt général. Nous n'entrerons point dans d'autres détails. Ce n'est pas d'un ouvrage comme celui-ci que peut dépendre la réputation d'un écrivain tel que Voltaire ; & quand on auroit quelques observations critiques à faire sur cette production, & sur quelques autres de cet homme célèbre, nous croyons qu'il fau-

dr se contenter de dire, avec le bon la Fontaine :

Chacun son lot, nul n'a tout en partage.

Le mardi 11 juin, on a donné la première représentation du *Trébuchet*, comédie en un acte & en vaudevilles.

Julien, fils de Mathurin, est l'amant aimé de Suzette, fille de la mère Madeleine; mais il a eu le malheur de plaire à la mère, & il ne peut la faire consentir à son mariage avec sa bien-aimée. Comme Suzette est soupçonnée de se rendre les soirs dans le jardin du père Mathurin, pour y causer avec son amant, on place un trébuchet contre la porte; mais c'est la mère Magdeleine qui tombe dans le trébuchet; tout le village rit de l'aventure. Julien dévoile l'amour qu'elle avoit pour lui, & elle est forcée de consentir à l'union des jeunes amans.

La plupart des vaudevilles de cette petite pièce sont assez communs: cependant un peu de gaieté, deux ou trois traits heureux & la situation de la fin qui a quelque chose de comique, lui ont procuré une sorte de succès. On a fait répéter le couplet de la fin. Il consiste à dire que quand un auteur risque une pièce au théâtre, il est d'abord fort content, mais que si elle n'est pas reçue favorablement, il se trouve pris au trébuchet.

L'auteur auroit dû prendre garde à l'usage qu'il a fait de certaines expressions: par exemple, Julien dit à Suzette, en parlant de sa mère,

Ah ! je crains tout d'une femme
Dont j'ai méprisé les faveurs !

Magdeleine a proposé à Julien de l'épouser ; celui-ci a refusé la proposition ; ce n'est pas là mépriser les faveurs d'une femme , & l'on fait quelle idée on a coutume d'attacher à cette expression. Quand au dénouement , Magdeleine consent au mariage de Julien & de Suzette ; elle dit :

Oui, mon aveu sincere
Vous permet de vous plaire.

Un aveu qui permet de plaire est réellement une expression insignifiante, & puis on peut permettre à deux jeunes gens de s'aimer sans contrainte, mais on ne peut leur permettre de se plaire : on n'a pas besoin de permission pour plaire quand on a les qualités qui rendent aimable.

Nous pourrions relever encore quelques autres locutions aussi bizarres ; nous nous en abstenons ; nous n'avons même fait ces observations que pour engager, s'il est possible, les personnes qui veulent faire renaître les piéces en vaudevilles, à penser que quelques tableaux, quelques équivoques, une douzaine d'épigrammes & autant de Madrigaux ne sauroient former un ouvrage de théâtre, & qu'encore faut-il un peu respecter la langue, quand on parle devant des gens instruits, & qu'on se borne à les divertir par des bagatelles.

(*Mercur de France ; Journal de Paris ;
Affiches, annonces & avis divers.*)

S E P T E M B R E , 1782. 297.

L O N D R E S.

C O V E N T - G A R D E N.

Scenes de la comédie intitulée : *LE STRATA-
GEME D'UNE BELLE.*

Cette piece est de madame Cowley ; nous en avons déjà fait connoître le sujet. Comme cette comédie est intéressante par la peinture qu'elle fait des usages & des ridicules du grand monde , nous osons nous flatter que nos lecteurs verront volontiers les scenes suivantes.

A C T E II. S C E N E I.

L'action se passe chez sir George Touchwood.

(Doricourt & sir George entrent.)

(Doricourt.) Marié ! ah ! ah ! ah ! vous , à qui j'ai entendu dire tant de choses du sexe à Paris , vous , marié à Londres !

(Sir George.) Le sexe est encore ce qu'il a été depuis que la *petite morale* a banni les vertus substantielles , & plutôt que d'avoir donné ma main à une de vos belles dames à la mode , j'eusse préféré de passer la ligne équinoxiale dans un brûlot , & d'aller épouser une Japonaise.

(Doricourt.) Cependant vous vous êtes marié avec une Angloise de condition.

(Sir George.) C'est vrai , mais elle a dans ses sentimens & dans ses manieres une simpli-

cité, digne des belles Juives, à la santé desquelles brûrent les patriarches.

(*Doricourt.*) Ah! ah! vous êtes donc devenu le Don-Quichotte du mariage! je gage tout ce que vous voudrez, qu'elle aura en six mois le ton de la ville, comme si elle y eût été élevée dès son enfance.

(*Sir George.*) Vieille chanson. --- Non, monsieur, lady Frances méprise tellement la vie du grand monde, en conséquence des idées que je lui en ai données, qu'elle y vivra, comme la salamandre au milieu des flammes.

(*Doricourt.*) Ah! que je voudrois que le cercle de la *place des Victoires* fût témoin de votre extravagance! je vous peindrai à Saint-Evreux, d'après nature.

(*Sir George.*) Dites-lui donc, pour qu'il ne manque rien au tableau, que Touchwood se vante du nom d'époux, & qu'il a trouvé dans une seule Angloise plus de beauté que les François n'en ont jamais vû, & plus de douceur que les Françaises peuvent jamais se l'imaginer.

(*Doricourt.*) Cela suffit; faites-moi voir ce phénix. Je suis venu pour cela.

(*Sir George.*) Vous la faire voir! oui, je le veux bien; mais je crois que lady Frances est en affaires pour le moment. --- C'est pour une autre fois.

(*A part.*) Comme il fait l'agréable aujourd'hui!

(*Doricourt.*) Pour une autre fois! --- Mais je n'ai pas d'autre tems à moi. Morbleu! c'est le seul moment, dont je puisse disposer dans la quinzaine.

(*Sir George.*) (*X part.*) Je suis aise de l'entendre. --- Vous ne pourriez donc pas dîner aujourd'hui avec nous? C'est un grand malheur.

(*Doricourt.*) Oh ! oui. --- Pour le dîner.
--- Oui, je crois pouvoir dîner avec vous.

(*Sir George.*) Oh ! je n'y faisois pas attention, je voulois dire souper. Pourriez-vous souper avec nous ?

(*Doricourt.*) Oui, souper me sera plus commode que dîner. --- Mais vous êtes heureux.
--- Si vous m'eussiez invité pour un autre soir, je n'aurois pu venir.

(*Sir George.*) Ce soir ! --- parbleu ! puisque j'y pense, nous nous sommes engagés pour ce soir. Ce sera pour demain.

(*Doricourt.*) Je vois, sir George, que vous n'êtes nullement disposé à me faire voir votre épouse. Eh ! bien ? je reste. (*Il s'assied sur un sofa.*) Sachez que je ne sortirai pas sans la voir. Je n'ai aucunes affaires. Je déjeunerai, dînerai & souperai chez vous toute la semaine.

(*Sir George.*) Peut-on impatienter davantage !
--- Mais, pour ne vous rien celer, Doricourt, tout ce que j'ai est à votre service. Avouez que vous êtes un aimable roué ; vous avez dix ans moins que moi ; & les femmes, je m'en apperçois, vous sourient toujours en vous voyant.
--- Faites semblant, lorsque nous serons avec lady Frances, que vous ne me connoissiez que pour me dire bon jour & me saluer.

(*Doricourt.*) Cela suffit.

(*Sir George.*) Ce n'est pas vous même *in propria persona* que je refuse ; mais si vous êtes continuellement ici, vous mettez ma maison plus à la mode qu'elle n'est ; & elle y est déjà tant, que mes portes me sont absolument inutiles. Apprenez que j'ai épousé lady Frances, pour l'avoir en propre. Cependant telle est l'heureuse liberté des mœurs du jour, que, malgré moi, ses yeux, ses pensées, ses discours sont con-

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tinuellement occupés des petites maîtresses & des petits-mâtres à la mode.

(*Doricourt.*) Il faut avouer que cette espece de liberté est poussée un peu trop loin. C'est bien triste qu'on ne puisse avoir un diamant dans son cabinet, sans que tout le monde ne jouisse de son éclat. (*A part.*) Quoiqu'il en dise, je verrai son épouse.

(*Sir George.*) A merveille; à présent vous êtes raisonnable. Quand vous vous donnez la peine de réfléchir, Doricourt, je trouve toujours que vous pensez juste, & j'espere donc....

S C E N E II.

Sir George, Doricourt, un Domestique.

(*Le Domestique.*) Monsieur, madame demande.....

(*Sir George.*) Je suis en affaires.

(*Doricourt.*) Ah! mon Dieu, ma présence ne doit pas vous gêner. (*Il se leve.*) Conduis-moi, Jean. J'irai auprès de madame. (*Il suit le domestique.*)

(*Sir George.*) Quel diable m'a fait parler d'elle? Doricourt! Doricourt! (*Il court après lui.*)

S C E N E III.

Mistress Rackel & Miss Ogle.

Elles entrent suivies d'un domestique.

(*Mrs. Rackel.*) Dites à madame que Mrs. Rackel & Miss Ogle sont ici.

(*Miss Ogle.*) J'aurai de la peine à reconnoître lady Frances; il y a si long-tems que je suis allée en Shropshire.

(*Mrs. Rackel.*) Je puis jurer que vous ne l'avez jamais vue hors de là. Son pere la gardoit enfermée avec ses chenilles & ses coquillages ; il l'aimoit plus que tout , si ce n'est un papillon bleu & une grenouille pétrifiée.

(*Miss. Ogle.*) Ah ! ah ! ah ! c'étoit une éducation peu coûteuse. Vous savez qu'il étoit très-pauvre , quoique Mylord , & très-fier , quoique virtuose. En ville , le panthéon , l'opéra , les habits de cour auroient épuisé , en six semaines , ses plantes marines , ses papillons & ses bêtes les plus rares. Sir George , je pense , croit son épouse un être tout-à-fait extraordinaire. Il lui a appris à mépriser tout ce qui se ressent de la mode , & il se vante que l'exemple ne pourra rien sur elle.

(*Mrs. Rackel.*) Je trouve cela impertinent à tous égards. Je tâcherai d'en faire une femme du bon ton , pour la faire enrager.

S C E N E I V.

Miss Rackel , Miss Ogle , Lady Frances.

(*Lady Frances.*) Mrs. Rackel & Miss Ogle ; je vous demande mille excuses. Je serois venue plutôt , si je n'eusse été retenue par M. Darcourt.

(*Mrs. Rackel.*) Point d'excuses , je vous prie. Nous nous félicitons de vous posséder enfin , à la ville. Combien de tems y restez-vous ?

(*Lady Frances.*) Très-peu. Sir George a bien envie de retourner à l'endroit que nous venons de quitter , & comme la cérémonie de me présenter est passée , j'espère que nous reverrons bientôt la campagne.

(*Miss Ogle.*) Ah ! il ne peut pas être si cruel !

voulez-vous, Madame, nous quitter si-tôt ?

(*Lady Frances.*) Je n'ai pas l'habitude de consulter mon goût. Mais je crois que si j'avois la liberté du choix, nous ne quitterions pas si-tôt la ville. Je n'ai pas encore eu le tems de me former une idée de Londres.

(*Mrs. Rackel.*) Je me fâcherai avec votre époux, s'il pense à nous priver si-tôt de votre compagnie. Que faites-vous aujourd'hui ?

(*Lady Frances.*) Sir George doit aller ce matin avec moi chez le marchand pour me choisir une robe.

(*Mrs. Rackel.*) Vous choisir une robe ! ah ! ah ! ah ! Sir George choisit aussi vos lacets, sans doute, vos gants & vos pelottes ?

(*Lady Frances.*) Madame !

(*Mrs. Rackel.*) Je suis contente de vous voir rougir, ma cher Lady Frances. Ces étranges manières d'agir tiennent un peu de la campagne. Je vous conseille de ne pas parler de cela. Bon dieu ! si on savoit dans le monde que votre époux vous choisit vos robes !

(*Miss Ogle.*) Vous êtes encore jeune, Milady, & d'ailleurs vous avez été élevée dans la solitude. Les principes que vous avez succès parmi les nymphes des bois en Shropshire n'auront point cours ici, je vous jure.

(*Mrs. Rackel.*) Ah ! ma chère, vous paroîsez tout-à-fait effrayée. Allons, vous viendrez avec nous à une vente ; ensuite nous ferons un tour au parc, & de-là nous irons à Kensington ; nous ferons de retour à quatre heures pour la toilette ; ce soir, je vous menerai au bal chez lady Brilliant.

(*Lady Frances.*) Je serai très-heureuse d'être de la partie, si sir George n'est engagé nulle part.

(*Mrs. Rackel.*) Comment! vous n'osez pas vous fier à vous-même, sans sir George! si vous vouliez jouer les rôles de Darby & de Jeanne (*), vous auriez dû rester à la campagne. Ces personnages ne sont point faits pour Londres, je vous jure.

(*Miss Ogle.*) J'espère, Milady, qu'on vous verra avec sir George faire un petit tour au canal, côte-à-côte, entrer ensuite maritalement dans la même voiture, dîner tête à tête, passer la soirée à jouer au piquet, & aller tout doucement vous coucher à onze heures. Ce bon plan de vie convient à un procureur & à sa femme. Mais pour lady Frances Touchwood, c'est comme si elle alloit à la redoute en habit de paysanne ou en bonnet noir.

(*Lady Frances.*) Ce sont des principes un peu nouveaux pour moi. Mais vous, mistriß Rackel, & vous, miss Ogle, vous devez juger mieux que moi de toutes ces choses. Je suis jeune, comme vous venez de me le dire, & je puis avoir adapté des idées absurdes. Ah! voici sir George.

S C E N E V.

Les mêmes personnages, *sir George* & un *Domestique*.

(*Sir George.*) Morbleu! encore une autre compagnie!

(*Lady Frances.*) Mon amour, voici Mrs. Rackel & miss Ogle.

(*Mrs. Rackel.*) Nous vous félicitons, sir

(*) Ce sont les *Philémon* & *Baucis* de l'Angleterre.

George. --- Nous venons vous enlever lady Frances, pour quelques heures.

(*Sir George.*) Pour quelques heures !

(*Lady Frances.*) Oui je vais à une vente ; au Parc, à Kensington, & à mille autres endroits. Il est tout-à-fait ridicule, je pense, pour des gens mariés d'être toujours ensemble. On se moqueroit de nous.

(*Sir George.*) Je suis étonné ! Mrs. Rackel ; que veut ma chère lady Frances ?

(*Miss Ogle.*) Vous savez, Monsieur, que comme lady Frances a eu le malheur d'être élevée à la campagne, elle est supposée n'avoir pas l'usage du monde.

(*Sir George.*) Le ciel l'en préserve ! si elle l'eût eu, Madame, elle n'eût jamais été mon épouse.

(*Mrs. Rackel.*) Parlez-vous sérieusement ?

(*Sir George.*) Oui, très-sérieusement --- je n'eusse jamais été si fou que de me marier avec une personne du bon ton.

(*Miss Ogle.*) Dites-moi, je vous prie, Monsieur, quel est l'idée que vous vous formez d'une dame du bon ton, pour l'avoir tant en aversion ?

(*Sir George.*) C'est un être facile à décrire, Madame. On la voit par-tout, à l'exception de chez elle. La nuit elle est à la maison, le jour elle est par toute la ville. Dans son cœur tout sentiment doit céder au plaisir de faire des conquêtes, & à la vanité de se distinguer. Les sentimens d'épouse & de mère se perdent dans le tourbillon de la dissipation. Si elle conserve sa vertu, c'est l'effet du hasard. Si elle ne ruine pas son mari, c'est l'effet de son adresse au jeu. Voilà la femme que je prends pour être parfaitement du bon ton.

(*Mrs. Rackel.*) Et moi, je vous prends pour un Cynique méchant, de 32 ans. Dans 20 ans d'ici, on pourra vous passer un telle satire. Ecoutez à présent la description d'une dame du bon ton : c'est une créature pour qui la nature a fait beaucoup, & l'éducation encore davantage. Elle a du goût, de la noblesse, du sentiment. Dans ses manières elle est libre, dans ses mœurs, délicate. Elle est indistinctement polie envers son époux, & les autres hommes. Ses sentimens sont pour les heures de retraite. En un mot, une femme du bon ton, est l'ame de la conversation, l'ornement de la société & l'agrément du public. Le plaisir l'accompagne partout. Les plus tendres desirs suivent son sommeil. Hâtez vous, ma chere lady Frances, d'être une dame du bon ton, & forcez votre mari à reconnoître la vérité de mon tableau.

(*Lady Frances.*) Je vous jure qu'il est charmant. Comment pouvez-vous le désapprouver, sir George ? vous m'avez peint la vie à la mode de couleurs si désagréables, que j'ai pensé la haïr : mais vue de près, elle est charmante ; jusqu'ici j'ai vécu dans l'obscurité ; il est tems que je sois dans le monde. Je meurs d'envie de commencer à vivre. Le cœur m'en palpite d'attente, & de plaisir.

(*Mrs. Rackel.*) Venez donc. Je suis impatiente de vous produire dans le monde ; vous êtes née pour en faire le charme & l'ornement.

(*Lady Frances.*) A dieu, mon amour. Nous nous retrouverons à dîner (*elle est sur le point de sortir.*)

(*Sir George.*) Sans doute que je rêve ! --- Fanny !

(*Lady Frances.*) (*elle revient.*) Sir George ?

(*Sir George.*) Sortez-vous sans moi ?

(*Mrs. Rackel.*) Sortez - vous sans moi ? --- ah ! ah ! ah ! quel langage pathétique ! ah ! sans doute vous voudriez toujours qu'on vous vît côte à côte. Craignez-vous , monsieur , de me confier Lady Frances ?

(*Sir George.*) Ciel & terre ! à qui un homme peut-il confier sa femme dans l'état actuel de la société ? il y avoit autrefois des caractères distincts parmi vous. Chaque classe de femmes avoit sa description particulière. Les grand'mères étoient pieuses ; les tantes , discrètes ; les vieilles demoiselles , critiques ; mais à présent grand'mères , tantes , jeunes & vieilles , ce sont les mêmes créatures. Une ride de plus ou de moins , voilà toute la différence.

(*Mrs. Rackel.*) Que les vieilles demoiselles aient perdu leur goût de critiquer , cela n'entre sûrement pas dans le catalogue de vos plaintes.

(*Sir George.*) Vraiment , je m'en plains , & c'est pour moi un des griefs les plus sérieux. --- Les choses alloient bien , Madame , quand les langues de trois ou quatre vieilles filles tenoient en respect les femmes mariées & les demoiselles de la paroisse. C'étoient les dragons qui gardoient les fruits des hespérides , & je m'étonne qu'elles n'aient pas été obligée par acte de parlement de reprendre leurs fonctions.

(*Mrs. Rackel.*) Ah ! ah ! ah ! ajoutez qu'elles devroient être pensionnées pour faire des enquêtes exactes sur la vie & les discours de leurs voisines.

(*Sir George.*) Oui , & en même-tems chargées d'obliger chaque femme de conformer sa conduite à son état réel. Vous , par exemple , vous êtes veuve. Votre air devoit être posé , votre habillement modeste , en un mot vous devriez être un modèle pour les jeunes personnes

du sexe, qui vous entourent. Au-lieu de cela, vous êtes habillée pour faire des conquêtes; vous ne pensez qu'à dérober des cœurs. Vous êtes coquette, bel-esprit & femme du bon ton.

(*Mrs. Rackel.*) Ecoutez ce qu'il dit : coquette ! bel-esprit ! femme du bon ton ! qui se seroit jamais attendu à un compliment de la part d'un si méchant homme ? Le soldat ne se vante pas davantage de courage, le juge de sagesse, le souverain d'un grand nom, qu'une femme d'un pareil caractère.

(*Miss Ogle.*) Sir George, je le vois, souhaite la charmante société, à la mode il y a un siècle & demi, lorsqu'un grave écuyer & son épouse plus grave encore, entourés d'une modeste famille, formoient une groupe empressé, dans un vieux château ruiné, au coin de leur parc.

(*Mrs. Rackel.*) Charmante tranquillité, qui n'étoit interrompue que par le croassement des corbeaux, par le bruit d'une antique voiture de famille, sortant quatre fois par an pour aller en cérémonie, & par la visite de l'apothicaire ou de la femme du curé (*)

(*Sir George.*) Eh ! quelle est la société, dont vous vous faites gloire ? --- un pur chaos, où toute distinction de rang se perd dans une affection ridicule d'aisance, & où tout ordre de personnes est confondu, comme avant la création. Dans cette même société du bon ton, on trouve souvent la femme d'un évêque avec un chevalier d'industrie, & celle d'un comte avec un joueur de violon. En un mot, c'est un bal con-

(*) Les curés, comme on sait, en Angleterre goûtent les douceurs de l'hymen,

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tinuel, où l'on a les mêmes habits & les mêmes mœurs.

(*Le domestique.*) Monsieur Flutter. (*Il sort.*)

(*Sir George.*) En voici une preuve très-claire. Je vous défie de me dire, en voyant Flutter, si c'est un conseiller-privé, ou un marchand, un homme de loi, ou un garçon épicier.

SCENE VII.

Les mêmes personnages, Flutter.

(*Flutter.*) Oh! tout ce qu'il vous plaira, sir George, pourvu que je n'aye pas l'air d'un lord maire. Mistriss Rackel, Lady Frances, je suis votre très-humble serviteur.

(*A Lady Frances.*) Vous paroissez que je sois pendu, si vous n'êtes pas mise à faire rire. Si votre robe eût été d'une autre couleur, je vous eusse fait le plus joli compliment du monde.

(*Miss Ogle.*) Ne nous en privez pas, je vous en prie.

(*Flutter.*) J'étois hier chez Mistriss Bloomer. Elle avoit une robe verte. On ne lui voyoit d'autre couleur que celle de son visage & de sa gorge. Ma chere Mistriss Bloomer, lui dis-je, vous êtes comme un œillet qui vient d'éclorre.

(*Sir George.*) Et qu'a-dit le mari?

(*Flutter.*) Le mari? il se mit à rire, & trouva qu'un concombre auroit été une plus belle comparaison.

(*Sir George.*) Mais il y a des maris, monsieur, qui eussent plutôt corrigé la comparaison que d'y avoir ajouté. Moi, par exemple, j'aurois regardé le compliment d'un homme à ma femme comme une impertinence.

(*Flutter.*) Eh ! quel mal trouvez-vous à faire des complimens ? à coup sûr, ils ne sont point dangereux ; mais vous, sir George, vous avez le plus grand sujet d'être content de l'attachement de votre épouse. On en fait par-tout l'éloge. Ce petit oiseau, qu'elle a tué par jalousie, est la preuve de la tendresse la plus extraordinaire.

(*Lady Frances.*) Moi, avoir tué un oiseau par jalousie ! M. Flutter, comment pouvez-vous m'accuser d'une telle cruauté ?

(*Sir George.*) Je vous l'eusse pardonné, si vous l'eussiez fait.

(*Flutter.*) Oh ! que je suis un fou d'étourdi ! non, non -- à présent, je m'en rappelle. C'étoit votre oiseau, Lady Frances ; voilà l'affaire ; c'étoit le *Rouge-queue* ; que sir George, dans un de ses raffinemens d'amour, envoya faire fortune dans le grand monde, le prenant pour un chevalier déguisé.

(*Lady Frances.*) Est-il possible ! ô sir George, pouvois-je m'imaginer que c'étoit vous qui m'aviez privé d'un objet si cher ?

(*Sir George.*) M. Flutter, vous êtes de ces oisifs, qui, se mêlant de tout par défaut d'occupations, font les connoissances les plus dangereuses dans une maison. Vous n'avez ni sentimens, ni opinions à vous. Semblable à un miroir, qui réfléchit les objets qui se présentent devant lui, vous répétez ce que vous entendez dire aux fots ; & parce que vous ne voulez pas de mal, vous vous croyez excusable, quoique des inimitiés, des discordes & des meurtres soient les suites de votre indiscretion.

(*Flutter, tirant ses tablettes.*) Défaut d'occupation ! quelle étoit la suite ? je veux écrire ce sermon ; c'est le premier que j'aye entendu de-

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

puis les funérailles de ma grand'mere.

(*Miss Ogle.*) Allons ; Lady Frances , vous voyez combien votre époux est cruel. Laissons - le.

(*Sir George.*) Madame , Lady Frances ne sortira point.

(*Lady Frances.*) Je ne sortirai point , sir George ? c'est la première fois qu'une telle expression...
[*elle verse des larmes.*]

(*Sir George.*) Mon amour , mon petit cœur....

(*Lady Frances.*) Ne croyez pas que je me laisse traiter comme un enfant. Ne croyez pas me refuser ce que je desire , & m'appaiser ensuite par des caresses.

(*Miss Ogle*) [*bas à Lady Frances.*] Le Rouge - queue ; c'est un excellent sujet , ne l'oubliez pas.

(*Lady Frances.*) Je vois clairement que vous voudriez me priver de tout agrément , comme de mon cher oiseau ; & cela par pur amour ! homme barbare !

(*Sir George.*) Bien , Madame , votre ressentiment à cet égard me prouve [ce que je n'avois garde de soupçonner] que vous manquez à mon égard & de tendresse & de sentiment. Tremblez , en pensant que l'heure approche où vous donneriez des mondes pour avoir de pareilles preuves de mon amour. Allez , Madame , vous donner en public ; abandonnez votre cœur à la dissipation , & vous verrez si les scènes de plaisir & de gaieté , qui vous attendent , peuvent vous dédommager de la perte que vous faites de la tendresse de votre époux. [*Sir George sort.*]

(*Flutter.*) Mon dieu ! quelle excellente chose que le don de la parole ! je crois que sir George se forme à l'éloquence , à l'assemblée des ouvriers ,

ou à l'enfeigne du *Cheval-noir* en *bond-street*.

(*Lady Frances.*) Il est réellement fâché. Je ne puis sortir.

(*Mrs. Rackel.*) Vous ne pouvez sortir? simple que vous êtes! vous touchez au moment, qui tôt ou tard devoit arriver; & tout dépend de l'usage que vous en ferez.

(*Miss Ogle.*) Allons, *Lady Frances*. Ne balancez point. Les minutes sont précieuses.

(*Lady Frances.*) Je suis disposée à rester, mais cependant je ne céderai point. --- Si je cede aujourd'hui, il sera toujours exigeant. [*Lady Frances & Mrs. Rackel sortent.*]

(*Miss Ogle.*) C'est agir en brave femme. [*Miss Ogle sort.*]

(*Flutter.*) Par Jupiter! voilà un beau combat entre le devoir & le plaisir --- le plaisir l'emporte & nous le suivons. *Io triumphe!* [*Flutter sort.*] [*]

(*) Nous avons fait connoître, dans l'*Esprit des Journaux*, avril 1780, page 290 & suivantes, le sujet de cette comédie.



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*LETTRE sur la baguette divinatoire , par M. DE
LA LANDE , adressée à Messieurs les auteurs
du Journal des savans. (*)*

M E S S I E U R S ,

JE n'oserois occuper votre journal d'une matière aussi frivole & aussi décriée , si elle ne s'étoit présentée au mois de mai dernier , sous

(*) Nous rendîmes compte dans l'*Esprit des Journaux*, de juin dernier , page 152 & suiv. des prétendus phénomènes de la baguette divinatoire , & de l'ouvrage de M. Thouvenel qui en explique la théorie & la cause. L'enthousiasme que *Bleton* & son défenseur ont inspiré , nous a obligé de ne point passer sous silence , des faits que la confiance générale sembloit revêtir d'une sorte d'authenticité. (Voyez le journal de *juillet* , page 298 & suiv.) Alors nous sommes devenus historiens , par
une

une forme nouvelle, qui en a imposé à un grand nombre de gens instruits, & si l'on n'avoit pas imprimé un grand nombre de fois les prétendus résultats d'expériences décisives, en citant, pour témoins, des gens célèbres & dignes de foi.

Un nommé Bleton, né dans un village, près de Grenoble, a prétendu avoir une propriété extraordinaire de sentir les eaux souterraines par un tremblement convulsif. Ce fourcier ou hydropyrete plaçoit sur ses doigts une baguette ou une verge de métal, courbée en arc, & on la voyoit tourner rapidement. Ce stratagème étoit plus adroit que celui des fourciers qui courent les villages, & qui marquent des sources aux payfans, moyennant la plus mince rétribution. Ceux-ci ferment leurs baguettes dans leurs mains, & pour peu qu'on ait envie d'y regarder, on s'apperçoit facilement qu'il suffit de ferrer la baguette inégalement; sa courbure détermine nécessairement un mouvement de rotation. Bleton courut donc aussi les campagnes; il indiqua des sources, ce qui n'est pas

respect pour la confiance du public, mais en même-tems pour l'éclairer à mesure que de nouvelles expériences auroient détruit ou confirmé les premières. La lettre de M. de Lalande remplit parfaitement ces vues, & nous lui donnons la préférence sur quantité d'autres lettres, réflexions, dissertations, &c. publiées dans les journaux pour engager le public à se mettre en garde contre les préjugés, ou contre le charlatanisme, dont aucun siècle n'est exempt.

314 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

difficile, puisqu'il y a de l'eau presque par-tout. M. de Morveau à Dijon, M. Nicolas à Nancy le démasquèrent d'abord ; mais il fut encouragé par le grand nombre de personnes qui l'admirerent.

Enfin il rencontra un médecin connu, & estimable sans doute, qui, peu accoutumé à examiner des charlatans, regarda comme une chose extraordinaire, les mouvemens de Bleton & de sa baguette, & en prit occasion de composer un livre de 300 pages, intitulé *Mémoire physique & médicinal, montrant des rapports évidens entre les phénomènes de la baguette divinatoire, du magnétisme & de l'électricité, par M. T. docteur en médecine de Montpellier, &c.*

Vous en rendîtes compte, Messieurs dans votre journal de septembre 1781, avec votre modération ordinaire, sans cependant adhérer aux prétentions de l'auteur. On eut moins de ménagement dans le *Journal de Nancy*, & dans les numéros 18 & 19 de 1781, on donna une ample réfutation de ce mémoire. On fit plus, & par une foule de rapprochemens, on fit voir que cet ouvrage étoit calqué presque entier sur un livre imprimé en 1693, intitulé *la Physique occulte*, par M. de Valmont, docteur en rhéologie, 600 pages in-12°. réimprimé à la Haye, en 1752.

Mais l'auteur, qui avoit une imagination vive, s'étoit passionné par un fait extraordinaire & nouveau. Il s'étoit pénétré de son système d'explication, il n'étoit plus assez calme pour se rendre aux raisons de ses adversaires, ni

même pour appercevoir la petite charlatannerie dont il avoit été la dupe. Il préféra d'amener Bleton à Paris, & le 11 de mai, il écrivit à l'académie des sciences pour l'engager à prendre connoissance de ce nouveau phénomène. Cette savante compagnie ne jugea pas à propos de nommer des commissaires en pareille matiere. Plusieurs membres de l'académie voulurent bien assister aux expériences de Bleton, & quelques-uns furent surpris en effet de son adresse à faire tourner la baguette, & de la maniere dont il sembloit désigner la direction des aqueducs sur lesquels on le faisoit passer. Pendant près d'un mois les mêmes tours ont été répétés tous les jours, devant des assemblées nombreuses, au grand étonnement des spectateurs. On a cité parmi eux des personnes du premier rang, des physiciens les plus connus, parmi ceux qui ont été séduits. On n'a demandé à aucun s'il avoit été moins étonné en voyant des escamoteurs & des joueurs de gobelet; aucun ne se demandoit à lui-même, s'il étoit bien certain que Bleton n'avoit pas pris sur les lieux des informations antérieures, si parmi les personnes qui le conduisoient, il n'y en avoit pas qui s'intéressassent assez à sa réputation, pour lui aider à ne pas se tromper : (c'est ce que les escamoteurs appellent le *Compere*) ; enfin, si quand il avoit les yeux bandés, il ne se ménageoit pas quelques moyens de voir du moins à ses pieds ; cependant tout cela m'a été assuré.

Mais le 24 de mai, M. Charles, professeur

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de physique, dans une séance au château d'Eau ; près de l'observatoire, détruisit l'illusion de manière qu'on fut obligé de dire dans le journal de Paris, que les expériences avoient mal réussi à cause de l'orage. On proposa de nouvelles expériences chez M. Maquer, ce savant qui est si connu par son aménité, sa candeur & sa droiture, vit Bleton se tromper & rencontrer juste ; il certifia l'un & l'autre. Bientôt on publia qu'il avoit reconnu la vertu du fourcier, & il se crut obligé de s'en plaindre dans le journal de Paris, du 12 juin ; mais le procès-verbal a été publié à la suite du journal de Paris, du 26 juin.

Enfin M. Mongez, auteur du journal de physique, voulut faire venir Bleton dans le jardin de Ste. Genevieve ; il y rassembla plusieurs savans, qui eurent la preuve la plus complete de l'insuffisance des moyens de Bleton ; voici ce que m'écrivit M. Mongez, le 7 juin : » Bleton a trouvé le premier jour 53 sources » dans l'espace de notre jardin, & n'a pas rencontré nos canaux ; il a passé trois fois sur » le même endroit indiqué par lui, & ne l'a » reconnu que deux fois. Il a passé les yeux » ouverts sur des canaux courans, sans éprouver la moindre sensation. Le deuxième jour » non seulement il n'a pas rencontré les endroits indiqués le premier jour, mais il nous » a enrichi d'un plus grand nombre de sources » sur notre terrasse. Le jeu de la baguette de » verre a totalement manqué ; mais ce qui » vaut le mieux de tout, c'est que, transporté

» a son infu en voiture, & les yeux bandés,
 » dans notre nouvelle église, il a trouvé de
 » tout côté des sources, des canaux d'eau cou-
 » rante, dont il a même indiqué les directions
 » & la profondeur, l'une entr'autres qu'il a
 » marqué à 5 pieds 9 pouces, & il étoit alors
 » placé sur un massif de pierre de 20 à 25
 » pieds d'épaisseur; au reste nous sommes cer-
 » tains qu'il n'y a point d'eau jusqu'après de
 » 100 pieds de profondeur, puisque tout cet
 » espace est occupé par les fondations, les ca-
 » veaux, les voûtes & la basse église; & ce-
 » pendant Bleton nous y a montré tout ce
 » qu'il savoit faire, comme sur le canal le plus
 » fort & le plus rapide. « M. Thouvenel, dans
 le journal du 26, explique cela par les canaux
 d'air humide souterrain; mais on explique tout,
 quand on est déterminé à tout croire.

Les partisans de Bleton n'ont pas manqué
 de dire que tout le monde étoit sujet à se
 tromper: l'excuse est proposable pour les cas
 où il a oublié de trembler, cela pouvoit arri-
 ver par distraction, & plusieurs personnes m'ont
 assuré lui en avoir donné de pareilles. Mais
 peut-on éprouver des convulsions dans un en-
 droit où la cause des convulsions n'existe pas;
 & après avoir annoncé qu'on ne les éprouve
 point ailleurs: l'on ne sauroit admettre une
 pareille excuse.

On peut répondre cependant, en citant des
 faits & des milliers de témoins; mais comme
 l'observe M. Battelier dans les *nouvelles de la*
république des lettres, par M. de la Blancherie,

feuille du 12 juin : » ce mot de *faits* devient
 » illusoire en cette occasion. Les Bletoniens
 » ne s'apperçoivent point qu'ils roulent conf-
 » tamment dans un cercle vicieux, en donnant
 » pour preuve ce qui est vraiment le point de
 » la contestation. Les anti-bletoniens veulent
 » que ces faits ne soient qu'un prestige, & ce
 » sont ces mêmes faits qu'on leur propose tou-
 » jours. C'est le fait constaté, & non le fait
 » contesté qui doit être la matière d'une preuve
 » solide. «

Comme, suivant les principes de la nouvelle explication électrico-magnétique, Bleton ne devoit rien éprouver quand il étoit sur un iso-loir de verre ou de résine : on l'y a fait monter plusieurs fois, & il avoit grand soin de ne pas trembler.

Mais, M. Charles ayant eu l'adresse de détruire l'isolement par une communication qu'il établissoit entre Bleton & l'acqueduc, il eut la satisfaction de voir que les convulsions ne revenoient point, & que Bleton s'obstina à rester tranquille tant qu'il se crut véritablement isolé. Si l'on avoit besoin de preuves, un fait de cette espèce prouveroit bien plus que mille autres, dont les spectateurs n'ont point été à portée de vérifier, de discuter, de contredire; ceux-ci ne prouvent pas plus que les convulsions du cimetière de S. Médard, qui furent aussi attestées en 1727, par des milliers de témoins.

Si j'avois été tenté de suspendre mon jugement, relativement à l'effet prétendu des vapeurs de l'eau sur le corps de Bleton, il m'eût été

impossible de ne pas rire , en voyant qu'on vou-
loit croire même aux émanations des métaux ;
car on a eu la mal-adresse de soutenir que Bleton
éprouvoit aussi des mouvemens aux approches
des corps métalliques. Cela rappelle la descrip-
tion agréable que le P. Vaniere fait dans son
Prædium rusticum , (L. 1.) de la façon dont il
trompa un fourcier , au commencement de ce
siècle. Il commence à parler des indices réels
qu'on peut avoir de la présence des eaux , &
de-là il passe à ces fausses indications dont on
a toujours été dupe dans les provinces.

*Arida nunc rignis ubi fontibus arva carebunt ;
Signaque dependes lymphæ manifesta latentis ,
Gaudentes cælo latices erumpere , terris
Erue : at indiciis ne dicipiare dolosis.*

.....
*Talibus indiciis & non interprete virgâ
Flexibili , rimatur aquas , qui judice fontes
Quos oculo novit , mirâ feliciter arte.
Prædicat inventas : quasi fons occultus in agro
Curvatum valeat coryli defleðere ramum ,
Altus aquis nec possit idem torrentibus amnis.
(Sic curvis olim bâculis emensus olympum
Augur aves Romæ spectans , quæ mente sagaci
Viderat , ex volucrum monitu ventura canebat ,
Plus avibus quam consiliis credente popello.)
Me præsentè suam nuper jadantior artem
In cælum cùm ferret aquæ scrutator & auri ;
Ac rudibus rem pene viris suaderet , avarâ
Spe lucri faciente fidem ; fruticante sub herbâ
Quem reperit nummum , sub eodem gramine rursus
Miranti similis coram depono : manuque
Inscédente volens , non per se vergere ramum*

*Errantes oculos alio dum conjicit, aurum
 Clam tollo : Corylum rursus movet ille, manusque
 Continet immotas; & virgam cuncta trahentis.
 Demonstrat flecti deorsum vi solius auri;
 Atqui aurum nullum est, aio; risere repertos
 Fraude dolos; quos ille fugâ tacitoque pudore
 Confessus, tamen auriferam non abdicat artem.*

» Si vos champs ne sont pas arrosés d'eaux
 » courantes, & que vous soyez assez heu-
 » reux pour connoître, par des signes certains
 » quelque source cachée, creusez la terre, ai-
 » dez aux efforts que l'eau fait pour courir
 » en plein air, mais ne vous laissez pas abu-
 » ser par de trompeuses conjectures. Lorsqu'au
 » lever du soleil le ciel commence à prendre
 » une couleur de pourpre, couché sur le ter-
 » rein, observez attentivement si quelque va-
 » peur ne paroît pas autour de vous, telle
 » qu'un nuage qui (dans un tems sec & sans
 » rosée, ainsi que l'auteur le dit plus bas)
 » s'élève & annonce quelque source souter-
 » raine : voici d'autre signes, &c. . . Voilà le
 » secret du berger qui fait usage de la ba-
 » guette, il connoît la nature du sol avant
 » que de prendre la fourche de coudrier ; pro-
 » menant ses yeux sur le terrain, il imprime
 » le mouvement à la baguette, lorsqu'il ob-
 » serve un indice certain ; il se flatte hardi-
 » ment de devoir la découverte des eaux à son
 » art merveilleux, comme si le réservoir cou-
 » vert de quelques couches de terre avoit plus
 » d'influence sur une baguette, qu'un torrent,

» qu'un fleuve, qui roule ses eaux entre deux
» rivages.

» Son assurance en impose cependant à la
» crédulité des peuples. Tels on vit long-tems
» à Rome les augures mesurer l'étendue des
» cieux sur leurs bâtons recourbés, observer
» le chant, le vol, l'appétit des oiseaux, an-
» noncer mystérieusement ce que leur sagacité
» leur faisoit conjecturer d'ailleurs, & donner
» le plus grand poids à leurs décisions, en les
» rapportant aux cérémonies superstitieuses de
» leur culte.

» Un jour j'entendis un de ces sourciers
» exalter son prétendu talent pour découvrir
» les eaux souterraines & les métaux. Il per-
» suadoit le peuple par son ton imposant; l'a-
» mour du gain donnoit de l'énergie à ses as-
» sertions. Je parois étonné du prodige, &
» cache, de manière à me laisser appercevoir,
» l'or qu'il vient de trouver sous une touffe
» de verdure, & tandis que j'éleve quelque
» difficulté sur la possibilité du mouvement
» spontané de la verge, ses yeux distraits par
» quelque'autre objet me permettent d'enlever
» furtivement la piece de monnoie. Cependant
» il dispose une tentative, qu'il espere cou-
» ronner du succès, ses mains paroissent im-
» mobiles, le coudrier s'agite déjà, la force
» attractive de l'or courbe la baguette, & in-
» dique un trésor.

» Ce succès apparent confond mon incrédu-
» lité, on fouille, on cherche, on reconnoît
» qu'il n'y a point de trésor, point d'eaux lim-

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» pides ; des éclats de rire couvrent de confu-
» sion le fourbe dont l'imposture est connue ,
» un morne silence , une fuite soudaine avouent
» sa défaite : mais ne croyons pas pour cela
» qu'il renonce à l'art dont il attend sa for-
» tune. «

En effet , le métier des fourciers , quoique fondé sur une erreur populaire ; est un métier lucratif.

Cependant on trouve dans toutes les mines des gens qui indiquent les filons métalliques , par le moyen de la baguette ; mais Lehman a écrit , & M. le duc de Croy m'a assuré qu'en Flandres , les directeurs des mines n'y croyoient pas , & que c'étoit pour contenter les ouvriers & leur inspirer de la confiance , qu'on toléroit cette folie de baguette.

A l'égard des personnes instruites qui ont eu la complaisance de suspendre leur jugement , leurs motifs sont tous réduits à ce raisonnement : si avant la découverte de l'électricité & de l'aimant , on vous avoit raconté , disent-ils , tous les phénomènes qu'on connoît aujourd'hui , vous auriez refusé de les croire , sur les mêmes fondemens , & par la même raison. A cela , je réponds 1°. qu'il faut user sobrement d'une raison qui serviroit à accréditer toutes les espèces de sottises & d'impostures ; 2°. que ce raisonnement ne sauroit être applicable à l'espèce présente , où il s'agit d'un agent très-connu : l'action de l'eau , celle des métaux , les effets de l'électricité sont trop évidens actuellement pour qu'on puisse y mêler des effets si différens

& si extraordinaires ; 3°. il s'agit d'un genre de charlatanerie déjà reproduit & démasqué tant de fois, qu'il est impossible de s'y laisser prendre, du moins quand on a déjà écrit sur cette matière, comme je le fis en 1772, dans le *Mercur* de juin, relativement à l'hydroscope du Dauphiné, dont on avoit tant parlé dans la *Gazette de France*, & qui étoit soutenu même par M. Menuret, connu par divers articles de l'*Encyclopédie*.

Cette fois, M. Thouvenel, également connu par des ouvrages estimés, a été parfaitement séduit par l'adresse de Bléton, à faire tourner sur ses doigts une verge courbe de métal; il n'a pas apperçu que cela tenoit à une cause mécanique.

En effet, si l'on place sur deux doigts une baguette de métal courbée en arc, de manière que le sommet de l'arc soit plus bas que les deux extrémités, mais que le tout soit presque en équilibre, le plus petit rapprochement des doigts, ne fût-il que d'une ligne, suffira pour que les extrémités l'emportent à leur tour, & que le sommet de l'arc vienne en haut. Si on les écarte, à l'instant le sommet de l'arc descendra, & avec une pareille alternative, le mouvement peut continuer aussi long-tems qu'on le jugera à propos. Un homme très-exercé n'a besoin pour cela que d'un léger tremblement qui est à peine sensible, quand on n'est pas prévenu. Faute d'avoir apperçu ce petit mécanisme, M. Thouvenel a fait un livre sur la baguette, mais M. Demours, fils

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'académicien très-connu , a fait tourner une baguette pareille dans une assemblée de l'académie des sciences , de maniere à lever toute espece de doute à cet égard ; dès-lors les partisans du fourcier n'ont presque plus parlé de la baguette , ou n'ont cessé de dire que la baguette étoit inutile , & que le talent de Ble-ton consistoit dans les sensations qu'il éprouvoit , mais le livre de M. Thouvenel étoit intitulé : *de la baguette divinatoire* , aussi-bien que celui de 1693 , & l'on a fait voir dans le journal de Nancy la rassembleance des deux ouvrages. Le premier avoit été réfuté la même année dans un livre dont voici le titre : *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette , & qui détruisent leurs systèmes*. Paris , 1693 , in-12. , & ensuite , dans le dictionnaire de Bayle , au mot *Abaris*. M. Needham , dans la dernière édition de ses observations microscopiques , a pris la peine de faire quelques réflexions , & de citer même quelques faits contre les prétentions de la baguette , qui sont renouvelées de tems à autres par des frippons , ou par des dupes. Enfin , M. Pauler , dans la gazette de santé du 10 juin 1781 , s'est moqué de la nouvelle physique , ainsi qu'on l'avoit fait dans le dernier siècle.

Il est naturel , Messieurs , que votre journal , si souvent dépositaire des découvertes les plus réelles , serve aussi à rappeler les erreurs les plus accréditées , pour en garantir le public , c'est ce qui m'a fait espérer que vous voudriez bien recevoir les réflexions que je

viens de soumettre à votre jugement. Mais comme j'ai besoin d'être justifié aux yeux de ceux qui croiront que de pareilles inepties ne méritoient pas une réfutation dans le *Journal des savans*, je finirai par un trait qui semble en prouver la nécessité.

Dans le dictionnaire des merveilles de la nature, par M. A. J. S. D. Paris, 1781. L'auteur, qui est certainement très-habile & très connu, raconte sérieusement, & comme témoin oculaire, l'histoire d'une dame à qui la baguette tournoit sur l'argent; il ajoute qu'elle n'a aucun intérêt à en imposer, qu'elle ne fait usage de cette vertu que dans les cas où elle veut satisfaire la curiosité de ceux qui l'en prient, & qu'elle n'y attache aucune prétention. Enfin, il en conclut que c'est un mouvement véritablement naturel, & qu'on ne peut révoquer en doute, relativement à certains métaux qui ont prise sur la baguette. La dame en question ne se feroit pas douté, qu'en amusant une société, par un tour d'adresse & par une gaité, elle produiroit un article dans le dictionnaire des merveilles de la nature. Cela fait voir, que la candeur, la droiture d'un savant, l'exposent à être trompé, & c'est ce qui m'a paru mériter d'être dit dans le *Journal des savans*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 26 juin 1782.

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

E F F E T S du tonnerre.

I I.

DE VIENNE, le 25 juin.

» Le 11 de ce mois on effuya ici un orage
» affreux, le tonnerre tomba trois fois sur le
» clocher de Saint Etienne, mais heureusement
» il n'y mit point le feu. Il atteignit cepen-
» dant un des gardes qui sont établis dans cette
» tour, lui brûla le front, & lui emporta les
» bouts de deux doigts de la main gauche.
» — Le 2, pendant un orage, le tonnerre
» tomba à Hutterdorf, près de cette capitale,
» & frappa dans la rue deux payfans qui res-
» terent morts sur la place. Une particularité
» extraordinaire qu'offre ce malheureux évé-
» nement, c'est que les deux cadavres sont
» restés droits sur leurs jambes, & qu'on a
» eu beaucoup de peine à les arracher de l'en-
» droit où ils avoient été frappés. Les corps
» étoient noirs de brûlures & froids comme
» la glace. «

(*Mercur de France.*)

I I I.

DE Gaillac en Albigeois, le 15 juin.

» Jeudi dernier vers un 1 heure après mi-
» nuit, tous les habitans de cette ville furent
» éveillés par un violent coup de tonnerre, qui

y répandit l'épouvante. On s'avisa de sonner les cloches de l'église de S. Jean , paroisse d'un de nos fauxbourgs ; ce qui attira la foudre sur le clocher , où elle tua le fils du sonneur , en lui fendant la tête en deux. Le pere , qui sonnoit aussi , fut renversé & laissé presque sans vie à côté de lui. Ensuite la foudre entrant dans l'église , détacha le cadre d'un grand tableau , & le porta à 25 ou 30 pas du mur où il étoit cloué , sans causer au tableau le moindre dommage. «

(*Journal général de France.*)

I V.

PLANTES étrangères cultivées en Allemagne.

L'électeur Palatin , prince des plus zélés pour la prospérité & l'ornement de ses états , a fait venir des arbres étrangers de plusieurs parties du monde , & ne se contentant pas de les entretenir dans les serres de ses jardins comme des objets de curiosité , il essaie de les naturaliser dans le palatinat. S'ils y réussissent , ils réussiront encore mieux dans des climats plus tempérés ; & la plupart de l'Europe lui aura l'obligation de ses expériences. Dans plusieurs lettres insérées aux *Rheinische beitraege* , M. Medikus , inspecteur de ses jardins , rend compte des succès qu'il y a obtenus en 1781 , année des plus favorables , où les arbres des pays méridionaux pouvoient se croire en Allemagne comme dans leur pays natal. Jamais les jardins électoraux n'étalèrent avec tant d'éclat leur magnificence naturelle. On y admiroit principale-

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ment le *cercis filiquartrum* avec toute la pompe de ses fleurs dont il étoit surchargé. Le matin quand les arbres avoient été rafraîchis par la rosée, au moment que le soleil commençoit à leur lancer ses rayons, quel délicieux spectacle que d'y voir les feuilles fermées & comme endormies, se dilater & exhaler les odeurs ravissantes qui s'y étoient accumulées pendant la nuit !

Plusieurs grenadiers plantés en pleine terre ont donné des fruits qui, goûtés par S. A. S. E. lui ont paru ne le point céder ou très-peu aux grenades d'Italie. Un de ces grenadiers sur-tout n'a point peut-être son pareil en Allemagne. Et il seroit encore plus magnifique, si la précaution de lui construire une cabane pour le mettre à l'abri pendant l'hiver sans le déplacer ne l'avoit privé d'une partie de l'air, de la rosée & de la pluie nécessaires pour sa parfaite croissance. De treize grenadiers en pleine terre M. Medikus en a enveloppé 12 de paille pendant l'hiver de 1780 à 1781. Celui qui n'en a pas été enveloppé & a passé l'hiver sans cette couverture est mieux venu & a commencé plutôt à pousser des feuilles. On conseille d'abattre la tête des grenadiers qu'on veut mettre en pleine terre, parce que l'arbre auroit trop à faire en même-tems de s'enraciner & de nourrir encore une tête ; & c'est à ce qu'il s'enracine bien qu'on doit avoir la première attention. Il faut dans l'hiver couvrir le pied de fumier, parce qu'il est rare que la tige d'un arbre gèle, quand ses racines conservent de la chaleur.

Le *Prunus Lauro-Cerasus* a aussi répondu aux soins de le naturaliser en pleine terre.

Des jardiniers de Heidelberg ayant planté le *Laurus Nobilis* ont fait de ses feuilles un com-

merce utile. Ils avoient soin de couvrir l'arbre de fumier pendant l'hiver. Au rapport de Miller, fameux jardinier Anglois, ces arbres & bien d'autres étrangers se sont déjà accoutumés au sol de l'Angleterre. M. Martin, célèbre professeur de botanique à Cambridge en donne pour raison, que malgré que l'hiver semble devoir être aussi rigoureux en Angleterre que dans le Palatinat, néanmoins les vents de mer qui y soufflent continuellement, empêchent le froid d'y pénétrer avant dans les plantes en les tenant dans un mouvement perpétuel.

Le laurier rose ou *Nérion* étant accoutumé en plein champ comme il est possible, n'y étant point mort pendant l'hiver, on épargneroit pour des arbres plus utiles la place qu'il occupe dans les serres.

Le thérébinthe, *Pistacia Terebinthus* qui donne la meilleure thérébenthine, a été exposé en plein champ en 1779. Il y a parfaitement cru & fleuri, & l'on ne doutoit point que sa graine n'y mûrit.

L'olivier mis en plein champ au printems de 1780 y a perdu pendant l'hiver les branches qu'il avoit poussées dans l'été; mais sa principale tige s'est bien portée & a de nouveau pululé en 1781.

La *Diospiros Virginiana*, qui s'est accoutumée à l'Angleterre, a aussi réussi dans les jardins de l'électeur, & promettoit des fruits murs en 1781. La constance est une des principales vertus dans les expériences. Pendant dix années le grenadier, le laurier cerise, l'olivier, le thérébinthe n'avoient point répondu aux travaux du cultivateur pour les accoutumer au climat de Mannheim. Ce n'est qu'en 1779 qu'on a obtenu les premiers succès. Il y a peut-être dans quan-

tité de ferres des plantes apportées par Tournefort & Commelin, qui viendroient mieux en plein champ, & qui sont d'un naturel assez robuste pour y endurer l'hiver. M. Rettich, maître des forêts à Lautern, a du faire l'essai de semer de la graine d'arbres étrangers dans ses bois.

Le cyprès est venu à souhait, jusqu'à donner des graines mures. C'est d'autant moins étonnant que Théophraste & Pline avoient assuré qu'il venoit aussi-bien sur les montagnes de Crete couvertes d'une neige éternelle que dans les vallées de l'isle. Bellon qui a visité l'isle après plusieurs siècles en qualité de voyageur botaniste avoit nié la vérité du fait, & sur sa foi les nouveaux commentateurs de Théophraste ont relevé son assertion comme une erreur ; mais M. Tournefort dans la relation de son voyage au levant, a vengé le pere Grec de la botanique, ayant vu en Crete des cyprès dans la neige sur le mont Sachia, où Bellon n'avoit pas pris la peine d'aller. Les Turcs au rapport de Hasselquin dans son voyage en Palestine en plantent dans leurs cimetières pour purifier l'air par les odeurs aromatiques qu'il exhale. Et M. Bombery, ci-devant prédicateur de la légation suédoise à Constantinople, en parlant à M. Medikus ne sauroit trop vanter la beauté de ces arbres tels qu'il les a vus autour du ferrail. Les Turcs envoient leurs pulmoniques en Crete se guérir en respirant l'air salubre qu'ils ont imprégné de leur transpiration balsamique. Le bois de cyprès plus durable que celui de chêne peut servir de palissade à des couches de fumier sans pourrir même au bout de 20 ans. Miller raconte que quand le pape Eugene a changé les portes de St. Pierre de Rome qui étoient de

cyprès, elles avoient 1100 ans d'ancienneté & étoient encore bonnes.

Le jujubier *Zizyphus Rhamnus* introduit d'Afrique à Rome sous Auguste au témoignage de Pline semble aussi s'habituer au Palatinat, & y souffrir patiemment les hivers. Il a porté à Schwezingen des fruits égaux à ceux d'Italie, tandis que celui de Mannheim n'en a point donné, peut-être parce qu'on l'a mis dans une place où il n'y a pas assez d'air; celui de Schwezingen étoit en plein air & soleil.

Quoique M. Miller, & que M. Jacquin dans son *Hortus Vindob.* semblent du sentiment que l'ortie blanche *Urtica nivea* de Linné ne se soutienne pas en plein air dans nos climats, elle fait un des ornemens des jardins Palatins. Pendant les deux premiers hivers elle y est morte jusqu'à la racine; mais au troisième elle a poussé avec tant de vigueur qu'elle a formé en 1779 un arbrisseau des plus agréables par la variété des couleurs de ses feuilles. Celui qui ne la connoît pas peut consulter la figure fidèle que M. Jacquin en donne au tom. 2. de son *Hort. Vind.*

Le pourpier Arroche *Atriplex Halimus* conserve ses feuilles en plein champ vertes & abondantes pendant tout l'hiver comme au milieu de l'été.

La *Salsola fruticosa* a également embelli l'hiver par sa verdure perpétuelle.

Le *Smilex aspera* mérite aussi d'être naturalisé; parce que ses fleurs exhalent une odeur délicieuse en automne, saison où il y a si peu de fleurs odorantes.

Puisque l'alaterne a été naturalisé en Angleterre, il peut l'être aussi dans le Palatinat. C'est souvent moins à la nature des plantes qu'à l'in-

expérience du planteur qu'il faut imputer le manque de succès.

Duroi avoit ôté l'espérance d'accoutumer au Palatinat le chêne toujours verd *Quercus Ilex* ; mais les expériences de M. Medikus prouvent son erreur. Ce dernier en a trois élevés de graine dans les jardins de Mannheim, dont un depuis environ cinq ans a acquis 5 pieds de haut & un pouce de diametre. Il brave l'hiver sans aucun secours. Il y a apparence qu'on en pourroit former des forêts dans les contrées méridionales de l'Allemagne. Scopoli dans sa *Flora Carniolica* tom. 2. pag. 250, décrit cet arbre comme naturel à la Carniole, & Tourneli l'a trouvé d'une grande beauté sur les montagnes couvertes de neige de Candie, ainsi que le *Quercus coccifera*.

M. Medikus acheta d'un jardinier hollandois en 1773 un arbre sous le nom d'*Arbor Americana cericæ similis*. Il fut averti de lui donner un lit de tan pendant l'hiver, & il lut dans le catalogue de Mrs. de Hazen, Valkenbourg & compagnie, marchands de plantes à Leyde, intitulé *catalogue Hollandois tant des arbres & plantes étrangères que des racines & oignons, seconde édition* pag. 109. qu'il demandoit la même chaleur que l'ananas & qu'il falloit le laisser toute l'année dans la serre, parce qu'il ne pouvoit supporter notre climat. Cependant cet arbre ne venant pas à son gré dans la serre, M. Medikus a hasardé de le porter en pleine terre en 1779.

M. Gualandris de Padoue ayant envoyé à M. Medikus de la graine d'un arbruste que M. Harduini aussi de Padoue avoit accoutumé au climat de l'Italie, M. Medikus fut étonné de la ressemblance quand la graine eut poussé, & il le mit aussi en pleine terre. Il a

écrit à trois grands botanistes ; M. Scopoli à Pavie , célèbre par sa *Flora Carniol* dont il faut avoir les deux éditions , par son *Introductio in historiam naturalem* , & par les soins qu'il a pris des jardins du comte de Firmian , mort récemment & regretté généralement ; M. Jacquin à Vienne ; & M. Murray à Goettingen. Les deux derniers ont déclaré ne point connoître l'arbre dont les feuilles en cœur larges de 14 à 16 pouces & longues de 10 à 14 ont une belle apparence ainsi que la tige qui n'étoit encore haute que d'environ six pieds. M. Marfigli a nommé l'arbre inconnu de M. Gualandris le firmian , en mémoire de la protection accordée aux sciences par ce seigneur. Son nom étoit aussi également inconnu , & il forme suivant M. Marfigli une nouvelle espece.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

*TRAITEMENT de la paralysie par l'électricité ;
par M. l'abbé SANS.*

DIX guérisons radicales de paralysie, MM. dont la dernière a été attestée par MM. les commissaires respectifs, de l'académie des sciences, de la faculté de médecine de Paris & de la société royale de médecine, ne laissent plus lieu de douter que l'électricité dirigée selon ma méthode, ne soit un remède souverain contre cette maladie. La même électricité dirigée convenablement ayant détruit radicalement des convulsions en présence des commissaires ci-dessus cités, & plusieurs autres dans différens sujets de différens âges, dont on verra le détail dans le 3^e. volume de mes observations que je donnerai dans la suite au public, nous présente un moyen efficace, non seulement pour guérir les personnes du sexe qui en sont tourmentées, mais encore, & ce qui est bien

essentiel , pour sauver les enfans dont la sixième partie périt par ce cruel mal.

En attendant que le gouvernement prenne en considération un objet aussi conséquent pour l'humanité , & me fournisse les secours pour mettre le remède à portée de tout le monde ; ce qui ne seroit pas bien difficile ni trop dispendieux , j'ai établi à Versailles , rue de Montbaurron , selon mes petites facultés , un cabinet électrique public sous les auspices d'un grand protecteur de l'humanité souffrante. On y traitera gratis les paralysies les plus récentes ; depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir , & on fera cesser presque dans un instant les accidens funestes qui pourroient être mortels. Les grandes personnes du sexe qui sont tourmentées du même mal , peuvent s'établir pour quelque tems à Versailles à portée du cabinet , & on leur promet le soulagement de leurs maux dans peu de tems. J'ose espérer de votre zele , MM. que vous ne tarderez pas à publier ma lettre pour le bien de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c. S A N S.

(*Gazette de santé.*)



I I.

MORT d'une femme , accompagnée de circonstances particulieres.

*EXTRAIT d'une lettre de M. DESBREST D. M.
intendant des eaux de Chateldon.*

M E S S I E U R S ,

Peut-être jugerez-vous le fait dont je vais vous rendre compte , digne de trouver place dans votre journal ; j'étois à Caën lorsqu'il s'y est passé.

Une fille , âgée de 70 ans , grasse & replette , ennuyée depuis long-tems de la société des hommes , s'étoit fait une habitude de vivre au milieu d'une troupe d'animaux qui ne contrarioient ni ses goûts , ni ses plaisirs. 28 chiens , beaucoup de chats , quelques cochons , des poules , des dindes , des canards , des oies , &c. composoient sa société. Point de domestiques , c'est une ergeance trop gênante ; les hommes sages savent s'en passer. Une femme du voisinage lui aidoit seulement , chaque jour , à panser les animaux qui charmoient son loisir. Tous les soirs elle s'enfermoit dans sa maison. Le premier de ce mois , après avoir couché tout son monde , elle ferma sa porte vers les dix heures du soir ; le lendemain , la porte de la maison , qui s'ouvroit ordinairement vers les cinq heures du matin , étoit en-

core

core fermée à neuf. On frappe, personne ne répond; on soupçonne un événement; la porte est forcée; on court à l'appartement de cette fille, on la trouve réduite en cendres, à quelque distance de la cheminée, où l'on voyoit encore deux petits tisons presque éteints, qui composoient son brasier.

Rien n'avoit été brûlé dans cette chambre, pas même une cage de bois, placée à côté de la cheminée, & servant à une pie qui n'avoit pas souffert de l'incendie.

Le peuple, qui aime à chercher des causes furnaturelles, en vit une dans cet événement: notre superflu appartient, dit-il, aux pauvres; on mérite d'être puni lorsqu'on le donne aux chiens. Pour moi, je suppose que cette fille étant tombée d'apoplexie, le feu se sera mis à sa coëffure; le reste des vêtemens se sera embrasé, & elle aura été consommée & réduite en cendres par sa propre substance; substance d'autant plus inflammable, que c'étoit un corps gras & adipeux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

EXTRAIT d'une lettre de M. MERILLE, maître en chirurgie à Caën, sur le même sujet.

» En qualité de chirurgien de quartier pour faire les procès-verbaux, je fus requis le 3 du mois de juin, par les gens du roi, pour faire le procès-verbal du cadavre de mademoi-

Tome IX,

P.

felle Thuars, qu'on me dit avoir été brûlé : je trouvai le cadavre dans la cheminée, le sommet de la tête appuyé contre l'un des chéneets, à dix-huit pouces du contre-feu, le reste du corps obliquement placé devant ladite cheminée. Voulant passer à l'examen, je fus surpris de ne trouver qu'une masse de cendre ; les os les plus solides avoient perdu leur forme & leur consistance, & n'étoient reconnoissables sous aucun rapport, excepté le coronal, les deux pariétaux, deux vertèbres lombaires, une portion de la tête, du tibia, & une portion de l'omoplate. Tous ces os cependant étoient tellement calcinés qu'ils se réduisirent en poussière à une pression très-légère : les deux pieds furent trouvés, le droit entier un peu enflammé à sa jonction dans sa partie supérieure, & l'autre un peu plus brûlé. Il faut noter qu'il faisoit froid ce jour-là ; qu'aucun meuble de l'appartement ne s'est trouvé endommagé ; que la chaise sur laquelle elle paroissoit avoir été assise, étoit à un pied d'elle, absolument intacte ; que le foyer n'étoit chargé que de deux à trois petits morceaux de bois d'un pouce de diamètre, brûlés dans leur milieu ; que contre le foyer il y avoit une cage de bois de chêne fort sec, qui a été très-peu atteinte par le feu. Comme un pareil événement n'a rien de naturel, & qu'il m'a été de toute impossibilité d'en assigner la cause dans le procès-verbal que j'ai rédigé, je voudrois, pour prononcer sur ce fait, être éclairé par tous les savans, auxquels il me paroît ne devoir pas être in-

différent. Pour les mettre à portée d'en juger, il faut leur rendre compte de la constitution & de la manière de vivre du sujet. Cette fille étoit extrêmement grosse & grasse ; son âge étoit de soixante & quelques années, très-adonnée au vin & à la liqueur. Le jour même de sa mort, elle avoit bu trois bouteilles de vin, & environ un demi-septier d'eau-de-vie ; ce qui doit encore augmenter l'étonnement sur un pareil événement, c'est que la consommation a eu lieu en moins de sept heures. «

(*Mercur de France.*)

I V.

A D D I T I O N des rédacteurs du journal.

Dans un des cahiers du *Journal de Verdun*, de 1749, on lit une observation semblable à celle dont il est ici question. Une dame d'environ quatre-vingts ans, étant assise dans son fauteuil, auprès de son feu, sa femme-de-chambre s'absenta un moment ; à son retour elle trouva sa maîtresse tout en flammes ; elle crie, on vient, quelqu'un veut abattre le feu avec sa main, & le feu s'y attache ; on jette de l'eau en abondance, le feu n'en devient que plus vif & ne s'éteint point que toutes les chairs de la dame ne soient consumées. Nulle apparence que le feu du foyer eût pris aux habits ; la dame étoit dans la même place où elle se tenoit tous les jours, le feu n'étoit point extraordinaire, & elle n'étoit point tombée. Notez qu'elle s'étoit mise à l'eau-de-vie pour toute boisson depuis plusieurs années.

M. le Cat, célèbre chirurgien de Rouen, à qui on a exposé le fait dans une lettre, commença d'abord par observer qu'il n'étoit pas nouveau, quoique fort singulier; & après en avoir rapporté quelques autres exemples : il établit & prouva par divers phénomènes que tous les animaux portent en eux-mêmes un principe d'incendie; qu'ils sont pénétrés, environnés même d'une matière sulphureuse, phosphorale, ignée, en un mot d'un feu subtil, auquel si on en ajoute de nouveau par l'usage continué de liqueurs spiritueuses, comme le vin, & sur-tout l'eau-de-vie, il en résultera autour de nous une espèce d'atmosphère presque aussi inflammable que la matière de l'esprit-de-vin qu'embrase le feu de l'électricité. Cette atmosphère, qui s'étend vraisemblablement à plusieurs pieds de distance de notre corps, ne manquera donc pas de s'embraser à l'approche d'une flamme quelconque, & de porter l'incendie dans nos liqueurs sulphureuses, auxquelles elle est continue; à-peu-près comme une lumière, approchée de la fumée d'une bougie nouvellement éteinte, la rallume dans le moment. Voyez le *Journal de Verdun*, juin 1749; les cinq années littéraires de M. Clément, tome Ier. lettre XXXIII. M. Roger dans son *Specimen de perpetuâ fibrarum muscularium palpitatio-ne*, a aussi indiqué quelques exemples de ces accidens, qu'il attribue à l'embrasement excité par l'électricité naturelle à l'occasion de quelque cause accidentelle.

AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

MOYEN de détruire les chenilles.

LES ravages que font ces insectes , sur-tout lorsqu'ils sont très - multipliés , comme il n'arrive que trop souvent , a fait rechercher de tout tems les moyens de se préserver de leur voracité , & de les détruire. Nous en allons rassembler ici plusieurs également éprouvés qui mettront le lecteur à portée de choisir celui qui leur conviendra le mieux.

1°. Dissolvez du savon noir gras dans de l'eau , & avec un simple goupillon , aspergez de cette liqueur les nids des chenilles communes , le soir & le matin , tems où les chenilles y sont retirées. Une seule goutte de cette eau mousseuse qui tombe sur la toile ou tente qu'elles recele , suffit pour les faire périr aussi-tôt.

Nous ne pouvons cependant pas nous dis-

penfer de remarquer que plusieurs perfonnes prétendent que cette eau de favon tache & même gâte le fruit ; enforte qu'il fera bon de s'affurer de ce fait avant de pratiquer ce moyen.

2°. Le procédé que nous allons indiquer eft confirmé par plusieurs expériences ; & on affure qu'il eft immanquable pour détruire les chenilles qui attaquent les choux.

Enfemençez de chanvre tout le bord du terrain dans lequel vous voulez planter ces légumes. On a obfervé nombre de fois que quoique le voifinage fût infecté de chenilles , l'efpace environné de chanvre en a toujours été garanti. Pour trouver les raifons de ce fait fimple & naturel , il n'eft pas néceffaire de recourir à une vertu occulte de cette plante qui cauferoit l'aversion que ces infectes ont pour elle. Les oifeaux attirés par la graine de chanvre dont ils font très-friands , détruiſent en même tems toutes les chenilles qu'ils rencontrent aux environs.

3°. On propoſe encore , comme très-efficace , le moyen que voici. Prenez du genêt , coupez-le mince , & faites-le tremper & infuſer dans l'eau pendant une nuit. Il en faut une braffée pour un baquet. Le lendemain , avec un goupillon ou une poignée d'herbes , en forme de balai , aſpergez-en les arbres , les choux & les plantes où vous verrez des chenilles. La qualité du genêt que l'eau aura contractée détruira ces infectes , fans nuire aux fruits ; mais on prévient qu'il faut néceſſairement recom-

mencer plusieurs fois cette opération. En 1775, on écrivoit d'Avalon, en Bourgogne, que l'année précédente on avoit parfaitement réussi à se mettre à l'abri des ravages que les chenilles auroient pu occasionner dans les plantations de choux, en y répandant de la chaux vive en poudre, & que ce moyen très-simple & très-facile à pratiquer n'avoit produit aucun dommage aux plantes qu'on vouloit conserver.

On proposa, il y a quelques années, le même procédé contre les limaçons, en assurant qu'il réussiroit parfaitement; mais un célèbre agriculteur prétendit que la quantité de chaux qu'on est obligé d'employer, pourroit nuire aux plantes dans le cas où il surviendrait de grandes chaleurs; qu'elle pourroit les dessécher & les brûler, & il indiqua d'y substituer de la suie de cheminée qu'on répandoit sur les plantes mêmes. Cependant l'expérience dont nous venons de parler pourroit lever cette difficulté, puisqu'elle a été faite dans un tems où la chaleur étoit fort grande, & a pleinement réussi, contre l'opinion que nous avons rapportée.

4°. Enfin, voici un dernier procédé plus sûr que tous les autres, & qui n'exige que de la patience. Les insectes dont nous venons de parler, & sur-tout l'espèce de chenille qui s'attache particulièrement aux pommiers, après s'être formé une coque, reste immobile sous la forme de chrysalide pendant 10 jours, avant la fin du mois de juin. Détruire ces chrysalides, ou plutôt l'assemblage qui s'en trouve formé sous les grosses branches, ou à la bifur-

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cation des troncs des pommiers, c'est empêcher & prévenir le développement & l'effort du papillon, la ponte des œufs, & la génération annuelle des chenilles. Il ne s'agit donc pour cela que d'écoconer dans le tems marqué, c'est-à-dire, au mois de juin entre les fêtes de St. Jean & de St. Pierre, seul tems favorable dont il faut profiter. On leve ces coques avec facilité : on les dépose dans des paniers pour les brûler, ou pour les enfouir.

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

I I.

HUILE de faine & de noix.

M. Carlier ayant publié en françois un traité de l'expression & des qualités de l'huile de faine, dans lequel il enseigne la maniere de l'obtenir & de la perfectionner, M. Kling a mis cet ouvrage en allemand par extrait dans les *Rheinische beytraege* avec des remarques, omettant dans son allemand la description du hêtre & de toutes les parties des moulins nécessaires.

Quoique dans la plupart des lieux le fruit du hêtre comme celui du chêne, ne servent qu'à nourrir des bêtes, il y a plusieurs endroits où l'on en fait de l'huile dont on se sert pour éclairer & dans les alimens. Des marchands ont porté l'industrie jusqu'à faire ramasser des faines dans les années qu'elles abondent & en tirer de l'huile qu'ils ont vendue pour de l'huile d'oli-

ve , après l'avoir gardée pendant deux ans dans des vases de grès , ce tems étant nécessaire pour la bonifier. Elle se conserve huit à dix ans sans se gâter , tandis que l'huile d'olive dégénere au bout de dix-huit mois , & commence à rancir.

Les faines se ramassent au mois d'octobre. Si on les laissoit long tems sous l'arbre après leur chute , la pluie & la rosée en diminueroient la qualité. Les petites ont la peau plus mince & contiennent plus de suc huileux que les grosses. On les porte dans un grenier où on doit les remuer souvent , pourqu'elles sechent également. L'expérience a appris que celles qui sont séchées à l'ombre , donnent une meilleure huile & en plus grande quantité que celles qui ont été séchées au soleil , la chaleur du soleil mettant en mouvement , volatilifant & dissipant les parties huileuses les plus fines. On les nettoie comme on fait les poix avant de les faire cuire , de peur que celles qui sont gâtées ne communiquent à l'huile un mauvais goût. Le tems le plus convenable d'en exprimer l'huile est la fin de février & le commencement de mars. Les pilons qui écrasent les faines , doivent tomber d'une hauteur bien proportionnée : s'ils tomboient de trop haut , ils échaufferoient trop les faines , les mettroient en fermentation , & la surabondance d'eau nécessaire pour lier l'huile l'affoiblirait.

Au bout de trois mois que l'huile est exprimée , on doit la changer de vase pour la séparer du sédiment qu'elle dépose , & même

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

au besoin réitérer ce changement de vase au bout de six mois. C'est le moyen d'avoir une huile bien claire.

Remarques. On débite une si grande quantité d'huile en Allemagne sous le nom d'huile de Provence, que quand toute la Provence & le Languedoc ne seroient qu'un forêt d'oliviers, ils ne suffiroient pas pour la fournir. Il croit aussi des oliviers en Italie & en Espagne ; mais dans ces pays, faute de bétail & de beure, tout se préparant avec l'huile-d'olive, il s'y en fait une si forte consommation qu'on n'en emporte presque point. Ainsi il y a lieu de soupçonner que certains marchands possèdent le secret de la contrefaire. Peut-être l'huile de pavot & d'autres que les étrangers tirent d'Allemagne en abondance, y sont elles renvoyées comme de l'huile de Provence, après avoir été raffinées & corrigées.

Il en est de l'huile de faine comme de celle de noix. C'est notre faute, si elles ne sont pas plus perfectionnées. On suppose toutes les noix mures en même tems ; on les abbat & on les exprime ensemble ; on les laisse cinq ou six jours entassées avant de leur ôter leur écorce extérieure ; celles qui refusent de quitter encore l'écorce sont encore gardées huit jours & plus. Les noix ainsi écorcées sont entassées dans le grenier & remuées tous les cinq ou six jours pour les sécher ; dans l'hyver on leur ôte leur coquille ligneuse, & on les presse sans distinguer les bonnes des mauvaises. De-là il s'ensuit que les noix qui-n'ont point acquis

leur point de maturité , ou qui sont d'ailleurs en mauvais état donnent à l'huile un goût désagréable , que leur brou ou écorce verte se pourrit intérieurement dans le grenier & que la pourriture obstruant les pores de la coquille ligneuse en arrête la transpiration nécessaire pour que l'humidité superflue de l'amande s'évapore , d'où il arrive que l'amande paroît verte & aqueuse, ou contracte une moisissure qui gâte l'huile. Ainsi on ne peut débarrasser trop-tôt les noix de leur brou, & il est à-propos de les trier & de ne les pas trop entasser dans le grenier, afin que l'air circulant autour d'elles, elles séchent plus aisément. La masse passant trois fois sous les pilons & autant de fois sous la presse donne réellement trois sortes d'huiles différentes. Il n'y a que la première & tout au plus la seconde qu'on devroit destiner à la cuisine. Quoique les moulins bien proportionnés soient à désirer, l'industrie du meûnier est encore plus désirable. Il doit veiller à ce que la masse ne s'échauffe pas. Tout ceci s'entend des faines comme des noix. Si les coups de pilon sont trop forts ou trop fréquens, ils mêlent la pelure avec l'amande, ce qui affoiblit la qualité de l'huile. Des deux manières d'exprimer l'huile à chaud & à froid, celle à froid donne la meilleure huile ; mais celle à chaud épargne le tems. M. Sulzer dans le journal de son voyage en Suisse dit y avoir goûté de l'huile de noix faite avec ces précautions, qui ne le cède point en bonté à l'huile de Provence. L'huile nouvellement exprimée a ses impuretés comme le

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vin nouveau : la fermentation les purifie. Que l'huile de noix puisse être améliorée, en exprimant avec elle des gâteaux de faines dont on a déjà tiré l'huile, M. Kling en doute, nonobstant que M. Carlier l'ait affirmé.

III.

FIN de l'avis ou consultation donnée par l'auteur de l'art d'exploiter le charbon de terre, &c.

Je viens maintenant au second moyen que je me suis proposé d'employer, pour démêler par les expériences insérées dans la requête, la concordance du procédé du Sr. Ling avec les procédés publiés dans plusieurs ouvrages que nous citerons dans leur place.

Sa méthode n'est comme de raison désignée dans cette piece que d'une manière très-imparfaite : c'est un *secret* : néanmoins en raisonnant sur deux propositions qui y sont énoncées, en les rapprochant ensuite de tout ce que l'on sait sur la fabrication de ce que j'ai cru pouvoir appeller BRAISES DE CHARBON DE TERRE, nommées à Albin ESCARBILLES, je crois très-possible, à la lueur de ces particularités, de pénétrer le SECRET du Sr. Ling, & de le dévoiler. Voici les deux propositions, qui se lisent dans sa requête.

1°. *Sa méthode, quoique très-simple, doit être variée suivant la qualité des différens charbons : il est inutile d'ajouter ce qui suit, savoir que sa méthode ne pourroit être suivie par des ouvriers ordinaires, puisque, pour le succès de chaque opération il falloit être dirigé par des analyses recherchées.*

2°. *Une qualité distinctive du charbon épuré par le Sr. Ling , est de fumer l'eau.*

Quant à la nécessité de varier ce procédé ; suivant la qualité des charbons ; on ne peut s'empêcher , quelque sens que l'on veuille donner à cette expression , d'être frappé du rapport singulier qu'elle a , avec ce qui se lit dans le cahier de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre publié en 1777. [*] Toutes les parties auxquelles il me suffit d'envoyer en note , méritent [**] d'être comparées avec cet avertissement du Sr. Ling. Tout lecteur impartial jugera , s'il y a quelque différence essentielle. Nous négligerons de nous arrêter à ce qu'il a ajouté concernant les analyses recherchées qui ont pu être nécessaires pour diriger les opérations. Cette espèce d'affirmation , si on vouloit adoucir l'hyperbole dont il a plu au Sr. Ling de l'affaiblir , se trouveroit assez conforme à ce qui est recommandé dans la description de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre , sur la nécessité de l'analyse chymique pour connoître les parties constituantes du charbon de terre , pag. 986. Elle se rapprocheroit peut-être aussi , de l'opération qui se faisoit à Sultzbach , dont

[*] Recherches sur la réduction des charbons de terre en braise , p. 1183 , les 5 dernières lignes , & continuation de cet alinea pag. 1189. Toute cette page , & les 2 suiv. Sc. pag. 1190. Observation générale sur les braises restantes d'un feu ordinaire de charbon , & sur les différens états par lesquels le charbon de terre passe successivement avant d'être consumé.

[**] Pag. 1594 & pag. 1596. Règle de conduite , sur la différence du cuissage , proportionnellement à la nature du charbon.

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cependant , le Sr. Ling ne fait point d'usage pour épurer ses charbons.

La seconde proposition est remarquable à plusieurs égards ; nous nous arrêterons au simple énoncé. *La qualité distinctive* du charbon de terre préparé par la méthode du Sr. Ling , *fruit*, dit-il , *de dix ans de travail & de dépenses considérables* , est de se maintenir sur l'eau. C'est ici , on ne peut trop le répéter , où se montre la faveur dont on a usé envers l'exposant , pour acquiescer à sa requête , sans doute afin de réveiller par ce privilège l'attention des marchands de charbon de terre & des consommateurs sur une substance qui sera très-précieuse , lorsque les artistes métallurgistes ou autres qui ont besoin de combustible , seront parvenus à trouver les moyens d'employer le charbon de terre épuré à différens usages. On ne doit pas se tromper sur le motif de cette concession , & les propriétaires de mines doivent fonder sur ce point leur confiance : telle a été évidemment l'intention du gouvernement , lorsqu'il a accordé le privilège en faisant abstraction de toutes les autres allégations imposantes du Sr. Ling , que le moindre examen auroit réduit à rien. Cette qualité distinctive attribuée à son charbon , qui est du nombre de ces allégations , va nous occuper. Sans doute , cette braïse a cette propriété ; il ne faut qu'un instant pour s'en convaincre : mais si le gouvernement n'avoit pas eu de raisons particulières pour le bien de la chose , il auroit demandé l'avis des personnes qui peuvent avoir quelques connoissances sur cette matière. Le résultat de cette information , n'auroit pas été favorable au Sr. Ling , comme auteur d'une DÉCOUVERTE , comme étant parvenu à fabriquer un charbon de terre , avec

la propriété distinctive de *surager l'eau*. Dans les grands ateliers, il est au tû des moindres employés, que toute espece de scories a cette propriété : les physiciens savent que tout charbon, de matiere soit végétale, soit animale, soit minérale, est dans le même cas, & que la chose ne peut être autrement ; de façon que cette propriété, [distinctive selon le Sr. Ling dans son charbon épuré,] est une propriété qui constitue toute espece de scorification, toute espece de charbon, qui est commune à tous les charbons, & qui ne peut pas ne point se rencontrer : aussi se fait-elle appercevoir pendant long-tems [*] dans les charbons préparés à l'angloise, par M. Jars, par M. de Genfanne, par M. le comte de Stuard, par M. Kiefmann de Bruxelles, [**] de même que dans ceux qui s'épurent par la seule combustion dans les foyers domestiques, & que le patois de chaque pays désigne sous différentes dénominations ; voilà des vérités incontestables.

Lorsque le Sr. Ling a demandé [ce qui lui a été accordé] ; qu'il fut défendu à toutes personnes de s'immiscer, sous quelque dénomination que ce puisse être dans ladite préparation de charbon épuré, quand bien même elles parviendroient à la découvrir, il prévoyoit sans doute ; que la découverte n'en seroit pas difficile, je ne dis point aux naturalistes physiciens, mais à quiconque est dans l'usage de brûler du charbon de terre, & d'avoir perpétuellement sous les

[*] Car en les laissant sur l'eau constamment, ils se précipitent au fond après deux mois de tems environ.

[**] Lettre en réponse à M. le Roi, de l'académie des sciences.

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

yeux des BRAISES , désignées effectivement dans plusieurs provinces par des dénominations différentes. [*] L'on ne soupçonnera pas , que le Sr. Ling ait intention de défendre à toute personne de consumer le charbon de terre ; & cependant , pour rendre son privilège exclusif , valide , c'est ce qu'il faudroit , puisque longtemps avant que le Sr. Ling parut avec son SECRET , toutes les personnes consumant du charbon de terre opéroient sans s'en douter , le SECRET du Sr. Ling , & l'exécuteront encore , sans la plus légère tentative d'aller contre son privilège. Enfin l'exposant auroit il prévu la question proposée aujourd'hui ? *N'avez-vous pas Monsieur , connoissance de ce procédé ? ne l'aurez-vous pas publié ?* Beaucoup de personnes auroient pu être également interrogées ; elles auroient répondu comme moi : voyez la 2e. partie de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre publié en 1778 ; voyez [*] l'article 3e. de la 4e. section publiée en 1777.

[***] Passant maintenant aux expériences faites sur le charbon *épuré* par le Sr. Ling , examinons le rapport qu'elles peuvent avoir avec ce que l'on connoît des charbons épurés par toutes les méthodes connues , que nous avons citées. Nous

[*] On peut voir dans la section de la seconde partie tous ces différens noms pag. 1190.

[**] Manière particulière d'apprêter le charbon de terre pour différens usages. Article de l'Anglet. pag. 414. Des charbons de terre torréfiés au feu , p. 414 , 415.

[***] Analyse des procédés indiqués pour faire des braises de charbon de terre en allumettes , & dans des fours. Page 1193.

Préparatif & appareil *id.* Cuiilage du charbon. Gouvernement du feu , 1195.

ne pouvons mieux faire que de transcrire ici l'enregistrement d'une cour souveraine : je m'arrête à celui de Rouen du 20 9bre. 1778. » Il » est démontré que , par la préparation de l'ex- » posant , non-seulement le charbon de terre » perd ses propriétés désagréables , incommodes , » & nuisibles , mais qu'il acquiert de nouvelles » qualités supérieures à celles du bois auquel il » peut dans tous les cas être substitué avanta- » geusement par les consommateurs , & pour » la qualité de fabrications , qu'il est plus éco- » nomique dans l'usage que les houilles brutes ; » par l'accélération de ses chauffes , par les qua- » lités qu'il donne aux fers & à l'acier qu'il ne » corrode jamais , qu'il rend plus propre à re- » cevoir le fini , & parce qu'il ne laisse que peu » ou point de machefer après s'être consumé. » Les avantages du charbon *épuré* par le Sr. Ling , » sur le charbon de bois , sont une durée triple , » un prix beaucoup moindre & une chaleur in- » finiment plus active ». Résumons-en deux mots ; les expériences ont démontré pour les charbons épurés par une méthode dont le Sr. Ling garde pour lui le SECRET, ce que l'on fait des charbons préparés à la façon angloise , & même tout naturellement ; les chymistes , les naturalistes , les physiciens diront unanimement , que ces expériences ne leur apprennent rien de nouveau , que tous ces faits sont consignés dans les ouvrages de MM. Jars , Genfanne , Kiefmann , & recueillis dans la description de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre [*] ; mais il étoit

[*] Fabrication de braises de charbon de terre , nommées en Anglet. Coaks , 1178.

Fabrication de braises de charbon de terre , nommées

important, pour le bien général, la chose est évidente, de donner occasion aux recherches, aux tentatives qui pouvoient conduire à trouver, non le secret de l'épurement, puisqu'il étoit connu & public, mais l'art de faire de ces charbons un emploi sûr, heureux & constant. C'est-là le problème dont la solution a été proposée en 1777 [*]; c'est-là ce que le gouvernement cherche à procurer pour l'avancement des arts & la conservation des forêts; il a espéré, il a prévu, que de ce privilège accordé pour l'épurement du charbon supposé découvert ou non, il résulteroit un concours d'artistes experts & de savans qui prendroient à tâche, de rendre à l'état ce service important: le privilège accordé sous le nom de J. P. Ling,

Cinders. Id.

Autre fabrication de Cinders à Newcastle, 1179.

Des braises de charbon de terre ou Cinders, résultantes des fourneaux à dessécher. P. 1180.

Cuison de charbon de terre, exécutée à Sain-El en Lyornois, 1183.

Préparation du charbon de terre, de la mine dite Sans Pareille, à Ardingheim, par le cuissage, page 1574.

Cuissage du charbon de terre de Mont-cenis à Montbard, page 1575.

Autre façon M. de Genfanne publié depuis, dans le *Journal de physique*.

Autre, selon la méthode de M. Kieselmann, publié depuis, par la société royale de Montpellier.

[*] Art d'exploiter les mines de ch. pag. 1522. EMPLOYANT DES BRAISES PRÉPARÉES DE TELLE FAÇON, DE CHARBONS DE TERRE DE TELLE NATURE, ÉCHAUFFER, ET FAIRE ALLER LE TRAIN ORDINAIRE A UN FOURNEAU, A FONDRE LES MINES DE FER, OU TEL AUTRE FOURNEAU SPÉCIFIÉ. PARVENIR A CET OBJET, AVEC AUTANT D'ÉCONOMIE ET D'AVANTAGES, ET DANS LE MÊME TEMS.

est donc une espece de prix d'émulation proposé par le gouvernement : on y reconnoît évidemment ses vues , sa sagesse , dignes de la reconnaissance & de la déférence du public.

De toutes les différentes applications que l'on peut faire des charbons de terre préparés , à différens arts , il n'en est aucune d'aussi grande conséquence que celle que l'on feroit avec avantage aux travaux métallurgiques. Aussi les consommateurs intéressés à cet objet , n'ont pas manqué de tourner leur attention sur ce point. L'énoncé du problème rappelé plus haut , les essais entrepris infructueusement [*] par M. le comte de Stuard , que le Sr. Ling dit être son élève , ceux qui ont été continués depuis cette époque pour tâter de nouveau les procédés propres à fixer l'emploi uniforme des charbons épurés , dans la fonte & l'affinage du fer , nous conduisent naturellement au second point que nous nous sommes proposés de discuter , pour voir la part qu'a ou que n'a point dans les réusfites qu'on annonce [**] , la méthode d'épurer le charbon de terre.

Les avantages de la chose en elle-même appartiennent-ils privativement à la méthode particulière que le Sr. Ling prétend avoir , d'épurer mieux que personne les charbons de terre ? Afin d'être sûr de nous faire entendre , présentons la these d'une autre maniere. Les succès obtenus particulièrement à St. Dizier , en Champagne ,

[*] Histoire & analyse des opérations faites sous la direction de M. le comte de Stuard , en Normandie , & en Bourgogne , pour fondre & affiner le fer avec des braises de charbon de terre.

[**] Avis aux maîtres de forges , 4 f. in-4to. 17.

avec les charbons du Sr. Ling, doivent-ils être attribués à l'emploi de ses charbons épurés, ou sont-ils le fruit des lumières, des connoissances d'un genre indépendant, soit de sa méthode prétendue, soit de la pratique d'épurer le charbon? Voilà la vraie question à laquelle il faut toujours ramener le Sr. Ling, quand il voudra s'en faire trop accroire : les personnes qui connoissent la physique des forges, & les rapports intimes qu'il y a entre elle & la physique générale, les hommes du métier, instruits dans la pyrotechnie métallurgique, dans l'art des grands fournaux, reconnoîtront d'abord que la question n'est pas si déplacée : bien plus, elle s'accorde absolument avec ce qui a été reconnu pour la fabrication des charbons de terre à la manière angloise. Dans le petit écrit imprimé cette année [*], on convient judicieusement au sujet d'une épreuve faite à la forge de Halberg, principauté de Nassau-Saarbrück, que *le manque de succès des Anglois à affiner les fontes coulées au feu de charbon de terre, provient peut-être moins de l'imperfection de la méthode angloise, que de ce qu'elle n'admettoit que le charbon de terre seul.* Au surplus, il y auroit un moyen facile de lever le doute, particulièrement celui qu'il nous est permis d'élever ici au sujet de la supériorité du charbon épuré par le Sr. Ling, sur les charbons épurés par d'autres personnes qui n'auront point connoissance du procédé du Sr. Ling, puisque c'est un SECRET : il ne s'agiroit que de recourir à des expériences de comparaison, faites à diverses re-

[*] Sous le titre : *Avis aux maîtres de forges*, fol. 2, alinea 6.

prises, dans les mêmes circonstances, les mêmes proportions, avec toutes les mêmes attentions, & employant des charbons de terre préparés par des méthodes connues sous différentes dénominations : de cette manière on jugeroit clairement, s'il y a dans ceux préparés par le Sr. Ling, une **DECOUVERTE**. Toutes les personnes qui ont connoissance des différentes recherches publiées sur cet objet, ne seroient point étonnées que les charbons du Sr. Ling, n'eussent rien de merveilleux : il est plus que probable, que ceux ÉPURÉS par M. Jars, à St. Blum, par M. de Genfanne, par M. Kieffmann, ou par d'autres personnes, se trouveroient aussi bons. M. de Hayanges, avoit déjà trouvé les proportions pour les faire réussir à la fonte [*]. Ne voit-on pas même pour ces derniers, que pour les grands fournaux à fondre la mine de fer, le meilleur charbon de bois, est celui qui est mêlé? Ne seroit-ce pas alors mal-à-propos, que le Sr. Ling attribueroit à sa méthode une perfection par laquelle les charbons épurés se trouvent être applicables avec plus de succès, aux opérations métallurgiques? Ne seroit-il pas évident, que ce succès dont il prétend tirer avantage, en faveur de son procédé, à l'exclusion de tout autre, ne dépendroit pas de l'imperfection des méthodes connues pour épurer le charbon de terre, ainsi que l'ont très-bien remarqué les savans qui ont dirigé les opérations rendues publiques? Cette réflexion n'est-elle pas

[*] Epreuves faites avec différentes proportions de mélange de charbon de bois & de houille. *Art d'exploiter les mines de charbons de terre*, p. 1219.

conforme aussi à ce qui a été avancé dans la description de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre [*]? Il est dit en termes exprès; *les recherches à faire pour y parvenir, soit en les mêlant ensemble, soit autrement, doivent aujourd'hui rencontrer bien moins de difficultés.* En présentant ailleurs un essai de comparaison entre les charbons de bois & les charbons de terre, page 1174, il est remarqué, que dans l'état où sont les différentes connoissances qui font le nœud des opérations de métallurgie, peut-être ne s'agit-il plus que de faire une étude comparée des effets & des qualités de charbons de bois & de charbons de terre : & il est facile de s'appercevoir [*] qu'une bonne partie de la troisième section de cet ouvrage a été employé à présenter tout ce qui pouvoit ouvrir sur cette matière, des nouvelles vues aux personnes au fait de la construction intelligente des fourneaux de forges, expérimentées dans l'art de gouverner le feu, excitées dans les autres pratiques de la fabrication des fers [***] : c'est à eux, à qui j'ai adressé la parole, page 1599, comme pouvant seuls, suggérer habilement les modifi-

[*] Art. 3^e. de la 4^e. sect. Essai de théorie pratique sur les différentes manières d'employer le charbon de terre pour les manufactures, ateliers, & usages domestiques. Connoissances fondamentales de métallurgie à rapprocher des tentatives faites ou à faire, p. 1168, &c.

[**] Page 1186. Qualité générale du feu de braises de charbon de terre, pour les opérations métallurgiques.

[***] Page 1202. Opérations métallurgiques, exécutées & tentées avec le feu de charbon de terre brut, ou de ses braises. V. aussi, table des matières, page 1574, 3575.

cations, les variations nécessaires dans toutes les parties de ces essais : mais sans doute, les efforts des artistes à la veille d'être couronnés par le succès, si l'on en croit les nouvelles publiques, fussent à jamais restés incomplets, s'ils n'eussent été guidés, secondés, comme ils l'ont été, par des savans instruits dans la physique des forges, & qui ont apporté avec zèle, dans les épreuves intéressantes, des connoissances profondes sur la manipulation de la mine, sur le développement, la concentration, l'intensité de la chaleur, &c. &c. ; on ne peut nier, que ce ne soit par les gradations d'essais entendus & concertés, qu'on parviendra à réussir avec le feu de charbon épuré pour la soude ou l'affinage du fer : c'est donc au concours de la théorie & de l'expérience sur l'art des forges ; c'est donc aux lumières réunies des maîtres de forges & des savans, aux vues du gouvernement, plus qu'au combustible employé, qu'on sera redevable d'être à l'abri de la disette des bois dont se trouvent menacées presque toutes les forges du royaume, & que l'on devra tous les avantages attachés à l'emploi plus étendu d'un combustible relégué dans les petites forges.

Dès cet instant, où est le mérite du Sr. Ling ? Si d'ailleurs on vient à lui opposer les manques de formes, il a été prouvé que son privilège est nul ; si on lui objecte l'exposé confi-gné dans sa requête, il est prouvé que la méthode qu'il dit être un SECRET, est non-seulement connue dans les moindres détails, mais [*] encore

[*] Page 1176. Différentes espèces de braises de charbon de terre.

portées dans son privilege , n'auroit-il pas bien mauvaise grace ? pourroit-il être indifférent au risque qu'il courroit d'être regardé comme exacteur ? Une comparaison fort simple , fera sentir combien sa prétention seroit absurde , déraisonnable , inique ; une partie de la récolte des châtaignes dans les Cévennes , & dans le Rouergue , est séchée au feu : dans ce dernier endroit , on y emploie même le charbon de terre ; que le Sr. Ling , soit supposé pour un instant , être un de ces récolteurs : si alors , un particulier , une compagnie qui auroit une manière différente pour obtenir ce desséchement de châtaignes & autres choses semblables , venoit , en vertu d'un ordre supérieur , faire sécher , exclusivement à tous les récolteurs , soit les *castagnoux* dans les Cévennes , soit les *aurouls* dans le Rouergue , comment le Sr. Ling recevrait-il les privilégiés ? C'est aujourd'hui la communauté d'Albin , ce sont les propriétaires de mines de charbon de toutes les provinces de France , qui lui proposent cette question : je crois qu'on peut aller au devant de sa réponse , par les réflexions suivantes.

Il n'est dans les arts aucune pratique , aucun procédé , qui ne puisse devenir l'objet d'un privilege aussi abusif , aussi contraire au libre exercice du moindre talent , y ayant très-peu de matieres dont l'industrie ne puisse altérer , sinon l'essence , du moins la forme. Prenons un exemple plus frappant encore , & qui soit plus à la portée générale : avec du raisin , on fait du vin , avec des pommes & des poires , du cidre , ou du poiré ; avec des olives on fait de l'huile ; avec du charbon de terre , faire des braises , n'est-ce pas sensiblement la même chose ? Peut-

il raisonnablement y avoir une permission exclusive, sous le prétexte d'un procédé particulier, d'empêcher le propriétaire d'une vigne, d'un pommerai, d'un olivet, de faire de son raisin, de ses pommes, de ses poires, de ses olives, ce que ses voisins font chacun à leur manière? Il y auroit non-seulement de l'injustice, & le gouvernement ne le souffriroit pas; mais il y auroit un inconvénient réel pour le bien général: une observation très-courte, dont il est permis à beaucoup de monde de ne point se douter, pour la fabrication du charbon de terre, mettra l'inconvénient dans le plus grand jour. On a besoin de se rappeler ici une des circonstances qui se remarque à la vue, sur les charbons de terre *épurés*, *dessouffés* selon une méthode quelconque; le boursoufflement qu'éprouve ce fossile, lorsqu'il est préparé par le *cuisage*, est tel qu'il y a augmentation de volume; cette augmentation est relative à la manière dont on s'y prend, pour faire ces braises; elle est aussi en proportion de la qualité plus ou moins grasse & bitumineuse du charbon de terre soumis à l'opération: le charbon *épuré* passant dans le commerce, à la même mesure qu'il se vend, *crud* ou *brut*, comme on s'exprime ordinairement, *peut quelquefois rendre* au vendeur près de deux mesures pour une, s'il est un charbon *gras* de la première qualité, & par conséquent près du double du prix, lorsqu'on le livre à l'acheteur au même prix que la mesure du charbon brut: sans doute, le Sr. Ling n'abusera point de cette qualité *distinctive* du charbon *épuré*, (ce renflement qu'il acquière par une 1re. combustion,) pour porter à un prix trop haut sa marchandise: on peut croire que le Sr. Ling ne mesure point l'avantage que

ce renflement donne au fabriquant ; mais un des grands principes du gouvernement , en matiere de commerce , & qui fait une portion considérable de sa liberté , est d'assurer , de maintenir par tous les moyens possibles la concurrence ; cette source d'abondance , de l'aisance du plus grand nombre d'hommes possibles , ne peut , dans cette occasion , être entretenue sûrement , qu'autant que les propriétaires se trouveront en position de pouvoir vendre de leur côté , à un prix inférieur de celui du Sr. Ling , le charbon qu'ils auront épuré eux-mêmes , & qu'ils feront toujours jaloux de vendre ou aussi bon ou meilleur ; ainsi , de quelque maniere que l'on veuille envisager le privilege du Sr. Ling , dans ce qui a rapport à l'exclusion donnée à toutes personnes , de s'immiscer dans la fabrication des charbons *épurés* , les propriétaires de mines ont manifestement pour eux , la justice de leur cause & la sagesse du ministere , puisque leur droit est lié inséparablement avec l'intérêt général.

Au surplus , si ce qui se dit à Paris est vrai , que la compagnie du Sieur Ling est occupée d'affermir des mines dans plusieurs provinces , qu'elle vient d'en acquérir une en Bourgogne ; c'est un sujet de présumer des dispositions raisonnables de la compagnie ; peut-être même est-ce elle qui a cru pouvoir se subroger dans le canton d'Albin , à la concession qui a fait le sujet du premier mémoire.

La compagnie n'y pensera plus , lorsqu'elle aura reconnu que ce privilege est nul dans son principe , & annullé par quinze ans de non-exercice. Elle se bornera dans les provinces de la

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

France , à acheter le charbon de terre au pied des mines , comme les autres consommateurs ; elle se bornera à le faire épurer & à le vendre dans cet état , concurremment avec les propriétaires de mines , sans leur imposer une loi qui n'a pu être faite pour eux.

Paris , ce 20 mai 1780.

[*Signé*]

M O R A N D.



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

IL paroît une ordonnance de l'électeur de Saxe, qui non-seulement permet aux catholiques le libre exercice de leur religion, mais leur laisse encore la liberté d'acheter des maisons dans les grandes & petites villes de cet électorat, ainsi que d'obtenir les droits de maîtrise & bourgeoisie dont ils avoient été entièrement privés jusqu'à ce jour, pour cause de religion.

Le même souverain a fait publier une ordonnance dont les dispositions sont très-favorables à ceux qui ont servi l'état; les prérogatives qu'elles accordent, sont, entr'autres choses, que les bas-officiers & soldats jouiront de certains privilèges, sans considérer s'ils sont regnicoles ou étrangers.

(*Gazette des tribunaux.*)

I I.

De LIVOURNE , le 18 juillet.

Il a été notifié ces jours derniers à tous les évêques du grand-duché , qu'à l'avenir toutes les taxes qu'on avoit coutume de payer à la chambre apostolique à Rome , cesseront entièrement , & que les sommes de ces taxes déposées depuis le 18 mai dernier , seront partagées entre les pauvres de chaque diocèse.

Le 5 de ce mois on a aussi publié dans tout le duché un édit , portant suppression du tribunal de l'inquisition. Cet édit étoit accompagné d'une lettre du secrétaire des droits royaux au provincial des frères mineurs conventuels , dans laquelle on lui ordonne de rappeler au plutôt tous ceux de ses religieux employés comme inquisiteurs , vicaires , &c. ; & de leur défendre de se qualifier à l'avenir de ministres du saint-office ; il leur est encore enjoint de remettre à l'ordinaire , dans le délai de 8 jours , tous les papiers relatifs à ce tribunal.

(*Mercur de France.*)

I I I.

On nous mande de Limoges un fait qui mérite de trouver place ici.

Le 19 février dernier , le nommé Monneyrat , âgé de 25 ans , habitant du lieu de Gorfas , paroisse d'Allasat , élection de Brive , conduisant

fix chevaux de son pere, voiturier, s'étant hasardé sur les cinq heures du soir, à traverser la Vezère, à un gué appelé de *Garavet*, quoique cette riviere chariât des glaçons, & fût prise en partie, s'aperçut du danger qu'il couroit en approchant d'un banc entre lequel, & la rive opposée, la glace étoit continue; il se disposa à rétrograder; mais ayant voulu dégager auparavant deux des chevaux qu'il conduisoit, qui se trouvoient embarrassés & pressés dans les glaçons, il s'en détacha d'autres qui firent tomber le cheval qu'il montoit; il se mit dans l'eau, dont la profondeur en cet endroit se trouvoit n'être que de deux à trois pieds, mais bientôt il fut entraîné dans une partië plus profonde, & les glaçons l'y retinrent avec trois chevaux qu'il avoit rattrapés par la bride, de maniere qu'il ne put sortir de la riviere. Il appella du secours; ses cris se firent entendre des habitans voisins, qui arrivés au bord de la riviere, ne voulurent point s'exposer, en cherchant à délivrer Monneyrat, à éprouver le même accident; cet infortuné pria quelqu'un d'eux d'avertir ses parens à Gortas, distant d'une demi-lieue du gué de *Garavet*, de sa triste situation; ceux-ci accoururent, un nommé Rolland se joignit à eux: ce Rolland, seul avec un frere de Monneyrat, eut le courage d'affronter le péril, & à coups de hoyau ils s'ouvrirent un passage à travers les glaçons. Le jeune Monneyrat, bientôt saisi de froid, perdit ses forces à douze toises des glaces dans lesquelles son frere étoit retenu; Rolland continua ses efforts, ayant presque toujours l'eau jusqu'au menton, & parvint à dégager le malheureux qui se trouvoit depuis trois heures dans une situation si désastreuse; il le plaça sur un cheval & le ramena avec les autres chevaux sain & sauf

au rivage. Rolland refusa de l'argent que lui offroit pour ce service le pere Monneyrat, disant *que ce n'est pas l'esprit d'intérêt qui peut inspirer des actions de ce genre.* Celle-ci est d'autant plus louable, que Rolland avoit une cause d'inimitié contre la famille de Monneyrat, dans une contestation du pere de celui-ci avec le sien ; & que d'ailleurs il a mis si peu de valeur à cet acte de bienfaisance, courageux & désintéressé, que M. d'Aine, intendant de la province, n'en a été informé que par hasard, & plus de deux mois après l'événement. Sur le compte qu'en a rendu cet intendant, S. M. a approuvé qu'il soit donné, de sa part, sur les fonds libres de la généralité, une gratification de 200 liv. au nommé Rolland, en témoignage de satisfaction.

I V.

De VERSAILLES, le 25 juin.

Les quatre compagnies des gardes-du-corps du roi ayant supplié S. M. de leur permettre de lui offrir un vaisseau de 74 pieces de canons, dont les frais de construction seroient pris sur les appointemens & solde de ce corps, le roi n'a pas jugé à propos d'accepter cette offre ; mais par une lettre que S. M. a écrite au prince de Beauvau, capitaine en quartier, elle a bien voulu témoigner toute sa sensibilité & même son attendrissement à cette marque de zele des quatre compagnies, & les assurer qu'elle ne l'oubliera jamais.

V.

De VERSAILLES, le 2 juillet.

Le roi , en agréant les offres patriotiques des négocians de Marseille qui avoient résolu par acclamation de fournir 1,200,000 liv. pour la construction d'un vaisseau de 110 canons , & de 300,000 pour le soulagement des familles des matelots de Marseille & de Provence , (*) a ordonné que ce vaisseau fut nommé le *Commerce de Marseille*.

Il a daigné accepter aussi le vaisseau de 100 canons que les corps municipaux des villes de la généralité de Paris lui ont offert , & permis qu'il portât le nom de la *Généralité de Paris* ; les délibérations de ces villes au nombre de 55 ont été mises sous les yeux de S. M. par M. Amelot , secrétaire-d'état ayant le département de cette province ; c'est M. le marquis de Castries , ministre & secrétaire-d'état au département de la marine , qui lui a présenté la délibération prise par la chambre du commerce de Marseille ; en conséquence de la résolution des négocians.

V I.

M. Fay de Falhonnay , prévôt des marchands de la ville de Lyon , ayant assemblé les éche-

(*) Voyez le journal d'août , page 379.

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vins, les conseillers & les notables de la ville, il a été délibéré, sur la proposition de demander au roi la permission de lui offrir une somme suffisante pour la construction d'un vaisseau du premier rang, qui seroit nommé la *Ville de Lyon*. M. le comte de Vergennes ayant mis cette délibération sous les yeux de S. M., elle a bien voulu accepter cette offre, & en a fait témoigner sa satisfaction au corps de ville de Lyon.

V I I.

De VIENNE, le 26 juin.

L'empereur vient de déclarer par un billet de sa main, que dans la nomination aux emplois, son intention étoit qu'à l'avenir on eût plus d'égards pour le mérite & les talens, que pour la naissance; il a ordonné que cette déclaration fût publiée par-tout, pour que tous ceux qui avoient, à un haut degré, les qualités indispensables pour remplir un poste quelconque, même les plus éminens, fussent instruits qu'ils peuvent se présenter au nombre des aspirans, sans craindre qu'on exige d'eux l'énumération de leurs quartiers de noblesse. Le mérite seul n'est pas un titre; mais lorsqu'il se trouve réuni aux autres, il peut & doit dans ce cas en devenir un de préférence.

V I I I.

L'esclavage est entièrement aboli dans la Po;

logne Autrichienne. Chaque payfan ayant de bonnes raisons pour quitter son maître, pourra le faire, & celui-ci n'aura pas le droit de lui refuser, par la suite, un témoignage qu'il puisse produire à un autre maître, ni ne lui vendra plus ce témoignage, ni la permission de se marier, quoique cette dernière vexation soit fort ancienne. Ayant enfin plus de tems que par le passé pour cultiver sa portion de terre, s'il en a, & en recueillir les productions, il ne sera pas réduit, comme autrefois, à employer les jours & les nuits des dimanches au travail nécessaire pour nourrir sa famille; il pourra le faire à son aise dans la semaine. Depuis la publication de cet édit bienfaisant & sur-tout juste, la joie est peinte sur les visages de tous les payfans des environs de Lemberg, que le découragement & le désespoir accabloient ci-devant.

(*Mercur*e de France .)



ANECDOTES. SINGULARITÉS.

I.

IWAN IV, qui régnoit en 1524, est le plus grand de tous les monarques qui ont porté la couronne Moscovite avant Pierre I. Le regne d'Iwan fut un mélange de grandeur & de barbarie. On rapporte de lui un trait fameux. L'ambassadeur d'un prince d'Italie s'étant couvert en sa présence, il lui fit clouer son chapeau sur la tête. Cet exemple n'effraya point Jérôme de Bose, ambassadeur de la reine d'Angleterre : il osa mettre son chapeau devant le Czar. *Ignorestu*, lui dit le monarque, *de quelle manière j'ai puni dans ton semblable, une pareille audace ?* — *Je le fais*, répondit généreusement de Bose, *mais je suis l'ambassadeur d'une reine qui a toujours la tête couverte, & qui saura bien se venger si l'on outrage son ministre.* — *Voilà un brave homme*, s'écria le Czar en se retournant vers ses courtisans, *d'oser agir & parler ainsi pour les intérêts de sa souveraine. Qui de vous autres feroit la même chose pour moi ?*

II.

Les Turcs, à qui l'on reproche de mettre

à la tête de leurs armées des directeurs de douane , répondent qu'un Turc est bon à tout. C'étoit le sentiment du sultan Osman , lorsqu'il fit un de ses jardiniers grand-visir pour l'avoir vu planter des choux fort adroitement.

I I I.

Les Abyssins employent un moyen fort original pour faire connoître leur bravoure. Tandis que dans une audience solennelle le P. Labat adressoit son compliment au roi , il se sentit rudement frappé sur le dos par vingt ou trente bâtons. Le pere gagna promptement la porte , & là on lui fit mille politesses , en l'assurant que l'on traitoit de même tous les étrangers , pour leur donner une haute idée du courage de la nation.

I V.

Mézeray étoit l'homme de la terre le plus frileux. Patru le rencontrant un matin qu'il gelloit fort , lui demanda comment il se trouvoit de ce tems-là ? *J'en suis à L, mon cher Patru*, s'écria l'historien , en le quittant brusquement ; & *je cours regagner mon feu*. Cette énigme , dont Patru cherchoit en vain le mor , lui fut expliquée par un autre ami , qui lui apprit que Mézeray , dès l'entrée de l'hiver , avoit toujours derrière son fauteuil , 12 paires de bas étiquetées depuis la lettre A , jusqu'à M , & qu'en sortant du lit , il consultoit son barometre pour en chauffer autant de paires que le degré du froid sembloit l'exiger.

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

I T A L I E.

LA Gertrude regina d'Aragona, tragedia &c. *Gertrude, reine d'Arragon, tragédie*, de Monsieur Jean Greppi, *Bolonnois, de l'académie des Arcades, Apatisse de Florence &c.* Florence 1782, de l'imprimerie d'Antoine Benucci & compagnie. *In 8vo.* de 77 pag.

Gertrude est la seconde tragédie de M. Greppi. Cet ouvrage dramatique a été bien reçu. L'auteur nous en fait espérer encore d'autres.
(*Novelle letterarie.*)

PIEMONTESI illustri &c. *Les Piémontois illustres.* Turin 1781, chez Jean Michel Briolo, 2 volumes *in-8vo.* d'environ 350 pag. chacun.

L'histoire littéraire d'Italie a fait de grands progrès dans ce siècle. Nous ne savons à qui nous sommes redevables de l'idée de ce recueil d'éloges des hommes illustres du Piémont; ce qu'il y a de certain, c'est que la savante préface, qui les précède & qui les réunit comme dans un tableau des plus belles époques des fastes littéraires de cette province, est l'ouvrage

d'un esprit très-profond & très-érudit, M. le comte Augustin Tana : » Mon principal but ,
 „ dit-il, est de mettre sous les yeux du lecteur
 „ un tableau de la littérature du pays , sans
 „ omettre toutefois de faire mention des autres
 „ illustres citoyens , qui se sont distingués dans
 „ les armes , dans les arts & dans les places
 „ les plus éminentes.

Voici le plan de tout l'ouvrage : le premier volume contient les éloges de Pertinax Auguste d'Albe , par le comte Emmanuel Bava de St. Paul ; de Pierre Lombard Novarois , par un anonyme ; du cardinal D. Jean Bona de Mondovi , par un anonyme ; de Jean-Baptiste Cotta , augustin de Tenda , par le P. Hyacinthe de la Torre , du même ordre ; de Jean Botero de Bene , par le comte Jean-François Galeani.

Dans le second volume on lit quatre éloges ; savoir ceux du prince Eugene de Savoie Carignan , par le comte Emmanuel Bava ; du président Antoine Favre , par Jacques Durandi ; de Pierre Micca d'Andorno , par le comte Felix Durando de Villa ; de Jean-André Buffi de Vigerano , évêque d'Aleria , par l'abbé de Caluso.

Quelques-uns de ces sujets ont plutôt mérité une histoire qu'un éloge , entr'autres sur-tout Botero & le prince Eugene.

(*Novelle letterarie.*)

LA Immortalité naturelle dell anima &c. *L'Immortalité naturelle de l'ame démontrée. Ouvrage de M. l'abbé comte Tadée Nogorola , professeur de philosophie à Vérone. Venise , 1780 , chez Pierre Savioni , in-8vo. de 118 pag.*

L'auteur divise cette dissertation en deux par-

ties. La première sert à démontrer que l'âme humaine est immortelle, non-seulement selon l'autorité divine, mais encore par les loix de la nature; l'auteur réfute le système de certains philosophes du seizième siècle, qui accordaient à la vérité que l'âme étoit immortelle, selon les préceptes de la révélation de la religion chrétienne, mais vouloient que cette immortalité fût précisément un don de la grace. L'auteur traite cette matière avec beaucoup de brièveté. Dans le sixième paragraphe il veut prouver par la seule raison naturelle, & avec toute la rigueur des démonstrations scientifiques, le dogme très-important de l'immortalité de l'âme. Avant tout, il fixe l'idée ou plutôt la signification du mot *âme*, qui est l'objet de la question, & suivant l'opinion commune aux savans & aux ignorans, il la définit un principe vivifiant du corps humain, qui, avec le corps lui-même, constitue un être subsistant par lui-même, une nature complète, un individu, qui est l'homme. De cette propriété essentielle de l'âme la plus connue, il déduit, par une méthode raisonnable & régulière, mais toutefois nouvelle, que l'âme est une substance distincte du corps humain, purement immatérielle, & qui, tant qu'elle existe, ne peut être absolument privée de vie. Cette déduction, avec la solution des difficultés qui sur cet objet ont été avancées par les matérialistes, par Voltaire, Locke & tant d'autres, s'étend jusqu'au paragraphe XV dans cette partie; on doit faire attention à la réfutation du sentiment de l'abbé Antonio, Génois, lequel, par la doctrine des écoles, qui a défini l'âme une forme substantielle du corps humain, a prétendu en déduire le pur matérialisme de Descartes.

Les paragraphes XII & XIII, où l'auteur veut faire triompher l'immatérialité de l'ame, est, nous dit-on, un chef-d'œuvre pour la précision & la justesse des raisonnemens. Dans le paragraphe XIV l'auteur fait connoître l'origine du matérialisme de Tertullien. Dans les paragraphes XV & XVI il vient à expliquer & à démontrer la concorde de l'indivisibilité de l'ame avec son union physique à la substance divisible & étendue, qui est le corps; il défend l'*illocalité* des substances purement spirituelles, *illocalité*, qu'il prouve, en l'appuyant de l'autorité des saints peres Grecs & Latins. Il veut ensuite démontrer que l'ame, par sa nature, doit vivre éternellement. Cet endroit de cette dissertation, qu'on ne peut analyser avec brièveté, est vraiment singulier. Dans le paragraphe XXVII est rapporté & exposé dans un grand jour l'argument des disciples du fameux Pomponace (argument, nous dit-on, qui est encore celui des libertins & des incrédules de tout état) par lequel ils prétendoient que l'ame humaine étoit par sa nature mortelle comme celles des brutes. Dans les deux derniers paragraphes ce système est réfuté. L'auteur y fait connoître que les préceptes de la théologie chrétienne sont d'accord avec les conclusions de la philosophie naturelle. Nous félicitons l'illustre auteur d'avoir enrichi l'Italie de ce nouvel ouvrage, qui ne peut manquer d'y trouver un grand nombre de lecteurs.

(*Novelle letterarie.*)

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Esame economico del sistema civile : *Examen économique du système civil* : avec cette épigraphe :

Sollicitæ placuit stimulis impellere vitæ.

Claud. de Rapt. Proserp. lib. 3.

A Naples , de l'imprimerie de Simon , 1780.
In-8vo. de 373 pag.

Il est tems que l'étude de l'homme , ce chef-d'œuvre de la nature , soit celle de son bonheur. Dans ce siècle sur-tout les livres sur la partie économique se sont multipliés dans toutes les langues cultivées de l'Europe. Le bonheur métaphysique de l'homme est l'étude à la mode. Cet objet a occupé depuis quelque tems M. Philippe Briganti , habile jurisconsulte. L'*Examen analytique du système légal* , autre ouvrage de l'auteur de celui que nous annonçons , a fait voir la perfection de l'homme ; celui-ci considère son bonheur , & son industrie particulière , en tant qu'elle peut multiplier le bien public & faire fleurir le système civil d'une nation. L'un & l'autre ouvrage ont le même but. Ces peuples sont heureux , dit M. Briganti , qui ont su réunir une *existence laborieuse* , une *subsistance abondante* , & une *vigoureuse consistance*. Tel est l'ordre de sa matière , qu'il examine sous ces trois aspects. Les talens & les forces de l'homme , les productions & les denrées des divers pays fixent principalement son attention bienfaisante. Ces objets sont traités avec beaucoup de méthode & d'érudition. Les intentions de ce zélé économiste ne pouvoient être meilleures.

(*Novelle letterarie.*)

SAGGIO sulla storia naturale del Chili , &c. *Essai sur l'histoire naturelle du Chili* , par M. l'abbé Jean Ignace Molina. De l'imprimerie de Saint-Thomas d'Aquin. Bologne , 1782. In-8vo.

Le Chili , de l'aveu de tous ceux qui ont écrit sur l'Amérique , est un des plus considérables pays de cette quatrième partie du globe , tant par son étendue , que pour avoir été avantageée d'une manière spéciale & favorable de la nature , laquelle , secondée d'un climat délicieux , y a répandu avec prodigalité ses dons , exempts en grand nombre des incommodités qui les accompagnent autre part. Ce pays est , en quelque sorte l'*Italie* , autant dire le jardin de l'Amérique-Méridionale. Il est d'ailleurs situé sous les mêmes degrés de latitude , jouit du même climat , & s'étendant comme la péninsule de l'Italie , beaucoup plus en longueur qu'en largeur , il est adapté à recevoir & à porter à maturité toute sorte de productions précieuses. Les *Cordillères* qui le bordent à l'orient , sont les Alpes & les Apennins de ce pays. Cette contrée , qui , autant dans le physique que dans le politique , fournit des faits dignes d'attention , n'est encore que superficiellement connue. Le P. Feuillée , qui y a séjourné , a décrit avec une exactitude particulière les principaux végétaux & quelques-uns des animaux qui y sont. Mais outre qu'il y a trop peu demeuré pour tout voir & tout examiner , son livre est devenu assez rare , & pour cette raison il n'est connu que d'un petit nombre de personnes. Les Espagnols se sont encore appliqué à donner des éclaircissemens sur ce pays. Outre les quatre

poèmes imprimés sur la guerre d'*Araucana*, on doit se rappeler encore les histoires ou plutôt les relations qu'ont publiées du Chili, Ovalle, F. Grégoire de Léon, D. Melchior d'Aquila & Jacques Tefillo, & principalement un abrégé anonyme, publié en langue italienne en 1776, lequel, en quelque manière, donne du Chili une notice beaucoup plus complète que celle qui se trouve dans les ouvrages précédens, sur-tout du côté de la géographie & de l'histoire-naturelle. Néanmoins cet abrégé est encore trop succinct & laisse beaucoup à désirer. On doit savoir bon gré à M. l'abbé Molina d'avoir par cet *essai* voulu suppléer à ce qui nous manquoit sur le Chili, & d'avoir réussi dans son travail. Depuis sa première jeunesse il s'est appliqué à examiner les richesses naturelles de ce pays, & à s'instruire des principaux événement qui y sont arrivés, d'abord par simple curiosité, & ensuite dans la vue de les publier. Des circonstances critiques lui firent perdre l'espérance de pouvoir parvenir un jour à exécuter son dessein. Mais heureusement quelques matériaux des plus intéressans lui étant tombés entre les mains, il résolut enfin de publier le fruit de ses recherches interrompues sur l'histoire-naturelle de cette partie de l'Amérique, qui sera avant peu suivie d'un autre *essai* sur l'histoire civile du même royaume. L'auteur a partagé en IV livres l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui.

Dans le 1^{er}. livre, après une description succincte du Chili, qui sert d'introduction au reste de l'ouvrage, l'auteur parle de ses saisons, de ses pluies, & autres météores de nature d'eau, de ses vents, de ses exhalaisons, de ses volcans, des tremblemens de terre qui s'y sont

quelquesfois sentir , & de la salubrité de son climat.

Les trois livres suivans sont destinés à exposer les matieres relatives aux trois regnes de la nature ; savoir , le minéral , végétal & animal. L'auteur y traite ; 1°. des eaux , de la structure des montagnes , de la qualité des terrains , des différentes especes de terres , de pierres , de sels , de bitumes , & de métaux qu'on y découvre , & de la maniere de les tirer du sein de la terre & de les épurer des matieres hétérogenes ; 2°. des herbes , des arbrisseaux , & des arbre les plus utiles , qui y croissent ; 3°. des testacées , des crustacées , des insectes , des reptiles , des poissons , des oiseaux & des quadrupedes les plus rares , que l'auteur a pu observer. Tous ces êtres sont rapportés aux genres établis par le célèbre Linné , & quand il a été nécessaire il en a formé de nouveaux selon sa méthode , se dispensant toutefois de celle de ce naturaliste , & employant des divisions plus familières & mieux adaptées au petit nombre d'objets qui y sont décrits. Pour ne point avoir de dispute avec les disciples & partisans de Linné , notre auteur a mis à la fin de son ouvrage un catalogue dans lequel les êtres qu'il décrit , sont rangés suivant le système de ce savant naturaliste. Telle est à-peu-près l'analyse d'un ouvrage , qui paroît réellement le résultat d'un long cours d'observations , faites avec la plus grande intelligence , & exposées avec beaucoup de précision & de clarté.

(*Efemeridi letterarie.*)

DE studiis litterariis Ticinensium ante Galeatium II. Vice-comitem , sive ad historiam gymnasii Ticinensis prodomus , auctore Angelo

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Theodore Villa græcæ latinæque eloquentiæ,
italicæ insubricæque historiæ regio professore.
Ticini (*Pavie*), 1782. In typographæo Mo-
nast. S. Salvat.

L'université de Pavie aura son histoire. M. l'abbé Villa, qui en a été chargé par la cour, nous en présente aujourd'hui le premier livre, servant d'introduction. Il établit l'époque de cette université, non au tems de Charlemagne, comme c'est l'opinion communément reçue, mais à celui de Galeas II, Visconti. Avant tout, il nous fait voir, comme en un tableau, la nature, le caractère & les révolutions des études, suivant les différens âges, non-seulement à Pavie, mais encore dans toute l'Italie. Avant les universités & l'institution des maîtres publics, il y avoit des écoles épiscopales, monastiques & paroissiales, qui suppléoit aux instructions publiques pour les arts & les sciences. Galeas II, Charles V, & l'heureux gouvernement de la maison d'Autriche, sont les principaux points qui marquent la division de toute cette histoire. L'élégance du style de M. Villa, sa précision, son goût & son exacte critique sont déjà connus par d'autres ouvrages.

(*Novelle letterarie.*)

BALTASARIS Castiliani elogium, ab Hieronymo Ferrio Longianensi in pontificia academia Ferrariensi, eloquentiæ & antiquitatis professore, regię scientiarum & litterarum academiæ Mantuaræ, exhibitum anno M. DCC. LXXVIII; ab eademque probatum. Mantuæ, 1780, chez l'héritier d'Albert Pazzoni. In-4^{to}. de 18 pages.

Cet éloge est intéressant, tant du côté du

savant qui en est l'objet, que du côté du professeur qui en est auteur. La manière élégante d'écrire en latin de M. l'abbé Ferri est suffisamment connue aujourd'hui des littérateurs d'Italie. Dans cet ouvrage il s'est attaché à une certaine précision historique qui approche de beaucoup de celle de *Tacite*, dans la vie de *Jules Agricola*. Balthasar Castiglioni [ou Castelion] homme de lettres du 16^e. siècle, méritoit un pareil historien. Il étoit bon poëte latin. Jules Scaliger fait un grand éloge de ses poésies latines. Il épousa la célèbre Hypolite Torelly, plus fameuse par son génie que par sa beauté, & distinguée par ses ouvrages en prose & en vers. Castiglioni fut député par Clément VII à Charles-Quint, dont il gagna la bienveillance. Si le cartel de François Ier. avoit eu lieu, il auroit servi de second à Charles-Quint. Ce prince lui conféra dans la suite l'évêché d'Avila. Il est très-connu par son livre du *Courtisan*. Mais ses qualités & ses connoissances furent telles, ajoute M. l'abbé Ferri, qu'elles auroient pu faire honneur à plusieurs personnages » *Is fuit, quo*
» Italia, non modo Mantua nobilitata est; quæ
» in uno homine tot habuit ornamenta, quot satis
» superque essent ad plures cohonestandos. «
 (*Novelle letterarie.*)

Du séjour du comte & de la comtesse du Nord à Venise, dans le mois de janvier 1782. Lettre de la comtesse veuve des Ursins & Rosenbergh, à Richard Wynne son frere, 1782. In-8vo. de 79 pages. A Venise.

Entre les femmes célèbres qui écrivent dans ce siècle, on peut placer M^{de}. la comtesse des Ursins. Elle ne le cede certainement pas en dé-

licatesse & en grace au style de Mde. Riccoboni & de Mde. de Genlis. Le voyage de Mr. le comte & de Mde. la comtesse du Nord en Italie, a été écrit par plusieurs plumes; mais cette lettre fera époque à cette occasion. Les digressions qui s'y trouvent semées l'ornent sans l'embrouiller; la noblesse du style concourt avec la dignité de l'objet.

Cette lettre a sur le champ été traduite en Italien; preuve incontestable de l'approbation du public.

[*Novelle letterarie.*]

ELOGIO del padre Beccaria, &c. *Eloge du pere Beccaria, cleric régulier des écoles-Pies, professeur de physique expérimentale dans l'université royale de Turin, des académies de Londres, de Bologne, membre honoraire de l'académie royale de peinture & sculpture de Turin, 1781. A Turin, chez Jean Michel-Briolo. In-8vo. de 30 pages.*

Monsieur le comte Augustin Tana a prononcé cet éloge du pere Beccaria [*] dans l'académie royale de peinture & de sculpture. L'orateur s'explique en ces termes à son sujet : « il aime les arts, que vous cultivez; il connoît-
 » soit supérieurement leur mérite & leur prix,
 » bien différent de ces mathématiciens incivils,
 » qui n'estiment seulement que la science qu'ils
 » ont embrassée, & déprisent celle pour laquelle
 » ils né sont point nés. Qui étoit plus que lui
 » en état de suivre la chaîne, qui lie toutes les

[*] Voyez l'Esprit des journaux, janvier 1782, page 267.

» connoissances

» connoissances humaines? Nous l'avons entendu
 » plusieurs fois parler des ouvrages immortels
 » de *Buonarroti*, de *Corrège*, de *Raphaël*, du
 » *Titien*. Il représentoit d'un style chaud, vif
 » & élégant, les tableaux, qu'il avoit vus en
 » Italie. Le pere Beccaria est connu; mais
 on ne connoît guere certaines anecdotes, que
 touche légèrement la plume ingénieuse de M.
 Tana. Il fit de grands progrès dans les lettres
 dès sa premiere jeunesse; Franklin, par ses dé-
 couvertes, lui inspira le desir de s'appliquer aux
 expériences; il n'étoit pas grand mathémati-
 cien, mais il savoit les mathématiques, autant
 qu'il convient à un grand philosophe; il sur-
 passa de beaucoup les Anglois & les François
 dans les expériences, qu'ils avoient faites avant
 lui sur l'électricité & le tonnerre; jusqu'à lui le
Cartésianisme regna dans les écoles de Turin; il
 n'aimoit la louange qu'autant qu'elle ne se rap-
 portoit pas à lui-même; il desira jusqu'à sa mort
 d'immortaliser son nom; la traduction de ses ou-
 vrages en anglois étoit de ses écrits celui qu'il
 avoit avec le plus de complaisance entre les
 mains.

Le style de cet éloge est vif & concis. Le
 pere Beccaria ne pouvoit avoir un plus digne
 panégyriste. (*Novelle letterarie.*)

SAGGIO di poesie varie, &c. *Essai de diverses
 poésies, de Silvio Balbis. In-8vo. A Ver-
 celli, 1782.*

A la tête de cet *Essai* est une ingénieuse pré-
 face, dans laquelle l'élégant & délicat auteur
 s'explique avec liberté sur la raison qui l'a en-
 gagé à publier son ouvrage, sur le titre qu'il lui
 a donné, sur le peu de grosseur du volume,

sur la modestie de sa forme, & enfin sur l'indifférence avec laquelle il recevra le jugement du public. Combien d'auteurs de nos jours, s'ils étoient véridiques devroient dire sérieusement ce que M. Balbi, dit en plaisantant, savoir qu'il a publié son *Essai*, non à la sollicitation des grands, ni à la prière de ses amis, mais simplement par un acte de vanité & de légèreté ! Pureté & facilité dans le style, justesse & clarté dans les pensées, tels sont les caractères des différentes poésies de M. Balbi. Cet essai est divisé en trois parties. Dans la première sont les poésies sacrées, dans la seconde, les poésies profanes, dans la troisième les poésies plaisantes & berniques. (*) Pour qu'on puisse juger du mérite de notre auteur, nous rapporterons ici un sonnet adressé à un ministre d'état, à l'occasion de la nouvelle année.

*Cade l'antico , e pel sentiero usato
Dalgran giro de' tempi esce il nuov'anno ;
Le speranze il precedono , e gli stanno
Le forti umane in vario volto a lato.
Queste ora al tergo agili piume , or hanno
Fra lacci il piede , e son ministro al fato ;
Dov' ei fausto le invia , le tragge irato ,
O liete , o avverse , ubbidienti vanno.
Poche alme solo al giusto ciel dilette ,
Che un' ardente virtù su gli astri spinge ,
Hanno il fato e le forti alor soggette.
Signor , tu sei fra queste : e i grandi auguri
Che a se stesso il mio cor per te dipinge ,
D'un felice avvenir sono sicuri.*

(*Efemeridi letterarie.*)

(*) Le genre bernique, ainsi nommé de Berni, poète Italien, diffère du burlesque & du bouffon ; il est plus soutenu & moins négligé.

A N G L E T E R R E.

TRAVELLING anecdotes through various parts of Europe , &c. *Anecdotes d'un voyageur dans diverses parties de l'Europe. En 2 vol. in-8vo. tome premier.* A Londres , chez Doddsley , 1782.

L'auteur de ces anecdotes nous apprend dans sa préface , qu'il n'a écrit que pour l'amusement des lecteurs. Son ouvrage n'est autre chose qu'un recueil d'histoires peu intéressantes ; il paroît avoir voulu imiter la manière de *Tristram Shandi*, quoiqu'il dise le contraire. » En montrant une » partie de mon ouvrage à un ami, on me dit » tout bas à l'oreille : c'est une imitation de » Sterne. Je le niai ; & comme je ne me sens » pas capable des efforts qu'il faut faire continuellement pour imiter , j'espère que le public ne trouvera pas de raison de m'accuser d'avoir mis à contribution cet ouvrage imitable. «

Nous rapporterons ici une anecdote que nous ne garantissons point.

La table de Pharaon à Aix-la-Chapelle.

» Il y a quelques années qu'un étranger , vêtu » comme un simple particulier , se mit à la table du Pharaon à Aix-la-Chapelle. On annonça que la banque étoit plus forte que de coutume. Après avoir ponté comme les autres , l'étranger tient toute la banque : il présente au banquier un porte-feuille , pour lui montrer qu'il est en état de payer , s'il perd. » Le banquier surpris de la hardiesse de l'étran-

» ger autant que de son extérieur très-simple;
 » hésita d'abord. Mais ouvrant le porte-feuille
 » & voyant des billets pour des sommes con-
 » sidérables, il se rendit aux instances de l'in-
 » connu, qui réclamoit les loix du jeu, & pré-
 » para les cartes avec beaucoup de répugnance
 » pour le grand événement. L'assemblée natu-
 » rellement surprise avoit les yeux fixés sur les
 » mains tremblantes du timide banquier, qui
 » tandis que l'étranger est tranquille & de sang-
 » froid, tourne la carte d'où décide sa perte
 » & le gain de l'inconnu. On leve aussitôt la
 » table; l'étranger victorieux, conservant tou-
 » jours son sang-froid & sa tranquillité, se
 » tourne vers une personne qui étoit à côté
 » de lui, & lui ordonne d'emporter l'argent.
 » Ciel, s'écrie un vieux officier infirme au ser-
 » vice de la maison d'Autriche, qui étoit au-
 » près de la table du Pharaon, *si j'avois la*
 » *vingtième partie de votre gain de ce soir, je*
 » *serois le plus heureux de l'univers.* L'étranger
 » étant sorti, peu de tems après arrive un do-
 » mestique qui présente à l'officier Autrichien la
 » vingtième partie de la banque du Pharaon,
 » en lui disant: *Tenez, monsieur, mon maître ne*
 » *demande point de réponse.* Il sort à ces mots,
 » laissant l'assemblée dans l'admiration du bon-
 » heur & de la bienfaisance de l'étranger.

» Le lendemain, le bruit courut à Aix-la-
 » Chapelle que le roi de Prusse y étoit venu
 » *incognito*, & en se rappelant sa figure, on
 » le reconnut pour l'étranger qui avoit gagné
 » au Pharaon.

Que cette anecdote soit vraie ou fausse, on
 n'en fait pas moins que la bienfaisance & la
 générosité de Frédéric égalent ses succès.

(*Critical Review.*)

OCTAVIUS , &c. *Octave , dialogue par Marcus Minutius Felix. Petit in-8vo. A Londres , chez Cadell , 1782.*

On suppose que Marcus Minutius Felix naquit en Afrique , & qu'il vécut vers l'an 220. Il exerça à Rome la profession d'avocat. On attribua autrefois ce dialogue à Arnobe , qui écrivit vers 303. On étoit dans l'idée que c'étoit le huitième livre de son traité contre les Gentils. C'est ce qui a été cause qu'on l'a joint à cet ouvrage dans les premières éditions. François Balduin le restitua à son véritable auteur , dans l'édition qu'il publia en 1560 à Heidelberg. Le seul manuscrit de Minutius , qu'on ait encore découvert , est à la bibliothèque du roi à Paris. Il est très-incorrigible & rempli d'abréviations. Le sujet de ce dialogue est la défense de la religion chrétienne. Les interlocuteurs sont Cécilius , payen ; Octave , chrétien , & Minutius , qui leur sert d'arbitre. La traduction angloise est exacte & élégante ; on y a joint le texte latin.

(*Critical Review.*)

OBSERVATIONS on the scottish dialect , &c. : *Observations sur le dialecte écossais , par M. Jean Sinclair , écuyer. A Londres , chez Cadell , 1782. In-8vo.*

Les anciens Grecs & Romains se donnerent beaucoup de peine pour perfectionner leur langage. Nous en avons des preuves remarquables dans les écrits de Denis d'Halycarnasse , de Démétrius de Phalere , de Quintilien & d'Aulugelle. M. Sinclair mérite des éloges de sa na-

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tion pour avoir cherché à épurer la langue angloise de ce qu'elle a de bon, de vicieux, de barbare, &c.

(*Critical Review.*)

TALES in verse , &c. *Contes en vers* , par M. Pinkerton. *In-4to.* A Londres , chez Doddsley , 1782.

L'auteur , dans un avertissement à la tête de son ouvrage , appelle la Fontaine le Shakespeare des François. Telle est la judicieuse comparaison de M. Pinkerton : qu'on juge par-là de son goût. Ne pourroit-on avec autant de raison l'appeller le la Fontaine des Anglois ? On trouve dans ses contes beaucoup de platitudes , un style plein de fautes & les regles de la grammaire violées ouvertement.

(*Critical Review.*)

THE mirror , &c. *Le Miroir ; recueil de discours sur differens sujets de morale* , publiés à Edimbourg , 3 volumes *in-12.* A Londres , chez Cadell , 1781.

Ces discours ont été publiés successivement à Edimbourg pendant le cours de l'année 1780. On les a réunis en trois volumes. Le dessein des auteurs est de présenter à l'homme un miroir fidele , qui pût lui offrir la vertu dans toute sa perfection , le vice tel qu'il est , &c. &c. Ils ont consacré un discours entier pour faire la comparaison du génie des Ecoissois avec celui des Anglois. Nous en citerons quelques passages.

» Il ne convient pas , disent les auteurs , dans
» un ouvrage publié à Edimbourg , de compa-

» rer nos écrivains & ceux qui vivent de l'autre
 » côté de la Tweed : il nous est au moins per-
 » mis de dire que nous en avons plusieurs d'un
 » grand mérite en différens genres. Il n'y en a
 » peut-être qu'un dans lequel nos voisins ex-
 » cellent , & où nous n'avons personne à leur
 » mettre en opposition. Ce sont les productions
 » qui respirent la gaieté , & qui sont remplies de
 » ce qu'ils appellent *humour*. « Ils ont de bonnes
 comédies , des romans qui présentent les situa-
 tions les plus agréables de la vie humaine , des
 caractères originaux dont la conduite amuse. En
 Ecosse nous faisons des tragédies , & nous n'a-
 vons d'autre comédie que le *Gentil Berger* de
 Ramsay ; nos romans sont langoureux , à l'ex-
 ception de ceux de *Smollet* , qui a si long-tems
 séjourné en Angleterre , qu'il semble y avoir
 pris le talent qui le distingue. Par la même rai-
 son , l'on n'ose parler d'Arbuthnot , qui feroit
 encore une exception plus grande à cette re-
 marque générale. Il faut qu'il y ait dans le gé-
 nie naturel des deux peuples quelque chose qui
 établisse cette différence entre leurs écrivains ;
 peut-être n'y a-t-il d'autre cause que l'état ac-
 tuel & le gouvernement de la nation. L'Ecosse ,
 avant l'union des deux royaumes , étoit un état
 séparé , ayant sa constitution particulière , son
 parlement ; aujourd'hui le siège de son gouver-
 nement est éloigné ; sa constitution est fondue
 dans celle de l'Angleterre. Au moment de la
 réunion des deux nations , il y avoit moins de
 richesses en Ecosse qu'en Angleterre. L'agricul-
 ture avoit fait peu de progrès & l'industrie
 étoit encore à son enfance. L'Ecossois ne pou-
 voit vivre sans se donner les plus grandes pei-
 nes ; tout le forçoit à sortir de son pays. Avoit-
 il à solliciter un emploi , une charge , une pen-

sion ? Il falloit qu'il allât à Londres, dans une ville devenue la capitale des deux royaumes, mais qui, auparavant, étoit une capitale étrangère. S'il avoit envie de s'enrichir par le commerce, il trouvoit peu de ressource dans son propre pays, & il se hâtoit d'aller chercher un établissement dans celui, où, avec moins de peine il pouvoit faire une plus grande fortune. Par cette raison on voit plus d'Ecoffois en Angleterre que d'hommes d'autres nations. Dans cet état des choses, le peuple n'est guere disposé à se livrer à la gaieté, qui ne se montre jamais qu'au milieu de l'aisance & de l'oisiveté qui l'accompagne. L'homme tourmenté par la nécessité, toujours occupé des moyens de satisfaire ses besoins, est forcé d'être grave & sérieux. «

Une autre raison qui doit avoir beaucoup d'influence sur le génie des écrivains Ecoffois, est la langue dans laquelle ils écrivent.

„ L'ancien dialecte Ecoffois, disent nos au-
 „ teurs, est banni de nos livres. On lui a sub-
 „ titué l'anglois. Mais quoique nos ouvrages
 „ soient écrits dans cette dernière langue, nous
 „ ne parlons qu'Ecoffois. On peut dire de notre
 „ langue ce qu'on nous dit de l'esprit de sir
 „ Hudibras : nous en avons une pour tous les
 „ jours, & une pour le dimanche. Le dialecte
 „ écoffois nous sert ordinairement ; l'anglois
 „ n'est employé que dans les choses d'importance.
 „ Ainsi, quand nous écrivons, nous sommes
 „ souvent embarrassés. Nous ne pouvons nous
 „ servir de l'idiôme que nous parlons, & qui se
 „ fait entendre par-tout autour de nous. Il faut
 „ nous exprimer dans une langue qui nous est,
 „ pour ainsi dire, étrangère, & que nous n'avons
 „ apprise qu'avec beaucoup d'étude & de tra-

» vail. Quand un de nos célébres écrivains
 » (*) fut introduit auprès du feu comte de
 » Chesterfield , après la publication de son his-
 » toire d'Ecosse , celui-ci lui fit ce compliment,
 » lorsqu'ils se quitterent : *Je suis ravi , Monsieur ,*
 » *de vous avoir vu , & d'avoir passé une journée*
 » *entière avec vous ; je suis enchanté de ce que*
 » *vous parlez écossois ; car en vérité ce seroit*
 » *trop , si , comme vous écrivez mieux que nous*
 » *l'anglois , vous le parlassiez mieux que nous.*

Les discours qui composent ce recueil , sont
 un peu trop sérieux.

(*Critical review.*)

The beauties of Johnson, &c. *Les beautés de*
Johnson , consistant en maximes & observations
morales & critiques , extraites soigneusement des
ouvrages du docteur Samuel Johnson , 2 vol.
in-12. Londres , chez Kearsly , 1781.

The beauties of Sterne , &c. *Les beautés de*
Sterne , renfermant tous ses contes pathétiques
& ses observations les p.us intéressantes sur la
vie , 1 vol. in-12. Londres , chez Ridley , 1781.

En France on a le recueil de toutes les pen-
 sées ingénieuses & bons mots des savans du
 pays ; on a les bagatelles morales , le bouquet
 historique , les amusemens philosophiques ; cha-
 que objet , chaque science , chaque art a son dic-
 tionnaire portatif. Les Anglois paroissent suivre
 le goût François pour les *esprits* , les *choix* , les
pensées , les *beautés* , &c. des meilleurs écri-
 vains. La nombreuse collection des ouvrages d'un

(*) Robertson.

auteur, est actuellement réduite en un in-12 : probablement d'après cette observation de Callimaque : *un grand livre est un grand mal* (*).
(*Critical review ; Monthly review.*)

A speech which was spoken in the house of assembly at St. Christopher, &c. *Discours prononcé à la chambre d'assemblée à St. Christophe, sur une motion faite le 6 novembre 1781, concernant une adresse à présenter à sa majesté, relativement aux procédés de l'amiral Rodney & du général Vaughan à St. Eustache, & à la situation critique où sont actuellement les îles des Indes-Occidentales. In-8vo. Londres, chez Debrett, 1782.*

Ce livre renferme des remontrances très-vives sur la confiscation illégitime des propriétés particulières, faite après la prise de St. Eustache. L'orateur fait remarquer l'absurdité du motif qu'alleguent les officiers-commandans pour justifier cette confiscation. Ils prétendent que l'île de St. Eustache étoit un magasin qui fournissoit à l'ennemi toutes les provisions dont il avoit besoin. Mais, ajoute l'auteur, MM. Rodney & Vaughan, ont d'autant plus de tort de faire valoir cette raison, qu'après la confiscation, ils ont envoyé sous convoi les articles saisis dans les ports ennemis, & ont eux-mêmes protégé ce convoi contre les corsaires de leur nation.
(*Monthly review ; Critical review.*)

On the debt of the nation &c. *Sur la dette de la nation, comparée avec ses revenus, & sur*

(*) Callim. apud Athenæum, lib. III,

l'impossibilité de continuer la guerre sans économie publique. In-8vo. Londres, chez Debrett, 1781.

Cet écrit est intéressant dans la circonstance présente, en ce qu'il présente le tableau de la dette nationale, & qu'il tend à prouver qu'il est de la plus grande nécessité d'épargner les fonds publics & d'éviter des dépenses inutiles & onéreuses à la nation. (*Monthly review.*)

Paris in miniature : taken from the french picture & full length entitled : *Tableau de Paris, &c. Paris en miniature, peint d'après le tableau de grandeur naturelle intitulé : Tableau de Paris ; mêlé de remarques & d'anecdotes, avec une préface & une post face. In-8vo. Londres, chez Kearsly, 1782.*

Vu la jalousie mutuelle qui regne entre les deux nations, nous sommes surpris que le *TAB-
LEAU DE PARIS*, dont l'ouvrage que nous annonçons, n'est que l'extrait traduit, ait été reçu en Angleterre avec autant d'avidité; nous n'en faisons ici mention que pour annoncer que le même traducteur se propose de donner le *Tableau de Londres* pour servir de pendant à celui de Paris. Si l'ouvrage qu'il nous promet est bien exécuté, la comparaison des deux capitales fera connoître le caractère distinctif des deux nations. (*Critical review.*)

Essai on the origin and progress of government. Essai sur l'origine & les progrès du gouvernement. In 8vo. Londres, chez Cadell, 1782.

L'auteur de ce savant traité fixe l'origine des

gouvernemens à la puissance de la divinité qui les a établis pour le bonheur du genre humain. Il plaïsante sir Robert Filmer, qui prétend que les hommes ne peuvent être libres, parce qu'ils sont nés dans la sujettion à leurs parens, & que l'autorité des peres descendant sur le fils aîné est indélébile en lui & en ses représentans.

» Si lady Filmer, dit notre auteur, eût écrit un systême, elle n'eût pas manqué de faire passer l'autorité à sa fille aînée, comme représentant la mere. Cependant, Caïn, fils aîné, doué de talens propres pour gouverner, commença par tuer son frere Abel, son unique sujet. Je ne fais comment sir Robert Filmer peut concilier son hommage aux représentans incontestables de Caïn, & sa loyauté envers Charles & Jacques Stuart. «

L'auteur témoigne quelque prédilection pour le gouvernement républicain. Ce qu'il dit des républiques anciennes & modernes est fondé sur l'histoire.

» Il faut observer que les nobles Vénitiens, devenus odieux à leurs sujets, ont été séduits par une fausse politique, au point d'éteindre le conseil des dix, dont le ministère étoit de veiller sur la conduite de la noblesse & de soutenir les intérêts du peuple. Ils ont imposé silence à leur jalousie toujours soupçonneuse, & ont désigné trois chefs des plus illustres familles pour réformer la république, ce qui ne sera pas sûrement l'ouvrage d'un jour.

» Les cantons Suisses sont le modele le plus parfait d'une république composée d'un certain nombre de petites républiques libres, & unies entre elles pour se défendre mutuellement en tems de guerre, & maintenir leur tranquillité en tems de paix.

» Ces états prouvent que la religion catholique, peut, dans des mains sages, conserver la liberté démocratique. Le royaume d'Ecosse prouveroit, s'il étoit nécessaire, que le presbytérianisme admet au moins une monarchie limitée.

» La Hollande, depuis quelque tems, ne peut plus être appelée une république. Elle est plutôt une grande société marchande, gouvernée par des directeurs & présidée par un chef héréditaire. «

» La plupart des républiques, dont il est fait mention dans l'histoire, ont fini par devenir membres de monarchies despotiques. J'appelle ainsi l'autorité illimitée dans chaque partie d'un empire, confiée à une multitude d'esclaves sans principes, sans connoissances, nommés médiatement ou immédiatement par la personne la plus ignorante & la plus méprisable de l'empire. «

L'auteur loue beaucoup le gouvernement anglois, qu'il met au-dessus de toutes les constitutions.

(*Critical review.*)

A L L E M A G N E.

BOHUSLAI Balbini è S. J. Bohemia doctus : opus post humum editum notisque illustratum ab Raphaele Ungar, &c. *La Bohême savante du jésuite Balbin : ouvrage posthume, orné de notes ; par Raphaël Ungar, chanoine prémontré du mont Sion, directeur du cabinet de médailles de l'université de Prague, &c.* A Prague, d'abord de l'imprimerie des écoles normales & ensuite de celle des héritiers de Rosenmuller : première partie, 1776, in-8vo. de dix feuilles & demi. Seconde partie, 1778,

La Bohême savante n'étoit encore qu'en Mss. & si rare que les principaux littérateurs ne la pouvoient presque connoître : c'est ce qui a engagé M. Ungar à la faire imprimer. Le second volume n'ayant pas suivi promptement le premier, le pere Candide de Ste. Thérèse, hermite augustin déchauffé du couvent de S. Wenceslas de la nouvelle ville de Prague, en a pris occasion de livrer à l'impression les second & troisième vol. M. Ungar s'en est plaint, & a obtenu un jugement de sa majesté impériale & royale, contre son rival, qui s'étoit en effet rendu coupable de plusieurs fautes dans son édition. Mais ce n'étoit pas une raison suffisante de le traiter, comme a fait M. Ungar, non-seulement dans sa préface, mais dans des vignettes satyriques. Le premier volume contient l'histoire incomplète de l'université Caroline de Prague, & de plusieurs autres établissemens littéraires. Le second volume est rempli par la notice des écrivains Bohémiens sous 12 titres : les historiens du royaume : les empereurs, comtes & seigneurs qui ont écrit des livres, & les prélats & autres dignitaires : les ecclésiastiques qui ont publié des sermons & autres livres édifiants : les juriconsultes, médecins, philosophes, orateurs, historiens & poètes : les éditeurs & commentateurs des auteurs Grecs & Latins : les traducteurs, économistes, naturalistes, épistoliers, comédiens, grammairiens : les savans de l'université Caroline, dont les écrits sont inconnus : les hérétiques : les femmes : & les écrivains de la compagnie de Jésus. Il a omis beaucoup d'hérétiques, & s'en est excusé ainsi : *Possém*

plures pestilentes scriptores adducere, sed paginas meas iis referendis maculare & ut virgilianè dicam, scelerare nolui. Au 3e. volume, on donne des informations touchant la bibliothèque de Bohuslas de Lobkowits à Comotau, de celle de Hazmburg à Budin, de celle de Wrnesoviez que M. Ungar a découverte dans la maison de ville de la petite ville de Prague, de celle de Rosenberg à Trebon, de celle des barons de Rziczán à Horzowitz, de celle de l'église archiepiscopale de Prague, de la maison professe & de la maison neuve des jésuites de Prague, des chanoines réguliers de St. Augustin à Trebon, &c. La plupart de ces bibliothèques ont été dissipées par la guerre, le feu & la négligence. La plupart des livres écrits en bohémien, ont été livrés aux flammes par zèle, à cause qu'ils avoient été écrits par les hérétiques. Ce qu'il y a de plus utile dans ce troisieme vol. vient de M. Ungar, qui a profité des lumières de Mrs. Voigt, Dobner, Pelzer & autres savans qui ont éclairci la matière. Ses propres observations sont aussi dignes d'estime.

NEUE philosophische abhandlungen, &c. *Nouveaux mémoires philosophique de l'académie des sciences de Baviere.* 2e. vol. A Munich, 1780. In-4to. de 492 pag.

Vous trouvez dans ce volume six mémoires ou traités : le 1er. en latin, *Van Swinden dissertatio de analogiâ electricitatis & magnetismi* ; le 2e. & les autres en allemand, savoir, un mémoire de M. Steiglehner, sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme; le 3e. de M. Hubner, sur le même sujet; le 4e. de M. Schrank, contenant l'histoire-naturelle des chenilles des

400-L'ESPRIT DES JOURNAUX,

feuilles de sureau ; le 5e. de M. Kennedy , ou essai sur la glace ; le 6e. de M. Schrank , sur quelques animaux.

Les trois premiers sont autant de réponses à la question proposée par l'académie , pour le concours au prix : *Y a-t-il une véritable analogie physique entre la force électrique & la magnétique ? S'il y en a une on demande de quelle manière ces deux forces agissent sur les corps des animaux ?*

L'auteur du premier mémoire est un professeur de philosophie , à Franecker , connu par plusieurs bons ouvrages. C'est dommage que sa latinité ne soit pas pure. Il méconnoît l'analogie : ce qui l'exempte de traiter la seconde partie de la question. Sa dissertation est néanmoins divisée en deux parties , dont la première est subdivisée en neuf chapitres. Le 1er. & le dernier chapitres renferment des observations générales. Dans les autres , il est répondu à sept demandes : 1°. s'il y a une analogie entre les deux forces , eu égard aux corps sur lesquels elles agissent ? L'auteur le nie , parce que la force électrique agit sur tous les corps de la nature , au lieu que la magnétique n'agit que sur le fer. 2°. Si le fer est un conducteur du fluide magnétique , comme les métaux sont des conducteurs du fluide électrique ? L'auteur prouve que le fer n'est pas un conducteur du fluide magnétique dans le sens de M. Cigna , qui soutient que le fluide magnétique passe de l'aiman dans le fer. 3°. Si l'on peut comparer le désarmement de l'aiman avec l'expérience du flacon de Leyde ? L'auteur en fait voir les différences. 4°. Si l'attraction & la répulsion établissent une analogie entre la vertu magnétique & l'électrique ? L'auteur a eu en ce point un rude adversaire à com-

battre dans Aepin, phyficien de Pétersbourg. 5°. S'il y a de l'analogie entre les effets que l'aiman & l'électricité produisent dans le vuide? L'auteur montre qu'on n'en peut induire ni analogie, ni le contraire. 6°. Si l'aiman & l'électricité se ressembtent dans la maniere dont ils communiquent leurs forces? Sur cette question, l'auteur n'est pas heureux à éluder les ressemblances. 7°. Si la différence qui se rencontre entre la force électrique & la magnétique, est aussi grande qu'elle l'a paru a plusieurs philosophes? Ici l'auteur observe que l'électricité agit visiblement sur l'ouïe, l'odorat & la vue, tandis que l'aiman ne paroît point affecter ces sens: différence qui provient de ce que le fluide électrique passe d'un corps dans l'autre, & qu'il n'en est pas de même du magnétique. M. Van Swinden cherche à montrer dans la seconde partie de sa dissertation, que l'électricité n'influe en rien sur la force & les propriétés de l'aiman, & à cette fin, il soutient en cinq chapitres, 1°. que les corps magnétiques s'électrifient aussi bien que les autres: 2°. que l'attraction de l'aiman n'est ni augmentée ni diminuée par l'électricité: 3°. que la déclinaison de l'aiguille aimantée ne dépend point de l'électricité de l'air: 4°. que l'inclinaison de l'aiguille n'a même aucune connexité avec l'électricité: 5°. qu'il n'y a aucune raison suffisante de croire que l'électricité contribue en quoi que ce soit, à communiquer ou suspendre la force électrique. De son mémoire de 226 pages in-4to. il conclut qu'il y a peu ou point d'analogie entre la vertu électrique & la magnétique.

L'auteur du second Mém. de 121 pages, professeur de mathématiques à St. Emeran d. Ratisbonne, renommé dans le monde littéraire,

écrit solidement & régulièrement en sa langue. Il discute les deux membres de la question ; car au premier il tient pour l'affirmative. Après avoir établi les principes sur lesquels il fonde l'analogie, il les appuie sur les phénomènes électriques & magnétiques les plus connus : il convient d'avoir pris sa théorie de Franklin & d'Aepin, qui sont en effet les plus grands maîtres en ce genre : il la réduit à deux règles : 1re. les particules électriques se repoussent mutuellement, & sont attirées par tous les corps de la nature : 2de. les particules magnétiques se repoussent mutuellement, mais sont attirées par le fer. Comme la force électrique, aussi-bien que la magnétique, dépend de l'interruption de l'équilibre des deux fluides, l'auteur recherche les loix suivant lesquelles l'attraction & la répulsion s'opèrent selon la différence de l'état relatif des corps & de leurs parties, & il rapporte le calcul algébrique qu'il a employé à sa découverte. Tous les phénomènes électriques & algébriques se laissent fort bien expliquer au moyen de ces loix. Quels sont les effets de l'électricité & de l'aiman sur les corps ? par quels instrumens & de quelle manière peut-on les produire ? Pour l'électricité elle accélère le pouls chez beaucoup de personnes. Elle procure la circulation des liquides dans les animaux, elle augmente la transpiration. Elle ne passe qu'à travers les parties fluides du corps, les parties dures ne la conduisent pas, si elles sont bien sèches ; le fluide nerveux est le meilleur conducteur dans les corps des animaux ; les tensions & les douleurs que plusieurs personnes autrefois blessés à quelque membre, y ressentent aux approches des orages, proviennent de l'électribité de l'air. Quelques animaux, comme la torpille, sont naturellement

électriques : d'autres, comme les écrevisses & les grenouilles, manifestent évidemment l'influence que l'électricité de l'air a sur eux. Les manières d'électrifier sont connues. A l'égard de celle dont l'aiman agit dans les corps des animaux, M. Steiglehner, ayant calciné du sang de cerf dans un creuset, y a trouvé du fer comme plusieurs naturalistes; or, tout fer contenant le fluide magnétique, il s'ensuit vraisemblablement que l'aiman agit sur les corps des animaux. M. Hemmer, qui a fait l'extrait de ces mémoires dans les *Rheinische Beiträge*, assure avoir éprouvé souvent que l'aurore boréale change la déclinaison de l'aiguille aimantée, si bien que la plupart du tems, il est averti par son aiguille qu'il paroît au ciel une aurore boréale, lors même qu'il n'en fait rien d'ailleurs.

Le troisième mémoire, de 31 pages seulement; celui de M. le professeur Hubner, ne passe pas pour être écrit aussi régulièrement que celui de M. Steiglehner. Il est partagé en trois chapitres. Dans le premier, on examine s'il y a une analogie entre les forces magnétique & électrique; dans le second, si ces forces agissent sur le corps animal; dans le troisième, comment elles y agissent. A l'égard de la première question, l'auteur embrasse un certain milieu, soutenant qu'il y a une analogie qui n'est pas parfaite & n'exclut pas toute différence. Il rapporte des expériences pour & contre l'analogie. La neuvième des douze expériences en faveur de l'analogie, a été faite avec la torpille, poisson qui donne à celui qui le touche une vraie commotion électrique. Si on lui présente un aiman, il en est attiré & s'y attache fortement. Après qu'on l'en a séparé, on trouve à l'aiman des particules de fer, le poisson paroît las & a perdu sa puis-

fance d'ébranler , qu'il recouvre néanmoins , si l'on répand de la limaille de fer dans l'eau où il est mis. Ces expériences sur la torpille ont été exécutées par Mrs. Schilling , Wahls , Meringot , & particulièrement par le savant comte de Cobenzel , dans le cours du voyage qu'il a fait en France avec l'empereur en 1777. M. Hubner en conclut quelque analogie de l'aiman avec l'électricité. Il ne rapporte contre cette analogie que quatre expériences qui ne sont pas fort décisives de son aveu. Au second chapitre , il cite les exemples des cures opérées sur des hommes avec l'aiman & l'électricité. Il seroit à souhaiter que celles de l'aiman fussent plus avérées. Quoi qu'il en soit , il attribue aussi l'effet de l'aiman sur les corps des animaux aux particules ferrugineuses qu'ils contiennent.

Le 4me. mém. de 16 pages , agréablement écrit , où l'histoire-naturelle de l'insecte ou petite chenille , qui vit entre les feuilles du sureau , n'avoit point encore été décrite. Il devient papillon vers le milieu de juillet , & passe l'hiver dans sa coque attachée aux feuilles tombées de l'arbre.

Le 5e. mém. de 59 pages , ou essai sur la glace , mérite d'autant plus de confiance que son auteur est un élève du célèbre P. Gordon , & qu'il est le résultat de 36 années d'expériences faites à Erfurt , à Ratisbonne & à Munich. Divisé en trois chapitre , le premier traite de la formation de la glace , le second de la glace formée , le troisieme de sa fonte.

Le sixieme & dernier mémoire de cette collection est la description , en 19 pages ; 1°. de la *Trichoda grandinella* ; 2°. de l'*Enchelis viridis* ; 3°. de la *Vorticella flosculosa* , & de cinq autres animalcules dont nous ignorons les noms latins & françois.

BESCHREIBUNG der vorzuglichsten merkwürdigkeiten der churfürstl. residenzstadt Dresden, &c. *Description des principales curiosités de la ville de Dresde & de son voisinage.* A Dresde, chez Walther, 1782. In-octavo de 812 pages, avec un grand plan de Dresde.

L'auteur, qui se nomme à la fin de la dédicace, est M. Dassdorf, bibliothécaire de la bibliothèque électorale, déjà connu avantageusement dans la république des lettres par d'autres ouvrages. Il a pris pour modèle la description de Berlin par Nicolai, cherchant à éviter l'uniformité & la sécheresse de la nomenclature, en y insérant des nouvelles tantôt biographiques, tantôt politiques & autres, même quelquefois de petites pièces de vers. Son style est aussi vif & aussi fleuri que le sujet le permet. Il a réuni la chronique à la topographie; mais ce qu'il y a d'historique est le plus court de beaucoup, & précède. La description commence par celle du quartier du palais. Les chap. 2, 3 & 4 contiennent tout ce qui a rapport aux habitans, à l'état de la cour, à la police, à la magistrature; le 5e., l'état ecclésiastique & les établissemens pieux & charitables: les trois suivans touchent la bibliothèque électorale, les différentes galeries, cabinets & collections, & particulièrement la fondation de l'académie de peinture: il y a des chapitres des jardins, promenades, maisons de plaisance de l'électeur. Entre les années 1750 & 1756, le nombre des habitans de Dresde étoit de 70 à 80000. Il paroît aller encore au-dessus de 40000. La description de la bibliothèque est plus circonstanciée que les autres, & M. Dassdorf fait espérer de publier l'histoire de ses

raretés. La description du cabinet de gravure en donne une haute idée. Il paroît en même-tems une description françoise de Drefde qui a assez de ressemblance avec l'allemande.

BESCHREIBUNG der insel Sumatra, &c. *Description de l'isle de Sumatra, principalement par rapport à son commerce & à ses raretés, avec une nouvelle carte originale d'Adolphe Eschels-Kroon, ci-devant président de la compagnie hollandoise des Indes-Orientales à Ayerbangies dans l'isle de Sumatra, publiée & accompagnée d'une préface, par M. Schirach. A Hambourg, chez Bohn, 1782. In-8vo. de 96 pag.*

On avanceroit à grands pas dans la connoissance de l'Asie orientale & du négoce qui s'y pratique, si l'on avoit de toutes ses isles en particulier des descriptions aussi exacte que celle-ci de l'isle de Sumatra, où l'on commence par décrire ses côtes & ses places de commerce, puis le commerce qu'y font les Hollandois & les Anglois. L'histoire de l'établissement des Hollandois y est rapportée brièvement : ils firent d'abord un simple contrat avec les habitans ; mais bientôt pour en tirer avantage, ils furent obligés de le soutenir par la force. Le commerce du poivre, de l'or & des autres productions y repose encore sur les contrats avec les habitans. Le principal comptoir est à Padang, dont dépendent sept provinces & 17 villages maritimes qui sont soumis aux Hollandois. Les Anglois ont trouvé le moyen de se domicilier dans l'isle entre les années 1750 & 1760, par la faute des employés de la compagnie hollandoise, & ils ont établi leur chef-lieu à Bencolen. M. Schirach démontre par des exemples, jusqu'à quel

point la relation de Sumatra de Miller est incomplète & trompeuse.

BESCHREIBUNG der silberschmelz processen, &c.

Description de la maniere de fondre l'argent à Neusohl en Hongrie ; par M. Herman. A Vienne , chez Kurzbeck , 1781. In-octavo de 119 pages.

Ce travail est décrit dans ses cinq principales parties avec clarté pour les commençans & d'une façon instructive même pour les minéralistes expérimentés.

MINERALGESCHICHTE , &c. *Histoire minérale*

des mines des montagnes de la Westmanie & de la Dalécarlie , traduite en all. du ms. suédois de Cronstedt ; par M. Georgi , de l'académie de Pétersbourg , & imprimée , par les soins de M. Schreber. A Erlang , chez Grattenauer , 1781. Grand in-8vo. de 17 feuilles. (16 gr.)

Le traducteur a retranché de l'ouvrage la partie purement locale qui n'intéresse point hors de Suede. Il doit paroître étrange qu'on traduise en Allemagne , & qu'on imprime la version d'un ms. suédois qui n'a point encore été imprimé en Suede , depuis 1765 que Cronstedt est mort. M. Géorgi a copié le ms. à Upsal.

ELEMENTA juris publici Wirtembergici atque serenissimorum ducum privati. *Elemens du droit*

public du Wirtemberg & du droit privé de ses sérénissimes ducs. A Stutgard , 1782. In-8vo. de 458 pag.

La dédicace au duc régnant de Wirtemberg

est souffignée de l'auteur M. Breyer , conseiller du gouvernement. L'ouvrage paroît fait pour des leçons académiques : c'est pourquoi il seroit injuste de s'attendre d'y rencontrer de nouvelles recherches historiques , ou que les articles particuliers en fussent fort étendus. Il suffit que M. Breyer nous fasse bien connoître la constitution du gouvernement, & particulièrement l'état de la justice. A ces égards , il sera agréable aux étrangers d'en être instruits par un magistrat qui a vieilli au service de sa patrie , & a déjà publié , il y a nombre d'années , un droit public de Wirtemberg. Des deux parties , la première est remplie par le droit public proprement dit ; & la seconde par le droit particulier des ducs. Il y a à la tête un traité de l'origine , du progrès & de l'union des pays qui composent le Wirtemberg , de leur situation , limites & divisions , & des sources du droit public du Wirtemberg. Il s'agit dans le 1er. livre des rapports du duc vis-à-vis de l'empereur , de l'Empire & du cercle de Suabe : dans le second , de la prééminence du duc , de sa résidence , de sa cour , de son ordre de chevalerie , son académie militaire , &c. des états du pays , de leurs assemblées , du gouvernement spirituel & temporel , de la législation , des colleges de justice , des droits du fisc , des impôts , des dettes nationales , de la guerre & de la paix , des droits régaliens , comme la chasse , les carrières de marbre , les tourbes , la fonte du salpêtre , &c.

COMMENTATIO juris publici de munitione viarum publicarum , tam territoriali quàm circulari. *Commentaire de droit public sur la construction des chaussées , par M. le professeur & conseiller*

S E P T E M B R E , 1782. 409

conseiller Reuff. A Tubingen, chez Cotta, 1782.
In-4to. de 120.

Il est bon de comparer les loix des divers états sur ce sujet qui, quoique différentes par rapport aux contribuables, aux exempts & en une multitude de points, sont également utiles à apprendre.

CATALOGUS omnium operum manuscriptorum & schematum elegantissimorum, &c. *Catalogue de tous les mss. & dessins d'Einmart, célèbre astronome de Nuremberg, possédés par M. de Murr. A Nuremberg, 1782, en une feuille d'impression.*

Il y a 62 volumes de la propre main d'Einmart bien conservés, & qui n'ont point encore vu le jour. Pour la plupart, ce sont des lettres de savans, sur-tout des astronomes contemporains, des observations astronomiques, des introductions aux mathématiques, des problèmes de sphere, des figures des changemens de traits que le visage de l'homme éprouve depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, avec des conjectures sur les passions qu'ils désignent, des dessins de machines pour le recueil de Weigel, &c.

BIBLIOTHECA historica, &c. *Bibliothèque historique, composée par Struve, augmentée par Buder, rédigée, amplifiée & corrigée par M. Meusel, en sorte qu'elle peut être regardée comme un ouvrage nouveau: 1ere. partie du 1er. volume. A Leipzig, chez Weidmann & Reich, 1782. In-8vo. d'un alphabet 3 feuil.*

C'est une grande modestie de la part de M.
Tome IX. S

Meusel, que d'annoncer cette ouvrage dans le titre comme une amélioration de la *Bibliotheca selecta* de Struve, puisqu'il n'en conserve ni l'ordre, ni l'ancien texte, & que le nom de Struve ne servira qu'à laisser voir la foiblesse du travail de Struve en comparaison de celui de M. Meusel. La multitude des écrits annoncés y est telle qu'on ne néglige pas d'indiquer même les petits mémoires intéressans, qui ne sont connus que par les journaux ou autres moindres recueils. Les titres en sont complets & accompagnés du jugement de leur mérite. L'histoire de chaque livre, de ses éditions, de ses réfutations, de ses versions, de ses abrégés, & souvent l'année de la mort des auteurs y sont consignées. Sept savans ont coopéré avec M. Meusel, & ont remué les bibliothèques d'Altorf, de Nuremberg, d'Erlang & de Goettingen. Les lecteurs sont invités dans la préface à aider de leurs contributions & de leurs conseils à la perfection des parties suivantes. Indépendamment des préfaces de Struve, de Buder & de Meusel. Cette partie de volume comprend quatre chapitres. Dans le premier, les histoires de l'art historique, les écrits sur le mérite de l'histoire, les bibliothèques, les catalogues des livres & les vies des historiens : dans le second, les historiens qui ont composé des histoires générales, même de certaines époques, les abrégés, les tables chronologiques, synchronistiques, synoptiques, les calendriers & les dictionnaires : dans le troisième, les mélanges historiques, comme les recueils d'exemples, anecdotes, dialogues des morts, voyages savans, collections de petits mémoires : dans le quatrième, les écrits qui touchent l'origine & les émigrations des peuples, &c.

RECHERCHES sur divers objets de l'économie politique. A Dresde, chez Walter, 1781. In-8vo; de 154 pages.

Tant d'observations profondes sur le commerce, les prohibitions des bleds, le système économique, la prospérité des états, ne peuvent partir que d'un homme d'état très-expérimenté.

ESSAI sur la légitimation des envoyés de la part des comtes de l'Empire à la diète de Ratisbonne, particulièrement de l'envoyé d'aujourd'hui du college des comtes de la Franconie après la mort du directeur de ce college; par M. Martens. A Goettingen, chez Dieterich, 1782. In-folio de 72 pag.

Parmi les causes qui ont suspendu depuis quelque tems l'activité de la diète de l'Empire, on compte aussi la question : Si M. Fischer, envoyé des comtes de Franconie, à la diète de l'Empire, a dû apporter un nouveau plein pouvoir après la mort du précédent directeur de ce college. Le petit mémoire de M. Martens se distingue des autres sur le même sujet par l'ordre, la justesse & la précision. Il y soutient que suivant les regles générales du droit, le pouvoir confié au ministre de ce college ne cesse pas par la mort de son directeur; parce que ce n'est pas de ce directeur, mais de tout le college proprement qu'il est constitué le représentant, nonobstant que son plein-pouvoir lui soit délivré par le seul directeur; & parce que quand par une convention particulière la nomination du plénipotentiaire lui appartiendroit à lui seul, à cause de son office de directeur, le pouvoir du

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plénipotentiaire n'en dureroit pas moins après la mort du directeur, dès que ni le college ni le plénipotentiaire ne meurent avec lui. Comme par la constitution de l'Empire, chaque comte a droit d'assister à la diete, non-seulement en personne, mais par un député, & que dans l'usage il n'a qu'une voix avec les membres de son college, ce député est nommé par l'assemblée des comtes, & non par le directeur seul, quoique le plein-pouvoir ne soit plus maintenant signé par tous les membres. C'est pourquoi quand il est arrivé du changement dans la personne du directeur d'un college des comtes, on n'a point exigé de l'envoyé une nouvelle légitimation, le cas qui y pouvoit donner lieu étant survenu plusieurs fois même dans le college des comtes de Franconie. Ainsi l'observance décide la question. A cette occasion M. Martens remonte à l'origine de la voix des comtes, & rapporte la maniere dont ils votent depuis l'érection particuliere de chaque college.

Le Bombardier prussien ; par M. Tempelhof, capitaine d'artillerie. A Berlin, aux dépens de l'auteur, chez Spener, 1782. In-8vo. de 128 pages avec fig.

Tartaglia a le premier démontré que le chemin du boulet est courbe : ce qui provient tant du poids du boulet que de la résistance de l'air. Toutes les recherches faites depuis cent ans par les géometres sur sa route dans les matieres qui résistent, sont de peu d'usage dans la pratique.

PRÉJUGÉS militaires ; par un officier Autrichien.

On attribue cet ouvrage en Allemagne au prince Charles-Joseph de Ligne, suivant les *Annonces de Goettingen*, & tout son contenu démontre qu'il vient d'un personnage militaire d'un haut rang. Il réduit les préjugés militaires à 87, qu'il attaque avec force. Son style est laconique, comme il sied en cette matiere. Ses expressions sont pittoresques, neuves & surprenantes.

Dans sa XIIIe. lettre sur la médecine M. May discute la question, s'il n'est pas plus lucratif d'être un charlatan qu'un médecin honorable. C'est une occasion de passer en revue Callioftro qu'il qualifie de Dom Quichotte, Tailor, Michele, Tiflerant, la poudre d'Ailhaud, l'Iroë, le baume-de-vie, tous à son avis charlatans & charlatanerie.

M. Collenbusch a mal réussi dans sa traduction en vers latins imprimée à Dessau de l'*Essai de Pope sur la critique*. Peu des vers latins de M. Collenbusch sont intelligibles à quiconque n'a pas lu auparavant les vers anglois de l'original : par exemple, dès le commencement.

*Dicere difficile est artis penuria major
In censore malo compareat an male scriptis.*

La quantité y est quelquefois violée, témoin :

*Isse libros censet mares ut famina veste.
Aurem saepe queat lassare vocalis aperta*

M. Walter a répandu à Berlin un mémoire allemand de 32 pag. dans lesquelles il soutient que l'opération de couper la symphise est bien

plus dangereuse & moins sûre que l'opération césarienne.

M. Pralje, prévôt à Beverstaedt au duché de Brême, a publié à Goettingen, chez Dietrich, 1782, petit in-8vo. de 354 pag. en allemand, une introduction à la culture des jardins fruitiers, à la fin de laquelle il donne un catalogue des arbres & arbustes que le major de Scheiter a fait venir dans son bien d'Alt-Lunebourg.

La quatrième partie de la vie du marquis de Pombal, sans lieu d'impression, va de l'an 1763, à l'an 1773.

Les 3e. & 4e. parties des *Collectanea ad historiam spectantia* de M. le professeur Curtius, 1780, 1781, se débitent à Marbourg. Elles renferment beaucoup de pièces propres à servir à l'histoire moderne d'Allemagne, dont plusieurs n'avoient point encore vu le jour de l'impression.

M. Hissmann continue sa traduction en allemand, avec des remarques, des Mémoires de l'académie des inscriptions de Paris, dont il a déjà donné le 1er. vol. à Leipzig, chez les héritiers Weidmann & Reich, 1782, grand in-8vo. de 480 pag. Il a réuni ensemble les matières éparpillées dans 34 vol. françois. Ce premier comprend l'histoire ancienne & la chronologie asiatique.

On a réimprimé, pour satisfaire l'avidité du public, le discours de M. le surintendant général Herder, qui a remporté le prix en 1780, de la question proposée à Berlin : de l'influence du gouvernement sur les sciences, & des sciences sur le gouvernement. En allemand *Vom Einfluss der regierung auf die Wissenschaften und der Wissenschaften auf die regierung.*

Le jubilé célébré à Strasbourg l'an passé, à cause du siècle révolu depuis sa reddition à la

France a engendré plusieurs écrits , entre lesquels on a remarqué le discours prononcé le 30 septembre dans la principale église évangélique , par M. Blessig , imprimé en 120 pag. in-8vo. avec des éclaircissemens historiques.

Il se répand sous la date de 1781 , mais sans signe du lieu de l'impression , un écrit de 147 pag. in-4to. en allemand , de M. Bachmann , premier archiviste du duc de Deux-Ponts , en réponse à l'accusation de M. Moser qui dans son ouvrage sur l'expectative éventuelle de la maison Palatine de Deux-Ponts , a avancé qu'à l'occasion de la contestation sur la succession de Baviere , la maison de Deux-Ponts a adopté des principes différens de ceux qu'elle avoit soutenus dans l'affaire de la succession de Deux-Ponts. Le mémoire de M. Moser est ici réimprimé en entier avec des notes qui le réfutent d'un bout à l'autre.

M. Ibbeken a érigé à Duisbourg une académie de commerce , dont les leçons sous sa direction ont commencé le 17 décembre de l'année dernière , pour former des commerçans. On y enseigne le calcul , la géographie , l'allemand , le hollandois , le françois , l'italien , l'anglois & autant de latin qu'il en faut , la tenue des livres , la banque , la jurisprudence du commerce. Les sujets des trois religions de l'Empire y ont le libre exercice de leur religion.

M. Goez a communiqué au public l'annonce d'un livre auquel il travaille depuis sept ans , & qui paroîtra à la foire prochaine de la St. Michel en latin , ayant ce titre : *Tentamina historię naturalis vermium visceralium animantium corporibus habitantium* : Essai d'histoire-naturelle des vers qui habitent dans les corps des animaux. Il a eu sans doute besoin de beaucoup

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de patience pour parvenir à connoître ces insectes qui vivent dans les ténèbres. Il les distribue en onze genres. Le prix de la souscription jusqu'à la St. Michel est de dix écus de France : pourquoi on s'adressera à l'auteur à Quedlimbourg, ou à M. Laehr à Leipzig, ou à l'imprimerie de Dessau.

Kortens de Flensbourg, fait traduire en allemand l'*Istoria politica è letteraria della Grecia da Denina*.

De 5000 vol. dont les presses d'Allemagne enrichissent annuellement ce siècle lettré, à peine dans l'espace de cinq ans, & par conséquent parmi 25000 titres, on en trouve un qui promette quelque chose sur l'histoire-naturelle des poissons qui sont cependant une des matières les plus essentielles de nourriture & de commerce. M. Bloch a long-tems employé ses heures de loisir dans un village de pêcheurs, à composer en allemand une histoire-naturelle & économique des poissons, en commençant par ceux qui se trouvent dans les états de sa majesté Prussienne. Il en paroîtra en même tems une version françoise aussi in-4to. avec des planches in-folio pour mieux conserver la grandeur des poissons; chaque plante porte la dénomination latine, allemande, angloise & françoise du poisson représenté : les premiers cahiers ont été distribués dès pâques 1781.

M. Bernoulli de Berlin a acquis les mss. de Lambert, dont il propose une édition par souscription.

Dans le magasin des femmes *Magasin für Frauenzimmer*, on trouve au mois de janvier 1782, un mémoire de M. Sander sur la fabrique des aiguilles d'Aix-la-Chapelle.

Au 1er. vol. des petits voyages de Bernoulli.

SEPTEMBRE, 1782. 417

n^o. 7, est une relation des mines de Nailauer & de Wundfiedler dans le pays de Bayreuth.

HOLLANDE.

VERHANDELING over de slangen en adders, &c.

Mémoire sur les serpens & les vipères qui se rencontrent dans la Drenthe, par M. Van-Lier. A Amsterdam, & à Groningue, chez Houtuin & Huising, 1781. In-4to. de 373 pag. avec le portrait de l'auteur & des figures.

Il y a peu de neuf, & où l'auteur devoit se fonder sur ses propres expériences, il s'en rapporte au témoignage des autres.

EDUARDI SANDIFORT... *Icones herniæ inguinalis congenitæ. Figures qui représentent une hernie inguinale de naissance, avec l'explication; par M. Sandifort, professeur en médecine, anatomie & chirurgie. A Leyde, chez Eyk & Vygh, 1781. In-8vo.*

Les quatre figures sont des mêmes maîtres que celles des *Obs. anat. path.* du même auteur qui, ici comme là, a exactement comparé les observations de ses prédécesseurs avec les siennes.

Nous avons encore du même *Tabulæ intestini*. Grand in-4to. de 50 pag. avec 5 planches de fig. *ibid.* 1780.

ANDRÆ Bonn anat. & chir. in illustri Amstelodamensi Athenæo prof. commentatio de humero luxato. *Mémoire sur la dislocation de l'épaule; par M. Bonn, professeur d'anatomie & de chirurgie dans l'école d'Amsterdam.*

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Leyde & Amsterdam , chez Luchtmann & Hayman , 1782. *In-4to.* de 60 pag. avec quatre très-belles planches.

Il existe peu d'observations sur ce genre de luxation , si l'on en croit l'auteur. Nous nous souvenons d'en avoir vu une intéressante de le Cat , qui s'est servi de l'ambi d'Hypocrate pour remettre une épaule dont le premier chirurgien ne s'étoit point apperçu qu'elle étoit démise , quand il avoit guéri la fracture du bras. M. Bonn dit avoir souvent employé avec succès la machine de Gesscher perfectionnée.

Le voyageur dans les Pays-Bas Autrichiens , ou lettres sur l'état actuel de ces pays.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

VIRGILE.

Tome premier ; Ire. & Ilme. parties. *In-12.*
A Amsterdam , chez Changuion , libraire ; on en trouve des exemplaires chez Emmanuel Flon , imprimeur-libraire , à Bruxelles , 1782.

L'auteur de ce voyage , après avoir décrit les Pays-Bas , traitera de la Flandre , du Hainaut , du Tournaisis , du duché de Luxembourg , du Namurois & du pays de Limbourg. Il fera connoître leurs principales villes , exposera leur jurisprudence , les mœurs de leurs habitans , leur commerce intérieur & extérieur , les productions de leur sol & de leur industrie , enfin il poussera ses observations jusqu'aux liaisons que peuvent avoir ces pays avec les pays voisins.

A juger de l'ouvrage par les cahiers qui paroissent , l'auteur est très en état de remplir la

tâche qu'il s'est imposée. Il suit pas-à-pas les sages réglemens de S. M. pour le bonheur des Brabançons; il expose les avantages qui en doivent résulter pour le commerce, la marine, l'agriculture, les manufactures.

„ Joseph II a été pour ces belles provinces;
 „ dit l'auteur, ce qu'est pour la nature entière
 „ l'astre bienfaisant qui l'éclaire & l'anime. La
 „ superstition a fui, le fanatisme a disparu, le
 „ patriotisme s'est éclairé..... L'industrie des
 „ habitans des Pays-Bas Autrichiens étoit en-
 „ gourdie, parce que le commerce, depuis
 „ nombre d'années, sommeilloit parmi eux; à
 „ la voix de Joseph, il est sorti de cet état lé-
 „ thargique; le feu de son génie a été pour tous
 „ ses sujets le flambeau de Prométhée. Joseph
 „ s'est approché de ses peuples, & ses peuples
 „ ont trouvé en lui un pere tendre & bien-
 „ faisant, qui ne leur parloit en maître que pour
 „ les traiter en pere. «

La forme de lettres que le voyageur a donnée à son ouvrage, ne contribue pas peu à y jeter de l'agrément. On y lit aussi avec plaisir plusieurs anecdotes. Nous en citerons une qui peut servir de leçon à ces nouveaux parvenus qui, dédaignant leur premier état, s'efforcent vainement de le faire oublier, en accumulant des titres, des qualités qui ne les rendent que plus ridicules. „ Un jour le sieur D***, riche com-
 „ merçant de Bruxelles, demandoit au comte
 „ de Cobenzl, s'il pourroit devenir écuyer?
 „ Oui, lui répondit le comte, vous pouvez, si
 „ vous voulez, vous décorer même du titre de duc;
 „ mais je vous avertis que vous n'obtiendrez ja-
 „ mais celui d'archiduc: exceptez ce titre, tous
 „ les autres seront à vous, si vous voulez les ache-
 „ ter. Cela me rappelle, ajoute l'auteur, que

420. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ le maréchal de Richelieu, pendant son am-
„ bassade à la cour de Vienne, fit acheter deux
„ diplômes de baron pour ses deux porteurs de
„ chaise, &c. “

*VOYAGE par mer de Bruxelles à Anvers, & re-
tour par terre d'Anvers à Bruxelles, projeté,
entrepris & courageusement exécuté en 178...
traduit du flamand de M. Van den Sch***,
enrichi de notes philosophico-politico-histori-
critiques, par le savant Uxorius, membre ou
associé de XXI académies, &c.*

Honni soit qui mal y pense.

In-8vo. de 120 pages, 1782.

Ce titre annonce un ouvrage plaisant, & la lecture prouve que l'auteur a rempli son objet. On se tromperoit néanmoins, si l'on mettoit ce voyage au rang des brochures frivoles uniquement faites pour l'amusement des personnes oisives. Celles-ci s'attacheront à suivre notre voyageur dans ses petites aventures d'auberge, de voitures publiques; elles souriront aux plaisanteries de l'auteur sur quelques ouvrages littéraires. Mais l'amateur des beaux-arts ne verra pas sans intérêt d'excellentes observations sur l'architecture, sur la peinture, &c. qui décelent un homme très-instruit, en état d'apprécier les artistes, & de leur donner de bons conseils.

F R A N C E.

*Les fastes de la noblesse de France, ou collec-
tion de diplômes, chartes, rouleaux, contrats
& autres titres & documens en originaux ou vi-
dimus authentiques, la plupart revêtus de leurs*

sceaux ; divisés en trois parties ou collections particulières , savoir : Titres & monumens historiques & honorifiques pour les maisons nobles ; contenant entre autres les preuves de leurs services militaires ou civils , depuis St. Louis jusqu'à Louis XV : titres généalogiques & héraldiques , depuis l'an 1196 jusqu'en 1700 : titres féodaux & domaniaux , concernant un très-grand nombre de seigneuries , communautés d'habitans & bénéfices , depuis l'an 1220 jusqu'en 1700 : le tout accompagné de recherches & remarques , pour servir à l'intelligence des titres & filiations des maisons nobles : avec des essais historiques sur les qualifications anciennes , & sur la nature & les formes des preuves en matière de noblesse & de généalogie ; par M. Fabre , avocat au parlement de Paris. Dédié à monseigneur le garde-des-sceaux. A Paris , chez l'Auteur , rue Gît-le-Cœur , 1782. Avec approbation & privilege du roi.

D'après le titre détaillé & très-étendu que l'on vient de lire , il est aisé de juger de l'importance dont sera cet ouvrage , si l'auteur , comme il est naturel de le penser , remplit exactement ses engagemens ; & l'on doit , à ce qu'il nous semble , y compter d'autant plus , que c'est un avocat instruit , aimant beaucoup le travail , & que son goût pour les recherches , sa persévérance & l'envie de se rendre utile , ont porté à se livrer à ce genre d'étude , devenue pour lui une espèce de passion.

Il ne donne aujourd'hui que le prospectus de cet ouvrage , & le premier cahier qui contient 14 pages *in-4to.* & qui donne une idée de l'ouvrage qu'il propose par souscription.

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Voici les termes du prospectus que nous croyons nécessaires de rapporter.

» Les différentes parties qui composent cette collection n'étant pas nécessairement liées , elles forment chacune un ouvrage particulier que l'on pourra se procurer séparément.

» On se borne , quant à présent , à donner au public la partie historique & honorifique , contenant trois ou quatre volumes d'environ 600 pages chacun , grand format *in - 4to.* , l'exécution typographique semblable au prospectus , qui nous a paru de beau papier & de belle impression , de l'imprimerie de Cailleau , rue Gallande , en face de celle du Fouare.

» Les personnes qui désireront ce premier ouvrage , ne payeront aucune avance ; mais , pour la sûreté de l'imprimeur , elles voudront bien faire remettre chez l'auteur leur souscription conforme au modèle ci-joint.

» On tirera très-peu d'exemplaires au-delà du nombre qui aura été retenu par les souscripteurs. L'imprimeur attendra que ce nombre soit suffisant pour le dédommager d'une partie des avances.

» Le prix de chaque volume sera de 15 liv. pour les souscripteurs. Les exemplaires qui pourront rester après que les souscriptions auront été remplies , seront à 18 livres le volume.

» *Nota.* Ce prix a été fixé en égard à la grandeur du format , à la qualité du papier , aux frais de copistes , &c.

» Les souscripteurs qui désireront le format en petit papier , *in-4to.* ordinaire , ne paieront que 12 liv. par vol.

» On remet actuellement , *gratis* , aux sous-

» criteurs , un premier cahier contenant l'in-
 » troduction à l'ouvrage , & le tableau des col-
 » lections.

» On ne-recevra que les souscriptions des per-
 » sonnes connues , & des libraires. «

A la suite de ce prospectus & sur la même feuille , l'auteur , pour donner une idée de la maniere dont la partie historique sera exécutée , a cru devoir en rapporter un article. C'est l'original d'un dénombrement des seigneurs & autres qui fournirent au roi Charles VI, en 1385, les sommes nécessaires pour son armée de la mer , & qui furent très - considérables. Ce zele pour les intérêts de la patrie , & cet amour des François pour leurs rois , loin de diminuer , ne fait au contraire qu'augmenter ; & l'on vient d'en voir une preuve bien sensible & bien satisfaisante dans l'empressement d'une grande partie des sujets à offrir & à donner au roi des sommes considérables pour construire des vaisseaux & dompter nos ennemis.

Après ce prospectus qui , comme nous l'avons dit , ne contient qu'une feuille d'impression , l'auteur a donné au public un cahier *in-4to.* contenant 14 pages , & qui est dédié à M. le gardes-des-sceaux. A la suite de l'épître dédicatoire on trouve une introduction fort curieuse & fort instructive , & dans laquelle l'auteur commence par déplorer la perte des titres les plus précieux , soit par les guerres ou par des incendies , & à cette occasion , dans des notes fort curieuses , il nous donne les différentes époques , où les divers dépôts de titres ont été ou pillés ou incendiés , dans différentes villes du royaume. D'ailleurs , combien de titres , dit-il , ont été détruits ou dispersés ! les uns ont cessé d'exister par la négligence des personnes

qui en avoient été chargées ; d'autres produits dans des procès dont les pieces n'ont jamais été réclamées , & qui , après un laps de tems très-considérable , ont été mis au rang des papiers inutiles , par les veuves , héritiers ou successeurs qui n'en connoissoient pas toute l'importance. Et à cette occasion , il dit dans une note , que l'on prétend que le contrat de mariage de Louis XIII fut trouvé dans les mains d'un apothicaire , qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal. Ces réflexions sur la perte des titres se présentèrent à l'auteur , dans un tems où livré par inclination & par état à l'étude des anciens titres & des matieres féodales , il s'étoit formé à lui-même une espece de paléographie ou recueil de monumens de plusieurs siècles. Ce fut alors qu'il forma le projet de se livrer aux recherches les plus considérables , pour sauver le plus de titres qu'il lui seroit possible. Il a trouvé des coopérateurs & des amis dans la capitale & dans les provinces éloignées , & sa collection étoit déjà immense , lorsque les héritiers de deux anciens avocats au parlement lui cédèrent des recueils considérables de titres originaux , que ces deux jurisconsultes avoient sauvés du naufrage des tems , dans plusieurs villes du royaume , par des recherches & des dépenses considérables , lors de leurs différens voyages dans l'espace de vingt-quatre ans ; c'est de toutes ces recherches que l'auteur a formé son ouvrage , divisé en trois collections , qui sans doute produiront au moins trois volumes grand *in-quarto*.

La premiere collection sera composée de titres & monumens historiques & honorifiques , pour les maisons nobles ; contenant entr'autres les preuves de leurs services militaires ou civils , depuis Saint-Louis jusqu'à Louis XV.

La seconde contiendra les titres généalogiques & héraldiques, depuis 1196 jusqu'en 1700.

Et la troisieme, les titres féodaux ou domaniaux, concernant un très-grand nombre de seigneuries, communautés d'habitans & bénéfices, depuis l'an 1200 jusqu'en 1700.

Tel est en gros le plan ou la division de l'ouvrage ; l'auteur entre à cet égard dans des détails où nous ne le suivrons pas aujourd'hui, parce que nous nous proposons de rendre compte de l'ouvrage même, à mesure que les volumes paroîtront, & qu'alors nous analyserons les titres les plus curieux, les faits les plus importants, & la maniere dont l'auteur a traité cet ouvrage aussi utile que curieux. Nous finirons cette notice, en disant, avec le censeur qui a approuvé l'ouvrage de M. Fabre, » qu'on ne » peut qu'applaudir au travail & aux recherches » de l'auteur, qui, par cet ouvrage, se met » dans le cas de rendre les plus grands services » à la noblesse.«



C A T A L O G U E

D E S

LIVRES NOUVEAUX.

ABÉGÉ de l'histoire-romaine , à l'usage des élèves de l'école royale militaire , faisant partie du cours d'études , rédigé & imprimé par ordre du roi ; seconde édition augmentée : in-12. rel. 2 l.

Paris , chez Nyon l'aîné , L. rue du Jardinnet , quartier St. André-des-Arcs.

Cantiques spirituels sur les principales vérités de la religion & de la morale chrétienne , divisés en trois parties ; à l'usage des catéchismes & des écoles de la paroisse royale de Notre-Dame de Versailles : in-12. de 212 pages. 15 l.

Paris , chez Charles-Pierre Berton , lib. au Soleil levant , rue S. Victor.

Certitude des principes de la religion , contre les nouveaux efforts des incrédules ; par M. Regnier , docteur de la faculté de théologie de Paris : seconde partie , tomes III , IV , V & VI : in-12. 15 l.

Paris , chez Charles-Pierre Berton , Lib. au soleil levant , rue S. Victor.

Code corse , en italien & en françois : 3 vol. in-4to. 30 l.

SEPTEMBRE, 1782. 427

Paris, de l'imprimerie royale, & se trouve chez Moutard, Impr. Libr. de la reine, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées lequel a été adopté dans toute la France, & même chez l'étranger; septieme partie, années 1779, 1780 & 1781. On y a joint des rapports particuliers envoyés des différentes provinces ou recueillis des papiers publics; & des observations relatives non-seulement à la submersion, mais à toutes les especes d'asphixies connues jusqu'à ce jour; par M. Pia, chevalier de l'ordre du roi, ancien échevin de la ville de Paris: in-12. br. 1 l. 4 s.

Paris, chez Lottin aîné, Impr. ordinaire du roi & de la ville, rue S. Jacques.

Gazette des tribunaux; par M. Mars, avocat au parlement: treizieme volume. Les numéros de cet ouvrage se distribuent exactement tous les jeudis. Le prix de l'abonnement est de 15 livres par année.

On souscrit à Paris, chez Desnos, Libr. du roi de Danemarck, rue S. Jacques; & chez l'auteur, rue & hôtel Serpente.

De la passion de l'amour, de ses causes & des remedes qu'il y faut apporter, en la considérant comme maladie; par M. J. F. médecin Anglois, br. in-12. de 119 pages. 1 l. 4 s.
Paris, chez Pichard, libraire quai & près des Théatins.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>V</i> <i>IE</i> du Dauphin, pere de Louis XV, écrite sur les mémoires de la cour, enrichie des écrits du même prince ; par M. l'abbé Proyart. Pag. 3.	
<i>Histoire générale & particuliere de la Grece , contenant l'origine , le progrès & la décadence des loix , des sciences , des arts , des lettres ; de la philosophie , &c. précédée d'une description géographique , de dissertations sur la chronologie , les mesures , la mythologie , &c. & terminée par le parallele des Grecs anciens avec les Grecs modernes ; par M. Cousin Despréaux. Tomes V , VI , VII.</i>	58
<i>Scenes champêtres & autres ouvrages du même genre ; par M. P**.</i>	82
<i>Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur ; par M. Gregory. Second & dernier extrait.</i>	86
<i>Les Numéros.</i>	103
<i>Mémoires de l'académie électorale des sciences utiles d'Erfurt , pour les années 1780 & 1781.</i>	121
<i>Histoire des révolutions de Taïti , avec le</i>	<i>etc.</i>

DES MATIERES. 429

- bleau du gouvernement , des mœurs , des arts ,
& de la religion des habitans de cette île ;
par Messire Poutavery , grand Earéé de
Taïti , ouvrage traduit du taïtien en françois ,
par Mlle. B. D. B. D. B. 149*
- Œuvres complètes de M. le chevalier Hamil-
ton ; par M. l'abbé Giraud Soulavie. 160*
- Éloge de M. le marquis de Courtenvaux ; par
M. le marquis de Condorcet. 170*
- Traité de la force des bois , ouvrage essentiel ,
qui donne les moyens de procurer plus de soli-
dité aux édifices , de connoître la bonne & la
mauvaise qualité des bois , de calculer leur force ,
& de ménager près de moitié sur ceux qu'on
emploie ordinairement ; avec la maniere la plus
avantageuse d'exploiter les forêts , d'en faire
l'estimation sur pied , &c. ; par M. le Camus
de Mezieres. 176*
- Histoire généalogique de la maison de Beaumont ,
avec les preuves justificatives pour servir de
preuves à cette histoire , par M. l'abbé B..... 187*

M Ê L A N G E S.

- Voyage de Salency , du 8 juin , à M. le comte
de Cassini. 211*
- Philippine & Maximin. 219*
- Relation du voyage d'Henri II d'Orléans-Lon-
gueville , dans sa principauté de Neuchâtel &
Valengin en 1657. 223*
- Lettre sur deux jésuites Adam ; adressée aux
rédacteurs du Journal. 231*
- Suite des mémoires pour servir à la vie de Chris-*

<i>Joseph Colomb. Traduit de l'anglois.</i>	233
<i>Éloge du prince Dominique de Salm, mort subitement au mois de juin 1778, tiré des Rheinishche Beitræge du mois d'août 1781.</i>	246
<i>Corrections faites par M. Medikus, de quelques erreurs sur le Palatinat, qu'on lit dans certains voyages.</i>	250

POÉSIES FUGITIVES.

<i>Imitation libre de la nuit, Idylle du recueil de M. l'abbé de Reyrac; par M. Crignon Guinebaud, d'Orléans.</i>	254
<i>Épître de M. de Saint-Péravi à Monsieur le prince de..... qui lui avoit demandé la lecture d'une pièce de théâtre.</i>	258
<i>Patrocle & Achille. Traduction littérale du commencement du 16me. livre de l'Iliade d'Homere; par M. Milon, de Liege.</i>	259
<i>Épigramme; par M. Ga. . . de l'hôtel des postes.</i>	264
<i>La rime & la sottise; par M. Courfiaux.</i>	265

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie françoise.</i>	267
II. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	268
III. <i>Académie des inscriptions & belles-lettres de Paris.</i>	269
IV. <i>Académie des belles-lettres de Montauban.</i>	270
V. <i>Société royale d'agriculture de Soissons.</i>	271

DES MATIERES. 431

- VI. *Plan général des études adopté en mil sept cent quatre-vingt un pour les classes d'humanités dans le college des prêtres de l'oratoire d'Arras.* 273
- VII. *Académie impériale & royale des sciences & belles lettres de Bruxelles.* 279
- VIII. *Académie impériale des sciences de Pétersbourg.* 280
- IX. *Académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse.* 282

SPECTACLES.

- | | | |
|----------|---------------------------|-----|
| PARIS. | <i>Opéra.</i> | 287 |
| | <i>Comédie Italienne.</i> | 293 |
| LONDRES. | <i>Covent-Garden.</i> | 297 |

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Lettre sur la baguette divinatoire, par M. de la Lande, adressée à Messieurs les auteurs du Journal des savans.* 312
- II. III. *Effets du tonnerre.* 326
- IV. *Plantes étrangères cultivées en Allemagne.* 327

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Traitement de la paralysie par l'électricité; par M. l'abbé Sans.* 334
- II. *Mort d'une femme, accompagnée de circonstances particulières.* 336

- III. *Extrait d'une lettre de M. Merille, maître
en chirurgie de Caën, sur le même sujet.* 337
- IV. *Addition des rédacteurs du journal.* 339

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE.
COMMERCE.

- I. *Moyen de détruire les chenilles.* 341
- II. *Huile de faine & de noix.* 344
- III. *Fin de l'avis ou consultation donnée par l'auteur de l'art d'exploiter le charbon de terre, &c.* 348

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 365

ANECDOTES SINGULARITÉS. 372

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 374

ITALIE. ibid.

ANGLETERRE. 387

ALLEMAGNE. 397

HOLLANDE. 417

FRANCE. 420

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

426

